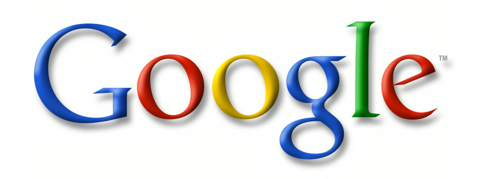








(Levée)
NTYE

THÉATRE
COMPLET
DES LATINS.

DE L'IMPRIMERIE DE P.-F. DUPONT,
HÔTEL DES FERMES.

On souscrit chez
Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n. 17;
Rey et Gravier, quai des Grands-Augustins, n. 50;
Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n. 23;
Pélicier, Palais-Royal, galerie des Offices, n. 10;
Brissot-Thivars, r. Neuve-des-Petits-Champs, n. 22;
Levrault, à Strasbourg;
De Mat, à Bruxelles.
Le Charlier, à Bruxelles.

THÉATRE
COMPLET
DES LATINS,

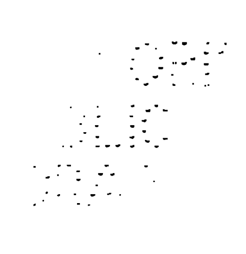
PAR J.-B. LEVÉE,
Ancien professeur de rhétorique et de littérature latine, etc.

ET PAR FEU L'ABBÉ LE MONNIER;

Augmenté de Dissertations, etc., par MM. AMAURY DUVAL, de l'Académie des Inscriptions, et ALEXANDRE DUVAL, de l'Académie française.

SÉNÈQUE. — TOME XIV.





PARIS,
CHEZ A. CHASSERIAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Au Dépôt bibliographique, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5.

1822.

LES

TRAGÉDIES

DE

L. ANNÆUS SÉNÈQUE.

TRADUCTION DE J. B. LEVÉE.

AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

DRAMATIS PERSONAE.

THYESTES.
CLYTAEMNESTRA.
NUTRIX.
AEGISTHUS.
CHORUS ARGIVARUM SIVE MYCENAEARUM.
ORESTES, MUTA PERSONA.
AGAMEMNON.
CASSANDRA.
EURYBATES.
ELECTRA.
STROPHIUS.
CHORUS ILIADUM.
PYLADES, MUTA PERSONA.

Scena est Argis vel Mycenis.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

THYESTE.
CLYTEMNESTRE.
LA NOURRICE DE CLYTEMNESTRE.
EGISTE.
CHOEUR DE GRECQUES OU DE FEMMES DE MYCÈNES.
ORESTE, PERSONNAGE MUET.
AGAMEMNON.
CASSANDRE.
EURYBATE.
ÉLECTRE.
STROPHIUS.
CHOEUR DE TROYENNES.
PILADE, PERSONNAGE MUET.

La scène est à Argos, ou à Mycènes.

ARGUMENTUM.

Thyestis umbra, ulciscendi injuriarum (de quibus vide Thyestis argumentum) cupida, filium AEgisthum in caedem Agamemnonis incitat. Ille itaque Agamemnonem victorem a Troja reducem in convivio impervia irretitum veste occidit, consilii caedisque participe Clytaemnestra, quam absente marito Agamemnone corruperat. Cassandram deinde Agamemnoni amatam ab aris avulsam occidit. Electram, quod fratrem Orestem amandarat, carceri mancipari jubent.

ARGUMENT.

L'OMBRE de Thyeste, voulant venger les injures qu'il avait reçues de son vivant (*voyez* l'argument du *Thyeste*), excite son fils Egiste à massacrer Agamemnon. Egiste invite à un festin Agamemnon qui revenait victorieux du siége de Troie, et après avoir fait prendre à ce prince une robe où sa tête et ses bras se trouvent embarrassés, il le tue. Clytemnestre, qu'il avait séduite pendant l'absence d'Agamemnon, l'aide de ses conseils, et participe à cet horrible assassinat. Cette femme méchante massacre impitoyablement Cassandre sa rivale, après l'avoir arrachée des autels. De concert avec Egiste, elle fait charger de fers sa fille Electre, qui avait dérobé son frère Oreste à leur fureur, en favorisant sa fuite.

AGAMEMNON.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

THYESTIS UMBRA.

Opaca linquens Ditis inferni loca,
Adsum profundo Tartari emissus specu,
Incertus utras oderim sedes magis.
Fugio Thyestes inferos, superos fugo.
En horret animus, et pavor membra excutit:
Video paternos, immo fraternos Lares.
Hoc est vetustum Pelopiae limen domus.
Hinc auspicari regium capiti decus
Mos est Pelasgis. Hoc sedent alti toro,
Quibus superba sceptra gestantur manu.
Locus heic habendae curiae: heic epulis locus.
Libet reverti: nonne vel tristes lacus
Incolere satius? nonne custodem Stygis
Tergemina nigris colla jactantem jubis?
Ubi ille celeri corpus evinctus rotae

AGAMEMNON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

L'OMBRE DE THYESTE.

En quittant un moment le sombre empire du dieu de l'Erèbe, et les profonds abîmes du Tartare, je ne sais si cette terre que je revois ne m'est pas plus odieuse encore. Je fuis les dieux des enfers, et je fais fuir les dieux du ciel. Mon ame est saisie d'horreur, tous mes membres sont agités par la crainte. Je revois les Lares paternels... je revois ceux de mon frère. Oui, le voici cet ancien portique de Pélops : c'est ici que les rois des Pélasges sont inaugurés ; ici qu'on orne leur front du diadème sacré, et voilà le trône qu'ils occupent, quand ils tiennent en main leur sceptre superbe. Là, le conseil s'assemble ; là, on célèbre les banquets solennels...

Mais retournons au Ténare. Il vaut mieux encore habiter le lac de pleurs, et voir le gardien du Styx rejeter en fureur les noires crinières qui ombragent ses trois têtes? Oui, je préfère me retrouver dans ces lieux où celui-ci, attaché sur sa roue rapide, est sans cesse reporté sur lui-même ; où celui-là fait les plus inutiles efforts pour retenir le rocher

In se refertur; ubi per adversum irritus
Redeunte toties luditur saxo labor;
Ubi tondet ales avida foecundum jecur;
Et inter undas fervida exustus siti
Aquas fugaces ore decepto appetit,
Poenas daturus coelitum dapibus graves.
Sed ille nostrae pars quota est culpae senex?
Reputemus omnes, quos ob infandas manus
Quaesitor urna Cnossius versat reos:
Vincam Thyestes sceleribus cunctos meis.
A fratre vincar: liberis plenus tribus
In me sepultis, viscera exedi mea.
Nec hactenus fortuna maculavit patrem;
Sed majus aliud ausa commisso scelus,
Natae nefandos petere concubitus jubet.
Non pavidus hausi dicta, sed cepi nefas.
Ergo ut per omnes liberos irem parens,
Coacta fatis nata fert uterum gravem,
Me patre dignum. Versa natura est retro.
Avo parentem (pro nefas)! patri virum,
Natis nepotes miscui, nocti diem.
Sed sera tandem respicit fessos malis
Post fata demum sortis incertae[1] fides.
Rex ille regum, ductor Agamemnon ducum,
Cujus secutae mille vexillum rates,
Iliaca velis maria texerunt suis;
Post decima Phoebi lustra[2] devicto Ilio
Adest, daturus conjugi jugulum suae.

perfide qui lui échappe toujours; où cet autre sent renaître à chaque heure ses entrailles fécondes, pour servir de nouvel aliment à l'insatiable vautour; où mon aïeul est dévoré par la soif brûlante, au milieu des ondes qui viennent jouer sur le bord de ses lèvres, et dont il ne peut saisir une seule goutte : affreuse punition du repas qu'il osa donner aux dieux !

Hélas ! combien de malheurs ce coupable vieillard attira sur notre race ! Si je compte ceux de mes aïeux dont l'urne de Minos remue aux enfers les noms proscrits depuis ce repas sacrilége, je reconnais que je les surpasse tous par l'énormité de mes crimes, et que mon frère seul me surpasse moi-même. Je porte mes trois enfants ensevelis dans mes entrailles; je me suis dévoré pour les arracher de cet affreux tombeau ; et cependant, après une pareille abomination, ouvrage du destin, je restais pur encore. Je cessai bientôt de l'être; un crime trop réel vint souiller ma vie : un dieu m'ordonne d'entrer dans le lit de ma fille, et loin d'être révolté de cet affreux inceste, j'acceptai avec transport l'ordre de le commettre (1). Ainsi, afin de confondre sans discontinuer ma substance et celle de tous mes enfants, ma fille à son tour la porta dans son sein, et, par la volonté céleste, elle mit au monde un fils digne de son père. J'ai donc donné une marche rétrograde à la nature, et par le plus horrible attentat j'ai fait un mélange sacrilége du père avec l'aïeul, du père avec l'époux, de mes petits-fils avec mes enfants, du jour avec la nuit ! Mais enfin, après ma destinée cruelle, le ciel, quoique bien tard, veut accomplir son oracle long-temps douteux pour moi. Ce superbe roi des rois, cet Agamemnon, glorieux chef de tant de héros, dont mille carènes suivaient l'étendard, et qui couvrait de ses voiles les mers de l'Asie ; cet heureux vainqueur de

Jam jam natabit sanguine alterno domus.
Enses, secures, tela, divisum gravi
Ictu bipennis regium video caput.
Jam scelera prope sunt; jam dolus, caedes, cruor.
Parantur epulae. Causa natalis tui,
AEgisthe, venit. Quid pudor vultus gravat?
Quid dextra dubio trepida consilio labat?
Quid ipse temet consulis, torques, rogas,
An deceat hoc te[3]? respice ad matrem; decet.
Sed cur repente noctis aestivae vices
Hiberna longa spatia producunt mora?
Aut quid cadentes detinet stellas polo?
Phoebum moramur: redde jam mundo diem.

SCENA II.

CHORUS ARGIVARUM.

O REGNORUM magnis fallax
Fortuna bonis[1], in praecipiti
Dubioque nimis excelsa locas.
Nunquam placidam sceptra quietem,
Certumve sui tenuere diem.
Alia ex alia cura fatigat,
Vexatque animos nova tempestas.

Troie revient après la dixième moisson offrir sa tête au glaive de son épouse. Ce palais teint de mon sang le sera bientôt de celui d'Atrée. Je vois les armes, les épées, les haches à deux tranchans dont les coups redoublés vont faire voler la tête d'Agamemnon. Tous les crimes s'avancent : la perfidie, le meurtre, le carnage sont tout prêts. On prépare le festin royal. O Égiste, il est arrivé le jour, qui doit révéler la cause pour laquelle je t'ai donné la vie. Mais d'où vient cette timide honte qui tient ta tête baissée ? pourquoi cette indécision ? pourquoi ta main tremble-t-elle ? Quoi ! tu réfléchis, tu balances, tu te demandes si tu dois frapper ? Regarde ta mère (2).. Mais pourquoi cette nuit de l'été rapide a-t-elle la durée des longues nuits de l'hiver ! Quelle puissance retient encore au ciel toutes ces étoiles tombantes vers le pôle ?.... Sans doute c'est ma présence qui empêche le retour du soleil.... Je me retire : ô Phœbus, rends le jour au monde.

SCÈNE II.

CHŒUR D'ARGIENNES

O FORTUNE, déité toujours trompeuse, même dans les hautes faveurs que ta main dispense aux souverains, tu places tes plus grands bienfaits sur le penchant des précipices, et les sceptres que tu donnes ne laissent aucun repos à ceux qui les reçoivent : ils n'ont pas un seul jour qu'ils soient sûrs de tenir. Une inquiétude sortie d'une inquiétude vient assiéger les rois, et les tempêtes produisent pour eux des tempêtes nouvelles.

Non sic Libycis Syrtibus aequor
Furit alternos volvere fluctus;
Non Euxini turget ab imis
Commota vadis unda, nivali
Vicina polo;
Ubi caeruleis immunis aquis,
Lucida versat plaustra Bootes.
Ut praecipites regum casus
Fortuna rotat!
Metui cupiunt, metuique timent.
Non nox illis alma recessus
Praebet tutos; non curarum
Somnus domitor pectora solvit.
Quas non arces scelus alternum
Dedit in praeceps; impia quas non
Arma fatigant? jura, pudorque
Et conjugii sacrata fides,
Fugiunt aulas: sequitur tristis
Sanguinolenta Bellona manu,
Quaeque superbos urit Erinnys,
Nimias semper comitata domos:
Quas in planum quaelibet hora
Tulit ex alto. Licet arma vacent,
Cessentque doli,
Sidunt ipso pondere magna,
Ceditque oneri Fortuna suo.
Vela secundis inflata Notis,
Ventos nimium timuere suos.
Nubibus ipsis inserta caput
Turris pluvio vapulat Austro:
Densasque nemus spargens umbras

Les vagues des Syrtes de la Lybie ne sont ni plus fréquentes ni plus impétueuses, et les flots irrités que lance du fond de ses abîmes l'Euxin, voisin du pôle glacial, lorsque Bootès conduit dans les cieux son char qui ne se cache jamais dans les ondes, sont moins à redouter que ceux qui grondent autour du palais des rois.

Comme la roue de la fortune précipite la chute des rois! ils veulent qu'on les craigne, et quand on les craint ils tremblent. La nuit bienfaisante ne saurait leur donner de retraite assez sûre, et le sommeil, qui dompte toutes les peines, ne peut bannir l'alarme de leur sein!...

Quelles forteresses le crime ne détruit-il pas, quand les rivalités lui servent d'aliment! Quelle puissance ne renversent pas les frères armés contre les frères! La justice, la pudeur, la fidélité conjugale n'habitent point les palais. On n'y voit régner que la triste et sanglante Bellone, que l'affreuse Érynnis qui s'attache aux superbes pour les ruiner, et qui ne cherche leurs demeures orgueilleuses que pour les précipiter en un instant du faîte de la grandeur dans la poussière. Hélas! quand même les rois pourraient se garantir de la fatalité de la guerre et de la perfidie, toutes les grandes choses s'affaissent par leur propre poids, et la fortune se trouve elle-même accablée sous sa charge. Les Autans qui enflent trop les voiles sont funestes aux navires; les tours dont la tête altière se perd dans les nuages, ne font que se rapprocher des coups de la foudre; les forêts qui répandent le plus d'ombrage n'en perdent que plus souvent leurs chênes antiques brisés par les ouragans. Le tonnerre tombe sur les plus hautes montagnes; les plus grands corps présentent plus de surface aux blessures, et parmi les troupeaux errans dans les pâturages, on choisit toujours la plus belle victime pour les sacrifices.

Annosa videt robora frangi[1].
Feriunt celsos fulmina colles.
Corpora morbis majora patent:
Et cum in pastus armenta vagos
Vilia currant, placet in vulnus
Maxima cervix[2]. Quidquid in altum
Fortuna tulit, ruitura levat.
Modicis rebus longius aevum est.
Felix, mediae quisquis turbae
Sorte quietus,
Aura stringit litora tuta;
Timidusque mari credere cymbam,
Remo terras propiore legit.

Toujours la fortune se plaît à détruire ce qu'elle a élevé avec le plus de complaisance.

Les conditions médiocres ont une existence plus durable. Heureux celui qui, confondu dans la foule, cotoie le rivage, secondé d'un vent paisible et sûr, et qui craignant de confier sa barque à la mer impétueuse, a la sagesse de ne pas trop s'éloigner de la terre !

ACTUS II.

SCENA PRIMA.

CLYTAEMNESTRA, NUTRIX.

CLYTAEMNESTRA.

QUID, segnis anime, tuta consilia expetis?
Quid fluctuaris? clusa jam melior via est.
Licuit pudicos conjugis quondam toros,
Et sceptra casta vidua tutari fide.
Periere mores, jus, decus, pietas, fides,
Et qui redire, cum perit, nescit pudor.
Da frena, et omnem prona nequitiam incita:
Per scelera semper sceleribus tutum est iter.
Tecum ipsa nunc evolve femineos dolos,
Quod ulla conjux perfida, atque impos sui,
Amore caeco; quod novercales manus
Ausae; quod ardens impia virgo face,
Phasiaca fugiens regna Thessalica trabe:
Ferrum, venena. Vel Mycenaeas domos,
Conjuncta socio profuge furtiva rate.
Quid timida loqueris furta, et exsilium, et fugas?
Soror ista fecit: te decet majus nefas.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, LA NOURRICE.

CLYTEMNESTRE (*bas*).

O MON ame, pourquoi chercher le parti le plus sûr? pourquoi flotter encore? Il est trop tard : je me suis fermé la meilleure voie. Il fut un temps où je pouvais défendre la couche de mon époux et conserver fidèlement son sceptre; j'étais pure alors : mais j'ai perdu ce droit; j'ai perdu mes inclinations anciennes, ma gloire, mon premier amour, ma fidélité, et la pudeur encore qui ne saurait plus revenir une fois qu'elle est éteinte. O mon ame, laisse maintenant flotter les rênes, et abandonne-toi sans remords à toute ta perversité : un premier crime présente toujours un sentier plus facile pour arriver à de plus grands forfaits. Je ne dois plus étudier que les ruses ingénieuses des femmes adultères; il faut me pénétrer de toute l'audace d'une épouse infidèle qu'entraîne un amour aveugle, de tous les excès auxquels peuvent se porter les mains d'une marâtre, sans épargner le fer ni le poison, à l'exemple de cette ardente vierge du Phase, qui, fuyant sa patrie sous le flambeau d'un hymen criminel, vint aborder sur nos côtes avec un navire de Thessalie; il faut aussi secrètement m'enfuir avec mon amant du palais de Mycènes sur un autre Argo... M'enfuir secrètement et me condamner moi-même à l'exil! quelle lâcheté! C'est la résolution qu'a prise ma sœur trop timide : il me convient de la surpasser.

NUTRIX.

Regina Danaum, et inclitum Ledae genus,
Quid tacita versas? quidve consilii impotens
Tumido feroces impetus animo geris?
Licet ipsa sileas, totus in vultu est dolor.
Proin quidquid est, da tempus ac spatium tibi.
Quod ratio nequit, saepe sanavit mora.

CLYTAEMNESTRA.

Majora cruciant, quam ut moras possim pati.
Flammae medullas et cor exurunt meum.
Mixtus dolori subdidit stimulos timor.
Invidia pulsat pectus. Hinc animum jugo
Premit Cupido turpis, et vinci vetat,
Et inter istas mentis obsessae faces,
Fessus quidem, et dejectus, et pessumdatus
Pudor rebellat. Fluctibus variis agor:
Ut cum hinc profundum ventus, hinc aestus rapit,
Incerta dubitat unda, cui cedat malo.
Proinde omisi regimen e manibus meis.
Quocunque me ira, quo dolor, quo spes feret,
Huc ire pergam. Fluctibus dedimus ratem.
Ubi animus errat, optimum est casum sequi.

NUTRIX.

Caeca est temeritas, quae petit casum ducem.

CLYTAEMNESTRA.

Cui ultima est fortuna, quid dubiam timet?

NUTRIX.

Tuta est, latetque culpa, si pateris, tua.

LA NOURRICE.

O reine d'Argos, glorieuse fille de Léda (1), quel dessein secret roulez-vous dans votre ame ? quel grand mouvement agite votre cœur altier ? Vous ne sauriez le contenir, et le trouble qu'il vous cause est peint tout entier sur votre visage, malgré votre silence. Quel est ce nouveau tourment ? Gardez-vous de vous presser d'agir : ce que ne peut d'abord la raison, le temps, qui modère tout, peut l'opérer.

CLYTEMNESTRE.

Je suis dans un état trop cruel pour attendre ; mon sein est dévoré de flammes ; je sens tous les aiguillons du dépit et tous les aiguillons de la crainte : d'une part, je suis déchirée par la jalousie, de l'autre, un amour que je n'ose avouer me tient sous son joug honteux, sans pouvoir me forcer de convenir de ma défaite. Dans cette agitation effroyable ma pudeur, éperdue, fatiguée, vaincue, se révolte encore. Brisée par des mouvements contraires, je suis comme la vaste mer que le vent et le flux se disputent, et qui est incertaine à laquelle de ces deux puissances elle doit céder. Mes trop faibles mains ont laissé tomber le gouvernail ; je suis à la merci de la colère, du dépit, de l'espérance : je suivrai leur cours ; j'ai confié ma barque aux flots : quand une fois le cœur est égaré, le meilleur guide que l'on puisse suivre, c'est le hasard.

LA NOURRICE.

L'aveugle témérité peut seule avoir un pareil guide.

CLYTEMNESTRE.

Eh ! quel autre parti reste-t-il à prendre, quand on est réduit à l'extrémité où je suis ?

LA NOURRICE.

Vous n'avez rien à craindre, et votre amour est à couvert, si la patience ne vous abandonne pas.

CLYTAEMNESTRA.

Perlucet omne regiae vitium domus [1].

NUTRIX.

Piget prioris, et novum crimen struis?

CLYTAEMNESTRA.

Res est profecto stulta, nequitiae modus.

NUTRIX.

Quod metuit, auget, qui scelus scelere obruit.

CLYTAEMNESTRA.

Et ferrum et ignis saepe medicinae loco est.

NUTRIX.

Extrema primo nemo tentavit loco.

CLYTAEMNESTRA.

Rapienda rebus in malis praeceps via est.

NUTRIX.

At te reflectat conjugii nomen sacrum.

CLYTAEMNESTRA.

Decem per annos vidua respiciam virum?

NUTRIX.

Meminisse debes sobolis ex illo tuae.

CLYTAEMNESTRA.

Equidem et jugales filiae memini faces,
Et generum Achillem. Praestitit matri fidem.

NUTRIX.

Redemit illa classis immotae moras,
Et maria pigro fixa languore impulit.

CLYTEMNESTRE.

Non. A la cour des rois, le vice est toujours mis au grand jour.

LA NOURRICE.

Vous êtes honteuse d'une première faute, et vous en méditez une nouvelle !

CLYTEMNESTRE.

S'arrêter dans la carrière du vice, c'est une folie.

LA NOURRICE.

Couvrir une faute par une autre faute, c'est augmenter ses alarmes.

CLYTEMNESTRE.

Alors le fer et le feu peuvent tenir lieu de remèdes.

LA NOURRICE.

Ce n'est qu'à l'extrémité qu'on emploie de pareils moyens.

CLYTEMNESTRE.

Dans le malheur, il faut suivre la pente qui nous entraîne.

LA NOURRICE.

Songez plutôt au nom sacré de votre hymen.

CLYTEMNESTRE.

Moi ! j'occuperais encore ma pensée d'un époux qui me délaisse depuis dix ans !

LA NOURRICE.

Rappellez-vous du moins vos enfants, dont il est le père.

CLYTEMNESTRE.

Je me rappelle parfaitement quel flambeau nuptial il a fait luire pour ma fille ; comment il a choisi Achille pour son gendre ; comment il m'a tenu à moi-même la parole qu'il m'avait donnée (2).

LA NOURRICE.

Le sang de votre fille ouvrit la mer à la flotte des Grecs ; il rompit ce calme perfide qui enchaînait nos vaisseaux en Aulide.

CLYTAEMNESTRA.

Pudet, pigetque! Tyndaris, coeli genus,
Lustrale classi Doricae peperi caput.
Revolvit animus virginis thalamos meae,
Quos ille dignos Pelopia fecit domo,
Cum stetit ad aras ore sacrifico pater,
Quam nuptiales? horruit Calchas suae
Responsa vocis, et recedentes focos.
O scelera semper sceleribus vincens domus!
Cruore ventos emimus, bellum nece.

NUTRIX.

Sed vela pariter mille fecerunt rates.

CLYTAEMNESTRA.

Non est soluta prospero classis Deo:
Ejecit Aulis impias portu rates.
Sic auspicatus bello, non melius gerit.
Amore captae captus, immotus prece,
Sminthea tenuit spolia[2] Phoebei senis,
Ardore sacrae virginis jam tum furens.
Non illum Achilles flexit indomitus minis;
Non ille solus fata qui mundi videt,
In nos fidelis augur, in captas levis;
Non populus aeger, et relucentes rogi.
Inter ruentis graeciae stragem ultimam
Sine hoste victus marcet, ac Veneri vacat,

funéraires allumés autour de lui. Tranquille au milieu des ruines de sa patrie, et de la consternation générale, il se laisse vaincre sans ennemi, il s'abandonne à la volupté dans les bras de sa maîtresse, et se ménage encore de nouvelles amours : car, afin que son lit ne cesse point d'être occupé par des étrangères, il brûle encore pour Briséis (4) : il ne rougit point d'enlever cette princesse au fils de Pélée.

Et voilà cependant l'ennemi de Pâris ! Voilà qu'à présent même, percé d'un nouveau trait, il est l'adorateur passionné de la prophétesse Troyenne, et qu'après tous ses trophées d'Ilion, après tous ses lauriers de Troie, il revient époux de cette captive fameuse, et gendre de Priam ! C'est ainsi qu'il ose reparaître à mes yeux.

O mon ame, prépare-toi à la vengeance : ce n'est pas sous de frivoles prétextes que tu lui déclares la guerre. Saisissons-nous du crime avant lui. Pourquoi différer d'un seul jour? dois-je attendre qu'une esclave Phrygienne arrive pour me ravir un sceptre déposé dans mes mains ? Mes filles, vierges encore (5), et Oreste, trop semblable à son père, pourront-ils arrêter mon bras ? Non, non... Je crains pour mes infortunés enfants eux-mêmes : l'orage qui me menace pourrait aussi tomber sur eux. Pourquoi donc balancerais-je encore, lorsqu'une marâtre furieuse arrive pour la perte de ma famille ? Enfonçons plutôt ce fer dans le cœur de mon perfide ; s'il ne me reste plus d'autre voie de salut, enfonçons-le dans le mien et mourons ensemble ; confondons notre sang, et en périssant, exterminons mon ennemi : la mort est un bien, quand on meurt avec tout ce qu'on hait.

LA NOURRICE.

Reine, mettez un frein à cette fureur impétueuse, et contemplez l'orage que vous amassez sur votre tête ; c'est le vain-

Asiae ferocis, ultor Europae: trahit
Captiva Pergama, et diu victos Phrygas.
Hunc fraude nunc conaris et furto aggredi?
Quem non Achilles ense violavit fero,
Quamvis procacem torvus armasset manum.
Non melior Ajax, morte decreta furens;
Non sola Danais Hector et bello mora;
Non tela Paridis certa; non Memnon niger;
Non Xanthus armis corpora immixtis gerens,
Fluctusque Simois caede purpureos agens;
Non nivea proles Cycnus aequorei Dei;
Non bellicoso Thressa cum Rheso phalanx;
Non picta pharetras, et securigera manu
Peltata Amazon[4]; hunc domi reducem paras
Mactare, et aras caede maculare impia?
Victrix inultum Graecia hoc facinus feret?
Equos et arma, classibusque horrens fretum
Propone, et alto sanguine exundans solum,
Et tota captae fata Dardaniae domus
Regesta Danais. Comprime affectus truces,
Mentemque tibimet ipsa pacifica tuam.

queur de la fière Asie ; c'est le glorieux vengeur de l'Europe qui revient à vous, traînant à son char Pergame captive, et les Phrygiens domptés sans ressource ! Et c'est un tel héros que vous oseriez attaquer ou surprendre ! lui que ne purent atteindre les traits de l'impétueux Achille, dont la colère avait armé le bras ; lui qui rendit impuissans les efforts du furieux Ajax, déterminé à le faire périr sous ses coups ; lui qui brava le fier Hector, seul obstacle que le ciel opposa à tous les Grecs dans une guerre si longue ; et le beau Pâris, dont les traits étaient si sûrs ; et le noir Memnon, et le dieu du Xanthe, qui roulait dans son onde irritée les corps des guerriers mêlés avec leurs armes ; et le dieu du Simoïs, dont les flots rougis de tant de sang se précipitaient vers la mer ; lui enfin que ne put ébranler Cygnus, brillant fils du souverain de l'Océan, ni toutes les phalanges de la Thrace, guidées par le belliqueux Rhésus ; ni la superbe Penthésilée, armée d'un carquois plein de flèches, d'une hache meurtrière, et d'un bouclier impénétrable aux coups de ses ennemis ! C'est un si grand guerrier que vous voulez assassiner, lorsqu'il rentre en triomphe dans sa maison ; c'est d'un sang si généreux que vous voulez souiller vos autels impies ! Et la Grèce victorieuse par lui ne tirerait pas vengeance d'un pareil forfait ! Vous voulez donc attirer sur les rives de Mycènes les coursiers ennemis, les armes, la mer hérissée de navires, des fleuves de sang ! vous voulez rejeter sur les enfants de Danaüs tous les fléaux qui viennent de réduire Ilion en cendres. Etouffez dans votre sein cruel ces inspirations détestables, et ramenez la paix dans votre ame furieuse.

SCENA II.

AEGISTHUS, CLYTAEMNESTRA, NUTRI.

AEGISTHUS.

Quod tempus animo semper ac mente horrui,
Adest profecto rebus extremum meis.
Quid terga vertis, anime? quid primo impetu
Deponis arma? crede perniciem tibi,
Et dira saevos fata moliri Deos.
Oppone cunctis vile suppliciis caput,
Ferrumque et ignes pectore adverso excipe.

CLYTAEMNESTRA.

AEgisthe, non est poena sic nato mori.

AEGISTHUS.

Tu nos pericli socia, tu Leda sata
Comitare tantum: sanguinem reddet tibi
Ignavus iste ductor[1], ac fortis pater.
Sed quid trementes circuit pallor genas,
Jacensque vultus languido obtutu stupet?

CLYTAEMNESTRA.

Amor jugalis vincit, ac flectit retro.
Referamur illuc, unde non decuit prius
Abire: vel nunc casta repetatur fides.

SCÈNE II.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, LA NOURRICE.

EGISTE (*croyant parler bas, mais entendu par Clytemnestre*).

Il est enfin arrivé, ce fatal moment qui a toujours porté l'horreur dans ma pensée ! Pourquoi balancer maintenant? pourquoi déposer les armes au premier choc ? Egiste, crois ta perte certaine, crois que les dieux te préparent les plus cruelles destinées. Cours exposer ta tête vile à tous les supplices; présente ta poitrine au glaive, à la flamme.

CLYTEMNESTRE.

En effet, avec une naissance telle que la vôtre (1), Egiste, mourir n'est pas une punition.

EGISTE.

O compagne de mes périls, fille de Léda, suivez-moi seulement, et vous verrez bientôt ce lâche conducteur des Grecs, ce père si courageux quand il est question d'immoler ses enfants, vous rendre ici tout le sang qu'il vous a coûté.... Mais pourquoi la pâleur couvre-t-elle vos joues tremblantes? pourquoi vos yeux abattus, immobiles, étonnés, restent-ils fixés sur la terre ?

CLYTEMNESTRE.

L'amour conjugal me fait encore sentir son pouvoir, et malgré moi il me ramène de mon égarement. Egiste, revenons à cette pureté que nous n'aurions jamais dû ternir :

3.

Nam sera nunquam est ad bonos mores via.
Quem poenitet peccasse, paene est innocens.

AEGISTHUS.

Quo raperis amens, credis aut speras tibi
Agamemnonis fidele conjugium? ut nihil
Subesset animo, quod graves faceret metus;
Tamen superba et impotens flatu nimis
Fortuna magno spiritus tumidos daret.
Gravis ille sociis stante adhuc Troja fuit.
Quid rere ad animum, suapte natura trucem
Trojam addidisse? rex Mycenarum fuit.
Veniet tyrannus. Prospera animos efferunt.
Effusa circa pellicum quanto venit
Turba apparatu! sola sed turba eminet,
Tenerque regem famula veridici dei.
Feresne thalami victa consortem tui?
At illa nolet. Ultimum est nuptae malum,
Palam mariti possidens pellex domum.
Nec regna socium ferre, nec taedae sciunt.

CLYTAEMNESTRA.

AEgisthe, quid me rursus in praeceps rapis,
Iramque flammis jam residentem incitas?
Permisit aliquid victor in captas sibi:
Nec conjugem hoc respicere, nec dominam decet
Lex alia solio est, alia privato in toro[2].
Quid quod severas ferre me leges viro
Non patitur animus, turpis admissi memor?
Det ille veniam facile, cui venia est opus.

redevenons chastes et fidèles. Il n'est jamais trop tard pour rentrer dans le chemin qui conduit aux bonnes mœurs : se repentir d'une faute, c'est recouvrer son innocence (2).

ÉGISTE.

Insensée ! quel est ce retour cruel qui vous égare ? croyez-vous qu'Agamemnon sera plus fidèle à la couche conjugale ? Et quand même son orgueil, si connu, ne vous inspirerait pas les plus graves alarmes, doutez-vous que la fortune n'ait inspiré à son ame altière les sentiments superbes, l'insupportable vanité qu'elle donne à ses favoris. Déjà il s'était rendu odieux à ses compagnons d'armes, avant la ruinede Troie; mais combien maintenant la victoire qu'il a remportée sur cette ville fameuse ne doit-elle pas ajouter à son caractère indomptable ? Il était roi de Mycènes, il en deviendra le tyran. Quelle ame ne s'exalte point dans la prospérité ? avec quel appareil, avec quel troupeau de maîtresses ne vient-il pas se présenter à vos regards ? La plus remarquable de toutes, celle qui le domine, qui règne en souveraine sur ce roi des rois, c'est la prophétesse du vrai dieu des oracles. Pourrez-vous souffrir qu'une captive partage votre lit ? Partager votre lit ! elle ne le voudrait pas. O reine, le dernier malheur d'une femme, c'est d'avoir éternellement sous les yeux une rivale qui gouverne publiquement la maison de son époux. Ni le trône, ni l'hymen ne souffrent de partage.

CLYTEMNESTRE.

Egiste, pourquoi vouloir encore m'entraîner dans le précipice, et rallumer ma colère qui commençait à s'éteindre ? Quand un roi vainqueur veut se permettre quelques écarts passagers avec sa captive, il ne convient pas qu'une femme légitime, qu'une reine surtout daigne s'en apercevoir. Les lois de l'hymen n'enchaînent pas les rois, comme elles enchaînent les hommes privés. D'ailleurs je me rappelle trop bien toutes mes faiblesses personnelles, pour être si sévère à mon époux : il faut pardonner quand on a besoin de pardon.

AEGISTHUS.

Ita est. Pacisci mutuam veniam licet.
Ignota tibi sunt jura regnorum aut nova.
Nobis maligni judices, aequi sibi,
Id esse regni maximum pignus putant,
Si quidquid aliis non licet, solis licet.

CLYTAEMNESTRA.

Ignovit Helenae. Juncta Menelao redit,
Quae Europam et Asiam paribus afflixit malis.

AEGISTHUS.

Sed nulla Atridem Venere furtiva abstulit,
Nec cepit animum conjugi obstrictum suae.
Jam crimen ille quaerit, et causas parat.
Nil esse crede turpe commissum tibi.
Quid honesta prodest vita, flagitio vacans,
Ubi dominus odit? fit nocens, non quaeritur.
Spartamne repetes spreta, et Eurotan tuum,
Patriasque sedes profuga? non dant exitum
Repudia regum. Spe metum falsa levas.

CLYTAEMNESTRA.

Delicta novit nemo, nisi fidus, mea.

AEGISTHUS.

Non intrat unquam regium limen fides.

CLYTAEMNESTRA.

Opibus merebor, ut fidem pretio obligem.

ÉGISTE.

Pour vous flatter ainsi d'obtenir grâce, vous ignorez donc les prérogatives des rois; vous ignorez que, toujours injustes pour nous, toujours indulgens pour eux, ils se persuadent que le plus beau privilége du diadème, c'est de pouvoir faire ce qu'ils défendent aux autres?

CLYTEMNESTRE.

Il a fait grace à Hélène: Hélène, après avoir coûté tant de sang à l'Europe et à l'Asie, est par lui réconciliée avec Ménélas.

ÉGISTE.

Jamais une captive n'a séduit Ménélas, jamais on n'a disputé à Hélène le cœur de son fidèle époux. Votre tyran, au contraire, cherche déjà à vous supposer des torts: il prépare des accusations contre vous; et quand vous n'auriez nul reproche à vous faire, la vertu d'une femme est une faible ressource pour elle aux yeux d'un époux qui la hait: c'est un maître impérieux qui s'étudie, non à vous trouver, mais à vous rendre coupable. Dédaignée à Mycènes, et dédaignée par un mari si puissant, pourrez-vous retourner à Sparte, et vous résoudre à vivre exilée sur les bords de votre Eurotas, dans votre propre patrie? Quand un roi répudie, il n'est plus d'espoir de retour. O reine, ne livrez pas votre ame aux chimères d'une espérance dangereuse, pour augmenter vos alarmes.

CLYTEMNESTRE.

Mon fatal secret n'est connu que d'un seul esclave fidèle.

ÉGISTE.

La fidélité ne pénétra jamais dans le palais des rois.

CLYTEMNESTRE.

Je saurai bien, à force de présens, m'assurer la foi de cet esclave.

AEGISTHUS.

Pretio parata, vincitur pretio fides.

CLYTAEMNESTRA.

Surgit residuus pristinae mentis pudor.
Quid obstrepis? quid voce blandiloqua mala
Consilia dictas? scilicet nubet tibi
Regum relicto rege, generosa exsuli?

AEGISTHUS.

Et cur Atrida videor inferior tibi,
Natus Thyestae?

CLYTAEMNESTRA.

Si parum est, adde et nepos.

AEGISTHUS.

Auctore Phoebo gignor: haud generis pudet.

CLYTAEMNESTRA.

Phoebum nefandae stirpis auctorem vocas,
Quem nocte subita frena revocantem sua
Coelo expulistis? quid Deos probro advocas?
Surripere doctus fraude geniales toros,
Quem Venere tantum scimus illicita virum.
Facesse propere, ac dedecus clarae domus
Asporta ab oculis. Haec vacat regi ac viro.

AEGISTHUS.

Exsilia mihi sunt haud nova: assuevi malis.
Si tu imperas, regina, non tantum domo

ÉGISTE.

L'or ne triomphe-t-il pas toujours de la fidélité acquise par l'or ?

CLYTEMNESTRE.

Je sens renaître dans mon âme le mouvement de ma première pudeur : Egiste, ne le combattez pas, et cessez de me porter au crime et à l'assassinat par le charme vainqueur de votre voix. Sortie d'un sang si glorieux, comment pourrais-je abandonner le roi des rois pour unir mon sort à celui d'un exilé ?

EGISTE.

Eh quoi donc ! le fils de Thyeste est-il inférieur en naissance au fils d'Atrée?

CLYTEMNESTRE.

Fils de Thyeste ! que n'ajoutez-vous encore et son petit-fils ?

ÉGISTE.

Je n'ai point à rougir de ma naissance, puisqu'Apollon (3) lui-même y a présidé.

CLYTEMNESTRE.

Apollon aurait pu conseiller un si criminel inceste, lui que votre race coupable avait forcé de quitter le ciel et de rompre le jour (4) ! Pourquoi rejeter votre opprobre sur les dieux ? Vous-même, n'avez-vous pas coutume de chercher la volupté dans les maisons étrangères ? N'avez-vous pas souillé le lit d'un grand héros ? Fuyez donc promptement, Egiste, et délivrez ma vue de l'opprobre de votre présence : vous avez assez déshonoré une maison généreuse; il faut enfin la céder à un roi, à un époux.

EGISTE.

L'exil n'est pas une calamité nouvelle pour moi : depuis long-temps je suis accoutumé au malheur. O reine, je suis

Argisve cedo : nil moror jussu tuo
Aperire ferro pectus aerumnis grave.

CLYTAEMNESTRA.

Siquidem hoc cruenta Tyndaris fieri sinam!
Quae juncta peccat, debet et culpae fidem.
Secede mecum potius, ut rerum statum
Dubium ac minacem juncta consilia explicent.

SCENA III.

CHORUS ARGIVARUM.

Canite, o pubes inclita, Phoebum.
Tibi festa caput turba coronat :
Tibi virgineas laurum quatiens
De more comas innuba fundit
Stirps Inachia : tu quoque nostros,
Thebais hospes, comitare choros,
Quaeque Erasini gelidos fontes,
Quaeque Eurotam, quaeque virenti
Tacitum ripa bibis Ismenon,
Quam fatorum praescia Manto[1]
Sata Tiresia Latonigenas
Monuit sacris celebrare Deos.

tout prêt, si vous l'ordonnez, non-seulement de sortir de votre palais et d'Argos, mais encore d'enfoncer à l'instant ce fer dans ma poitrine, pour terminer toutes mes infortunes.

CLYTEMNESTRE (*à part*).

Moi, fille de Tyndare, j'aurais la cruauté de voir répandre son sang!.... Non, la femme même qu'un criminel amour engage malgré elle, ne doit jamais trahir celui qui l'entraîne.. (*Haut.*) Venez, Egiste, retirons-nous à l'écart; et dans une circonstance si critique et si menaçante, allons délibérer de concert sur le parti que nous avons à prendre.

SCÈNE III.

CHŒUR D'ARGIENNES.

O CHARMANTE jeunesse, chantez Apollon..... C'est en votre honneur, ô fils de Latone, que ces fleurs parent nos têtes; c'est pour vous que les filles d'Inachus couvrent d'un laurier sacré leurs chevelures virginales. Venez vous joindre à nos danses solennelles, ô beautés étrangères que cette pompe attire à Mycènes; vous que Thèbes a vues naître, et vous, jeunes habitantes des bords glacés d'Erasine (1); vous qui arrivez des rives de l'Eurotas; vous qui buvez l'onde paisible de l'Ismène, si riant par ses belles prairies, et que la prophétesse Manto, fille du sage Tirésias, intruisit elle-même à célébrer les sacrifices des deux enfants de Latone.

O grand Phœbus, puisque la paix est rendue au monde, et que vous êtes vainqueur, détendez votre arc, débarrassez-

Arcus victor pace relata,
Phoebe, relaxa,
Humeroque graves levibus telis
Pone pharetras; resonetque manu
Pulsa citata vocale chelys.
Nil acre velim,
Magnumque modis intonet altis:
Sed quale soles leviore lyra
Flectere carmen simplex; lusus
Cum docta tuos Musa recenset.
Licet et chorda graviore sones,
Quale canebas, cum Titanas
Fulmine victos videre Dei;
Vel cum montes montibus altis
Superimpositi struxere gradus
Trucibus monstris: stetit imposita
Pelion Ossa: pinifer ambos
Pressit Olympus.
Ades, o magni soror et conjux,
Consors sceptri, regia Juno:
Tua te colimus turba Mycenae:
Tu sollicitum supplexque tui
Numinis Argos sola tueris;
Tu bella manu pacemque regis;
Tu nunc lauros Agamemnonias
Accipe victrix.
Tibi multifora tibia buxo
Solemne canit. Tibi fila movent
Docta puellae carmine molli.
Tibi votivam matres Grajae
Lampada jactant. Ad tua conjux

vous de ce carquois plein d'inévitables traits, qui surchargent vos épaules, et prenez en main votre lyre harmonieuse (2). Faites-nous entendre, non des accords trop retentissans, ni des sons trop hardis qui étonnent nos oreilles, mais ces modulations douces et mourantes sur la guitare, telles que la voix légère et sensible d'une muse.

Vous pourrez chanter ensuite sur un ton plus majestueux, ce bel hymne que vous chantâtes devant tous les dieux à la déroute des Titans ; ou celle que vous composâtes encore, lorsque ces géans furieux entassèrent montagnes sur montagnes, comme des degrés pour arriver au ciel, et qu'ils établirent le Pélion sur l'Ossa , et l'Olympe avec tous ses pins sur tous les deux.

Nous vous adressons aussi nos vœux, ô sœur et femme de Jupiter dont vous partagez le sceptre, puissante Junon, reine des immortels, et glorieuse protectrice de Mycènes (3) : nous vous adressons nos vœux. Vous ne cessez de défendre l'inquiète et suppliante Argos. Votre main divine régit la guerre et nous donne la paix. Agamemnon revient vous présenter les lauriers (4) que vous-même lui avez préparés. C'est pour vous qu'avec tous ses tons la flûte (5) accompagne nos voix dans ces chants solennels ; pour vous que les vierges de Mycènes touchent si mollement les cordes de tous ces instrumens ; pour vous que nos mères agitent pour l'enflammer le mystérieux flambeau d'Éleusis (6). C'est pour vous plaire que nous faisons tomber dans votre temple cette blanche génisse déjà aimée de ce beau taureau blanc, et dont le cou pur encore n'a jamais plié sous le joug.

Candida tauri delubra cadit,
Nescia aratri, nullo collum
Signata jugo.
Tuque o magni nata Tonantis
Inclita Pallas, quae Dardanias
Saepe petisti cuspide : turres :
Te permixto matrona minor
Majorque choro colit, et reserat
Veniente Dea templa sacerdos:
Tibi nexilibus turba coronis
Redimita venit.
Tibi grandaevi lassique senes
Compote voto reddunt grates,
Libantque manu vina trementi.
Et te Triviam nota memores
Voce precamur. Tu maternam
Sistere Delon, Lucina, jubes
Huc atque illuc prius errantem
Cyclada ventis. Nunc jam stabilis
Fixa terras radice tenet;
Respuit auras, religatque rates
Assueta sequi. Tu Tantalidos
Funera matris victrix numeras.
Stat nunc Sipyli vertice summo
Flebile saxum,
Et adhuc lacrimas marmora fundunt
Antiqua novas.
Colit impense femina virque
Numen geminum. Tuque ante omnes
Pater ac rector, fulmine pollens,
Cujus nutu simul extremi

Et vous généreuse Pallas, sortie du Dieu du tonnerre; vous dont l'invincible lance a été si fatale aux tours des Troyens : tous les âges de Mycènes se confondent pour vous faire aussi entendre leurs accens. A votre nom sacré, la prêtresse ouvre la porte de votre temple : elle vient, et avec elle s'avance une nouvelle troupe couronnée de guirlandes. Nos pères, nos vieillards que le temps consume, vous rendent graces de vos bienfaits, et vous offrent des libations d'une main tremblante.

Déesse des bois, recevez pareillement le tribut de nos hommages : c'est vous, ô bienfaisante Lucine, qui avez donné pour votre mère de la consistance à l'île de Délos, autrefois Cyclade errante au gré des vents, maintenant assujettie à la terre par des racines profondes enlevées à l'empire d'Éole, accoutumée par vous à captiver les navires dans ses rades. Votre bras vainqueur a condamné l'orgueilleuse fille de Tantale à compter les funérailles de tous ses enfans : elle-même aujourd'hui n'est plus qu'un déplorable rocher qu'on voit encore debout sur le sommet du Sypile ; elle n'est plus qu'un marbre antique qui ne cesse de répandre des larmes nouvelles.

Les deux sexes de l'heureuse Argos adorent également les deux enfants de Latone. Mais ils vous adorent par-dessus tout, ô père des dieux, arbitre souverain de la foudre, vous qui, par le seul mouvement de votre tête, faites trembler les deux pôles : ô invincible Jupiter, céleste auteur de notre race, acceptez nos dons. Aïeul de nos rois (7), regardez avec complaisance votre postérité qui ne dégénère pas...... Mais un guerrier s'avance à grands pas ; il porte sur son visage des signes

Tremuere poli, generis nostri
Juppiter auctor, cape dona libens;
Abavusque tuam non degenerem
Respice prolem.
Sed, ecce, vasto concitus miles gradu
Manifesta properat signa laetitiae ferens.
Namque hasta summo lauream ferro gerit:
Fidusque regi semper Eurybates adest.

anifestes de sa joie; car le fer de sa lance est orné de branes de laurier: c'est Eurybate. C'est le fidèle compagnon de tre roi.

ACTUS III.

SCENA PRIMA.

EURYBATES, CLYTAEMNESTRA.

EURYBATES.

Delubra et aras coelitum, et patrios Lares
Post longa fessus spatia, vix credens mihi,
Supplex adoro. Vota superis solvite:
Telluris altum remeat Argolicae decus,
Tandem ad penates victor Agamemnon suos.

CLYTAEMNESTRA.

Felix ad aures nuntius venit meas.
Ubinam petitus per decem conjux mihi
Annos moratur? pelagus, an terras premit?

EURYBATES.

Incolumis, auctus gloria, laude inclitus
Reducem expetito litori impressit pedem.

CLYTAEMNESTRA.

Sacris colamus prosperum tandem diem,
Et si propitios, attamen lentos, Deos.
Tu pande, vivat conjugis frater mei,
Et pande, teneat quas soror sedes mea.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

EURYBATE, CLYTEMNESTRE,
ET TOUT LE PEUPLE EN FOULE.

EURYBATE.

Après une si longue absence et tant de malheurs, j'ai donc la consolation de me prosterner encore devant ce temple, devant ces autels, devant les dieux du ciel et ceux de ma patrie! A peine puis-je me le persuader. O citoyens, accomplissez vos vœux; le héros d'Argos, Agamemnon, conduit par la victoire, revient enfin dans ses heureux pénates.

CLYTEMNESTRE.

Je reçois avec transport cette grande nouvelle: mais en quel lieu avez-vous laissé un époux dont le retour fut depuis dix ans l'unique objet de mes vœux? Est-il encore à la merci des flots, ou déjà ses pieds ont-ils pressé la terre?

EURYBATE.

Il est enfin descendu sur ces rivages chéris. Il arrive plein de santé, brillant de gloire et d'honneur.

CLYTEMNESTRE.

Célébrons ce jour heureux par des sacrifices. Hélas! si les dieux propices nous rendent Agamemnon, combien ils nous ont fait attendre cette faveur! Mais, Eurybate, dites-moi, le frère de mon époux vit-il encore? Et ma sœur, dans quel lieu l'avez-vous laissée?

4.

EURYBATES.

Meliora votis posco, et obtestor Deos.
Nam certa fari sors maris dubii vetat.
Ut sparsa tumidum classis excepit mare,
Ratis videre socia non potuit ratem.
Quin ipse Atrides aequore immenso vagus
Graviora pelago damna, quam bello, tulit;
Remeatque victo similis, exiguas trahens
Lacerasque victor classe de tantà rates.

CLYTAEMNESTRA.

Effare, casus quis rates hausit meas?
Aut quae maris fortuna dispulerit duces?

EURYBATES.

Acerba fatu poscis. Infaustum jubes
Miscere laeto nuntium. Refugit loqui
Mens aegra, tantis atque inhorrescit malis.

CLYTAEMNESTRA.

Exprome: clades scire qui refugit suas,
Gravat timorem. Dubia plus torquent mala.

EURYBATES.

Ut Pergamum omne Dorica cecidit face,
Divisa praeda est. Maria properantes petunt.
Jamque ense fessum miles exonerat latus,
Neglecta summas scuta per puppes jacent;
Ad militares remus aptatur manus;
Omnisque nimium longa properanti mora est.

EURYBATE.

Je ne puis que faire des vœux et prier les immortels pour leur conservation ; car je n'ai rien de certain à vous apprendre sur leur sort, et l'on sait tous les hasards de la mer. Nous nous embarquâmes avec eux : mais les vagues irritées ont aussitôt dispersé notre flotte, et le vaisseau de Ménélas disparut soudain à notre vue. Agamemnon lui-même, entraîné dans cette mer immense, y fut exposé à des maux bien plus affreux encore que tous ceux qu'il avait soufferts dans une guerre si longue : il revient moins en vainqueur qu'en vaincu, traînant à sa suite quelques navires brisés, tristes débris d'une si belle flotte.

CLYTEMNESTRE.

Quel étrange coup du sort a donc englouti nos galères ? et quelle tempête si forte a pu disperser tant de héros ?

EURYBATE.

Reine, vous exigez de moi un bien douloureux récit, et vous voulez que je mêle une grande amertume à la joie que je vous apporte. Mon âme, déchirée encore de tant de souffrances, répugne à vous obéir, et l'horreur dont je suis toujours saisi me ferme la bouche.

CLYTEMNESTRE.

Parlez, Eurybate : on aggrave ses craintes, quand on n'ose apprendre ses malheurs ; et le plus cruel des tourmens, c'est l'incertitude.

EURYBATE.

Après que nous eûmes fait tomber Pergame sous nos coups, nous partageâmes les dépouilles des Troyens, et nous nous rassemblâmes sur le rivage : nous montâmes sur nos navires. Là le soldat fatigué se débarrasse de ses armes, les boucliers sont jetés sans ordre sur les poupes, les mains guerrières saisissent les rames, le moindre retardement pèse à notre impa-

Signum recursus regia ut fulsit rate,
Et clara lentum remigem monuit tuba:
Aurata primas prora designat vias,
Aperitque cursus, mille quos puppes secent.
Hinc aura primo lenis impellit rates,
Allapsa velis. Unda vix actu levi
Tranquilla Zephyri mollis afflatu tremit,
Splendetque classe pelagus, et pariter latet.
Juvat videre nuda Trojae litora,
Juvat relicti sola Sigaei loca.
Properat juventus omnis adductos simul
Lentare remos. Adjuvat ventos manu,
Et valida nisu brachia alterno movet.
Sulcata vibrant aequora, et latera increpant;
Dirimuntque canae caerulum spumae mare.
Ut aura plenos fortior tendit sinus,
Posuere tonsas. Credita est vento ratis:
Fususque transtris miles, aut terras procul,
Quantum recedunt vela, fugientes notat;
Aut bella narrat: Hectoris fortis minas,
Currusque, et emto redditum corpus rogo:
Sparsum cruore regis Herceum Jovem.
Tunc qui jacente reciprocus ludit salo,
Tumidumque pando transilit dorso mare
Tyrrhenus omni piscis exsultat freto,
Agitatque gyros, et comes lateri adnatat,
Anteire naves laetus, et rursus sequi.
Nunc prima tangens rostra lascivit chorus,

tience : nous brûlons de revoir nos foyers. A peine le signal du départ a-t-il été donné, à peine le clairon a-t-il averti les rameurs de se tenir prêts sur le vaisseau royal, que le gouvernail s'ébranle lentement, et que la proue d'or d'Agamemnon trace le premier sillon sur les flots, en ouvrant la carrière aux mille carènes. Un vent léger enfle toutes nos voiles; nos navires coulent mollement sur l'onde à l'aide d'un zéphir paisible et frais qui semble à peine en agiter la surface. La mer brille sous nos vaisseaux qui la couvrent. Nous prenons plaisir à contempler les rivages de Troie maintenant déserts; nous contemplons avec joie les ruines éparses autour du Sigée. Toute notre jeunesse battant les flots à l'envi, précipite notre retour; nos bras aident les vents, nous frappons en cadence l'élément mobile, nous couvrons l'onde de sillons, nous la faisons gémir en tombant sur les flancs de nos navires, et son écume blanchissante divise l'azur de la mer.

Mais le vent s'accroît et tend nos voiles : nous laissons les rames, nous abandonnons nos vaisseaux à la conduite des zéphyrs qui se renforcent. Etendus sur les bancs, nous regardons la terre qui s'enfuit autant que nos voiles accélèrent notre course. D'autres racontent leurs exploits, et s'entretiennent des menaces du belliqueux Hector, du char d'Achille traînant ce héros, de la rançon que Priam apporta pour lui procurer la sépulture, du sang de ce prince, qui teignit l'autel de Jupiter d'Hercée.

Dans le même moment nous voyons ces merveilleux poissons (1) de la mer Tyrrhénienne jouer sur le cristal de l'onde, montrer leurs dos recourbés au-dessus des lames qui croissaient, se groupper autour de nos navires, nager à côté de nous, tantôt devancer et tantôt suivre joyeusement nos poupes en dansant, et venant toucher nos mille vaisseaux.

Millesimam nunc ambit et lustrat ratem.
Jam litus omne tegitur, et campi latent,
Et dubia parent montis Idaei juga.
Et jam, quod unum pervicax acies videt,
Iliacus atra fumus apparet nota.
Jam lassa Titan colla relevabat jugo;
In astra jam lux prona, jam praeceps dies.
Exigua nubes sordido crescens globo
Nitidum cadentis inquinat Phoebi jubar.
Suspecta varius occidens fecit freta.
Nox prima coelum sparserat stellis: jacent
Deserta vento vela. Tum murmur grave
Majora minitans collibus summis cadit,
Tractuque longo litus ac petrae gemunt.
Agitata ventis unda venturis tumet:
Cum subito luna conditur, stellae latent.
In astra pontus tollitur. Coelum perit.
Nec una nox est. Densa tenebras obruit
Caligo, et omni luce subducta fretum
Coelumque miscet. Undique incumbunt simul,
Rapiuntque pelagus infimo eversum solo
Adversus Euro Zephyrus, et Boreae Notus.
Sua quisque mittunt tela, et infesti fretum
Emoliuntur: turbo convolvit mare.
Strymonius altas Aquilo contorquet nives;
Lybicusque arenas Auster ad Syrtes agit.
Nec manet in Austro; fit gravis nimbis notus,
Imbre auget undas; Eurus Orientem movet,

Déjà les rivages avaient disparu à notre vue : nous avions
:du les plaines, et nous n'apercevions plus dans le lointain
'une apparence trompeuse du mont Ida. Enfin le dernier
jet que distinguaient nos regards, était une fumée noirâtre
i s'élevait encore des débris d'Ilion. Déjà aussi le grand
tan (2) relevait sa tête fatiguée : la lumière en s'affaiblis-
nt laissait paraître les astres, et le jour tombait. Un léger
age, croissant en forme de globe rembruni, ternit insen-
lement le disque radieux du soleil mourant. La nuit qui
rvient au milieu de ces signes alarmans, nous fait craindre
ie tempête prochaine : le ciel cependant était d'abord par-
mé d'étoiles, et le vent avait cessé d'enfler nos voiles lan-
iissantes. Alors un sourd murmure qui nous présageait
ielque chose de sinistre, se fait entendre en grondant des
llines lointaines. Nous entendons dans un si grand éloigne-
ent les rivages et les montagnes gémir ; l'onde s'agite et se
nfle sous les vents déchaînés qui nous arrivent, la lune se
che, les étoiles disparaissent, la mer s'élève jusqu'aux nues,
ciel est perdu pour nous. Ce n'est plus une seule nuit qui
us enveloppe ; des nuages affreux épaisissent les ténèbres,
dans cet absorbement total de la lumière, le ciel et la mer
nt confondus : il n'est plus possible de les distinguer. Zé-
iyr luttant contre l'Eurus, Auster contre Borée, ébranlent
traînent les flots du fond des abîmes. Ils épuisent tous
urs traits : dans leur fureur ils semblent arracher les ondes
u sein de la mer mugissante qu'ils roulent en formant un
ffreux tourbillon. L'aquilon souffle contre nous toutes les
eiges du Strymon, l'Auster nous lance tout le sable des
yrtes de Lybie. L'Auster ne suffit pas encore pour nous per-
lre ; le Notus, gros de mille nuages, éclate, l'eau du ciel aug-
nente l'eau de la mer, l'Eurus ébranle l'Orient, il remue les

Nabathaea quatiens regna, et Eoos sinus.
Quid rapidus ora Corus Oceano exserens?
Mundum revelli sedibus totum suis,
Ipsosque rupto crederes coelo Deos
Decidere, et atrum rebus induci chaos.
Vento resistit aestus, et ventus retro
AEstum revolvit. Non capit sese mare :
Undasque miscent imber et fluctus suas.
Nec hoc levamen denique aerumnis datur,
Videre saltem, et nosse, quo pereant malo.
Premunt tenebrae lumina, et dirae Stygis
Inferna nox est : excidunt ignes tamen,
Et nube dirum fulmen elisa micat :
Miserisque lucis tanta dulcedo est malae.
Hoc lumen optant. Ipsa se classis premit,
Et prora prorae nocuit; et lateri latus.
Illam dehiscens pontus in praeceps rapit,
Hauritque, et alto redditam removit mare.
Haec onere sidit. Illa convulsum latus
Summittit undis : fluctus hanc decimus tegit.
Haec lacera, et omni decore populato levis
Fluitat; nec illi vela, nec tonsae manent;
Nec rectus altas malus antennas ferens,
Sed trunca toto puppis Ionio natat.
Nil ratio et usus audet. Ars cessit malis.
Tenet horror artus. Omnis officio stupet
Navita relicto. Remus effugit manus.
In vota miseros ultimus cogit timor,

climats de Nabathée (3) et les plages de l'Aurore ; le rapide Corus (4) montre sa tête qui semble sortir du fond de l'Océan. Le monde nous paraît se détacher de son assiette naturelle, les dieux (5) nous semblent tomber du ciel réduit en éclats ; nous croyons être retombés dans le noir chaos. Le flux résiste aux vents, et les vents repoussent le flux à leur tour. La mer ne peut plus se contenir ; les flots et les pluies se mêlent ensemble. Pour combler tous nos maux, les dieux nous refusent la consolation de voir et de connaître de quelle manière nous périssons, les ténèbres dérobent la lumière à nos yeux ; c'est la nuit complète du Styx. Cependant quelques feux tombent par intervalles du haut des astres, et la foudre brille de temps à autre au milieu des nuées qu'elle déchire : dans notre malheur c'est une douceur encore pour nous, et nous désirons cette lumière épouvantable.

Mais au milieu de ce désastre nos vaisseaux se choquent avec violence : une proue rompt la proue voisine ; les flancs heurtent les flancs. Ce navire est englouti par la mer, qui soudain le revomit à la hauteur des flots : celui-ci coule à fond par son propre poids ; un autre, entr'ouvert par la fureur des vagues, s'enfonce dans les abîmes ; un autre encore ne peut résister à la lame furieuse. On en voit qui, brisés et dépouillés de leurs superbes agrès, sans voiles, sans rames, sans mâts et sans antennes, surnagent au gré des vagues sur la cruelle Ionienne.

Ni la raison, ni l'expérience ne peuvent rien dans de si grands maux : l'engourdissement et l'horreur nous saisissent. Nous n'avons plus la force de manœuvrer : les rames échappent de nos mains. Dans cette extrémité, la crainte nous arrache des vœux au ciel, et ces vœux sont les mêmes pour les Troyens comme pour les Grecs. Hélas ! que pouvait alors

Eademque superos Troes et Danai rogant.
Quid fata possunt! invidet Pyrrhus patri,
Ajaci Ulysses, Hectori Atrides minor,
Agamemno Priamo. Quisquis ad Trojam jacet,
Felix vocatur, cadere qui meruit gradu,
Quem fama servat, victa quem tellus premit.
Nil nobile ausos pontus atque undae ferent?
Ignava fortes fata consument viros?
Perdenda mors est. Quisquis es nondum malis
Satiate tantis coelitum, tandem tuum
Numen serena. Cladibus nostris daret
Vel Troja lacrimas. Odia si durant tua,
Placetque mitti Doricum exitio genus;
Quid hos simul perire nobiscum juvat,
Quibus perimus? sistite infestum mare.
Vehit ista Danaos classis? et Troas vehit.
Nec plura possunt. Occupat vocem mare.
Ecce alia clades. Fulmine irati Jovis
Armata Pallas, quidquid aut hasta minax,
Aut aegide et furore Gorgoneo potest,
Aut igne patrio, tentat; et coelo novae
Spirant procellae. Solus invictus malis
Luctatur Ajax. Vela cogentem hunc sua
Tenso rudente flamma perstrinxit cadens.
Libratur aliud fulmen. Hoc toto impetu
Certum reducta Pallas excussit manu,
Imitata patrem. Transit Ajacem, et ratem,
Ratisque partem secum et Ajacis tulit.

le destin pour nous! Pyrrhus envie le sort de son père, Ulysse celui d'Ajax, le plus jeune des Atrides celui d'Hector, Agamemnon celui de Priam. Nous ne regardons comme heureux que ceux qui sont morts auprès de Troie : car ils sont tombés du moins sous la main des hommes; la Renommée conserve leur mémoire, et même dans une terre qu'ils ont vaincue, ils ont obtenu la sépulture. Nous, infortunés, nous allons périr sans gloire dans ces gouffres profonds : la honteuse destinée des lâches sera celle de tant d'hommes courageux, et nous aurons à rougir dans nos derniers moments! O qui que vous soyez, dieu cruel que tous nos maux ne rassasient pas encore, cessez d'être implacable pour nous! Vous voyez que Troie elle-même donnerait des larmes à nos souffrances. Si votre haine est inflexible, si vous avez résolu d'anéantir tous les enfants des Doriens, pourquoi faire périr avec nous tant d'innocents captifs? Quel est donc notre crime? Mettez un frein à cette mer furieuse qui nous engloutit. Si cette flotte renferme les enfants de Danaüs (6), ne porte-t-elle pas aussi les enfants de Tros! Nous ne pouvons pas en dire davantage : le bruit des vagues étouffe notre voix.

Bientôt une autre calamité frappe nos regards : Pallas, armée de la foudre dont s'arme Jupiter irrité, Pallas, joignant à tous les traits enflammés de son père sa lance menaçante, son égide, la tête horrible de la Gorgone, semble exciter dans le ciel des tempêtes nouvelles, pour mettre le comble à notre désastre. Ajax, invincible, inébranlable, était le seul qui osât encore lutter contre le malheur : il repliait alors une voile que les vents allaient déchirer. Pallas lui lance un trait qui le renverse du mât en l'effleurant : elle balance une nouvelle foudre; et pour frapper sûrement, elle déploie toute l'énergie de son bras qu'elle ramène sur son sein en imitant

Nil ille motus, ardua ut cautes salo
Ambustus exstat, dirimit insanum mare,
Fluctusque rumpit pectore, et navem manu
Complexus in se traxit, et caeco mari
Collucet Ajax. Omne resplendet fretum.
Tandem occupata rupe, furibundum intonat,
Superasse nunc se pelagus, atque ignes : juvat
Vicisse coelum, Palladem, fulmen, mare :
Non me fugavit bellici terror Dei;
Et Hectorem una solus et Martem tuli.
Phoebea nec me tela pepulerunt gradu.
Cum Phrygibus istos vicimus. Tene horream?
Aliena inerti tela mittis dextera?
Quid si ipse mittat? Plura cum auderet furens,
Tridente rupem subruit pulsam pater
Neptunus, imis exserens undis caput,
Solvitque montem; quem cadens secum tulit :
Terraque et igne victus et pelago jacet.
Nos alia major naufragos pestis vocat.
Est humilis unda, scrupeis mendax vadis,
Ubi saxa rapidis clusa vorticibus tegit
Fallax Caphareus. Aestuat scopulis fretum,
Fervetque semper fluctus alterna vice;
Arx imminet praerupta, quae spectat mare
Utrinque geminum. Pelopis hinc oras tui,
Et Isthmon, arcto qui recurvatus solo
Ionia jungi maria Phrixeis vetat;
Hinc scelere Lemnon nobilem; hinc et Chalcida;

son père ; elle perce le héros et le vaisseau ; elle emporte une partie de l'un et quelques débris de l'autre. Intrépide encore dans un moment si terrible, Ajax, à moitié brûlé, paraît comme un rocher sortant des flots : il fend la mer en courroux ; il rompt les vagues avec sa poitrine ; il embrasse son navire et l'entraîne à lui. Malgré les ténèbres, on le voit briller au-dessus des eaux, on voit éclater le courage du plus fier de nos guerriers. Il parvient avec son vaisseau sur un rocher ; il s'y établit ; terrible et furieux, il fait retentir sa foudroyante voix : J'ai surmonté la mer et la flamme, s'écrie-t-il ; j'aime à me voir vainqueur du ciel, de Pallas, de la foudre, de Neptune. La terreur qu'inspire le dieu Mars n'a pu m'empêcher de le combattre sous les murs de Troie ; j'ai résisté à ses coups, comme j'ai résisté à ceux d'Hector ; les traits d'Apollon n'ont pu m'ébranler ; j'ai triomphé des immortels, comme j'ai triomphé des Troyens. Et je pourrais craindre ici la faible main d'une femme, qui me combat avec les armes d'un autre ! Quand ce serait Jupiter lui-même.... Sa fureur allait oser davantage ; mais Neptune montrant sa tête au-dessus des flots, frappe le rocher, qui s'écroule sous le redoutable trident, et qui entraîne le héros dans sa chute Ainsi périt ce grand homme, vaincu enfin par la terre, le feu et la mer (7).

Un autre fléau cruel vient ajouter à l'horreur de notre naufrage : nous rencontrons une onde basse qui couvre des écueils perfides, et nous tombons sur des rochers qui dérobent à la vue des gouffres cruels ; c'est le trompeur Capharée (8). La mer resserrée bouillonne et gronde à l'entour, et les vagues écumantes s'y poussent et s'y repoussent sans relâche. Une forteresse menaçante, et qui semble se précipiter, est établie sur ce lieu terrible. On découvre de sa hauteur

Tardamque ratibus Aulida. Hanc arcem occupat
Palamedis ille genitor, et clarum manu
Lumen nefanda vertice e summo efferens,
In saxa duxit perfida classem face.
Haerent acutis rupibus fixae rates.
Has inopis undae brevia comminuunt vada.
Pars vehitur hujus prima, pars scopulo sedet.
Hanc alia retro spatia relegentem ferit,
Et fracta frangit: jam timent terram rates,
Et maria malunt. Cecidit in lucem furor.
Postquam litatum est Ilio, Phoebus redit,
Et damna noctis tristis ostendit dies.

CLYTAEMNESTRA.

Utrumne doleam, laeter an reducem virum?
Remeasse laetor. Vulnus at regni grave
Lugere cogor. Redde jam Grajis, pater,
Altisona quatiens regna, placatos Deos.
Nunc omne laeta fronde veletur caput.
Sacrifica dulces tibia effundat modos;
Et nivea magnas victima ante aras cadat.
Sed ecce turba tristis, incomtae comas,
Iliades adsunt, quas super celso gradu
Effrena Phoebas entheas laurus quatit.

les deux mers, et d'un côté l'on voit le royaume de Pélops votre aïeul, et l'isthme qui, se recourbant dans un espace étroit, empêche l'Ionienne de se mêler avec les eaux de Phryxus. De l'autre côté, on aperçoit Lemnos immortalisée par un crime (9) : on distingue Chalcis, et l'Aulide, qui retint si long-temps nos vaisseaux dans ses ports. Cette forteresse est occupée par le père de Palamède. Ce perfide ayant allumé sur les hauteurs des feux trompeurs, attire notre flotte au milieu de ces formidables écueils : nos vaisseaux trahis y sont arrêtés par les pointes aiguës des rochers, et n'ayant plus assez d'eau pour en sortir, ils se brisent en se heurtant contre les pierres. Les uns se détachent et flottent sur l'onde, d'autres restent attachés aux écueils qui les ont rompus. Les carènes, en reculant, rencontrent d'autres carènes qui les mettent en pièces. Même après un si cruel naufrage, on craint la terre; on aimerait mieux voguer encore à la merci des flots. La fureur de la mer tombe pourtant au retour de la lumière : nous offrons alors des libations aux dieux, et Phébus en reparaissant nous montre tout le ravage de la nuit.

CLYTEMNESTRE.

Dois-je me réjouir ou m'affliger du retour de mon époux? Je m'en réjouis sans doute; mais je ne puis m'empêcher de verser des pleurs sur tant de calamités. O vous, dont la main puissante ébranle les plus grands royaumes, père des immortels, rendez-les donc enfin favorables aux Grecs!

Cependant, en ce jour de fête, parons nos fronts de couronnes de fleurs: que les instrumens sacrés nous fassent entendre la plus douce mélodie (*On voit paraître les Troyennes*). Mais voici toutes ces malheureuses captives, tristes filles d'Ilion, qui arrivent les cheveux en désordre. Je vois à leur tête marcher d'un pas relevé cette orgueilleuse prêtresse qu'Apollon remplit de sa divinité, et qui agite les lauriers qu'elle tient à la main.

SCENA II.

CHORUS ILIADUM, CASSANDRA.

CHORUS.

Heu quam dulce malum mortalibus additum[1],
Vitae dirus amor : cum pateat malis
Effugium, et miseros libera mors vocet,
Portus aeterna placidus quiete!
Nullus hunc terror, nec impotens
Procella Fortunae movet,
Aut iniqui flamma Tonantis.
Pax alta. Nullos civium coetus[2]
Timet, aut minaces victoris iras;
Non maria asperis insana Coris :
Non acies feras,
Pulvereamque nubem,
Motam barbaricis equitum catervis;
Hostica aut muros populante flamma,
Urbe cum tota populos cadentes :
Indomitumve bellum : perrumpet omne
Servitium contemtor levium Deorum,
Qui vultus Acherontis atri,
Qui Styga tristem non tristis videt,

SCÈNE II.

CHŒUR DES TROYENNES, CASSANDRE.

LE CHŒUR.

Hélas! combien ce sentiment impérieux qui nous attache à la vie aggrave les maux des mortels, malgré toute sa douceur, quand il ne tient qu'à nous d'en être délivrés, quand, à chaque instant, la mort peut nous affranchir de tant de souffrances, et nous offre un port assuré, un repos éternel! Aucune terreur, aucun des inévitables traits de la fortune, ne saurait en troubler le calme et la tranquillité : il est à l'abri de la foudre injuste et capricieuse, des tumultes furieux des révolutions, de la fureur menaçante d'un vainqueur insolent. Ni la mer effrénée sous les vents déchaînés, ni les armées cruelles rangées en bataille, ni les tourbillons de poussière que font voler les escadrons des barbares, ni la chute des villes et de tous leurs habitans précipités ensemble, ni les flammes ennemies qui réduisent les remparts en cendres, ni l'indomptable fléau de la guerre, ne peuvent troubler la paix de l'autre vie.

Mais quiconque méprisera les dieux légers (1); quiconque pourra voir sans tristesse les tristes rives du Styx, et soutenir le hideux aspect de l'Achéron; quiconque osera poser la dernière borne de sa vie, sera l'égal des rois et le rival des dieux.

Audetque vitae ponere finem.
Par ille regi, par superis erit.
O quam miserum est nescire mori?
Vidimus patriam ruentem nocte funesta,
Cum Dardana tecta Dorici raperetis ignes.
Non illa bello victa, nec armis,
Ut quondam Herculea cecidit pharetra :
Quam non Pelei Thetidisque natus,
Carusque Pelidae nimium feroci
Vicit, acceptis cum fulsit armis,
Fuditque Troas falsus Achilles :
Aut cum ipse Pelides animos feroces
Sustulit luctu, celeremque saltu
Troades summis timuere muris.
Perdidit in malis extremum decus,
Fortiter vinci. Restitit annis
Troja bis quinis,
Unius noctis peritura furto.
Vidimus simulata dona molis immensae;
Danaumque fatale munus duximus nostra
Creduli dextra : tremuitque saepe
Limine in primo sonipes, cavernis
Conditos reges bellumque gestans :
Et licuit versare dolos, ut ipsi
Fraude sua capti caderent Pelasgi.
Saepe commotae sonuere parmae,
Tacitumque murmur percussit aures;
Et fremuit male subdolo

Qu'on est malheureux quand on ne sait pas mourir ! Nous avons vu tomber notre patrie dans une nuit funeste; nous avons vu les toits de Dardanus embrasés par les flammes des Doriens. Mais ce n'est ni par les armes, ni par la guerre que nous avons été vaincus, comme nos pères l'avaient été par les flèches du grand Alcide : nous avons résisté au fils de Pélée et de Thétis, à Patrocle, malgré le désordre qu'il mit dans nos rangs, lorsqu'il vint nous attaquer sous les armes trompeuses d'Achille : nous avons résisté à ce superbe Achille lui-même, quand, la mort de son ami ranimant sa valeur féroce, il vint fondre sur nos remparts et nous glacer d'épouvante.

Hélas ! Pergame a perdu l'honneur qui pouvait la consoler dans ses malheurs; elle n'a pas eu la gloire d'avoir été vaincue par le courage. Après s'être si bien défendue pendant dix ans, un stratagème nocturne a suffi pour la détruire ! Nous avons vu ce cheval énorme, représentation trompeuse d'un don que l'on faisait à nos dieux; nos mains trop crédules ont conduit dans nos murs ce fatal présent des Grecs ! Cependant cette machine monstrueuse qui portait des rois et la guerre dans ses flancs, a fait entendre à nos oreilles le choc des armes, sous la première barrière de nos portes; nous pouvions éclairer cette terrible perfidie et la faire retomber sur la tête des Pélasges. Nous entendions retentir les boucliers de nos ennemis; leurs murmures secrets arrivaient jusqu'à nous, et Pyrrhus, qui obéissait avec peine aux fourberies d'Ulysse, frémissait. Mais toute la jeunesse troyenne est aveugle sur ce grand danger; elle se plaît à traîner dans nos murs l'infernale machine. Ici Astyanax se met à la tête de nos jeunes gens; là Polyxène, devenue depuis l'épouse d'Achille au tombeau, conduit les vierges Troyennes. Nos mères rendent graces aux dieux d'une offrande

Parens Pyrrhus Ulyssi.
Secura metus Troica pubes
Sacros gaudet tangere funes.
Hinc aequaevi gregis Astyanax,
Hinc Haemonio desponsa rogo,
Ducunt turmas : haec femineas,
Ille viriles.
Festae matres votiva ferunt
Munera Divis : festi patres
Adeunt aras. Unus tota est
Vultus in urbe.
Et, quod nunquam post Hectoreos
Vidimus ignes, laeta est Hecube.
Quid nunc primum, dolor infelix,
Quidve extremum deflere paras?
Moenia Divum fabricata manu,
Diruta nostra?
An templa Deos super usta suos?
Non vacat istis lacrimare malis.
Te, magne parens, flent Iliades.
Vidi, vidi, senis in jugulo,
Telum Pyrrhi vix exiguo
Sanguine tingi.

CASSANDRA.

Cohibete lacrimas, omne quas tempus petit,
Troades, et ipsae vestra lamentabili
Lugete gemitu funera : aerumnae meae
Socium recusant : cladibus questus meis
Removete : nostris ipsa sufficiam malis.

qui va nous perdre ; nos pères enchantés se présentent devant les autels. Toute notre ville s'abandonne au charme de l'allégresse : Hécube elle-même se livre à cette joie universelle.

O douleur déplorable ! Quel est le premier, quel est le dernier de nos maux que vous voulez nous retracer ? Gémirons-nous d'abord sur la ruine de nos murs, que les dieux eux-mêmes avaient construits, ou sur la chute de nos temples brûlés avec les dieux eux-mêmes ?

Hélas, nous avons des regrets bien plus sensibles ! O grand Priam, c'est vous que les filles d'Ilion doivent pleurer. J'ai vu, j'ai vu moi-même dans la gorge de cet auguste vieillard, le fer de Pyrrhus, teint à peine d'un reste de sang usé.

CASSANDRE.

Troyennes, retenez vos larmes sur la mort de mon père ; c'est l'éternel objet des miennes. Déplorez vos malheurs personnels et vos pertes lamentables. Je ne veux point de compagne dans mes douleurs : séparons nos gémissemens : je saurai bien suffire seule à mes maux.

CHORUS.

Lacrimas lacrimis miscere juvat.
Magis exurunt, quos secretae
Lacerant curae. Juvat in medium
Deflere suos. Nec enim, quamvis
Dura virago patiensque mali,
Poteris tantas flere ruinas.
Non quae verno nobile carmen
Ramo cantat tristis aedon,
Ityn in varios modulata sonos;
Non quae tectis Bistonos ales
Residens summis impia diri
Furta mariti garrula deflet;
Lugere tuam poterit digne
Conquesta domum: licet ipse velit
Clarus niveos inter olores
Istrum cygnus Tanaimque colens
Extrema loqui: licet alcyones
Ceyca suum fluctu leviter
Plangente sonent, cum tranquillo
Male confisae credunt iterum
Pelago audaces, foetusque suos
Nido pavidae titubante fovent:
Non si molles imitata viros
Tristis laceret brachia tecum,
Quae turritae turba parenti
Pectora ranco concita buxo
Furit, ut Phrygium lugeat Attin.
Non est lacrimis, Cassandra, modus.
Quia quae patimur vicere modum.
Sed cur sacratas deripis capiti infulas?
Miseris colendos maxime superos reor.

LE CHOEUR.

Il est doux cependant de mêler les larmes aux larmes : les douleurs qu'on dévore en secret sont trop déchirantes; on se console en pleurant ensemble, et quel que soit votre courage, quel que soit l'empire que vous avez sur vous, vous ne pourrez jamais, ô fille courageuse de nos rois, déplorer tant de ruines. Une si grande tâche serait impossible à la triste Philomèle, qui, perchée sur le rameau printanier, retrace éternellement la mort d'Itys dans ses modulations plaintives; elle serait impossible à l'impie Progné, qui ne cesse de répéter en gémissant les amours infidèles de son époux, autour des toits de ce tyran de la Bistonie; elle serait au-dessus des forces de Cygnus, harmonieux habitant de l'Ister et du Tanaïs, quand il fait retentir leurs bords des derniers accens de sa voix mourante; au-dessus des forces de la malheureuse Alcyone, toujours inconsolable de la perte de son cher Ceyx, toujours frappant les flots de son aile languissante, toujours se défiant du calme trompeur, s'abandonnant à la mobilité de la mer, et déposant sur ses vagues son nid tremblant qu'elle surcharge encore pour le réchauffer. Non, quand même les Corybantes mutilés (2) se perceraient les bras avec vous; quand même, livrés à la tristesse, ils tireraient de leur poitrine des sanglots entrecoupés, et feraient retentir le buis sacré, comme ils le font pour honorer la déesse dont la tête est couronnée de tours et de créneaux; quand même ils pleureraient le Phrygien Atys, ils ne pourraient encore exprimer tous vos regrets.

O Cassandre, nos larmes ne sauraient tarir, puisque nos maux sont sans bornes... Mais pourquoi arrachez-vous la mitre sacrée qui ceint votre tête? Quand on est misérable, c'est alors, croyez-moi, qu'il faut adorer les dieux?

CASSANDRA.

Vicere nostra jam metus omnes mala.
Equidem nec ulla coelites placo prece:
Nec, si velint saevire, quo noceant, habent.
Fortuna vires ipsa consumsit suas.
Quae patria restat? quis pater? quae jam soror?
Bibere tumuli sanguinem atque arae meum.
Quid illa felix turba fraterni gregis?
Exhausta nempe: regia miseri senes
Vacua relicti, totque per thalamos vident:
Praeter Lacaenam, ceteras viduas nurus.
Tot illa regum mater, et regimen Phrygum
Foecunda in ignes Hecuba, fatorum novas
Experta leges, induit vultus feros.
Circa ruinas rabida latravit suas,
Trojae superstes, Hectori, Priamo, sibi.

CHORUS.

Silet repente Phoebas; et pallor genas,
Creberque totum possidet corpus tremor.
Stetere vittae. Mollis horrescit coma.
Anhela corda murmure incluso fremunt.
Incerta nutant lumina; et versi retro
Torquentur oculi. Rursus immites rigent.
Nunc levat in auras altior solito caput,
Graditurque celsa. Nunc reluctantes parat
Reserare fauces; verba nunc cluso male
Custodit ore, Maenas impatiens Dei.

CASSANDRE.

Mes maux l'emportent sur toutes les craintes, même sur la crainte des dieux. Je ne veux plus leur adresser des prières. Quand ils voudraient m'en punir, ils ne le pourraient plus : la fortune a épuisé sur moi tous ses traits. Ai-je encore une patrie, un père, une sœur? Les tombeaux ou les autels ont bu tout le sang des miens. Qu'est devenue cette troupe brillante de mes frères? La mort n'a-t-elle pas tout éteint pour moi? La race du malheureux Priam est anéantie, et de tant d'enfants, de tant de bras qui pouvaient perpétuer son nom dans le monde, il ne reste plus qu'Hélène qui ne soit point veuve. Cette mère de tant de rois, cette grande reine de la Phrygie, cette Hécube enfin si féconde en flambeaux (3), soumise à de nouveaux destins, a pris la forme d'un animal féroce (4), et remplit aujourd'hui de ses aboiemens les ruines de son palais, survivant à Troie, à Hector, à Priam, à elle-même..... (*Cassandre s'arrête après avoir prononcé ces mots*).

LE CHŒUR.

Pourquoi la prêtresse d'Apollon a-t-elle cessé si brusquement de parler? La pâleur est sur ses joues, un tremblement général a saisi son corps, les bandelettes sacrées se dressent sur sa tête, sa belle chevelure est hérissée, des murmures étouffés voudraient sortir de son sein palpitant, ses regards incertains vacillent, et tantôt ses yeux retournent leurs orbites en arrière, tantôt la fureur les rend immobiles. Maintenant elle relève sa tête d'un air plus altier qu'à l'ordinaire; elle agrandit ses pas; elle veut ouvrir sa bouche qui résiste, ses lèvres étouffent les paroles prêtes à sortir : c'est une vraie Ménade, impatiente sous le dieu qui l'inspire.

CASSANDRA.

Quid me furoris incitam stimulis novi,
Quid mentis inopem sacra Parnassi juga
Rapitis? recede, Phoebe: jam non sum tua.
Extingue flammas pectori infixas meo.
Cui nunc vagor vesana? cui bacchor furens?
Jam Troja cecidit. Falsa quid vates ago?
Ubi sum? fugit lux alma, et obscurat genas
Nox alta, et aether abditus tenebris latet.
Sed ecce gemino sole praefulget dies;
Geminumque duplices Argos attollit domos.
Idaea cerno nemora. Fatalis sedet
Inter potentes arbiter pastor Deas.
Timete reges, moneo, furtivum genus.
Agrestis ille alumnus evertet domum.
Quid ista vecors tela feminea manu
Destricta praefert? quem petit dextra virum
Lacaena cultu ferrum Amazonio gerens?
Quae versat oculos alia nunc facies meos?
Victor ferarum colla vexatus jacet
Ignobili sub dente Marmaricus leo,
Morsus cruentos passus audacis leae.
Quid me vocatis sospitem solam e meis,
Umbrae meorum? te sequor, tota pater
Troja sepulte. Frater, auxilium Phrygum,
Terrorque Danaum, non ego antiquum decus
Video, aut calentes ratibus exustis manus:
Sed lacera membra, et saucios vinclo gravi

CASSANDRE.

D'où viennent les aiguillons de cette fureur nouvelle qui ne presse ! O coteaux sacrés du Parnasse, où m'entraînez-ous dans le délire dont je suis obsédée ! Apollon, laisse-moi ; e ne suis plus ta prêtresse : éteins les flammes dont tu viens 'embraser mon sein. Pour qui serait mon enthousiasme, our qui cette fureur sacrée ? Troie n'est plus, à quoi bon ıes oracles ? On ne m'a jamais crue..... Où suis-je ? La bienısante lumière s'enfuit, une nuit profonde obscurcit mes raits, le ciel est caché pour moi dans l'épaisseur des ténèıres..... Mais que vois-je ? le jour est éclairé par deux soleils ; ırgos me montre deux palais.... Je découvre la forêt de l'Ida : e fatal berger est assis au milieu des trois grandes déesses....) rois, tremblez, je vous en avertis, et redoutez l'enfant de 'inceste (5) : cet enfant des bois détruira une maison faneuse.... Quelle est cette femme furieuse qui fait briller les ırmes dans sa main délicate ? Quel héros veut-elle attaquer, en agitant avec sa parure Lacédémonienne le fer menaçant les guerrières du Thermodon ? Quelle autre figure se présente à mes regards ? Le lion (6) de Marmarique, ce grand vainqueur des plus terribles habitans des bois, est saisi à la gorge par le plus ignoble des animaux : il éprouve les morsures de la lionne la plus cruelle.

O mânes sacrés de mes parents, dont je reste le seul débris sur la terre, pourquoi m'appeler à vous ? Je vous suis, ô mon père infortuné, après avoir enterré Troie tout entière. Je vous suis, mon cher Hector, vous, l'appui de la Phrygie et la terreur des Grecs : mais hélas, je ne retrouve plus en vous le premier éclat de votre gloire, ni vos mains échauffées encore de votre victoire, après l'embrasement de la flotte Argienne ! Je vois au contraire, ô mon frère, tous vos membres

Illos lacertos. Te sequor, nimium cito
Congresse Achilli, Troile. Incertos geris,
Deiphobe, vultus, conjugis munus novae.
Juvat per ipsos ingredi Stygios lacus;
Juvat videre Tartari saevum canem,
Avidique regna Ditis. Haec hodie ratis
Phlegethontis atri regias animas vehet,
Victamque, victricemque. Vos, Umbrae, precor
Jurata superis unda, te pariter precor,
Reserate paulum terga nigrantis poli,
Levis ut Mycenas turba prospiciat Phrygum.
Spectate miseri. Fata se vertunt retro.
Instant sorores squallidae.
Sanguinea jactant verbera.
Fert laeva semustas faces,
Turgentque pallentes genae,
Et vestis atri funeris
Exesa cingit ilia;
Strepuntque nocturni metus,
Et ossa vasti corporis
Corrupta longinquo situ
Palude limosa jacet.
Et ecce defessus senex
Ad ora ludentes aquas
Non captat, oblitus sitis,
Moestus futuro funere.
Exsultat, et ponit gradus
Pater decoros Dardanus.

ınglants, et vos bras généreux qui portent l'empreinte de haînes cruelles (7). Je vous suis avec la même ardeur, ô éplorable Troïle, vous qui vous êtes trop pressé de combattre mpitoyable Achille : et vous, ô malheureux Déiphobe, dont distingue à peine les traits au milieu de vos cicatrices, résent funeste de votre nouvelle épouse (8) ; je brûle de ous rejoindre; je brûle de voler sur le lac du Styx, de voir chien cruel du Tartare, et le royaume de l'avare Pluton.. a barque de Caron doit conduire aujourd'hui sur les bords u noir Phlégéthon deux ames royales, l'une vaincue, et autre victorieuse (9).

O puissance des ombres, ô fleuve sacré que les dieux du iel attestent dans leurs sermens, je vous en prie, je vous n conjure, ouvrez pour un instant l'entrée du pôle ténéreux, afin que les mânes des Phrygiens aient la consolation e voir aujourd'hui les murs de Mycènes. Ombres infortuées, regardez, et voyez comme les destins sont changés !

Mais les horribles sœurs du Tartare s'avancent : elles font etentir leurs fouets sanglants, leurs mains gauches sont arıées de torches à demi-brûlées, leurs joues pâlissantes sont onflées de rage, des lambeaux noirs et funéraires couvrent eurs flancs décharnés. J'entends murmurer les terreurs nocurnes : je vois le corps monstrueux d'un géant dont les nembres, depuis long-temps corrompus, sont étendus dans e marais limoneux, et voilà que le vieux Tantale, épuisé de assitude, oubliant sa soif, tremblant des grandes funérailles ui se préparent, ne songe plus à saisir l'onde qui se joue ur ses lèvres. Voilà au contraire Dardanus, mon aïeul, qui riomphe, et qui relève ses pas avec plus de majesté. (*Casandre sort de son enthousiasme et tombe dans l'affaissenent.*)

CHORUS.

Jam pervagatus ipse se fregit furor,
Caditque; flexo qualis ante aras genu
Cervice taurus vulnus incisa gerens.
Relevemus artus entheos. Tandem suos
Victrice lauro cinctus Agamemnon adit;
Et festa conjux obvios illi tulit
Gressus: reditque juncta concordi gradu.

LE CHŒUR.

Sa fureur en se portant sur tant d'objets divers, s'est brisée; elle tombe, comme le taureau qui plie le genou devant l'autel, lorsque le couteau sacré fait jaillir son sang : soutenons notre prêtresse défaillante.

Mais Agamemnon rentre enfin dans son palais : son épouse en habit de fête arrive à sa rencontre : elle marche avec lui d'un pas égal.

ACTUS IV.

SCENA PRIMA.

AGAMEMNON, CASSANDRA.

AGAMEMNON.

TANDEM revertor sospes ad patrios lares.
O cara salve terra : tibi tot barbarae
Dedere gentes spolia. Tibi felix diu
Potentis Asiae Troja submisit manus.
Quid ista vates corpus effusa, ac tremens
Dubia labat cervice? famuli, attollite.
Refovete gelido latice[1]. Jam recipit diem
Marcente visu. Suscita sensus tuos.
Optatus ille portus aerumnis adest.
Festus dies est.

CASSANDRA.

Festus et Trojae fuit.

AGAMEMNON.

Veneremur aras.

CASSANDRA.

Cecidit ante aras pater.

AGAMEMNON.

Jovem precemur pariter.

CASSANDRA.

Herceum Jovem?

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAMEMNON, CASSANDRE.

AGAMEMNON.

Enfin, je reviens aux pénates de mes pères. O terre chérie, je vous salue : je vous rapporte les glorieuses dépouilles des nations barbares. Troie, long-temps heureuse ; Troie, cette souveraine de l'Asie, vous a rendu les armes.... (*Il aperçoit Cassandre qui était encore évanouie.*) Mais pourquoi la prêtresse est-elle ainsi renversée sous le parvis ? Elle soutient à peine sa tête incertaine et tremblante. Qu'on la relève ; qu'on jette sur elle de l'onde fraîche..... Elle revoit le jour : mais que son visage est abattu !..... (*Il s'approche d'elle.*) Cassandre, reprenez vos sens : après tant de malheurs, nous voici arrivés au port si long-temps désiré. Ce jour est pour nous un jour de fête.

CASSANDRE.

Et Troie aussi était en fête le jour de sa ruine.

AGAMEMNON.

Prosternons-nous devant ces autels.

CASSANDRE.

Ce fut sur un autel qu'on égorgea mon père.

AGAMEMNON.

Adressons nos vœux à Jupiter.

CASSANDRE.

Est-ce le Jupiter d'Hercée ?

AGAMEMNON.

Credis videre te Ilium?

CASSANDRA.

Et Priamum simul.

AGAMEMNON.

Heic Troja non est.

CASSANDRA.

Ubi Helena est[2], Trojam putc

AGAMEMNON.

Ne metue dominam famula.

CASSANDRA.

Libertas adest.

AGAMEMNON.

Secura vive.

CASSANDRA.

Mors mihi est securitas.

AGAMEMNON.

Nullum est periclum tibimet.

CASSANDRA.

At magnum tibi est.

AGAMEMNON.

Victor timere quid potest?

CASSANDRA.

Quod non timet.

AGAMEMNON.

Hanc fida, famuli, turba, dum excutiat Deum,
Retinete, ne quid impotens peccet furor.
At te, pater, qui saeva torques fulmina

AGAMEMNON.

Vous croyez toujours voir Ilion.

CASSANDRE.

Et Priam aussi.

AGAMEMNON.

Il n'est plus ici de Troie.

CASSANDRE.

Troie est partout où est Hélène.

AGAMEMNON.

Ne craignez point la maîtresse (1) que vous allez servir.

CASSANDRE.

Ma liberté approche.

AGAMEMNON.

Vivez sans inquiétude.

CASSANDRE.

La mort seule m'en délivrera.

AGAMEMNON.

Aucun danger ne vous menace.

CASSANDRE.

Et vous, vous avez tout à redouter.

AGAMEMNON.

Que peut craindre un vainqueur!

CASSANDRE.

Ce qu'il ne craint pas.

AGAMEMNON (*à ses gardes*).

Gardes fidèles, veillez sur elle jusqu'à ce qu'elle ait secoué de son sein le dieu qui la maîtrise; retenez-la, de peur que, dans son enthousiasme, elle ne se porte à quelque excès.

Pellisque nubes, sidera et terras regis,
Ad quem triumphi spolia victores ferunt;
Et te sororem cuncta pollentis viri,
Argolica Juno, pecore votivo libens
Arabumque donis, supplice et fibra colam.

SCENA II.

CHORUS ARGIVARUM.

Argos nobilibus nobile civibus;
Argos iratae carum novercae,
Semper ingentes educas alumnos;
Imparem aequasti numerum Deorum:
Tuus ille bisseno meruit labore
Allegi coelo magnus Alcides;
Cui lege mundi Juppiter rupta
Roscidae noctis geminavit horas,
Jussitque Phoebum tardius celeres
Agitare currus, et tuas lente
Remeare bigas, pallida Phoebe;
Retulit pedem, nomen alternis
Stella quae mutat, seque mirata est
Hesperum dici; Aurora movit

O vous, cependant, qui lancez la foudre vengeresse, qui gouvernez les nuages, qui régnez dans le ciel et sur la terre, père des immortels, à qui les vainqueurs triomphans présentent leurs dépouilles honorables; et vous la sœur et la femme de ce dieu puissant, grande Junon d'Argos, recevez tous deux avec bonté les victimes que j'ai fait vœu de vous offrir; recevez nos prières, et ces riches présents de l'Arabie, dont nous parfumons vos autels.

SCÈNE II.

CHŒUR D'ARGIENNES

O ARGOS, noble patrie de héros, et que chérit ellemême la vindicative marâtre de l'Olympe; Argos, si fertile en hommes immortels, tu as complété le nombre impair de tes divinités (1). Ton grand Hercule, par ses douze travaux, a mérité le ciel. C'est en faveur de ce héros que Jupiter rompit les lois du monde, qu'il doubla les heures de la nuit, qu'il ordonna au soleil de retarder son char rapide, et à la lune de retourner en arrière ses deux chevaux noirs. C'était pour donner le temps de former Hercule, que l'étoile du matin rétrograda, et qu'elle fut fort étonnée de s'entendre nommer le soir Hespérus (2). C'était pour la même cause que l'Aurore, qui avait d'abord montré sa tête brillante au monde, se vit soudain rejetée dans les bras de son languissant époux. L'Orient

Ad solitas vices caput, et relabens
Imposuit senis humero mariti.
Sensit Ortus, sensit Occasus,
Herculem nasci: violentus ille
Nocte non una poterat creari.
Tibi concitatus substitit mundus.
O puer magnum subiture coelum!
Te sensit Nemeaeus arcto
Pressus lacerto fulmineus leo,
Cervaque Parrhasis.
Sensit Arcadii populator agri.
Gemuitque taurus, Dictaea linquens
Horridus arva.
Morte foecundum domuit draconem,
Vetuitque collo pereunte nasci,
Geminosque fratres pectore ab uno
Tria monstra natos, stipite incusso
Fregit insultans: duxitque ad ortus
Hesperium specus,
Geryonae spolium triformis.
Egit Threicium gregem,
Quem non Strymonii gramine fluminis,
Hebrive ripis pavit tyrannus;
Hospitum dirus stabulis cruorem
Praebuit saevis; tinxitque crudos
Ultimus rictus sanguis aurigae.
Vidit Hippolyte ferox,
Pectore in medio rapi spolium: et sagittis
Nube percussa Stymphalis alto
Decidit coelo,
Arborque pomis fertilis aureis

sentit alors, et l'Occident aussi, qu'Hercule naissait : une seule nuit n'était pas suffisante pour créer ce prodige de force; il fallait que le monde ébranlé s'arrêtât pour lui dans tous ses mouvements.

O sublime enfant dont le ciel devait être le partage, vous avez montré votre puissance au lion fulminant de Némée, étouffé dans vos bras nerveux; vous l'avez montrée au monstre de Parrhasis (3), au sanglier, destructeur féroce de l'Arcadie, à l'horrible taureau vomi de la Crète sur les terres de Mycènes, à l'épouvantable dragon qui devenait fécond par sa mort même, et à qui vous ordonnâtes de ne plus renaître; à ce triple géant qu'abattit à la fois votre invincible massue, et dont vous nous ramenâtes les troupeaux des bords de l'Hespérie. Vous avez fait boire le sang de leur maître (4) inhospitalier à ces chevaux cruels, accoutumés à boire celui des malheureux voyageurs, et dédaignant les ondes du Strymon et les pâturages de l'Hèbre. Par vous la belliqueuse Hippolyte se vit arracher de son sein ce bouclier fameux qui la protégeait; elle se vit arracher son carquois. Percés de vos traits, les oiseaux du Stymphale tombèrent du ciel en glissant le long des nues. Par vos mains, cet arbre précieux couvert de fruits d'or, se vit en tremblant dépouillé pour la première fois, et ses branches plus légères s'enfuirent dans les airs, tandis que le terrible dragon gardien de cet arbre n'entendit remuer ses rameaux que lorsque déjà vous sortiez du bois avec tous ses trésors. Le chien du Tartare que vous traînâtes au grand jour, se tut sous la triple chaîne que serrait votre main, sans oser aboyer d'aucune de ses gueules, effrayé

Extimuit manus insueta carpi,
Fugitque in auras leviore ramo:
Audivit sonitum crepitante lamna
Frigidus custos nescius somni,
Linqueret cum jam nemus omne fulvo
Plenus Alcides vacuum metallo.
Tractus ad coelum canis inferorum
Triplici catena, tacuit; nec ullo
Latravit ore; lucis ignotae
Metuens colorem. Te duce succidit
Mendax Dardaniae domus,
Et sensit arcus iterum timendos:
Te duce concidit totidem diebus
Troja, quot annis.

des couleurs inconnues que la lumière faisait briller à ses yeux. C'est vous encore qui pour la première fois détruisîtes la maison perfide de Dardanus, et qui lui fîtes sentir ces mêmes flèches sous lesquelles elle devait être détruite de nouveau. Nous n'avons pu triompher de Troie qu'en dix ans ; vous l'avez terrassée en dix jours.

ACTUS V.

SCENA PRIMA.

CASSANDRA.

Res agitur intus magna, par annis decem[1].
Eheu, quid hoc est? anime, consurge, et cape
Pretium furoris. Vicimus victi Phryges.
Bene est! resurgis, Troja. Traxisti jacens
Pares Mycenas. Terga dat victor tuus.
Tam clara nunquam providae mentis furor
Ostendit oculis: video, et intersum, et fruor.
Imago visus dubia non fallit meos.
Spectamus. Epulae regia instructae domo,
Quales fuerunt ultimae Phrygibus dapes,
Celebrantur. Ostro lectus Iliaco nitet;
Merumque in auro veteris Assaraci trahunt:
Et ipse picta veste sublimis jacet
Priami superbas corpore exuvias gerens.
Detrahere cultus uxor hostiles jubet,
Induere potius conjugis fidae manu
Textos amictus. Horreo, atque animo tremo.
Regemne perimet exsul, et adulter virum?
Venere fata: sanguinem extremae dapes
Domini videbunt, et cruor Baccho incidet[2].

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE (*seule*).

Il se prépare un grand événement dans ce palais, un événement comparable à nos dix ans de malheurs. Quel est ce coup du ciel? Relevez-vous, ô mon ame, et recevez le prix de la fureur qu'un dieu vous inspire. Les Phrygiens vaincus sont vainqueurs. Vous renaissez de vos ruines, ô malheureuse Troie, vous entraînez du moins Mycènes dans votre infortune, et votre vainqueur est terrassé. Quel bonheur! jamais mon enthousiasme, en me dévoilant l'avenir, ne s'est manifesté si clairement à mes regards. Je vois, je suis présente, je jouis. Ce n'est pas une illusion vaine qui frappe mes yeux, c'est la vérité sans aucun voile. Je vois un festin royal préparé dans ce palais, semblable à notre dernier festin de Troie. Ce lit sur lequel on mange est paré de la pourpre ravie dans Ilion; cette coupe dans laquelle on verse si lentement du vin, est la coupe antique du grand Assaracus; ce beau tapis et ces habits précieux sous lesquels brille Agamemnon, sont les riches dépouilles arrachées à Priam. Voilà sa femme qui l'invite à quitter cette parure ennemie, pour recevoir un vêtement que ses mains fidèles ont tissu.... Ce vêtement nouveau qu'on donne au malheureux me fait horreur: je tremble jusqu'au fond de mon ame. Un exilé assassinera donc son roi; un vil adultère assassinera l'époux légitime!

Mortifera vinctum perfidae tradet neci
Induta vestis. Exitum manibus negat,
Caputque laxi et invii cludunt sinus.
Haurit trementi semivir dextra latus,
Nec penitus adigit: vulnere in medio stupet.
At ille, ut altis hispidus silvis aper,
Cum casse vinctus tentat egressus tamen,
Arctatque motu vincla, et incassum furit:
Cupit fluentes undique et caecos sinus
Dissicere; et hostem quaerit implicitus suum.
Armat bipenni Tyndaris dextram furens.
Qualisque ad aras colla taurorum prius
Designat oculis, antequam ferro petat;
Sic huc et illuc impiam librat manum.
Habet: peractum est. Pendet exigua male
Caput amputatum parte, et hinc trunco cruor
Exundat, illinc ora cum fremitu jacent.
Nondum recedunt. Ille jam exanimem petit,
Laceratque corpus. Illa fodientem adjuvat.
Uterque tanto scelere respondet suis.
Hic est Thyeste natus, haec Helenae soror.
Stat ecce Titan dubius emerito die,
Suane currat, an Thyestaea via.

Mais le destin l'ordonne et le moment est arrivé. La fin de ce repas verra couler le sang du maître de la maison, et ce sang sera confondu avec le vin. Une femme perfide va livrer son époux à la mort. L'habillement phrygien aurait pu le garantir des blessures cruelles; la mitre, par ses replis nombreux et impénétrables, aurait défendu sa tête. D'un bras efféminé et tremblant, le vil Egiste pousse le fer dans le flanc du héros : il s'arrête étonné au milieu de son crime. Mais Agamemnon, tel qu'un énorme sanglier qui, surpris dans un bois par un piége perfide, hérisse toutes ses soies, s'efforce de rompre tous les obstacles, et resserre encore ses liens par ses mouvements, en se livrant en vain aux transports impétueux de sa fureur; Agamemnon, dis-je, cherche à se débarrasser des plis insidieux de sa robe nouvelle, et veut tomber sur son ennemi. Une hache à la main la furieuse Tyndaride, semblable au sacrificateur qui désigne des yeux la place où il doit frapper le taureau et le relever sur les marches de l'autel, balance d'un côté et d'autre sa main, pour donner une mort impie. Elle a frappé : le destin est accompli. La tête du roi des rois, abattue par un bras trop faible, ne tient plus qu'à une fibre. D'une part, le sang sort en bouillonnant du corps; de l'autre, le visage se renverse en gémissant. Mais les assassins cruels ne se retirent pas encore : le lâche Egiste continue de percer de coups ce tronc inanimé; il continue de le déchirer, et Clytemnestre confond ses coups avec les siens : tous deux couronnent leurs crimes par ce grand crime; mais l'un est fils de Thyeste, et l'autre est sœur d'Hélène. Le soleil est indécis au milieu de sa carrière : il ne sait s'il doit poursuivre sa route, ou retrograder comme au festin d'Atrée.

SCENA II.

ELECTRA, ORESTES.

ELECTRA.

Fuge, o paternae mortis auxilium unicum,
Fuge, et scelestas hostium evita manus.
Eversa domus est funditus. Regna occidunt.
Hospes quis iste concitos currus agit?
Germane, vultus veste furabor tuos.
Quos, anime demens, refugis? externos fugis?
Domus timenda est. Pone jam trepidos metus,
Oresta. Amici fida praesidia intuor.

SCENA III.

STROPHIUS, ELECTRA, ORESTES, PYLADES.

STROPHIUS.

Phocide relicta Strophius, Elea inclitus
Palma revertor. Causa veniendi fuit,
Gratari amico, cujus impulsum manu

SCÈNE II.

ELECTRE, ORESTE.

ÉLECTRE (*sortant précipitamment de la salle du festin*).

Fuyez, ô mon frère, ô vous notre unique espérance après la mort d'un père assassiné : fuyez et dérobez-vous à la scélératesse de nos ennemis. Notre maison infortunée est détruite, notre royaume est renversé!.. Mais quel est cet étranger dont le char rapide arrive dans ce palais? Venez, mon cher frère, venez vous cacher dans ma robe.... Mais hélas! pourquoi craindre les étrangers? Ce sont nos proches qu'il faut redouter... Ne craignons rien, mon cher Oreste, c'est un ami fidèle que j'aperçois (1).

SCÈNE III.

ELECTRE, ORESTE, PYLADE, STROPHIUS.

STROPHIUS (*conduisant son char sur le théâtre, et tenant à la main la palme Olympique*).

J'arrive de la Phocide avec cette palme glorieuse que l'Élide décerne au vainqueur de ses jeux : je viens embrasser Agamemnon mon ami, et le féliciter d'avoir fait tomber l'or-

Cecidit decenni Marte concussum Ilium.
Quaenam ista lacrimis lugubrem vultum rigat,
Pavetque moesta? regium agnosco genus.
Electra, fletus causa quae laeta in domo est?

ELECTRA.

Pater peremtus scelere materno jacet.
Comes paternae quaeritur natus neci.
AEgisthus arces Venere quaesitas tenet.

STROPHIUS.

O nulla longi temporis felicitas!

ELECTRA.

Per te parentis memoriam obtestor mei,
Per sceptra terris nota, per dubios Deos,
Recipe hunc Oresten, ac pium furtum occule.

STROPHIUS.

Etsi timendum caesus Agamemnon docet,
Aggrediar, et te, Oresta, furabor libens.
Poscunt fidem secunda, at adversa exigunt.
Cape hoc decorum ludicri certaminis,
Insigne frontis. Laeva victricem tenens
Frondem virenti protegat ramo caput.
Et ista donum palma Pisaei Jovis
Velamen eadem praestet atque omen tibi.
Tuque, o paternis assidens frenis comes,

;ueilleuse Troie sous ses coups, après dix ans de souffrances. Mais quelle est cette jeune fille que je vois en pleurs et défigurée sous ses habillements lugubres ? Elle tremble, elle gémit.... Je la reconnais enfin, c'est la fille du grand roi que j'aime, c'est la généreuse Electre. (*Il l'aborde.*) Electre, qui peut faire couler vos larmes en ce jour si glorieux pour votre maison ?

ELECTRE.

Mon père est assassiné, il est tombé sous les coups de ma mère. (*Montrant Oreste.*) On cherche encore ce malheureux enfant pour l'immoler après Agamemnon. L'amour de Clytemnestre vient de placer Egiste sur le trône de Mycènes.

STROPHIUS.

O félicité trompeuse des hommes, que ton règne est de peu de durée !

ELECTRE.

O roi généreux, je vous conjure par la mémoire de mon père, par votre sceptre connu de toute la terre, par ces dieux du ciel qui nous abandonnent ; je vous conjure de protéger Oreste, et de me répondre de ce pieux larcin que je confie à votre vertu.

STROPHIUS.

Oui : quelque terreur que doive inspirer l'assassinat d'Agamemnon, je me charge volontiers de son fils : la prospérité demande l'amitié, mais l'adversité l'exige d'une ame généreuse. (*Mettant sa couronne sur la tête d'Oreste.*) Pour gage de ma foi, recevez, mon cher enfant, cet ornement de mon front victorieux, et prenez encore cette palme dans votre main gauche. Que ces lauriers verts, dons immortels de Jupiter de Pise, garantissent votre tête de la foudre ; qu'ils soient en même-temps pour vous une marque d'honneur et un nouveau présage. Et toi, ô Pylade, compagnon fidèle du char de

Condisce, Pylade, patris exemplo fidem.
Vos, Graecia nunc teste, veloces equi
Infida cursu fugite praecipiti loca.

SCENA IV.

ELECTRA.

Excessit : abiit : currus effreno impetu
Effugit aciem. Tuta jam opperiar meos
Hostes, et ultro vulneri opponam caput.
Adest cruenta conjugis victrix sui,
Et signa caedis veste maculata gerit,
Manus recenti sanguine etiamnum madent,
Vultusque prae se scelera truculenti ferunt.
Concedam ad aras. Patere me vittis tuis,
Cassandra, jungi paria metuentem tibi.

on père et déjà l'émule de sa gloire, reçois encore de moi la première leçon de l'amitié.

Et vous, ô mes généreux coursiers, dont toute la Grèce connaît la légèreté, volez, et précipitez mon char loin de cette cour perfide. (*Le char disparaît*).

SCÈNE IV.

ELECTRE (*seule*).

Il échappe à mes regards : je ne le vois plus, mais je suis tranquille maintenant : j'attendrai mes bourreaux sans crainte, et s'il le faut, j'offrirai ma tête à leurs coups.... Mais j'aperçois cette meurtrière barbare de son époux ; ses habits conservent l'empreinte du carnage, et ses mains sont encore dégouttantes de sang : son visage furieux ne respire que le crime.... (*Elle découvre Cassandre qui s'était réfugiée auprès d'un autel*). J'approche aussi de cet autel : ô prêtresse, souffrez que je me joigne à vos bandelettes sacrées ; prêtes à tomber ensemble, unissons-nous.

SCENA V.

CLYTAEMNESTRA, ELECTRA, AEGISTHU
CASSANDRA.

CLYTAEMNESTRA.

Hostis parentis, impium atque audax caput,
Quo more coetus publicos, virgo, petis?

ELECTRA.

Adulterorum virgo deserui domum.

CLYTAEMNESTRA.

Quis esse credat virginem?

ELECTRA.

Natam tuam.

CLYTAEMNESTRA.

Modestius cum matre.

ELECTRA.

Pietatem doces.

CLYTAEMNESTRA.

Animos viriles corde tumefacto geris;
Sed agere domita feminam disces malo.

ELECTRA.

Nisi forte fallor, feminas ferrum decet.

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ÉGISTE, CASSANDRE.

CLYTEMNESTRE (*à Electre*).

Ennemie de votre mère, fille audacieuse et impie, de quelle autorité, vierge encore, osez-vous paraître dans les assemblées publiques (1)?

ELECTRE.

J'ai dû fuir, comme vierge, la maison des adultères.

CLYTEMNESTRE.

Et c'est une vierge qui tient ce propos!

ELECTRE.

Oui, une vierge dont vous êtes la mère.

CLYTEMNESTRE.

Avec sa mère on devrait être plus modeste.

ELECTRE.

Est-ce vous qui pouvez m'apprendre la modestie?

CLYTEMNESTRE.

Vous avez tout l'orgueil, toute l'audace d'un homme : mais on saura vous dompter et vous faire redevenir femme à force de tourments.

ELECTRE.

Ce poignard que vous tenez dans la main, est sans doute un ornement de femme.

CLYTAEMNESTRA.

Et esse demens te parem nobis putas?

ELECTRA.

Vobis? quis iste est alter Agamemnon tuus?
Ut vidua loquere. Vir caret vita tuus.

CLYTAEMNESTRA.

Indomita post haec virginis verba impiae
Regina frangam. Citius interea mihi
Edissere, ubi sit natus, ubi frater tuus.

ELECTRA.

Exiit Mycenas.

CLYTAEMNESTRA.

Redde nunc natum mihi.

ELECTRA.

Et tu parentem redde.

CLYTAEMNESTRA.

Quo latitat loco?

ELECTRA.

Tuto; quietus, regna non metuens nova:
Justae parenti satis, at iratae parum.

CLYTAEMNESTRA.

Morieris hodie.

ELECTRA.

Dummodo hac moriar manu;
Recedo ab aris. Sive te jugulo juvat
Mersisse ferrum; praebeo jugulum volens:
Seu more pecudum colla resecari placet;
Intenta cervix vulnus exspectat tuum.

CLYTEMNESTRE

Insolente ? osez-vous vous comparer à nous !

ELECTRE.

A nous ! quel est donc ici votre nouvel Agamemnon ? Vous n'êtes plus reine ; vous êtes veuve : votre époux est assassiné.

CLYTEMNESTRE.

Fille impie, ta reine saura bien rompre ton caractère indomptable. Répondez à l'instant, où est mon fils, votre frère ?

ELECTRE.

Il est sorti de Mycènes.

CLYTEMNESTRE.

Rendez-moi mon fils.

ELECTRE.

Et vous, rendez-moi mon père.

CLYTEMNESTRE.

Répondez : où avez-vous caché Oreste ?

ELECTRE.

Il est en sûreté : il est à l'abri de votre nouveau règne. Cette réponse suffirait à une mère tendre ; elle contentera peu une mère furieuse.

CLYTEMNESTRE.

Vous mourrez aujourd'hui.

ELECTRE.

Si vous me promettez de me poignarder vous-même de votre propre main, je m'arrache à l'instant des marbres de cet autel ; ou si vous aimez mieux me plonger votre fer dans la gorge, la voici toute prête : enfin, préférez-vous m'immoler comme une victime ordinaire, je baisse la tête : frap-

Scelus peractum est : caede respersam viri
Atque obsoletam sanguine hoc dextram ablue.

CLYTAEMNESTRA.

Consors pericli pariter ac regni mei,
AEgisthe, gradere. Nata genitricem impie
Probris lacessit. Abditum fratrem occulit.

AEGISTHUS.

Furibunda virgo, vocis infandae sonum,
Et aure verba indigna materna opprime.

ELECTRA.

Etiam monebit sceleris infandi artifex,
Per scelera natus, nomen ambiguum suis!
Idem sororis natus, et patris nepos?

CLYTAEMNESTRA.

AEgisthe, cessas impium ferro caput
Demetere? fratrem reddat, aut animam statim.

AEGISTHUS.

Abstrusa caeco carcere et saxo exigat
AEvum, per omnes torta poenarum modos.
Referre, quem nunc occulit, forsan volet
Inops, egens, inclusa, paedore obsita,
Vidua ante thalamos, exsul, invisa omnibus,
AEthere negato. Sero succumbet malis.

ELECTRA.

Concede mortem.

pez; j'attends le coup. De cette manière vous consommerez tous vos crimes, et le sang de votre fille lavera vos mains du sang de votre époux.

CLYTEMNESTRE.

O Egiste, compagnon de mes périls ainsi que de mon trône, vous triomphez sans doute, en voyant cette fille dénaturée accabler sa mère d'outrages et me dérober mon fils!

EGISTE (*à Electre*).

Fille insensée, abaissez l'éclat de votre voix criminelle, et finissez le cours de ces horribles injures que l'oreille d'une mère ne doit pas entendre.

ELECTRE.

Il osera donc aussi me donner des leçons, ce vil artisan de tous les crimes, ce méprisable enfant de l'inceste, fils de sa sœur et petit-fils de son père, cet infame à qui l'on ne saurait même donner un nom!

CLYTEMNESTRE.

Et vous différez encore, ô Egiste, de faire voler sa tête impie sous le tranchant de votre fer! Qu'elle me rende son frère, ou qu'elle périsse à l'instant.

EGISTE.

Renfermons-la plutôt dans un cachot ténébreux : qu'elle y reste toute sa vie, attachée contre un rocher livide; qu'elle y soit continuellement tourmentée par tous les genres de supplices; et quand elle se verra réduite à la misère, à la faim, aux fers, à la corruption dégoûtante de sa prison; quand elle se verra veuve sans avoir eu d'époux, séquestrée du monde entier, privée de la clarté du jour et de l'air, alors elle nous rendra peut-être son frère : alors aussi elle sentira, mais trop tard toute la rigueur de son sort.

ELECTRE.

Donnez-moi plutôt la mort.

CLYTAEMNESTRA.

Si recusares, darem.
Rudis est tyrannus, morte qui poenam exigit.

ELECTRA.

Mortem aliquid ultra est?

CLYTAEMNESTRA.

Vita, si cupias mori.
Abripite, famuli, monstrum, et avectam procul
Ultra Mycenas, ultimo in regni angulo
Vincite septam nocte tenebrosi specus,
Ut inquietam virginem carcer domet.
At ista poenas capite persolvat suo,
Captiva conjux, regii pellex tori.
Trahite, ut sequatur conjugem ereptum mihi.

CASSANDRA.

Ne trahite. Vestros ipsa praecedam gradus:
Perferre prima nuntium Phrygibus meis
Propero; repletum ratibus eversis mare;
Captas Mycenas; mille ductorem ducum,
Ut paria fata Troicis lueret malis,
Perisse dono feminae, stupro, dolo.
Nihil moramur. Rapite. Quin grates ago.
Tantum juvat vixisse, post Trojam juvat.

CLYTAEMNESTRA.

Furibunda morere.

CASSANDRA.

Veniet et vobis furor.

FINIS AGAMEMNONIS.

CLYTEMNESTRE.

Je te la donnerais, si tu ne la demandais pas. Un vrai tyran sait trouver des punitions plus dures que la mort.

ELECTRE.

Quel supplice plus cruel peut-on imaginer ?

CLYTEMNESTRE.

Le supplice de la vie, pour ceux qui veulent mourir. (*A ses esclaves.*) Qu'on entraîne ce monstre loin de Mycènes, à l'extrémité du royaume; qu'on l'enchaîne dans la plus affreuse caverne, où règne une nuit éternelle ; que la plus dure des prisons dompte enfin cette fille rebelle et inflexible. (*En montrant Cassandre qu'elle aperçoit.*) Pour celle-ci, cette odieuse captive, cette vile maîtresse de mon infidèle, il faut qu'elle me paie de sa tête : qu'on la traîne au supplice, et qu'elle aille rejoindre aux enfers l'époux qu'elle m'a ravi.

CASSANDRE.

Il n'est pas nécessaire de me traîner : je marcherai moi-même devant mes bourreaux; je suis impatiente d'aller annoncer la première à mes chers Phrygiens, que la mer est couverte des naufrages de la Grèce, que Mycènes est détruite, que le roi des rois vient d'épouver le sort de Pergame, et qu'il a péri par un don de sa femme, par l'adultère, par la perfidie. Rien ne m'arrête plus sur la terre : conduisez-moi à l'échafaud; je vous rends graces de ma mort : je suis ravie d'avoir survécu à la ruine de Troie.

CLYTEMNESTRE.

Meurs donc, furieuse.

CASSANDRE.

Et vous aussi la fureur vous attend (2).

FIN D'AGAMEMNON.

NOTES
PHILOLOGIQUES
SUR
AGAMEMNON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Post fata demum sortis incertae.* La plupart des manuscrits portent *incestae.* Cette épithète est très-expressive, puisqu'il est vrai qu'Apollon avait prédit à Thyeste que de son union avec sa propre fille, naîtrait un fils qui le vengerait des crimes d'Atrée.

2. — *Post decima Phoebi lustra.* On trouve dans plusieurs éditions *dena.*

3. — *An deceat hoc te?* Voici le passage tel qu'il est dans les éditions de Vénise et de Wurtzbourg :

« Quid ipse temet consulis, torques? Rogas
« An deceat hoc te? Respice ad matrem. Decet. »

SCÈNE II.

1. — *O regnorum magnis fallax fortuna bonis.* Ce passage est imité d'Euripide. *Voy.* Euripid. *in Ione.*

2. — *Annosa videt robora frangi,* etc. Ce vers et le suivant rappellent ce beau passage d'Horace :

« Saepius ventis agitatur ingens
« Pinus, et celsae graviore casus
« Decidunt turres, feriuntque summos
« Fulmina montes. »

3. — *Placet in vulnus maxima cervix.* L'abbé Coupé a cru voir ici une allusion à la chasse. Voici comme il traduit : « Le chasseur néglige le vil troupeau de cerfs vulgaires, pour s'attacher au bois le plus rameux. » Pour moi, j'ai suivi l'opinion la plus généralement adoptée par les annotateurs.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Perlucet omne regiae vitium domus.* Juvénal a dit :

« Omne animi vitium tanto conspectius in se
« Crimen habet, quanto major qui peccat habetur. »

Pline, dans son panégyrique de Trajan, exprime la même pensée d'une manière plus étendue :

« Habet hoc primùm magna fortuna quod nihil tectum, nihil oc-
« cultum esse patitur ; principum vero non modo domos, sed cubi-
« cula ipsa, intimosque secessus recludit, omniaque arcana noscenda
« famae proponit, atque explicat. » *Voy.* aussi Senec. *de Clementia*, lib. I.

Le lecteur me saura gré de lui rappeler aussi ces vers de Claudien :

« . . . . Totius medio telluris in orbe
« Vivere cognoscas ; cuncta tua gentibus esse
« Facta palam ; nec posse dari regalibus unquam
« Secretum vitiis. Nam lux altissima fati
« Occultum nihil esse sinit, latebrasque per omnes
« Intrat, et obstrusos explorat fama recessus. »

2. — *Sminthea tenuit spolia.* Agamemnon avait reçu, du butin dont les Grecs firent le partage après la prise de Lyrnesse, Chryséis, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon, surnommé *Sminthéus.*

3. — *Ablatam Achilli diligit Lyrnessida.* Briséis était échue en partage à Achille, lors de la prise de Lyrnesse, où elle était née ; ce qui lui fit donner le surnom de *Lyrnessis.*

4. — *Peltata amazon.* On pourra consulter sur la forme de ce bouclier, Piérius, *Hieroglyph.* lib. XLII; et Quintus de Smyrne, que l'on confond souvent avec Quintus de Calabre.

SCÈNE II.

1. — *Ignavus iste ductor.* Plusieurs anciens manuscrits portent *ignavus victor.* Clytemnestre, détournée par les conseils de sa nourrice du projet conçu de donner la mort à Agamemnon, paraît d'abord indignée des outrages qu'Egiste prodigue au roi des rois; mais on la voit bientôt céder aux instances du fils de Thyeste.

2. — *Lex alia solio est, alia privata toro.* Cette pensée est très-belle, et prouve que Clytemnestre n'oublie point encore ce qu'elle se doit à elle-même en qualité de reine. Elle sent qu'il est de sa dignité de pardonner les torts d'Agamemnon, et de ne pas mettre ses sujets dans le secret des faiblesses ou des erreurs de celui qui les gouverne, et qui doit leur donner l'exemple de toutes les vertus. Egiste, au contraire, tient à Clytemnestre le langage d'un amant passionné ou d'un courtisan adroit et perfide :

« Ignota tibi sunt jura regnorum aut nova.
« Nobis maligni judices, aequi sibi,
« Id esse regni maximum pignus putant,
« Si quid aliis non licet, solis licet.

SCÈNE III.

1. — *Quam fatorum praescia Manto.* Ovide avait dit avant Sénèque :

« Nam sata Tyresia venturi praescia Manto,
« Per medias fuerat divino concita motu
« Vaticinata vias. Ismenides ite frequentes
« Et date Latonae Latonigenisque duobus
« Cum prece thura pia, lauroque innectite crinem.
« Ore meo Latona jubet. »

(*Metamorphos.* lib. VI.)

ACTE III.

SCÈNE I.

1 — *Delubra et aras coelitum*, etc. On retrouve dans tous les poètes de l'antiquité la preuve et la formule de l'hommage que les voyageurs rendaient, à leur retour, aux dieux de leur patrie. On en voit aussi un exemple dans la 1re scène de l'acte IV de cette pièce.

2. — *Acerba fatu poscis*, etc. Ce récit, l'un des plus beaux de notre poète, renferme de nombreuses imitations. Si j'ouvre l'Énéide, j'y vois ces vers :

« Infandum, regina, jubes renovare dolorem.
« Quamquam animus meminisse horret luctuque refugit.
. . . . « Flammas ut regia puppis
« Extulerat. »
(*Æneid.*, lib. I.)

Je retrouve dans les Géorgiques :

« Hoc etiam immenso cum jam decedit Olympo
« Profuerit meminisse magis, etc.
(*Georgic* lib. I, v. 450, *et seq.*)

Sénèque a consulté aussi les phénomènes d'Aratus, Pacuvius, Varron, Horace, Ovide ; il a imité des passages d'Homère, *Odyss.* δ, des Troyennes et de l'Hélène d'Euripide.

3. — *Posuere tonsas.* Voici un vers d'Ennius qui peint admirablement les efforts et les mouvemens des rameurs :

« Pone petunt, exin referunt ad pectora tonsas. »

SCÈNE II.

1. — *Heu quam dulce malum mortalibus additum*, etc. Le chœur contient près de deux cents vers de diverses mesures. Le poète en a sans doute usé ainsi, à cause de la variété même de son sujet. Les

captives Troyennes déplorent les malheurs et la ruine de leur patrie, en présence de Cassandre. Le commencement de cette scène renferme des sentimens conformes à la doctrine des stoïciens. On ne saurait fixer au juste l'époque de l'embrasement de Troie. Dionysius Argivus, et Lisymachus ont écrit que cette ville fut saccagée dans la nuit du 12 février; Callisthène, au livre de son *Histoire grecque*, dit que ce fut au commencement de ce même mois. Quelques auteurs grecs prétendent que ce fut dans la nuit du 8; d'autres, que ce fut sur la fin de mars. Dercylus et AEgias soutiennent que ce fut au mois appelé *Palémon*, c'est-à-dire en juillet. Les scoliastes d'Euripide ont écrit que, d'après le calcul des Béotiens, ce fut au mois de mai.

2. — *Nullos civium coetus.* Imitation du commencement de la 3e ode d'Horace, livre III. *Justum et tenacem*, etc. Il y a dans ce chœur encore beaucoup d'emprunts faits à Virgile, au 6e livre de l'Enéide.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Refovete gelido latice.* Les anciens regardaient l'eau froide comme un remède efficace contre les défaillances. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les aphorismes d'Hippocrate et les problèmes d'Aristote. Ils employaient l'eau chaude pour soulager ceux qui étaient indisposés par la peur ou par l'excès du travail.

2. — *Ubi Helena est.* Hélène n'était point présente alors, et Cassandre, dans son enthousiasme prophétique, croit la voir devant ses yeux.

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — *Par annis decem.* C'est-à-dire, il se passe dans ce palais une chose dont l'atrocité égale ou surpasse les crimes commis pendant les dix années que dura le siége de Troie.

8.

2 — *Et cruor Baccho incidet.* C'est-à-dire que le sang d'Agamemnon se mêlera à la dernière coupe qui doit être bue à la fin du repas. *Voy.* Buleng. *de Conviviis.* lib. III et IV.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES SUR AGAMEMNON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *J'acceptai avec transport l'ordre de le commettre.* L'oracle d'Apollon fit entendre à Thyeste qu'il devait jouir, ainsi que je l'ai dit dans mes notes philologiques, de sa fille Pélopée, et lui promit que s'il en avait un enfant, cet enfant le vengerait d'Atrée. Pélopée donna en effet le jour à Egiste, qui devint l'amant de Clytemnestre et l'assassin d'Agamemnon, fils d'Atrée. Ce dernier, toujours animé contre Thyeste, avait envoyé Agamemnon et Ménélas à sa poursuite. Ils le trouvèrent, le conduisirent à Argos, et l'enfermèrent dans une étroite prison. Atrée ordonna ensuite à Egiste de tuer Thyeste, qui le reconnut à la vue du glaive qu'il portait. Pélopée fut témoin de cette reconnaissance. Désespérée d'avoir commis un inceste avec son père, elle saisit l'épée d'Egiste, et se la plongea dans le sein. Egiste retira le fer tout sanglant du sein de sa mère, et massacra Atrée. *Voy.* Apollodor. lib. II. c. 4; Hygin. *Fab.* 86.

2. — *Regarde ta mère.* On vient de voir quelle fut la fin déplorable de Pélopée.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *O reine d'Argos, glorieuse fille de Léda.* Clytemnestre était fille de Tyndare, roi de Sparte, et de Léda.

2. — *Comment il m'a tenu à moi-même la parole qu'il m'a donnée.* Clytemnestre est occupée du souvenir d'Iphigénie, qui aurait été sacrifiée en Aulide par Agamemnon, si Diane ne l'avait sauvée, et transportée dans la Tauride. Pour obtenir que Clytemnestre consentît à se séparer d'Iphigénie, Agamemnon lui avait fait donner l'assurance qu'Iphigénie épouserait Achille.

3. — *Celui dont tu me parles*, etc. La captive dont il est ici question est Chryséis ou plutôt Astynomé, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon. *Voy.* Homer. *Iliad.* lib. I. v. 11, etc.

4. — *Il brûle encore pour Briséis.* Achille, indigné de l'enlèvement de Briséis, se retira dans sa tante, et ne voulut plus combattre. Sa retraite encouragea Hector, et causa la mort d'un grand nombre de Grecs. La prophétesse Troyenne, dont il est parlé quelques vers plus bas, est Cassandre, fille de Priam et d'Hécube.

5. — *Mes filles, vierges encore.* Elles étaient au nombre de quatre, Electre, Iphianasse, Chrysothémis et Laodicé.

SCÈNE II.

1. — *Avec une naissance telle que la vôtre*, etc. La fière Clytemnestre avait-elle bien le droit de reprocher à Egiste sa naissance incestueuse? Il descendait comme elle des rois, et même de Jupiter.

2. — *Se repentir d'une faute, c'est recouvrer son innocence.* On ne doit pas être surpris de voir Sénèque professer une morale si pure. Elle est conforme aux principes des stoïciens, et Sénèque avait adopté ces principes pour règles de sa conduite.

3. — *Puisqu'Apollon lui-même y a présidé.* Le lecteur est prié de consulter ma première note archéologique sur la scène première du premier acte de cette tragédie.

4. — *Avait forcé de quitter le ciel et de rompre le jour.* Clytemnestre rappelle le souvenir du repas impie qu'Atrée donna à Thyeste.

SCÈNE III.

1. — *Des bords glacés d'Erasine.* Ruisseau d'Arcadie. L'Eurotas était un fleuve près de Lacédémone, et l'Ismène un fleuve de la Béotie. *Voy.* Pausan. *in Corinthiac.*, et *in Laconic.*; Strabon. lib. VIII.

2. — *Et prenez en main votre lyre harmonieuse.* La lyre est désignée dans le texte par les mots *chelys* et *lyra.* Cependant ces deux mots ne signifient pas un seul et même instrument. Ce sont deux instrumens qui pouvaient se ressembler par la forme, mais qui différaient par le nombre des cordes, et auxquels on a donné le nom commun de *lyre.* L'invention de la première espèce de lyre, appelée *chelys*, est attribuée à Mercure. Comme le corps de cette lyre était fait avec une écaille de tortue, les Latins l'ont appelée *testudo.* Mercure avait adapté transversallement à l'écaille renversée, des roseaux qui supportaient un morceau de cuir, dont la partie creuse de l'écaille était recouverte. A la partie où se trouvaient les pieds de devant de la tortue, il avait ajusté deux espèces de bras qui se trouvaient joints par une barre attenant aux deux extrémités supérieures. Les cordes, au nombre de sept, attachées à la barre, étaient supportées, relevées et tendues par une espèce de chevalet. Ces cordes étaient sans doute d'inégale grosseur, et Mercure les faisait vibrer en les pinçant avec les doigts. Apollon est regardé comme l'inventeur d'une autre espèce de lyre, désignée par le mot grec *κιθάρα*, et par le mot latin *cithara*, qui, dit-on, était montée à quatre cordes. Pline attribue l'invention de cet instrument à Amphion; d'autres l'attribuent à Orphée, d'autres à Linus. Terpandre y adapta sept cordes; Simonide, huit, et Timothée, neuf. Callimaque assure que la *cithara* avait sept cordes, parce que le nombre sept est consacré à Apollon, et que sept cignes avaient chanté au moment de la naissance du dieu. Voy. *Thesaur. antiquit. roman.*; Graev. tom. V. pag. 711; Buleng. *de Theat.* lib. II, c. 30 et c. 36; Quintilian. lib. XII. c. 10; Ascon. *in Verr.* I. 20, et Erasm. *Adag.* p. 602, etc.

3. — *Glorieuse protectrice de Mycènes.* Les nations, les cités étaient placées sous la protection spéciale d'une divinité. En voici la preuve tirée d'Ovide.

» Pallada Cecropiae, Minoïa terra Dianam,
» Vulcanum tellus hypsipylaea colit.
» Junonem Sparte, Pelopeïadesque Mycenae;
» Pinnigerum Fauni Maenalis ora caput.
» Mars Latio venerandus erat. » (Ovid. *Fastor.* lib. III.)

On peut aussi consulter Tertullien, *in Apologetic.* cc. 10 et 24.

4. — *Agamemnon revient vous présenter ses lauriers.* Les vainqueurs avaient coutume de faire hommage des lauriers qu'ils avaient obtenus, à Jupiter et à Junon.

5. — *Avec tous ses tons la flûte.* Voyez Turneb. *Adversar.* lib. IV. c. 11 ; Barthol. *de Tibiis.* I ; Scalig. *Poetic.* lib. I. c. 6 et 20 ; Plin. lib. XVI. c. 37 ; Voss. *Lexic. etymologic.* ; Aristot. *Politic.* lib. VIII ; Pollucem. *Onomastic.* lib. V ; Athenaeum. lib. XIV. cc. 5 et 15, et Cael. *Rhodigin.* lib. IX. c. 7.

6. — *Le mystérieux flambeau d'Eleusis.* Les mystères d'Eleusis étaient principalement connus dans l'Attique ; ils se répandirent aussi dans le reste de la Grèce.

7. — *Aïeul de nos rois.* Jupiter était père de Tantale, Tantale père de Pélops, Pélops père d'Atrée, Atrée père d'Agamemnon ; Jupiter était donc le trisaïeul de ce dernier prince.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Ces merveilleux poissons.* Les dauphins, qui annoncent les tempêtes, et qui se trouvaient particulièrement, selon les anciens, sur la mer Tyrrhénienne, aujourd'hui la mer de Toscane.

2. — *Déjà aussi le grand Titan.* On donnait au soleil le surnom de Titan.

3. — *Il remue les climats de Nabathée.* C'était une contrée d'Arabie. *Voy.* Strab. XVI.

4. — *Le rapide Corus.* Vent d'ouest qui règne dans les solstices.

5. — *Les dieux.* Dans le langage des stoïciens, les dieux sont les astres.

6. — *Si cette flotte renferme les enfants de Daniis*, etc. Il ne faut pas oublier, dit avec raison l'abbé Coupé, que les poètes harmonieux de l'antiquité donnent aux Grecs différens noms brillans dans leur langue, les Doriens, les enfants de Danaüs, les Argiens, les Pelasges, les Achéens ; et qu'ils appellent les Troyens les enfants de Tros, de

Dardanus, les Phrygiens, etc. En traduisant, on est obligé d'user des mêmes termes, qui sont plus beaux que ceux de Grecs et de Troyens, les seuls que nous répétions à tout propos dans notre langue.

7. — *Vaincu enfin par la terre et le feu.* Je crois devoir rappeler qu'Ajax, fils d'Oïlée, avait violé Cassandre dans le temple de Pallas. On ne saurait trop admirer la manière terrible et glorieuse avec laquelle il est puni. Il ne faut pas confondre cet Ajax avec le fils de Télamon, qui disputa contre Ulysse les armes d'Achille, et qui se tua de désespoir de ne les avoir pas obtenues.

8. — *C'est le trompeur Capharée.* Haute montagne et promontoire d'Eubée, sur laquelle Nauplius, afin de venger la mort de son fils tué par Ulysse, alluma un fanal, dont la lueur trompeuse attira la flotte des Grecs, qui se brisa contre les rochers. Voy. *Æneid.* lib. II. v. 260.

9. — *Lemnos, immortalisée par un crime.* Les femmes de cette île se voyant dédaignées par leurs maris, les étranglèrent ainsi que tous les hommes, à l'exception de Thoas, qui fut sauvé par sa fille Hypsipile.

SCÈNE II.

1. — *Mais quiconque méprisera les dieux légers.* C'est-à-dire, la Fortune et l'Amour.

2. — *Non, quand même les Corybantes mutilés*, etc. Voy. Ovid. *Metamorphos.* lib. X. *Fab.* 3. *Fastor.* lib. IV. 223, etc. Lucian. *de Dea Syr.*

3. — *Hécube enfin, si féconde en flambeaux.* Allusion au songe de cette princesse, qui, enceinte de Pâris, croyait porter un flambeau dans ses flancs. Il est impossible de rendre autrement que ne l'ont fait les autres traducteurs, et que je ne l'ai fait moi-même, ces mots *foecunda in ignes Hecuba.*

4. — *A pris la forme d'un animal féroce.* La douleur, dit l'abbé Coupé, agit différemment sur les caractères : elle adoucit les uns, elle aigrit les autres. Hécube était de cette seconde classe : c'est ce qui fit imaginer aux poètes qu'elle fut changée en chienne enragée.

5. — *Et redoutez l'enfant de l'inceste.* C'est-à-dire Egiste.

HERCULE

SUR

LE MONT OÉTA.

HERCULE

SUR

LE MONT OÉTA.

HERCULES ŒTÆU

;CULE SUR L'OÉTA.

DRAMATIS PERSONAE.

HERCULES.
HYLLUS.
ALCMENA.
CHORUS AEtolarum Mulierum.
Nutrix.
DEJANIRA.
IOLE.
PHILOCTETES.
CHORUS OEchaliarum.
LICHAS, muta persona.
IOLE et CHORUS OEchalidum.

Scena est in Euboea, dein Trachyni.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

HERCULE.
HYLLUS.
ALCMÈNE.
CHOEUR D'ÉTOLIENNES.
LA NOURRICE DE DÉJANIRE.
DÉJANIRE.
IOLE.
PHILOCTÈTE.
CHOEUR DE TRACHINIENNES.
LYCHAS, PERSONNAGE MUET.
IOLE ET LE CHOEUR DES TRACHINIENNES, sont des personnages protatiques.

La scène est en Eubée d'abord, puis à Trachine.

ARGUMENTUM.

Dejanira, indigne ferens sibi praelatam Iolen Eurity Regis OEchaliae filiam, Herculi tunicam mittit imbutam sanguine Centauri Nessi, sagitta Herculis hydrae felle tincta vulnerati; efficacissimum credens philtrum praesentissimumque amoris remedium, quod illam monuerat moriens Nessus. Quam simul ac induisset in Cenaeo Euboeae promontorio sacrificaturus Hercules, ignem concipit virus, vestisque corpori adhaerentis aestus carnem, ossa interiora absumit. Nessi fraude intellecta, sibi mortem consciscit Dejanira. Hercules, interfecto Licha, qui munus letale attulerat, mandat Philoctetae (cui moriens arcum et sagittas tradit) exstrui sibi in monte OEta pyram, in qua se cum clava ac leonis pelle cremat. Alcmenae denique matri apparet, ipsamque consolatur jam in coelitum numerum adscriptus.

ARGUMENT.

Déjanire, indignée de la préférence donnée sur elle par Hercule à la belle Iole, fille d'Eurythus, roi d'Œchalie, envoie au héros une tunique imprégnée du sang du centaure Nessus, tué par Hercule avec une flèche teinte du sang de l'hydre de Lerna. Déjanire, trompée par Nessus, regardait cette tunique comme un philtre tout puissant pour se faire aimer. Hercule, occupé sur le Cénée, promontoire d'Eubée, à préparer un sacrifice, revêt la funeste tunique ; et aussitôt le venin s'enflamme, s'attache à tout son corps, consume la chair et pénètre jusque dans la moelle des os. Déjanire, ayant reconnu la fourberie de Nessus, se donne la mort. Hercule tue Lichas, qui lui avait apporté le fatal présent, et ordonne à Philoctète (auquel il laisse en mourant son arc et ses flèches) de lui dresser un bûcher sur le mont Oéta, sur lequel il se brûle avec sa massue et la peau du lion de Némée. Enfin Hercule apparaît à sa mère Alcmène, et la console en lui apprenant qu'il vient d'être reçu au nombre des dieux.

HERCULES ŒTÆUS.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

HERCULES.

Sator Deorum, cujus excussum manu
Utraeque Phoebi sentiunt fulmen domus,
Secure regna: protuli pacem tibi,
Quacunque Nereus porrigi terras vetat.
Non est tonandum. Perfidi reges jacent,
Saevi tyranni. Fregimus, quidquid fuit
Tibi fulminandum. Sed mihi coelum, parens,
Adhuc negatur! parui certe Jove
Ubique dignus: teque testata est meum
Patrem noverca. Quid tamen nectis moras?
Numquid timemur? numquid impositum sibi
Non poterit Atlas ferre cum coelo Herculem?
Quid astra, genitor, quid negas? mors me tibi
Certe remisit. Omne concessit malum,
Quod terra genuit, pontus, aer, inferi.

HERCULE SUR L'OÉTA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HERCULE (*seul*).

Créateur des dieux, dont la foudre élancée de ta main se fait sentir aux deux demeures du soleil, règne maintenant sans crainte : j'ai procuré la paix à ton empire, dans tous les climats que Nérée environne. Tu n'a plus besoin de tonner, tous les rois perfides, tous les tyrans cruels sont tombés sous mes coups; j'ai abattu tout ce que tu avais à foudroyer. Cependant, ô mon père, on me refuse encore le ciel! partout j'ai paru digne de Jupiter, et ma marâtre elle-même m'avoue pour ton fils. Pourquoi toujours de nouveaux délais? Ces refus viennent-il de la crainte que j'inspire? A-t-on peur qu'Atlas ne puisse plus porter les astres surchargés d'Hercule? Pourquoi enfin ne suis-je pas encore reçu dans l'Olympe? La mort elle-même m'a renvoyé à toi; tous les monstres que la terre, la mer, le ciel, les enfers ont pu engendrer ont disparu à mon aspect. Nul lion ne ravage plus les plaines de l'Arcadie; le Stymphale n'a plus de fléaux; le Ménale n'a plus de bêtes féroces à vaincre; la mort du dragon a répandu dans l'univers tout l'or des

Nullus per urbes errat Arcadias leo.
Stymphalis icta est, Maenali nulla est fera.
Sparsit peremtus aureum serpens nemus.
Et hydra vires posuit. Et notos Hebro
Cruore pingues hospitum fudi greges:
Hostisque traxi spolia Thermodontiae.
Vidi silentum fata; nec tantum redii,
Sed trepidus atrum Cerberum vidit dies,
Et ille solem. Nullus Antaeus Libys
Animam resumit. Cecidit ante aras suas
Busiris. Una est Geryon sparsus manu.
Taurusque populis horridus centum pavor.
Quodcunque tellus genuit infesta, occidit,
Meaque fusum est dextera. Iratis Deis
Non licuit esse. Si negat mundus feras,
Animum noverca, redde nunc nato patrem,
Vel astra forti. Nec peto, ut monstres iter.
Permitte tantum, genitor: inveniam viam;
Vel si times, ne terra concipiat feras;
Properet malum quodcunque, dum terra Hercul[e]
Habet, videtque. Nam quis invadet mala?
Aut quis per urbes rursus Argolicas erit
Junonis odio dignus? in tutum meas
Laudes recepi. Nulla me tellus silet.
Me sensit Ursae frigidum Scythicae genus,
Indusque Phoebo subditus, Cancro Libys.
Te, clare Titan, testor. Occurri tibi,
Quacunque fulges. Nec meos lux prosequi

[espérides; l'hydre est écrasée. J'ai fait disparaître les cruels
oursiers du tyran de l'Hèbre, avec ce tyran lui-même ; j'ai
rraché du sein de la reine du Thermodon le bouclier fatal ;
ai supporté les regards du triste roi qui régit les destins, et
on-seulement je suis sorti de son empire, mais j'en ai tiré
: noir Cerbère qui a vu le soleil, et que le soleil n'a pu voir
ıns effroi ; l'ame du géant de la Lybie est dissipée sans retour
e son corps ; Busiris est tombé aux pieds de son autel; une
ɜule main a terrasé le triple Géryon, et l'horrible taureau
e jette plus la terreur dans les cent villes de la Crète.

Tout ce que la terre a pu engendrer pour la destruction
es hommes a péri ; mon bras a tout anéanti. J'ai rendu
npuissante la colère des dieux. Ainsi, puisque je n'ai
lus ici bas de monstres à combattre, et que ma marâtre
e sait plus quels travaux m'imposer, ô souverain des dieux,
ɜnds donc un père à son fils, et donne l'Olympe au cou-
ıge. Il n'est pas nécessaire que tu m'en montres le che-
ıin ; permets-moi seulement d'y monter, j'en trouverai
ien la route : ou, si tu appréhendes de voir reparaître de
ouvelles bêtes féroces, ordonne à la terre de se hâter de
ɜs concevoir, tandis qu'elle possède et qu'elle voit encore
[ercule. Quel autre en effet pourrait les combattre? quel nou-
eau nourrisson d'Argos serait digne de la colère de Junon?
'ai mis ma gloire en sûreté : nul peuple n'ignore mon nom;
'ai fait sentir ma présence aux fiers habitans de la froide
ɜcythie, à l'Indien que le soleil décolore, au Lybien que brûle
e cancer.

Tu le sais, ô lumineux Titan, je me suis présenté à toi
dans tous les climats où tu portes tes rayons, et ta lumière
n'a pu suivre la rapidité de mes triomphes : j'ai poussé ma
carrière plus loin que celle du jour; j'ai forcé la nature ; la

Potuit triumphos. Solis excessi vices.
Infraque nostras substitit metas dies.
Natura cessit. Terra defecit gradum.
Laxata per me nox: et extremum chaos
In me cucurrit. Inde ad hunc orbem redii,
Unde retro nemo. Tulimus Oceani minas,
Nec ulla valuit quatere tempestas ratem,
Quacunque pressi. Pars quota est, quam prosequor
Jam vacuus aether non potest odio tuae
Sufficere nuptae; quasque devincam feras
Tellus timet concipere, nec monstra invenit.
Ferae negantur. Hercules monstri loco
Jam coepit esse. Quanta nunc fregi mala[1],
Quot scelera nudus? quidquid immane obstitit,
Solae manus stravere. Nec juvenis feras
Timui, nec infans. Quidquid est jussum, leve est.
Nec ulla nobis segnis illuxit dies.
O quanta fudi monstra, quae nullus mihi
Rex imperavit! institit virtus mihi
Junone pejor. Sed quid impavidum genus
Fecisse prodest? non habent pacem Dei;
Purgata tellus omnis in coelo videt,
Quodcunque timuit. Transtulit Juno feras.
Ambit peremtus Cancer ardentem plagam,
Libyaeque sidus fertur, et messes alit[2].
Annum fugatae tradit Astraeae leo.
Et ille jactans fervidam coelo jubam,
Austrum madentem siccat, et nimbos trahit.

rre trop petite m'a manqué ; j'ai franchi l'empire de la nuit; chaos m'a couvert tout entier; je suis revenu sur ce globe ; la demeure fatale, d'où nul mortel ne revient. J'ai enduré utes les menaces de l'Océan; et aucune tempête n'a pu ranler le navire que je pressais de mon corps.

O mon père, combien d'autres exploits ne pourrais-je pas rappeler encore ! Le superbe empire de ton épouse, l'air, a plus de monstres à offrir à sa haine; la terre a peur de en concevoir de nouveaux que pour les exposer à mon as, je n'en vois plus paraître; on me refuse les dangers : il est plus rien de monstrueux dans le monde, que la valeur Hercule. Que de maux, que de crimes n'ai-je pas brisés tout 1 ? Avec mes bras seuls j'ai renversé les plus effroyables aniaux. Les plus horribles périls n'ont effrayé ni ma jeunesse, mon enfance; j'ai compté pour rien ceux auxquels m'exsa Eurysthée : il n'est pas un jour de ma vie qui ne soit gnalé par une grande action. Que de fléaux prodigieux j'ai mbattus sans attendre l'ordre de mon tyran ? Mon courage, re encore que Junon, était le dieu qui m'inspirait.

Mais que m'a-t-il servi de délivrer et de rassurer le genre main ? Mes victoires ont ravi la paix aux immortels, et hommes voient briller dans les cieux ces monstres dont i purgé la terre, et qui les faisaient trembler. Junon en a t des astres nouveaux : le cancer que j'ai tué, maintenant ile funeste pour la Lybie, environne la zone torride et dére les moissons. Le lion, qui précède la vierge Astrée dans le diaque, lui transmet le cours fugitif de l'année, en secouant crinière ardente, et attirant à lui les nuages. Tous les onstres que j'ai domptés brillent dans l'Olympe, et usurpent on rang. Et moi, leur vainqueur, c'est encore de la terre ue je vois ce peuple de vaincus érigés en divinités. Sans

Invasit omnis ecce jam coelum fera,
Meque antecessit. Victor e terris meos
Specto labores. Astra portentis prius
Ferisque Juno tribuit, ut coelum mihi
Faceret timendum. Sparserit mundum licet,
Coelumque terris pejus, ac pejus Styge
Irata faciat; dabitur Alcidae locus.
Si post feras, post bella, post Stygium canem,
Nondum astra merui, Siculus Hesperium latus
Tangat Pelorus; una jam tellus erit:
Illinc fugabo maria, si jungi jubes.
Committat undas Isthmus, et juncto salo
Nova ferantur Atticae puppes via.
Mutetur orbis. Vallibus currat novis
Ister, novasque Tanais accipiat vias,
Da, da tuendos, Juppiter, saltem Deos.
Illa licebit fulmen a parte auferas,
Ego quam tuebor: sive glacialem polum,
Seu me tueri fervidam partem jubes,
Hac esse superos parte securos puta.
Cirrhaea Paean templa, et aethereum domum
Serpente caeso meruit. At quoties jacet
Python in hydra? Bacchus et Perseus deis
Jam se intulere. Sed quota est mundi plaga
Oriens subactus? aut quota est Gorgon fera?
Quis astra natus laudibus meruit suis
Ex te et noverca? quem tuli, mundum peto.
Sed tu, comes laboris Herculei Licha,

oute, c'est pour me rendre le ciel redoutable que Junon y a lacé ces horribles animaux... Mais en vain elle a parsemé la oûte azurée de tant d'objets hideux; en vain elle en a rendu e séjour pire que la terre, pire que le Styx, Alcide y montera.

Si après tant de fatigues et de guerres, si après ma victoire ur le chien du Tartare je ne mérite pas encore le ciel, je erai toucher le Pélore à l'Hespérie, et la Sicile ne formera lus qu'un continent avec elle : je chasserai la mer qui sépare es deux contrées. Ordonne, ô mon père, et je fais disparaître l'Isthme de Corinthe, j'ouvre une nouvelle route aux navires de l'Attique, je change la face de l'univers, je creuse le nouveaux lits au Danube et au Tanaïs. Permets-moi seulement, ô Jupiter, de défendre les dieux : tu pourras laisser eposer ta foudre; la partie du ciel que tu me confieras, soit e pôle glacial, soit la zone brûlante, n'aura rien à craindre, es dieux y seront en sûreté.

Pour avoir tué un serpent, Apollon a des temples à Cyrrha: on serpent Python valait-il mon hydre? Bacchus et Persée ont acquis aussi l'immortalité : mais qu'est-ce que la conquête le l'Inde, qu'est-ce que la défaite de la Gorgone? Aucune de tes maîtresses te donna-t-elle jamais un fils plus digne que moi du ciel? Je l'ai porté, ce ciel, et je t'y demande une place pour ma récompense.

Mais toi, Lychas, fidèle compagnon des travaux d'Hercule, porte à son épouse ces nouveaux trophées de son époux, ces pénates vaincus d'Eurythus et ces glorieuses preuves de la ruine de son royaume..... (*A ses esclaves*) : Et vous, amenez-moi les victimes au haut du Cénée, dans ce temple

Praefer triumphos, Eurythi victos lares,
Stratumque regnum : vos pecus rapite ocius;
Qua templa tollens ara Cenaei Jovis
Austro timendum spectat Euboicum mare.

SCENA II.

CHORUS ŒCHALIARUM VIRGINUM, IOLE.

CHORUS.

Par ille est superis, cui pariter dies
Et fortuna fuit. Mortis habet vices,
Lente cum trahitur vita gementibus.
Quisquis sub pedibus fata rapacia,
Et puppem posuit fluminis ultimi,
Non captiva dabit brachia vinculis,
Nec pompae veniet nobile ferculum [1].
Nunquam est ille miser, cui facile est mori.
Illum si medio decipiat ratis
Ponto, cum Boream expulit Africus,
Aut Eurus Zephyrum, cum mare dividunt,
Non puppis lacerae fragmina colligit,
Ut litus medio speret in aequore.
Vitam qui poterit reddere protinus,

meux de Jupiter, d'où l'on voit trembler l'Eubée sous le ›uffle du Notus.

SCÈNE II.

CHŒUR DE JEUNES ŒCHALIENNES, IOLE.

LE CHŒUR.

On est égal aux dieux, quand le dernier jour de notre prosérité est aussi celui de notre vie. Une existence traînée dans ›s gémissements n'est qu'une mort prolongée. Dès l'instant u'on a mis sous ses pieds le destin qui dévore tout, et qu'on a ait sur le Styx, dans la barque fatale, le dernier trajet, on ›e craint plus de voir ses mains captives chargées de chaînes, t d'orner la pompe triomphale d'un superbe vainqueur (1).

On n'est jamais malheureux, quand on ne craint pas de nourir. Délaissé au milieu des mers sur un frêle vaisseau où il se trouve à la merci de Notus déchaîné contre l'Aquilon, ›u de Zéphir luttant contre l'Eurus, qui roulent des vagues impétueuses, l'homme courageux ne s'empare pas d'une planche échappée au naufrage, dans l'espoir d'atteindre encore les rivages, du sein des abîmes qui le retiennent. Mais, il peut rendre aussitôt sa vie, il ne peut pas seul endurer tous les tourmens du naufrage.

Nous, au contraire, que la triste maigreur et les larmes

Solus naufragium non poterit pati.
Nos turpis macies, et lacrimae tenent,
Et crinis patrio pulvere sordidus.
Nos non flamma rapax, non fragor obruit.
Felices sequeris, Mors, miseros fugis.
Stamus : nec patriae moenibus, heu locus
At silvis dabitur; lapsaque sordidae
Fient templa casae. Jam gelidus Dolops
Hac ducet pecudes, qua tepet obrutus,
Stratae qui superest OEchaliae, cinis.
Illo Thessalicus pastor in oppido
Indocta referens carmina fistula,
Cantu nostra canet tempora flebili.
Et dum pauca Deus secula contrahit,
Quaeretur, patriae quis fuerit locus.
Felix incolui non steriles focos,
Nec jejuna soli jugera Thessali.
Ad Trachina vocor, saxa rigentia,
Et dumeta jugis horrida torridis,
Vix gratum pecori montivago nemus.
At si quas melior fors famulas vocat,
Illas aut volucer transferet Inachus;
Aut Dircaea colent moenia, qua fluit
Ismenos tenui flumine languidus.
Heic mater tumidi nupserat Herculis.
Quae cautes Scythiae; quis genuit lapis?
Num Titana ferum te Rhodope tulit,
Te praeruptus Athos, te fera Caspia,

nsument; nous dont la chevelure est souillée encore des ndres de notre patrie, nous n'avons pu périr, ni dans ces urbillons de flammes rapides, ni dans la chute épouvanble de nos murs. O mort, tu ne saisis que les plus heureux, tu fuis les misérables !

Nous, sans patrie, nous lui survivons, et là où s'élevaient os murailles, s'élèveront un jour des forêts ; nos temples ont devenir de viles chaumières, le cruel Dolope va conduire s troupeaux dans ces belles plaines qu'auront engraissées les endres encore tièdes d'Œchalie. Le pasteur Thessalien, ass sur les ruines de notre ville, chantera dans ses vers rusques nos déplorables calamités, et quand le temps aura oulé quelques siècles, on cherchera la place qu'occupaient os foyers paternels.

J'ai eu le bonheur d'habiter ces riantes campagnes, cette erre d'abondance, et maintenant on m'entraîne sur les horbles rochers, sur les bruyères tristes et brûlantes, sur ces montagnes désertes de Trachine, à peine suffisantes pour la ourriture des animaux sauvages.

Et celles de mes compagnes qui seront les plus heureuses, eront transférées sur les bords escarpés de l'Inachus, ou rès de la source de Dircé et du languissant Ismène, dans es lieux qui ont vu naître la mère du cruel Hercule.

Quel dur rocher de Scythie a formé cet homme féroce ? Est-ce le Rhodope, est-ce l'Athos sourcilleux qui ont engenré ce nouveau Titan ? A-t-il sucé les mamelles tachetées de uelque monstre de la mer Caspienne ? Non, ce n'est pas une jouissance amoureuse, prolongée pendant deux nuits, qui le fit naître ; il est faux que, pour lui donner le jour, e firmament ait gardé si long-temps ses étoiles brillantes, et que l'étoile du matin ait fait remplir son ministère par

Quae virgata tibi praebuit ubera?
Falsa est de geminis fabula noctibus,
AEther cum tenuit sidera longius,
Commisitque vices Lucifer Hespero,
Et solem vetuit Delia tardior.
Nullis vulneribus pervia membra sunt.
Ferrum sentit hebes; lentior est chalybs.
In nudo gladius corpore frangitur,
Et saxum resilit, fataque negligit,
Et mortem indomito corpore provocat.
Non illum poterant figere cuspides,
Non arcus Scythica tensus arundine,
Non quae tela gerit Sarmata frigidus,
Aut qui soliferae suppositus plagae
Vicino Nabathae vulnera dirigit
Partus Gnossiacis certior ictibus.
Muros OEchaliae corpore propulit.
Nil obstare valet. Vincere quod parat,
Jam victum est. Quota pars vulnere concidit?
Pro fato patuit vultus iniquior,
Et vidisse sat est Herculeas minas.
Quis vastus Briareus, quis tumidus Gyges,
Supra Thessalicos constitit aggeres,
Ut coelo insereret vipereas manus,
Hoc vultu riguit? commoda cladibus
Magnis magna patent. Nil superest mali.
Iratum miserae vidimus Herculem.

'étoile du soir, ni que la lune en ralentissant sa course, ait :rrêté le soleil dans l'Orient.

Ses membres monstrueux sont impénétrables à toutes les lessures : le fer s'émousse en le touchant, il est plus dur que acier; la meilleure épée se brise sur son corps toujours nu : 'est un rocher qui fait rejaillir les traits. Il brave le destin, il rovoque la mort, et la mort ne saurait le dompter; il est inensible aux lances meurtrières, aux traits décochés par les rcs les mieux tendus de la Scythie, à toutes les flèches des erveux Sarmates, à toutes celles des fiers voisins de Nabahée (2), des Parthes terribles et si supérieurs à ces fameux rchers de la Crète.

De son corps seul il a renversé les murs d'Œchalie; rien ı'a la force de lui résister; ce qu'il veut vaincre est déjà vaincu.)uelle désolation n'a-t-il pas répandue dans le monde? Son isage en fureur est plus terrible que le destin, et pour être néanti, il suffit de voir les menaces de son front : ce front erribile a toute la dureté de celui de Briarée, toute la roideur le celui de Gygès entassant les montagnes de la Thessalie, :t lançant au ciel ses mains de serpent. Hélas! les grands moyens n'appartiennent qu'aux Hercules. Il ne nous reste plus de malheurs à souffrir : nous avons vu Alcide en fureur.

IOLE.

At ego infelix, non templa suis
Collapsa Deis, sparsosve focos,
Natis mixtos arsisse patres,
Hominique Deos, templa sepulcris;
Nullum querimur commune malum.
Alio nostras Fortuna vocat
Lacrimas. Alias flere ruinas
Mea fata jubent. Quae prima querar?
Quae summa gemam? pariter cuncta
Deflere juvat. Nec plura dedit
Pectora tellus, ut digna sonent
Verbera satis. Me vel Sipyli
Flebile saxum fingite, superi,
Vel in Eridani ponite ripis,
Ubi moesta sonat Phaethontiadum
Silva sororum. Me vel Siculis
Addite saxis, ubi fata gemit
Thessala Siren : vel in Edonas
Tollite silvas; qualis natum
Daulias ales solet Ismaria
Flere sub umbra. Formam lacrimis
Aptate meis, resonetque malis
Aspera Trachin. Cypria lacrimas
Myrrha tuetur : raptum conjux
Ceyca gemit. Sibi Tantalis est
Facta superstes. Fugit vultus
Philomela suos, natumque sonat

IOLE.

Et moi, infortunée, ce n'est plus le renversement de nos temples, ni l'embrasement de nos maisons, ni la mort de tant d'enfants égorgés avec leurs pères; ce ne sont plus nos citoyens tombés avec nos dieux, ni les autels d'Œchalie détruits ainsi que ses tombeaux; ce ne sont point ces calamiés communes que je déplore : ma destinée cruelle fixe ma louleur sur d'autres objets, elle me rappelle des souvenirs ıien plus déchirans encore.

Quelle sera ma première plainte, quelle sera ma dernière? le confondrai toutes mes peines ensemble; et, puisque la ıature ne m'a donné qu'une seule poitrine, je veux la faire etentir sous les coups les plus terribles.

Dieux immortels, transformez aussi mon corps en marbre ;émissant sur le Sypile (3); arrêtez mes pieds à la terre par des acines, sur les bords de l'Eridan, comme vous y avez arrêté eux des plaintives Phaétontiades (4)? Que ne me précipitezous au milieu des roches Siciliennes, où gémit la Syrène .e Thessalie? Que ne suis-je transportée dans les forêts de la 'hrace, où l'oiseau de la Daulide pleure le tendre Itys son ls à l'ombre de l'Ismare (5).

O justes dieux, donnez-moi une forme convenable à mes ırmes, et que les rochers de Trachine ne retentissent que e mes gémissemens éternels! Vous avez bien permis à la lle de Cynare de conserver ses pleurs (6). La triste Alcyone edemande bien encore Céyx par ses soupirs. Vous avez éterisé la douleur de Niobé, et par vous Philomèle ne cesse de uir les humains, et de répéter le nom de son fils. Que ne ouvrez-vous aussi mes bras de plumes nouvelles? Heureuse; ıh! trop heureuse, lorsque les bois deviendront mon séjour;

Flebilis Atthis[2]. Cur mea nondum
Capiunt volucres brachia plumas:
Felix, felix, cum silva domus
Nostra feretur, patrioque sedens
Ales in agro referam querulo
Murmure casus: volucremque Iolen
Fama loquetur. Vidi, vidi
Miseranda mei fata parentis.
Cum letifero stipite pulsus,
Tota jacuit sparsus in aula.
Pro, si tumulum fata dedissent,
Quoties genitor quaerendus eras!
Potuine tuam spectare necem,
Nondum teneras vestite genas,
Necdum forti sanguine Toxeu?
Quid vestra querar fata, parentes,
Quos in tutum mors aequa tulit?
Mea me lacrimas fortuna rogat.
Jam jam dominae captiva colos
Fusosque legam: pro, saeve decor,
Formaque mortem paritura mihi:
Tibi cuncta domus concidit uni,
Dum me genitor negat Alcidae,
Atque Herculeus socer esse timet.
Sed jam dominae tecta petantur.

CHORUS.

Quid regna tui clara parentis,
Proavosque tuos respicis amens?

que je ferai entendre ma voix plaintive dans les champs de ma patrie, et que la renommée ajoutera Iole à tous les oiseaux infortunés !

J'ai vu, j'ai vu la cruelle destinée de mon père : la redoutable massue l'a étendu mort sous mes yeux, au milieu de son palais (7). Si du moins, ô mon père, le sort vous avait donné un tombeau, avec quelle piété j'en aurais embrassé les marbres ! Comment ai-je pu sans mourir être témoin de votre assassinat, ainsi que du vôtre, ô jeune Toxée (8), qui n'aviez pas encore la force du courage, et dont un léger duvet couvrait à peine les joues !

Mais, ô mes parents, pourquoi déplorer votre mort ? Vous êtes maintenant à l'abri de tous les maux, et la fortune me condamne à des larmes éternelles. Malheureuse captive, je vais tourner le fuseau sous les ordres d'une maîtresse impérieuse ! O beauté, funeste don que la nature m'a fait pour ma perte, c'est toi qui causes la ruine de ma famille ; c'est le refus de mon père d'accepter Hercule pour son gendre, qui nous précipite dans cet abîme..... Mais déjà ma maîtresse réclame sa nouvelle esclave.

LE CHŒUR.

Pourquoi dans votre égarement ne penser qu'à l'éclat de votre père et à la gloire de vos ancêtres ? Rejetez plutôt loin

Fugiat vultus fortuna prior.
Felix, quisquis novit famulum[3]
Regemque pati, vultusque suos
Variare potest. Vires pepulit
Pondusque mali, casus animo
Qui tulit aequo.

vous un pareil souvenir. Heureux celui qui peut souffrir sclavage, et la domination d'un roi! heureux celui qui sait guiser son visage! C'est adoucir la rigueur du mal, et alléger poids de l'infortune, que de les supporter avec courage et ;signation.

ACTUS II.

SCENA PRIMA.

NUTRIX, DEJANIRA, LICHAS.

NUTRIX.

O quam cruentus feminas stimulat dolor,
Cum patuit una pellici et nuptae domus!
Scylla, et Charybdis Sicula contorquens freta
Minus est timenda. Nulla non melior fera est.
Namque ut reluxit pellicis captae decus,
Et fulsit Iole, qualis innubis dies,
Purumve claris noctibus sidus micat:
Stetit furenti similis, ac torvum intuens
Herculea conjux: foeta ut Armenia jacens[1]
Sub rupe tigris, hoste conspecto exsilit:
Aut jussa thyrsum quatere, conceptum ferens
Maenas Lyaeum, dubia quo gressus agat,
Haesit parumper: tum per Herculeos lares
Lymphata rapitur; tota vix satis est domus.
Incurrit, errat, sistit. In vultus dolor
Processit omnis: pectori paene intimo
Nihil est relictum. Fletus insequitur minas.
Nec unus habitus durat, aut uno furit
Contenta vultu. Nunc inardescunt genae,

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NOURRICE, DÉJANIRE, LYCHAS.

LA NOURRICE (*seule*).

cruel ressentiment agite une femme légitime, lors-
est forcée de vivre sous le même toit avec la maîtresse
époux. Scylla et Charibde, qui roulent avec tant de
: les vagues de la mer Sicilienne, sont moins à craindre:
iis mieux rencontrer les animaux les plus féroces. De-
e la beauté de la captive nouvelle brille dans ces lieux,
cette jeune Iole, comme un jour sans nuages, ou
les constellations enchanteresses de la nuit, est ve-
ir tous nos regards, Déjanire est furieuse : ses yeux
ssi farouches que ceux d'une tigresee d'Arménie,
: dans une antre autour de ses petits qu'elle allaite,
:lle voit paraître un ennemi; aussi farouches que
une Ménade qui porte Bacchus dans son sein, et qui
le thyrse homicide. Dans sa frénésie (1), elle ne
porter ses pas; puis réfléchissant un instant, parcou-
ı insensée toute la maison d'Hercule, cette maison
ɪrésente trop peu d'espace à sa fureur : elle se préci-
le ralentit sa marche, elle s'arrête. Son fier ressenti-
st peint sur son visage, il n'en reste presque plus au
: son cœur : elle pleure, elle menace. Ses traits ne

Pallor ruborem pellit, et formas dolor
Errat per omnes. Queritur, implorat, gemit.
Sonuere postes : ecce praecipiti gradu
Secreta mentis ore confuso exserit.

DEJANIRA.

Quamcunque partem sedis aethereae premis,
Conjux Tonantis, mitte in Alcidem feram,
Quae mihi satis sit : si qua foecundum caput
Palude tota vastior serpens movet,
Ignara vinci : si quid excessit feras,
Immane, dirum, horribile, quo viso Hercules
Avertat oculos; hoc sinu immenso exeat.
Vel si ferae negantur, hanc animam precor
Converte in aliquid : quodlibet possum malum
Hac mente fieri. Commoda effigiem mihi
Parem dolori. Non capit pectus minas.
Quid excutis telluris extremae sinus,
Orbemque versas? quid rogas Ditem mala?
Omnes in isto pectore invenies feras,
Quas timuit. Odiis accipe hoc telum tuis.
Ego sum noverca : perdere Alcidem potes.
Profer manus quocunque. Quid cessas, Dea?
Utere furente. Quod jubes fieri nefas?
Reperi : quid haeres? ipsa jam cesses licet,
Haec ira satis est.

gardent pas long-temps la même habitude, ni ses regards le même caractère de fureur : tantôt ses joues sont ardentes, tantôt la pâleur y prend la place du feu : sa jalousie emprunte toutes les formes; elle se plaint, elle implore, elle gémit.... Mais sa porte a retenti; c'est elle qui arrive à pas précipités : les secrets de son cœur échappent à travers les traits confus de son visage.

DÉJANIRE.

O femme de Jupiter, quelque région du ciel que tu presses, fais-en descendre un monstre sur Alcide, un monstre qui me venge pleinement, un serpent plus affreux et qui ait plus de têtes que celui de Lerna; quelque bête féroce qu'on ne puisse vaincre, et qui, sortant d'une caverne immense, vienne aussitôt frapper de terreur les yeux de ce perfide, par son aspect cruel, horrible épouvantable : ou, si tu n'as plus de monstres pour lui, que j'en devienne un moi-même.... O déesse, il n'est point de maux que je ne puisse lui faire avec la haine qu'il m'inspire. Donne-moi donc quelque forme nouvelle qui réponde à ma fureur : toutes mes menaces ne sauraient plus tenir dans mon sein. Reine des dieux, pourquoi lui chercher des ennemis dans les derniers replis de la terre et du monde, pourquoi lui susciter des dangers au Tartare? Tu trouveras dans mon cœur tous les monstres capables de l'effrayer (2). Reçois donc les nouvelles armes que j'apporte à ta haine : c'est moi maintenant qui suis marâtre d'Alcide : tu peux le perdre; use à ton gré de mon bras... Pourquoi balancer, ô déesse? emploie ma fureur : le crime que tu m'ordonneras sera soudain exécuté.... J'en ai trouvé un... Femme de Jupiter, tu balances encore! Va, je n'ai plus besoin de toi; mon indignation me suffit.

NUTRIX.

Pectoris sani parum,
Alumna, questus comprime, et flammas doma.
Frena dolorem : conjugem ostende Herculis.

DEJANIRA.

Iole meis captiva germanos dabit
Natis? Jovisque fiet e famula nurus?
Num flamma cursus pariter et torrens ferent,
Et Ursa pontum sicca caeruleum bibet?
Non ibo inulta; gesseris coelum licet,
Totusque pacem debeat mundus tibi :
Est aliquid hydra potius; iratae dolor
Nuptae. Quis ignis tantus in coelum furit
Ardentis Aetnae? quidquid est victum tibi,
Hic vincet animus : capta praeripiet toros?
Adhuc timebam monstra. Jam nullum est malum.
Cessere pestes. In locum venit ferae
Invisa pellex. Summe pro rector Deum,
Et clare Titan, Herculis tantum sui
Conjux timentis. Vota quae superis tuli,
Cessere captae. Pellici felix sui.
Illi meas audistis, o superi, preces :
Incolumis illi remeat. O nulla dolor
Contente poena, quaere supplicia horrida,
Incogitata, infanda. Junonem doce,
Quid odia valeant. Nescit irasci satis.
Pro me gerebas bella. Propter me vagas
Achelous undas sanguine infecit suo,

LA NOURRICE.

O ma pupile, étouffez ces plaintes d'un cœur égaré, domptez votre flamme, mettez un frein à votre fureur ; montrez-vous la femme d'Hercule.

DÉJANIRE.

La captive Iole donnerait des frères à mes enfants ; une esclave deviendrait en ma place la-belle fille de Jupiter ! Ne verrait-on pas plutôt rouler dans le même lit la flamme et un torrent ; et l'ourse glaciale se plonger dans l'Océan ? Ingrat, Je serai vengée. C'est en vain que tu as porté le ciel, en vain que tu as donné la paix au monde ; un monstre plus cruel que l'hydre de Lerna t'attend ; c'est le ressentiment de ta femme. Les feux que l'Etna lance jusqu'aux cieux, sont-ils comparables à ceux qui bouillonnent dans mon cœur ? Tu as toutvaincu ; tu serasvaincu à ton tour... Une captive meraviraitmonlit ! je craignais encore les monstres pour toi ! je ne les crains plus ; ils sont passés, et je ne vois en leur place qu'une rivale odieuse.

O puissant maître du tonnerre, ô radieux Titan, tous les vœux que je vous ai portés, lorsque ce parjure était entouré de dangers, c'est pour elle que vous les avez accomplis, pour elle que j'avais tant de joie, pour une courtisane que j'étais exaucée, pour Iole qu'il revient à Trachine ! O ressentiment que nulle peine ne saurait satisfaire, trouve-moi donc des supplices horribles, inconnus, destructeurs ; apprends à Junon elle-même jusqu'où l'indignation peut monter : elle ne connaît pas encore la vengeance.

Perfide ! c'étoit pour moi cependant que tu volais aux combats, pour moi que tu teignais de son sang l'onde fugitive d'Acheloüs lorsque ce fleuve, tantôt volumineux serpent, tantôt impétueux taureau, te présentait mille monstres à terrasser en lui seul. Mais j'ai cessé de te plaire maintenant ; une

Cum lenta serpens fieret; in taurum trucem
Nunc flecteret serpente deposita minas;
Et mille in hoste vinceres uno feras.
Jam displicemus, capta praelata est mihi.
Non praeferetur. Qui dies thalami ultimus
Nostri est futurus, hic erit vitae tuae.
Quid hoc? recedit animus, et ponit minas.
Jam cessit ira, quid miser langues dolor?
Perdis furorem? conjugis tacitae fidem
Mihi reddis iterum. Quid vetas flammas ali?
Quid frangis ignes? hunc mihi serva impetum.
Pares eramus : non erit votis opus.
Aderit noverca, quae manus nostras regat,
Nec invocata.

NUTRIX.

Quod paras demens scelus?
Perimes maritum, cujus extremus dies
Primusque laudes novit, et coelo tenus
Erecta terras fama suppositas habet?
Rogos in istos terra consurget parens,
Domusque soceri prima, et AEtolum genus
Sternetur omne; saxa jamdudum et faces
In te ferentur. Vindicem tellus suum
Defendet omnis. Una quot poenas dabis?
Effugere terras crede, et humanum genus
Te posse; fulmen genitor Alcidae gerit.
Jam jam minaces ire per coelum faces
Specta, et tonantem fulmine excusso diem[1].

esclave m'a ravi ton amour; elle n'en jouira pas long-temps : le jour où tu lui donneras ma place sera le dernier jour de ta vie.

Mais quoi ! déjà mon âme recule ; elle dépose ses menaces : mon indignation tombe! O ressentiment infortuné, d'où vous vient cette langueur subite? O ma fureur, tu m'abandonnes, tu me rappelles encore aux sentimens d'une épouse vertueuse ! Pourquoi s'opposer à mon emportement? pourquoi calmer le feu qui me dévore ? Laissez-moi plutôt tous mes transports : j'étais en mesure avec mon infidèle... je n'aurai plus de vœux à former; Junon me secondera; elle dirigera ma main sans que je l'invoque.

LA NOURRICE.

Insensée ! quel crime méditez-vous ? Est-ce votre époux que vous voulez tuer, votre époux dont le premier jour comme le dernier est signalé par tant de gloire, dont la renommée porte le nom jusqu'au ciel ? La terre qu'il a purgée de monstres s'ébranlerait pour vous punir; la maison de votre père et votre Etolie seraient renversées les premières; l'univers entier s'armerait pour Hercule; et seule alors contre tous, quelle ne serait pas votre punition ? Quand même vous pourriez échapper à la terre et au genre humain, le père d'Alcide ne tient-il pas la foudre dans le ciel? Voyez donc déjà les feux menaçans pleuvoir sur vous de l'immensité des nues; voyez partir de tous les points du firmament la foudre prête à vous écraser. Craignez jusqu'à la mort, où vous ne trouverez pas le repos dont vous vous flat-

Mortem quoque ipsam, quam putas tutam, time
Dominatur illic patruus Alcidae tui,
Quocunque perges, misera, cognatos Deos
Illic videbis.

DEJANIRA.

Maximum fieri scelus
Et ipsa fateor, sed dolor fieri jubet.

NUTRIX.

Moriere.

DEJANIRA.

Moriar Herculis nempe incliti
Conjux. Nec ullus nocte discussa dies
Viduam notabit, nec meos pellex toros
Captiva capiet. Ante ab Occasu dies
Nascetur. Indos ante glacialis polus
Scythasve tepida Phoebus inficiet rota,
Quam me relictam Thessalae aspiciant nurus.
Meo jugales sanguine exstinguam faces.
Aut pereat, aut me perimat. Elisis feris
Et conjugem addat. Inter Herculeos licet
Me quoque labores numeret. Alcidae toros
Moritura certe corpore amplectar meo.
Ire, ire ad umbras Herculis nuptam libet;
Sed non inultam. Si quid e nostro Hercule
Concepit Iole, manibus evellam meis
Ante, et per ipsas pellicem invadam faces.
Me nuptiali victimam feriat die
Infestus, Iolen dum supra exanimem ruam.
Felix jacet, cuicunque, quos odit, premit.

lattez, puisque le dieu qui la tient sous son empire est l'oncle d'Hercule. Dans le monde entier vous ne trouverez pas un asile sans y trouver aussi quelqu'un des dieux dont il est descendu.

DÉJANIRE.

Je sais que le crime que je médite est le plus grand des crimes : mais mon ressentiment l'ordonne.

LA NOURRICE.

Vous y trouverez la mort.

DÉJANIRE.

Je mourrai la femme d'Hercule : jamais le jour à mon réveil ne me montrera le veuvage de la nuit ; mon lit ne sera pas occupé par une captive. Les Indiens verront naître le soleil des plages occidentales, et les Scythes du pôle glacé seront dévorés de ces rayons, avant que je laisse voir aux filles de la Thessalie que je suis abandonnée. C'est dans mon sang que j'éteindrai les flambeaux de mon hymen. Que le traître périsse, ou qu'il me tue. Qu'il m'ajoute aux monstres qu'il a terrassés; qu'il compte ma défaite au nombre de ses travaux : je veux de mon corps mourant embrasser encore le lit d'Hercule; c'est avec le titre d'épouse que je veux descendre chez les ombres. Mais avant d'y descendre, je dois me venger. Si son Iole a pu concevoir ; si elle porte dans ses flancs quelque preuve de son infidélité, de mes deux mains je l'en arracherai moi-même, je l'entourerai de torches vengeresses. Qu'il m'immole le jour de son hymen nouveau, le cruel; mais j'irai tomber sur sa maîtresse qui périra victime de ma vengeance. On est heureux encore en succombant lorsque dans sa chute on écrase un ennemi odieux.

NUTRIX.

Quid ipsa flammas pascis? et vastum foves
Ultro dolorem misera? quid cassum times?
Dilexit Iolen; nempe dum starent lares,
Regisque natam peteret. In famulae locum
Regina cecidit; perdidit vires amor,
Multumque ab illo traxit infelix status.
Illicita amantur [3]; excidit, quidquid licet.

DEJANIRA.

Fortuna amorem pejor inflammat magis.
Amat vel ipsum, quod caret patrio lare,
Quod nudus auro crinis et gemma jacet:
Ipsas misericors forsan aerumnas amat.

NUTRIX.

Hoc usitatum est Herculi, captas amat.
Dilecta Priami nempe Dardanii soror
Concessa famulo est. Adice, quot nuptas prius,
Quot virgines dilexit. Erravit vagus.
Arcadia nempe virgo, Palladios choros
Dum nectit Auge, vim stupri passa excidit
Nullamque amoris retinet Herculei notam.
Referam quid alias? nempe Thespiades vacant,
Brevique in illas arsit Alcides face.
Hospes Timoli Lydiam fovit nurum,
Et amore captus, ad leves sedit colos,
Udum feroci stamen intorquens manu.
Nempe illa cervix spolia deposuit ferae,
Crinemque mitra pressit, et famulus stetit,

LA NOURRICE.

Malheureuse ! quel plaisir trouvez-vous à nourrir la haine dont les feux vous dévorent, à fomenter cette douleur profonde ? Que craignez-vous donc ? Sans doute Hercule a aimé Iole, mais c'était lorsqu'elle était la fille d'un roi puissant et l'héritière de son sceptre : maintenant elle a cessé d'être reine ; elle est tombée dans l'esclavage, et l'amour a perdu ses forces. Le malheur ôte bien des charmes : on aime ce qu'on ne saurait avoir, et l'on dédaigne ce qu'on possède.

DÉJANIRE.

Non, le malheur même de ce qu'on aime enflamme davantage. Hercule chérit dans sa maîtresse jusqu'au désastre qui l'a privée des foyers de ses pères, jusqu'à la perte de l'or et des diamants qui embellissaient sa chevelure : son cœur généreux et sensible aime, sans doute, jusqu'aux peines de son amie.

LA NOURRICE.

C'est l'usage d'Hercule d'être épris de toutes ses captives ; mais ses ardeurs sont passagères. Après sa première jouissance avec Hésione, sœur de Priam, il la céda à Télamon (3). Toutes ces femmes, toutes ces vierges parmi lesquelles il erra, ne régnèrent pas long-temps sur lui. S'il ravit les faveurs d'Augé (4), jeune Arcadienne, et prêtresse de Pallas, elle ne retint nulle trace de cette violence. Vous parlerai-je de toutes ses autres maîtresses ? rappellerai-je à votre souvenir les Thespiades, pour qui sa flamme fut de si peu de durée (5) ? Il est vrai qu'il eut une passion plus constante pour la belle reine de Lydie (6), et qu'attiré par ses charmes vainqueurs, il fila à ses côtés, il fit tourner la trame sous ses doigts robustes : esclave de l'amour, il déposa à ses pieds la dépouille du lion redoutable ; il ceignit sa tête de la mitre phrygienne ; il fit couler à grands flots les parfums de l'Arabie

Hirtam Sabaea marcidus myrrha comam.
Ubique caluit, sed levi caluit face.
Haerere amantes post vagos ignes solent;
Famulamne et hostis praeferet natam tibi?

DEJANIRA.

Ut alta silvas forma vernantes alit,
Quas nemore nudo primus investit tepor;
At cum solutos expulit Boreas Notos,
Et saeva totas bruma decussit comas
Deforme solis aspicis truncis nemus:
Sic nostra longum forma percurrens iter,
Deperdit aliquid semper, et fulget minus,
Nec illa Venus est. Quidquid in nobis fuit
Olim petitum, cecidit et partu labat;
Materque multum rapuit ex illo mihi.
AEtas citato senior eripuit gradu.
Vides, ut altum famula non perdat decus?
Cessere vultus penitus, et paedor sedet;
Tamen per ipsas fulget aerumnas decor,
Nihilque ab illa casus et fatum grave
Nisi regna traxit. Hic meum pectus timor,
Altrix, lacessit; hic rapit somnos pavor.
Praeclara totis gentibus conjux eram;
Thalamosque nostros invido fato nurus
Optabat omnis: quo nimis quisquis Deos
Orabat ullos. Nuribus Argolicis sui
Mensura voti. Quem Jovi socerum parem,
Altrix, habebo? quis sub hoc mundo mihi

sur son horrible chevelure. Partout ailleurs, il s'enflamma aisément, mais toutes ses flammes furent légères. Il a laissé la multitude de ses maîtresses affligées de son inconstance, et vous croyez qu'il vous préférera maintenant une captive, fille de son ennemi !

DÉJANIRE.

O ma chère nourrice, comme dans les bois la première verdure et les formes nouvelles que fait éclore l'haleine de zéphyr, ont plus d'éclat et de fraîcheur dans le printemps; et, comme, au contraire, lorsqu'après les pluies du Notus, l'impétueux Borée a moissonné les feuillages, on n'aperçoit plus que des troncs dépouillés et tristes; ainsi notre beauté, en se repliant sur le cours des ans, perd insensiblement ses attraits; notre éclat diminue; la séduction s'envole, et tout ce qu'on admirait en nous s'évanouit. Les grossesses nous sont fatales : mère, je suis moins belle aux yeux d'Hercule, et le temps, dont la marche est si rapide m'enlève chaque jour quelque chose. Regarde au contraire cette captive; elle conserve la plus séduisante beauté. Malgré l'abattement de son visage et le désordre de sa parure, elle brille toujours : elle brille en dépit de ses malheurs. La fortune et la destinée cruelle ne lui ont ravi que sa couronne. Voilà, ma chère nourrice, ce qui déchire mon cœur; voilà le tourment qui trouble mon repos.

J'étais la plus heureuse épouse de l'univers : toutes les beautés m'enviaient le lit d'Hercule; elles ne cessaient de le demander aux dieux; mon bonheur était l'unique but de leurs désirs. Maintenant où trouverai-je un beau-père égal à Jupiter, un époux comparable au mien ? Ce fier Eurysthée luimême, qui lui donne des lois, lui est inférieur; je le dédaignerais s'il m'offrait sa main. Etre chassée du lit d'un roi est

Dabitur maritus? ipse, qui Alcidae imperat,
Facibus suis me jungat Eurystheus licet,
Minus est. Toro caruisse regnantis leve est.
Alte illa cecidit, quae viro caret Hercule.

NUTRIX.

Conciliat animos conjugum partus fere.

DEJANIRA.

Sic ipse forsan dividet partus toros.

NUTRIX.

Famula illa trahitur interim donum tibi.

DEJANIRA.

Hunc, quem per urbes ire praeclarum vides,
Et viva tergo spolia gestantem ferae,
Qui regna miseris donat, et celsis rapit,
Vasta gravatus horridam clava manum,
Cujus triumphos ultimi Seres canunt,
Et quisquis alius orbe consepto jacet;
Levis est, nec illum gloriae stimulat decor.
Errat per orbem, non ut aequetur Jovi,
Nec ut per urbes magnus Argolicas eat.
Quod amet, requirit. Virginum thalamos petit.
Si qua negata, rapitur. In populos furit;
Nuptas ruinis quaerit: et vitium impotens
Virtus vocatur. Cecidit OEchalia inclita,
Unusque Titan vidit atque unus dies
Stantem et cadentem: causa bellandi est amor.
Toties timebit, Herculi natam parens
Quoties negabit. Hostis est, quoties socer

une calamité légère ; quitter celui d'Alcide est le comble de l'infortune.

LA NOURRICE.

Souvent nos enfants nous ramènent le cœur de nos époux.

DÉJANIRE.

Souvent aussi ils sont cause qu'une rivale partage avec nous le lit nuptial.

LA NOURRICE.

Mais cette esclave que vous donne votre époux, ne pourra rien faire contre vos ordres.

DÉJANIRE.

Va, cet Hercule qui parcourt les villes en conquérant, qui se pare avec tant d'orgueil de la dépouille du lion de Némée, qui ôte et qui distribue les sceptres à son gré, qui charge sa main de cette énorme massue, dont les Sères reculés à l'extrémité du globe, chantent les exploits brillants, et dont la renommée a porté les hauts faits jusque dans les climats les plus reculés, cet Hercule n'est qu'un volage ; la véritable gloire ne régne point dans son ame : ce n'est pas pour égaler Jupiter ; ce n'est pas pour se rendre immortel dans l'Argolide, qu'il parcourt éternellement l'univers : c'est pour y trouver de nouvelles amours; c'est pour monter dans le lit des vierges. Si quelqu'une lui résiste, il l'enlève et détruit dans sa fureur le peuple de cette infortunée; il cherche ses maîtresses dans les ruines des villes : et ce vice impétueux qui triomphe s'appelle vertu! C'est ainsi qu'est tombée la florissante Œchalie, et le même soleil, le même jour, a vu briller et tomber cette malheureuse ville. Les guerres de ce méchant n'ont d'autre cause que son amour. Quiconque lui refuse sa fille est son ennemi

Fieri recusat. Si gener non est, furit.
Post haec quid istas innocens servo manus,
Donec furentem simulet, ac saeva manu
Intendat arcus, meque natumque opprimat?
Sic conjuges expellit Alcides suas:
Haec sunt repudia! nec potest fieri nocens.
Terris videri sceleribus causam suis
Fecit novercam. Quid stupes, segnis furor?
Scelus occupandum est: perge, dum fervet manus

NUTRIX.

Perimes maritum?

DEJANIRA.

Pellicis certe meae.

NUTRIX.

At Jove creatum.

DEJANIRA.

Nempe et Alcmena satum.

NUTRIX.

Ferrone?

DEJANIRA.

Ferro.

NUTRIX.

Si nequis?

DEJANIRA.

Perimam dolo.

NUTRIX.

Quis iste furor est?

ıortel; on est sûr de périr si l'on ne consent à être son beau-ère: il faut en faire son gendre pour éviter son courroux.

Et je conserverais encore mes mains innocentes; je m'exoserais à son cruel emportement; je lui donnerais le temps e disposer son arc homicide, pour me tuer moi et mon fils! ır c'est ainsi qu'Herculc se délivre de ses femmes (7), et tels ınt ses divorces. En vain il accumule les crimes, il en rejette ›ute l'horreur sur sa marâtre, et paraît toujours innocent.

Lâche fureur, pourquoi donc te ralentir ? Il faut que je ı'empare la première du crime : il faut que je le consomme, ›endant que ma main est brûlante.

LA NOURRICE.

Vous égorgerez votre époux ?

DÉJANIRE.

L'époux de mon esclave.

LA NOURRICE.

Le fils de Jupiter ?

DÉJANIRE.

Et d'Alcmène.

LA NOURRICE.

Et contre lui vous emploîrez le fer ?

DÉJANIRE.

Oui, le fer.

LA NOURRICE.

Et s'il est impénétrable au fer ?

DÉJANIRE.

J'emploîrai la perfidie.

LA NOURRICE.

D'où vous vient cette fureur ?

DEJANIRA.

Quem meus conjux docet.

NUTRIX.

Quem nec noverca potuit, hunc perimes virum?

DEJANIRA.

Coelestis ira quos premit, miseros facit;
Humana nullos.

NUTRIX.

Parce, miseranda, et time.

DEJANIRA.

Contemsit omnes ille, qui mortem prius.
Libet ire in enses.

NUTRIX.

Major admisso tuus,
Alumna, dolor est. Culpa par odium exigit.
Cur saeva modicis statuis? ut laesa es, dole.

DEJANIRA.

Leve esse credis pellicis nuptae malum?
Quidquid dolorem pascit, hoc nimium puta.

NUTRIX.

Amorne clari fugit Alcidae tibi?

DEJANIRA.

Non fugit, altrix. Remanet, et penitus sedet
Fixus medullis, crede : sed magnus dolor,
Iratus amor est.

NUTRIX.

Artibus magicis fere

DÉJANIRE.

De lui-même.

LA NOURRICE.

Quoi! vous immoleriez un héros que Junon elle-même n'a ı immoler?

DÉJANIRE.

Le courroux des immortels rend malheureux ceux qu'il ac- ble. Celui des humains plonge dans le néant.

LA NOURRICE.

Malheureuse princesse, que la pitié vous touche, ou du oins la crainte!

DÉJANIRE.

On brave tout, quand on brave la mort: c'est ma destinée ɜ me jeter au milieu des armes.

LA NOURRICE.

Ma chère pupile, la vengeance que vous voulez exercer est us forte que l'outrage que vous avez reçu. Proportionnez du ıoins la haine à la faute. Pourquoi cette grande punition ɔur un tort si médiocre? Ne rendez que ce que vous avez ›uffert.

DÉJANIRE.

Tu appelles un tort médiocre de mettre dans mon lit une vale odieuse! Crois au contraire que rien ne peut alimenter 'avantage le courroux d'une femme.

LA NOURRICE.

Vous n'aimez donc plus ce grand Alcide?

DÉJANIRE.

Je l'aime toujours, ma chère nourrice, toujours il reste ravé au plus profond de mon cœur; mais crois-moi, la plus indicative des passions, c'est l'amour outragé.

LA NOURRICE.

Il faut alors avoir recours aux armes de la magie, à la

Conjugia nuptae precibus admixtis ligant.
Vernare jussi frigore in medio nemus,
Missumque fulmen stare. Concussi fretum
Cessante vento. Turbidum explicui mare:
Et sicca tellus fontibus patuit novis.
Habuere motum saxa: discussi fores.
Umbrae stetistis: et mea jussi prece
Manes loquuntur. Sonuit infernus canis.
Mare, terra, coelum, et Tartarus servit mihi.
Nox media solem vidit, et noctem dies:
Nihilque leges ad meos cantus tenent,
Flectemus illum. Carmina invenient iter.

DEJANIRA.

Quas pontus herbas generat, aut quas Thessala
Sub rupe pindus? aut ubi inveniam malum,
Cui cedet ille? carmine in terras mago
Descendat astris luna desertis licet,
Et bruma messes videat, et cantu fugax
Stet deprehensum fulmen, et versa vice
Medius coactis ferveat stellis dies:
Non flectet unum.

NUTRIX.

Vicit et superos amor.

DEJANIRA.

Vincetur uni forsan, et spolium dabit,
Amorque summus fiet Alcidae labor.
Sed te per omne coelitum numen precor,

›rce des enchantements pour rappeler la fidélité conjugale.) ma maîtresse, souvent au milieu des hivers j'ai rendu eur verdure aux bois; j'ai forcé la foudre élancée de la nue le s'arrêter, sans le ministère des vents; j'ai suscité des orages; j'ai calmé les mers; j'ai fait jaillir des sources nouvelles sur des terres arides. A ma voix les rochers se sont ébranlés, les portes ont été brisées en éclats, les ombres sont arrivées des enfers, les mânes ont parlé, le chien du Tartare a fait entendre ses aboiemens. La mer, la terre, le ciel, l'Érèbe sont à mes ordres (8). Par moi la nuit la plus obscure a vu le soleil, et le soleil le plus pur a vu la nuit. Rien dans la nature ne résiste à mes enchantements. Je saurai bien vous rendre votre Hercule, et mes charmes, n'en doutez pas, trouveront la route de son cœur.

DÉJANIRE.

Non, toutes les plantes du Pont, tous les puissans végétaux de la Thessalie ne pourront rien sur lui. Où trouver des charmes qui lui résistent? Quand même la lune, attirée par les enchantements, abandonnerait les astres et descendrait sur la terre; quand même on forcerait les hivers à voir les moissons; que la magie aurait la puissance de faire rétrograder la foudre fugitive, et que les étoiles viendraient couvrir le ciel au milieu du jour, jamais, jamais on ne pourrait rien sur cet homme inflexible.

LA NOURRICE.

L'amour cependant a triomphé même des dieux du ciel.

DÉJANIRE.

Hercule est le seul qui puisse vaincre ce dieu, et lui arracher ses dépouilles : l'amour dompté sera le dernier des travaux d'Alcide.

Per hunc timorem; quidquid arcani apparo,
Penitus recondas, et fide tacita premas.

NUTRIX.

Quid istud est, quod esse secretum jubes?

DEJANIRA.

Non tela sunt, non arma, non ignis minax.

NUTRIX.

Praestare fateor posse me tacitam fidem,
Si scelere careat. Interim scelus est fides.

DEJANIRA.

Circumspice, agedum, ne quis arcana aucupet,
Partemque in omnem vultus inquirens eat.

NUTRIX.

En locus ab omni tutus arbitrio vacat.

DEJANIRA.

Est in remoto regiae sedis loco
Arcana tacitus nostra defendens specus.
Non ille primos accipit soles locus,
Non ille seros, cum ferens Titan diem
Lassam rubenti mergit Oceano rotam.
Illic amoris pignus Herculei latet.
Altrix, fatebor, Nessus est auctor mali,
Quem gravida Nephele Thessalo genuit duci,
Qua celsus astris inserit Pindus caput,
Ultraque nubes Othrys eductus riget.
Namque ut subactus Herculis clava horridi
Achelous, omnes facilis in species dari,
Tandem peractis omnibus patuit feris,

Mais, ô ma chère nourrice, je t'en conjure par tous les ɜux ensemble, je t'en conjure par ma crainte, garde-toi de ɾéler mon projet et de trahir ma confiance.

LA NOURRICE.

Quel est ce projet dont vous me parlez ?

DÉJANIRE.

Je ne veux employer ni les armes, ni les traits, ni les ımmes.

LA NOURRICE.

Je vous promets de me taire, si votre projet n'est pas criinel ; mais n'exigez pas un crime de ma fidélité.

DÉJANIRE.

Vois si personne ne nous écoute, et promène tes regards r toutes les issues de ce palais.

LA NOURRICE.

Parlez, nous sommes seuls.

DÉJANIRE.

Dans la partie la plus retirée de ce palais, est un sourrain secret qui cache mon plus cher trésor. Ce lieu est imnétrable aux rayons du soleil naissant, aux rayons du soleil ıi va se plonger dans l'Océan. Là j'ai caché de quoi regagner mour d'Hercule. Mais ce grand secret, je te l'avouerai, ma ıère nourrice, je le dois à Nessus, à cet enfant monstrueux rti d'une nuée (9) fécondée par les embrassemens d'Ixion, ı pied du Pinde orgueilleux, et au-delà du glacial Othrys. ercule venait de terrasser avec sa redoutable massue le ɜuve Achéloüs, malgré toutes les formes qu'il savait prenre : il avait renversé toutes les bêtes féroces dont ce fleuve vait emprunté la ressemblance ; il l'avait forcé de venir honɜusement se jeter à ses pieds avec la seule corne qui lui resait. Mon époux vainqueur me conduisait à Argos ; mais il

Unoque turpe subdidit cornu caput.
Me conjugem dum victor Alcides habet,
Repetebat Argos. Forte per campos vagus
Evenos altum gurgitem in pontum ferens
Jam paene summis turbidus ripis erat.
Transire Nessus verticem solitus vadis
Pretium poposcit: meque jam dorso ferens,
Qua jungit hominem spina deficiens equo,
Frangebat ipsas fluminis tumidi minas.
Jam totus undis Nessus exierat ferox,
Medioque adhuc errabat Alcides vado,
Vasto rapacem verticem scindens gradu.
Ast ille ut esse vidit Alcidem procul,
Tu praeda nobis, inquit, et conjux eris.
Prohibetur undis; meque complexus ferens
Gressum citabat. Non tenent undae Herculem:
Infide vector, inquit, immixti licet
Ganges et Ister vallibus junctis eant,
Vincemus ambos: consequar telo fugam.
Praecessit arcus verba. Tum longum ferens
Arundo vulnus, tenuit haerentem fugam;
Mortemque fixit. Ille jam quaerens diem
Tabum fluentem vulneris dextra excipit,
Traditque nobis ungulae insertum suae,
Quam forte saeva sciderat avulsam manu.
Tum verba moriens addit: Hoc, inquit, magae
Dixere amorem posse defigi malo.
Hoc docta Mycale Thessalas docuit nurus,

ouva l'Évène débordé dans les campagnes, et roulant à la er ses torrents impétueux. Nessus, accoutumé à les franchir, frit, moyennant un prix convenu, de me porter à l'autre ve. Je montai sur ses épaules à l'endroit de son corps où mmence l'homme et finit le cheval. En un instant et mal- é les menaces du fleuve, il gagna l'autre bord. Hercule luttait icore au milieu des vagues. Le centaure le voyant si loin de ous, me dit : Vous êtes ma proie, et vous allez devenir ma mme ; les eaux empêcheront Hercule de vous ravir à moi. ussitôt ce monstre, me tenant étroitement embrassée, s'enfuit ec la plus grande vitesse. Mais les torrents ne sauraient plus rêter mon époux : Perfide, s'écrie-t-il, quand le Danube et Gange uniraient leurs flots dans la même vallée, je les sur- onterais tous deux ; ma flèche saura bien égaler ta fuite. vant qu'il eût prononcé ces mots, la flèche était partie ; elle vait porté une large blessure, arrêté la course du centaure, ttaché la mort dans son sein. Mon ravisseur, sur le point l'expirer, reçoit dans sa main le sang qui sort de sa blessure : l le fait couler dans une corne qu'il arrache de son pied, et ne dit enfin en mourant : « O Déjanire, les magiciennes de a Thessalie m'ont assuré que mon sang avait la vertu de fixer 'amour ; cette assurance m'a été confirmée encore par Mycale, a plus savante de toutes, et la seule que suive la lune lorsqu'elle bandonne les astres. Si vous voyez donc une rivale odieuse ntrer dans votre lit, ou si jamais votre époux veut donner ne autre belle-fille que vous au maître du tonnerre, en- voyez à ce volage une tunique trempée dans ce sang. Mais dé- robez bien au jour ce philtre précieux, et conservez-le reli- gieusement dans les ténèbres : c'est le moyen de lui rendre toute sa puissance. » L'éternel repos suivit ces dernières paroles de Nessus, et la mort vint se répandre dans ses membres anéantis.

Unam inter omnes Luna quam sequitur magam,
Astris relictis. Illitas vestes dabis
Hac, inquit, ipsa tabe, si pellex tuos
Invisa thalamos tulerit, et conjux levis
Aliam parenti dederit altisono nurum.
Hoc nulla lux aspiciat, hoc tenebrae tegant
Tantum remotae. Sic potens vires suas
Sanguis tenebit: verba deprendit quies,
Mortemque lassis intulit membris sopor.
Tu, quam meis admittit arcanis fides,
Perge, ut nitentem virus in vestem datum,
Mentem per artus adeat, et tactu intimas
Intret medullas.

NUTRIX.

Ocius jussa exsequar,
Alumna: precibus tu Deum invictum advoca,
Qui certa tenera tela dimittit manu.

DEJANIRA.

Te, te precor, quem mundus et superi timent,
Et aequor, et qui fulmen AEtnaeum quatit,
Timende matri teliger saevae puer;
Intende certa spiculum velox manu,
Non e sagittis levibus. Ex humero, precor,
Graviore profer, quod tuae nondum manus
Misere in aliquem. Non levi telo est opus,
Ut amare possit Hercules. Rigidas manus
Intende et arcum cornibus junctis para.
Nunc, nunc sagittam prome, qua quondam horridu

Toi donc, que ma confiance admet dans tous les secrets de on cœur, va prendre, ma chère nourrice, une robe brilnte ; répands-y bien ce philtre amoureux : que tous les embres d'Hercule, que toute sa substance en soit pénétrée.

LA NOURRICE.

Je vole exécuter vos ordres, ma chère pupile : mais vous, ndant ce temps-là, invoquez cet invincible dieu qui d'une ain si faible lance des traits si redoutables.

DÉJANIRE.

Dieu puissant, devant qui tremblent la terre, le ciel, la er ; qui désarmez Jupiter de sa foudre ; cruel enfant, dont mère elle-même craint les traits, choisissez le meilleur votre carquois ; non pas un de ces traits légers, mais le us pesant que vous aurez, que vos mains n'ont pas encore ncé. Ce n'est pas ici une victoire ordinaire, c'est Hercule i'il vous faut soumettre : déployez donc toute la roideur de tre bras ; développez sur votre arc toute l'étendue de sa rde. Prenez cette flèche dont vous avez percé Jupiter, quand ous fîtes tomber le tonnerre de ses mains, que vous armâtes on front de cornes menaçantes, et que vous le forcâtes, ambitieux taureau, de traverser les mers, chargé de la belle

Jovem petisti; fulmine abjecto Deus
Cum fronte subita tumuit, et rapidum mare
Taurus puellae vector Assyriae scidit.
Immitte amorem. Vincat exempla omnia.
Amare discat conjugem. Si quas decor
Iòles inussit pectori Herculeo faces,
Exstingue totas. Perbibat flammas mei.
Tu fulminantem saepe domuisti Jovem,
Tu furva nigri sceptra gestantem poli,
Turbae ducem majoris, et dominum Stygis.
Tu, qui noverca es gravior irata Deus,
Cape hunc triumphum. Solus evince Herculem.

NUTRIX.

Prolata vis est, quaeque Palladia colu
Lassavit omnem texta famularem manum.
Nunc congeratur virus, ut vestis bibat
Horculea pestem. Precibus augebo malum.
In tempore ipso gnavus occurrit Lichas.
Celanda vis est dira, ne pateat, doli.

DEJANIRA.

O, quod superbae non habent unquam domus,
Fidele semper regibus nomen, Licha,
Cape hos amictus, nostra quos nevit manus,
Dum vagus in orbem fertur, et victus mero
Tenet feroci Lydiam gremio nurum,
Nunc poscit Iolen. Sed jecur fors horridum
Flectam merendo. Merita vicerunt malos.
Non ante vestes induat conjux, jube,

erge (10) d'Assyrie. Lancez sur mon époux l'amour tout ıtier; frappez un coup qui surpasse vos plus belles victoires; ı'il apprenne à aimer ses femmes légitimes. Si la beauté Iole brûle son cœur, éteignez-en les flammes, et qu'il ne ›it dévoré que des miennes. O vous donc, qui avez si sou-›nt dompté le dieu de la foudre, qui avez fait soupirer jus-ı'à celui qui régit le sombre empire, les peuples nombreux ›s ombres, les tristes bords du Styx; vous, plus terrible ı'une marâtre en fureur, dieu d'amour, remportez le plus ›au de vos triomphes: seul, soyez vainqu eur d'Hercule!

LA NOURRICE.

J'ai trouvé le philtre; et voici une belle tunique dont le avail précieux a lassé les mains de vos esclaves. Remuez aintenant la liqueur et versez-là sur ce vêtement, en sorte ı'Hercule n'en perde pas une goutte. L'intelligent Lychas rive fort à propos : mais cachons-lui bien notre secret, de ›ur qu'il ne le révèle à son maître.

DÉJANIRE (*à Lychas*).

O fidèle Lychas, précieux trésor qu'on ne rencontre pas ujours dans les palais superbes des rois, prends cette tunique ıe mes doigts ont tissue pendant que ton maître inconstant ırcourait l'univers, et que dans sa fatale ivresse il dormait ıns les bras de la reine de Lydie. Aujourd'hui c'est Iole qui ›ntraîne par ses charmes. Mais enfin, à force d'amour, je ımènerai peut-être son cœur ingrat : l'amour a de l'empire ır les méchants eux-mêmes. Donne-lui cette tunique; mais ıs-lui de ne s'en revêtir que lorsqu'il jettera de l'encens sur

Quam ture flammas pascat, et placet Deos,
Cana rigentem populo vinctus comam.
Ipsa in penates regios gressus feram,
Precibusque amoris horridi matrem colam.
Vos, quas paternis extuli comites focis,
Calydoniae, deflete lugendas vices.

SCENA II.

CHORUS AETOLARUM MULIERUM.

Flemus casus, OEnei, tuos,
Comitum primos turba per annos :
Flemus dubios, veneranda, toros.
Nos Acheloi tecum solitae
Pulsare vadum, cum jam tumidas
Vere peracto poneret undas,
Gracilisque gradu serperet aequo,
Nec praecipitem volveret amnem
Flavus rupto fonte Lycormas.
Nos palladias ire per aras,
Et virgineos celebrare choros :
Nos Cadmeis orgia ferre
Tecum solitae condita cistis,
Cum jam pulso sidere brumae
Tertia soles evocat aestas,
Et spiciferae concessa Deae

'autel et qu'il invoquera les dieux avec une couronne de ›euplier sur sa tête. Cependant je rentre dans mon apparte- nent, où je vais prier la mère du cruel amour. (*Au chœur.*) Ét vous, ô filles de Calydon, qui avez quitté l'empire de mon ›ère pour m'accompagner en ces lieux, déplorez ma destinée uneste.

SCÈNE II.

CHŒUR D'ÉTOLIENNES.

Oui, nous gémissons sur vos peines, fille d'Oénée, nous qui ommes vos compagnes depuis l'enfance : nous pleurons l'a- ›andon de votre couche nuptiale. Accoutumées à franchir vec vous l'Acheloüs, lorsqu'après le printemps ses ondes or- ueilleuses se réduisaient en ruisseaux paisibles, et qu'il cessait e recevoir dans son lit les torrens fangeux du Lycormas, nous llions avec vous à l'autel de Pallas, nous y formions des hœurs en l'honneur de la déesse. Avec vous aussi nous célé- ›rions les saintes orgies, tenant à la main les corbeilles de ;admus, lorsqu'après les frimas le troisième été venait rani- ner nos plaines, et que les Athéniennes célébraient les mys- ères d'Eleusis.

Maintenant encore, ô Déjanire, quel que soit le sort qui vous nenace, prenez-nous toujours pour les compagnes de votre lestin : la fidélité devient si rare, quand la fortune nous

Attica mystas claudit Eleusin.
Nunc quoque casum quemcunque times,
Fidas comites accipe fatis.
Nam rara fides, ubi jam melior
Fortuna ruit.
Tu quicunque es, qui sceptra tenes,
Licet omne tua vulgus in aula
Centum pariter limina pulset :
Cum tot populis stipatus eas,
In tot populis vix una fides.
Tenet auratum limen Erynnis,
Et cum magnae patuere fores,
Intrant fraudes, cautique doli,
Ferrumque latens : cumque in populos
Prodire parant, comes invidia est.
Noctem quoties summovet Eos,
Regem toties credite nasci.
Pauci reges, non regna colunt :
Plures fulgor concitat aulae.
Cupit hic regi proximus ipsi
Clarus latas ire per urbes :
Urit miserum gloria pectus.
Cupit hic gazis implere famem :
Nec tamen omnis plaga gemmiferi
Sufficit Istri; nec tota sitim
Lydia vincit; nec, quae Zephyro
Subdita tellus, stupet aurato
Flumine clarum radiare Tagum;
Nec si totus serviat Hebrus;
Ruraque dives cingat Hydaspes;
Intraque suos currere fines

abandonne ! O vous dont la tête est ceinte du diadème, qui que vous soyez, eussiez-vous un palais à cent portes toujours ouvertes pour recevoir des flots d'adorateurs, environné de tant de peuples, à peine trouverez-vous un ami fidèle. Erynnis se tient de bout à votre porte d'or, et lorsque les battants en sont ouverts, elle fait entrer la perfidie, le parjure, les poignards cachés. Quand les rois se présentent aux yeux de leurs peuples, l'envie les y accompagne.

Toutes les fois que l'aurore vient dissiper la nuit, imaginez-vous voir un roi qui vous succède. C'est la royauté, et non pas les rois qu'on aime. L'éclat du trône est séduisant: on veut approcher du maître; on veut briller sous son nom dans les villes; on est dévoré de l'amour de la gloire; on brûle d'amasser des trésors; on ne se contente point des rubis de l'Ister, ni de l'opulence de la Lydie, ni des richesses de l'Orient, ni de l'or sous lequel on voit rayonner le Tage; on ne serait pas satisfait de dominer sur l'Hèbre, sur les riches plaines de l'Hydaspe, sur toute l'étendue du Gange: c'est peu encore, c'est trop peu de ces biens immenses pour l'avidité des courtisans, et ce n'est que pour en amasser qu'ils vont flatter les rois. Mais celui-ci ne les amasse pas pour multiplier ses domaines, pour fertiliser mille champs sous les sillons de sa charrue : il amasse pour donner; au lieu que celui-là ne flatte les rois que pour écraser ses rivaux, pour perdre ceux qui lui portent ombrage, sans daigner soulager un malheureux : ce n'est que pour nuire qu'il veut être puissant. Combien de ces hommes meurent au milieu de leurs

Spectet toto flumine Gangem.
Avidis, avidis natura parum est.
Colit hic regem, regumque lares,
Non ut presso vomere semper
Nunquam cesset curvus arator,
Vel mille secent arva coloni:
Solas optat, quas donet, opes.
Colit hic reges, calcet ut omnes,
Perdatque aliquos, nullumque levet.
Tantum ut noceat, cupit esse potens.
Quota pars moritur tempore fati!
Quos felices Cynthia vidit,
Vidit miseros enata dies.
Rarum est, felix, idemque senex.
Caespes Tyrio mollior ostro,
Solet impavidos ducere somnos.
Aurea rumpunt tecta quietem,
Vigilesque trahit purpura noctes.
O si pateant pectora ditum,
Quantos intus sublimis agit
Fortuna metus! Brutia Coro
Pulsante fretum mitior unda est.
Pectora pauper secura gerit.
Tenet e patula pocula fago,
Sed non trepida tenet illa manu.
Carpit faciles vilesque cibos,
Sed non strictos respicit enses.
Aurea miscet pocula sanguis.
Conjux modico nupta marito
Non disposito clara monili
Gestat pelagi dona rubentis,

vœux; combien d'heureux au lever de l'aurore, et déjà infortunés au déclin du jour ! Le bonheur et la vieillesse se rencontrent rarement sur la même tête.

Un simple gazon procure un sommeil paisible, bien mieux que la pourpre tyrienne : sous les lambris dorés le repos est interrompu; sous la pourpre, on est agité par les cruelles insomnies. Ah ! si nous pouvions voir à découvert les cœurs des riches, quelles mortelles alarmes n'y trouverions-nous pas? Les vagues qui viennent battre les côtes de l'Abruzze ne sont pas si orageuses. L'ame du pauvre est toujours calme. La coupe dans laquelle il boit n'est que de hêtre, mais il ne la porte pas d'une main tremblante à sa bouche. Si sa nourriture est commune et vile, du moins en la prenant il ne voit pas un fer terrible suspendu sur sa tête (1).

Quelquefois on mêle le vin avec le sang, dans une coupe d'or.

L'épouse d'un homme privé n'embellit pas son sein de pierreries de la mer Rouge; elle ne charge pas ses oreilles de diamans ni de pierres orientales; la robe qu'elle porte n'a point bu la pourpre dans les cuves de Sidon; l'aiguille de Méonie n'a pas perfectionné pour elle un précieux tissu des Sères dans les climats de l'aurore. Ses vêtemens ont reçu la teinture des herbes les plus simples, et des mains peu habiles ont filé ces vêtemens : mais son lit fidèle n'est pas abandonné.

Nec gemmiferas detrahit aures
Lapis Eoa lectus in unda,
Nec Sidonio mollis aheno
Repetita bibit lana rubores;
Nec maeonia distinguit acu,
Quae Phoebeis subditus Euris
Legit Eois Sêr arboribus[1].
Quaelibet herbae tinxere colos,
Quas indoctae nevere manus:
Sed non dubios fovet illa toros.
Sequitur dira lampade Erinnys
Quarum populi coluere diem.
Nec sibi felix pauper habetur,
Nisi felices cecidisse videt.
Quisquis medium defugit iter,
Stabili nunquam tramite curret.
Dum petit unum praebere diem,
Patrioque puer constitit axe,
Nec per solitum percurrit iter,
Sed Phoebeis ignota secat
Sidera flammis errante rota,
Secum pariter perdidit orbem.
Medium coeli dum sulcat iter,
Tenuit placitas Daedalus oras,
Nullique dedit nomina ponto:
Sed dum volucres vincere veras
Icarus audet, patriasque puer
Despicit alas, Phoeboque volat
Proximus ipsi, dedit ignoto
Nomina ponto.
Male pensantur magna ruinis.

La cruelle Erynnis persécute celles dont les peuples célèbrent l'hymen.

Rien ne trouble le bonheur du pauvre heureux, si non quand il voit mourir des heureux comme lui.

Quand on abandonne la route moyenne, on s'égare et l'on peut tomber. Un jeune téméraire, pour avoir eu l'ambition d'éclairer le monde un seul jour, quitta le cercle tracé par le char de son père; il ne tint plus la route ordinaire; il s'égara dans les astres qu'il ne connaissait pas, et se perdit en perdant l'univers. En restant dans la moyenne région de l'air Dédale revint dans sa patrie, et ne donna son nom à aucune mer. Mais Icare voulant surpasser par son vol les oiseaux véritables, dédaignant la prudence de son père, poussant son essor jusqu'au soleil, tomba et périt dans des flots inconnus.

Les grandes fortunes entraînent les grandes chutes. Je laisse aux heureux du monde, je laisse aux puissants leurs superbes désirs, jamais la faveur ne m'attachera à son char. Ma faible barque restera près du rivage, et le vent le plus favorable ne m'engagera pas à voguer en pleine mer. Ce n'est pas autour des golfes paisibles que la fortune exerce ses rigueurs; c'est au milieu des vagues qu'elle cherche les grands navires; elle n'en veut qu'aux voiles qui se perdent dans la nue.....

Mais la reine arrive à pas précipités : que signifie cette terreur empreinte sur son visage tremblant? Elle ressemble

Felix alius, magnusque sonet;
Me nulla vocet turba potentem.
Stringat tenuis litora puppis.
Nec magna meas aura phaselos
Jubeat medium scindere pontum.
Transit tutos Fortuna sinus,
Medioque rates quaerit in alto,
Quarum feriunt suppara nubes.
Sed quid pavido territa vultu,
Qualis Baccho saucia Maenas,
Fertur rapido regina gradu?
Quae te rursus fortuna rotat,
Miseranda, refer. Licet ipsa neges,
Vultus loquitur, quodcunque tegis.

la Thyade que Bacchus inspire. O malheureuse, appre-
:z-nous donc où la roue de la fortune vient de vous entraî-
:r dans sa rapidité !... Vous ne répondez point; mais votre
mbre silence nous en dit assez.

ACTUS III.

SCENA PRIMA.

DEJANIRA, CHORUS.

DEJANIRA.

VAGUS per artus errat excussos tremor.
Erectus horret crinis. Impulsis adhuc
Stat terror animis, et cor attonitum salit,
Pavidumque trepidis palpitat venis jecur.
Ut fractus Austro pontus etiamnum tumet,
Quamvis quiescat languidis ventis dies :
Ita mens adhuc vexatur excusso metu.
Semel profecto premere felices Deus
Cum coepit, urget. Hos habent magna exitus.

CHORUS.

Quis tam impotens, o misera, te casus rotat?

DEJANIRA.

Ut missa palla est, tabe Nessea illita,
Thalamisque moerens intuli gressum meis,
Nescio quid animus timuit, et fraudem struit.
Libet experiri. Solibus virus ferum
Flammisque Nessus sanguinem ostendi arcuit.
Hic ipse fraudes esse praemonuit Deus.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, LE CHŒUR D'ÉTOLIENNES.

DÉJANIRE.

Un tremblement universel agite tous mes membres; mes cheveux se dressent sur ma tête : l'épouvante est encore dans mon âme; mon cœur étonné tressaille; je frissonne, et mon sang qui bout dans mes veines me cause les palpitations les plus fortes. Comme la mer soulevée par l'impétueux Auster s'agite encore quand ses flots sont devenus calmes, ainsi mon sein, débarrassé de son tourment cruel, conserve toujours la même agitation. Ah ! quand une fois les dieux jaloux ont effleuré notre bonheur, ils ne nous laissent plus de repos, ils nous accablent : tel est le sort attaché à la grandeur.

LE CHŒUR.

Malheureureuse princesse, quelle est donc la nouvelle calamité qui vous afflige ?

DÉJANIRE.

Depuis l'instant que j'ai envoyé cette tunique fatale trempée dans le sang de Nessus, et que j'ai reporté mes pas dans mon appartement, je ne sais quel trouble s'est élevé dans mon ame. Je tremble d'avoir été trompée. Je me suis empressée de faire l'essai de ce philtre cruel en l'exposant au soleil : ce feu sacré lui est contraire; Nessus m'en avait prévenue. Un dieu même m'avait avertie du piége où je suis tombée ?

Et forte nulla nube respersus jubar
Laxabat ardens fervidum Titan diem.
(Vix ora solvi patitur etiam nunc timor)
Medios in ignes solis, et claram facem
Quo tincta fuerat palla, vestisque illita,
Abjectus horret sanguis, et Phoebi coma
Tepefactus ardet. Vix queo monstrum eloqui.
Nives ut Eurus solvit, aut tepidus Notus,
Quas vere primo lubricus perdit Mimas;
Utque involutos frangit Ionio salo
Opposita fluctus Leucas, et lassus tumor
In litore ipso spumat; aut coelestibus
Aspersa tepidis tura laxantur focis:
Sic languet omne virus, et perdit comam.
Dumque ipsa miror, causa mirandi perit.
Quin ipsa tellus spumeos motus agit,
Et quidquid illa tabe contactum est, labat[1].
Natum paventem cerno et ardenti pede
Gressus ferentem Prome, quid portes novi.

Le soleil ardent et sans nuages laissait aller le jour, au moment où j'ai versé le sang du centaure sur la tunique. La frayeur ne permet à peine d'ouvrir la bouche. Quelques gouttes 'e ce sang funeste étant tombées par hasard sur ma robe, nt attiré soudain les rayons du soleil et irrité le feu du ciel; ne chaleur dévorante a consumé cette partie de ma robe, :, par un prodige que je tremble de rapporter, elle l'a fait ranouir plus rapidement que l'Eurus et l'Auster ne fondent s neiges du Mimas, ou que l'impétueux Leucate ne dissipe s vagues de l'Ionienne qui viennent mourir en écumes sur le vage, ou que l'encens ne se perd en fumée au-dessus des braers sacrés. Ainsi ce philtre fatal exerce lentement son action ır l'étoffe qu'il consume; et tandis que j'admire ce prodige, cause de mon admiration périt elle-même. Bien plus : la rre qui a reçu cette partie de mes vêtemens écume et s'agite; ut ce que ce sang dangereux a touché semble prêt à tomber n dissolution... Mais j'aperçois mon fils, il accourt à pas préipités. O mon enfant, qui peut causer le trouble où je vous ois ?

SCENA II.

HYLLUS, DEJANIRA, NUTRIX.

HYLLUS.

I, PROFUGE, quaere si quid ulterius patet
Terris, freto, sideribus, Oceano, inferis.
Ultra labores, mater, Alcidae fuge.

DEJANIRA.

Nescio quod animus grande praesagit malum.

HYLLUS.

Regna, triumpha[1], templa Junonis pete:
Haec tibi patent. Delubra praeclusa omnia.

DEJANIRA.

Effare, qui me casus insontem premat.

HYLLUS.

Decus illud orbis, atque praesidium unicum,
Quem fata terris in locum dederant Jovis,
O mater, abiit. Membra, et Herculeos toros
Urit lues nescio qua. Qui domuit feras,
Ille, ille victor vincitur, moeret, dolet.
Quid quaeris ultra?

DEJANIRA.

Miserias properant suas

SCÈNE II.

HYLLUS, DÉJANIRE, LA NOURRICE.

HYLLUS.

O ma mère, fuyez et cherchez un asile au-delà de la terre, au-delà des mers, des astres, de l'Océan, des enfers: fuyez au-delà des travaux d'Alcide

DÉJANIRE.

Je ne sais quel malheur mon cœur me fait pressentir!

HYLLUS.

Régnez, triomphez, courez maintenant dans le temple de Junon; c'est le seul qui vous soit ouvert: tous les autres vous sont interdits.

DÉJANIRE.

Ne me direz-vous pas quel injuste malheur vient m'accabler?

HYLLUS.

L'ornement du monde, son unique appui, celui à qui les destins avaient donné la place de Jupiter sur la terre.... ô ma mère, ce héros n'est plus! Un détestable poison dévore les membres d'Hercule; le vainqueur de tant de monstres est lui-même vaincu; il gémit, il pleure. Que vous dirai-je de plus?

DÉJANIRE.

Les malheureux sont impatiens d'apprendre leurs malheurs

Audire miseri. Fare, quo posita in statu
Jam nostra domus est. O lares, miseri lares!
Nunc vidua, nunc expulsa, nunc feror obruta!

HYLLUS.

Non sola moeres. Hercules toto jacet
Mundo gemendus. Fata ne, mater, tua
Privata credas. Jam genus totum obstrepit.
Hunc, ejulatu quem gemis, cuncti gemunt.
Commune terris omnibus pateris malum.
Luctum occupasti prima. Non sola Herculem
Miseranda moeres.

DEJANIRA.

Quam prope a leto tamen,
Ede ede (quaeso), jaceat Alcides meus.

HYLLUS.

Mors refugit illum, victa quae in regno suo
Semel est. Nec audent fata tam vastum nefas
Admittere. Ipsa forsitan trepida colos
Clotho manu projecit, et fatum Herculis
Timet peragere. Pro diem! infandum diem!
Hocne ille summo magnus Alcides erit[2]?

DEJANIRA.

Ad fata et umbras, atque pejorem polum
Praecedere illum dicis? an possum prior
Mortem occupare? fare, si nondum occidit.

HYLLUS.

Euboica tellus vertice immenso tumens
Pulsatur omni latere. Phrixeum mare

pprenez-moi donc tout l'état déplorable de notre maison. O nes pénates, pénates infortunés, je suis veuve, abandonnée, néantie !

HYLLUS.

Vous n'êtes pas la seule affligée ; l'univers pleure Hercule vec vous, et votre malheur, ô ma mère, est le malheur du enre humain : tous les peuples gémissent; la terre partage otre calamité : vous vous êtes emparée la première de la louleur de tous, mais le deuil est universel.

DÉJANIRE.

Dites-moi donc d'abord quel coup affreux m'arrache mon Hercule !

HYLLUS.

La mort, qu'il a déjà vaincue dans son propre empire, n'ose le frapper, le destin tremble de commettre un si grand crime, Clothon elle-même a jeté sa trame et craint de l'achever. O jour, funeste jour! seras-tu le dernier terme de la vie du grand Alcide ! Alcide devait-il mourir ?

DÉJANIRE.

Il va, dites-vous, descendre chez les mânes et revoir avant moi le plus sombre des pôles ? Ne puis-je donc y devancer ses pas ? S'il existe encore, dites-le moi.

HYLLUS.

La terre de l'Eubée, qui s'élève sur des monts altiers, est battue de toutes parts par les flots. D'un côté les ondes de l'Hel-

Scindit Caphareus: servit hoc Austro latus.
At qua nivosi patitur Aquilonis minas,
Euripus undas flectit instabilis vagas,
Septemque cursus volvit, et totidem refert,
Dum lassa Titan mergat Oceano juga.
Heic rupe celsa, nulla quam nubes ferit,
Annosa fulgent templa Cenaei Jovis.
Ut stetit ad aras omne votivum pecus,
Totumque tauris gemuit auratis nemus;
Spolium leonis sordidum tabo exuit,
Posuitque clavae pondus, et pharetra graves
Laxavit humeros: veste tunc fulgens tua,
Cana revinctus populo horrentem comam,
Succendit aras. Accipe has, inquit, focis
Non false messes genitor, et largo sacer
Splendescat ignis ture, quod Phoebum colens
Dives Sabaeis colligit truncis Arabs.
Pacata tellus, inquit, et coelum, et freta;
Feris subactis omnibus victor redii.
Depone fulmen. Gemitus in medias preces,
Stupente et ipso, cecidit. Hinc coelum horrido
Clamore complet. Qualis impressa fugax
Taurus bipenni vulnus et telum ferens,
Delubra vasto trepida mugitu replet;
Aut quale mundo fulmen emissum tonat;
Sic ille gemitus sidera et pontum ferit:
Et vasta Chalcis sonuit, et voces Cyclas
Excepit omnis. Hinc petrae Capharides,

lespont viennent se briser contre le promontoire de Capharée (1); un autre point est exposé à tous les souffles de l'Auster : celui-ci, réservé à toutes les menaces de l'aquilon, est entouré des torrens de l'Euripe, qui chaque jour y forme sept flux et sept reflux, jusqu'à ce que Phébus fatigué aille se plonger dans l'onde. Là, sur un rocher sourcilleux dont aucun nuage n'ose approcher, s'élève le temple antique de Jupiter Cénée : Hercule venait d'y conduire devant les autels tous les troupeaux qu'il avait voués à son père. Le bois sacré retentit sous les pieds de tant de taureaux aux cornes dorées. Le héros détache de ses épaules l'horrible dépouille du lion Némée; il dépose la pesante massue et le carquois chargé de flèches homicides; il se pare de ce vêtement brillant, ouvrage de vos mains, et, mettant sur sa tête en désordre une couronne de peuplier, il allume le feu sacré. O mon véritable père, s'écrie-t-il, reçois cette moisson d'encens, que l'Arabe, fidèle adorateur de Phébus, recueille dans les pierres de Sabée, et dont je fais briller la flamme sur ton autel. J'ai rendu, dit-il, le repos à la terre, au ciel, à la mer; et, vainqueur de tous les monstres, je viens t'adorer. Dépose un instant ta foudre.... En prononçant cette prière, il gémit, et lui-même est étonné de ce mouvement involontaire; il tombe, il remplit le ciel d'une clameur horrible. Semblable à un taureau qui, échappé des mains du sacrificateur, emporte avec lui la hache meurtrière et fait trembler de ses rugissements les voûtes du temple; ou plutôt, pareil à la foudre dont retentit l'univers, Hercule remplit le ciel et l'onde de ses gémissements. Le vaste Calpé, les Cyclades, les rochers de Capharée en retentissent, et tous les bois d'alentour répètent les cris déchirans d'Hercule. Nous le voyons pleurer : on croit que son ancienne fureur va reprendre son cours; tous ses esclaves prennent

Hinc omne voces reddit Herculeas nemus.
Flentem videmus. Vulgus antiquam putat
Rabiem redisse. Tunc fugam famuli petunt.
At ille vultus ignea torquens face,
Unum inter omnes quaerit et sequitur Lichan.
Complexus aras ille tremebunda manu,
Mortem metu consumsit, et parum sui
Poenae reliquit: dumque tremebundum manu
Tenuit cadaver: hac manu, hac, inquit, ferar
(O fata!) victus? Herculem perimit Lichas.
Ecce alia clades, Hercules perimit Lichan.
Facta inquinentur. Fiat hic summus labor.
In astra missus fertur, et nubes vago
Spargit cruore. Talis in coelum exsilit
Arundo, Getica visa dimitti manu;
Aut quam Sydon excussit: inferius tamen
Et tela fugient. Truncus in pontum cadit.
In saxa cervix: funus ambobus jacet.
Resistite, inquit: non furor mentem abstulit.
Furore gravius istud atque ira malum est.
In me juvat saevire: vix pestem indicat,
Et saevit. Artus ipse dilacerat suos,
Et membra vasta carpit avellens manu.
Exuere amictus quaerit. Hoc solum Herculem
Non posse, vidi. Trahere conatus tamen,
Et membra traxit. Corporis palla horridi
Pars est, et ipsam vestis immiscet cutem.
Nec causa dirae cladis in medio patet:

la fuite. Mais il n'en cherche qu'un seul d'entr'eux; il ne poursuit que le seul Lychas, en roulant dans sa tête ses yeux étincelans. Lychas de ses mains tremblantes embrassait l'autel, trop épouvanté pour éviter la mort et pour en sentir la douleur. Hercule tenant dans la main son cadavre encore palpitant, et l'élevant dans l'air... O ciel, s'écrie-t-il, voilà donc le vainqueur d'Hercule, et voilà un opprobre plus grand encore, Hercule qui tue Lychas! C'est ainsi que je déshonore ma gloire, et que je termine mes travaux!... Il dit, et lance dans les nues le malheureux, dont le sang retombe sur la terre. Telle, et moins rapide encore, la flèche lancée par le Gète et par le Crétois vole et se perd dans les airs: Lychas va retomber au loin au milieu des flots; sa tête se brise contre un rocher; et ses restes mutilés réposent en deux endroits divers.

Arrêtez, nous dit mon père, et ne fuyez plus; ce n'est pas la fureur qui me possède; un mal plus affreux me dévore, c'est contre moi seul que je veux porter mes coups... A peine il a prononcé ces mots qu'il se déchire horriblement les flancs, et que de ses mains cruelles il met tous ses membres en lambeaux. Il veut se dépouiller de sa tunique fatale; mais c'est la première fois que j'ai vu les efforts d'Hercule impuissans. Après de nouveaux efforts, il l'arrache cependant, cette affreuse tunique, mais il arrache en même temps ses membres: elle ne fait plus qu'une partie de son corps; elle est mêlée et confondue avec lui. On ignore la cause du venin qui le tue, mais il est la victime de cette cause inconnue; il n'y résiste plus. Tantôt dans la crise de sa douleur il va frapper la terre de son visage; tantôt il demande de l'eau; mais l'eau n'apaise pas ses tourmens. Il se traîne au rivage, il se plonge dans la mer; il ne saurait s'y soutenir: les mains de ses esclaves lui servent d'appui. O destinée cruelle, nous sommes un

Sed causa tamen est, vixque sufficiens malo.
Nunc ore terram languidus prono ferit;
Nunc poscit undas. Unda non vincit malum.
Fluctisona quaerit litora, et pontum occupat.
Famularis illum retinet errantem manus.
O sortem acerbam! fuimus Alcidae pares.
Nunc puppis illum litore Euboico refert,
Austerque lenis pondus Herculeum rapit.

DEJANIRA.

Destituit animus membra, nox oculos premit.
Quid, anime, cessas? quid stupes factum scelus?
Natum reposcit Juppiter, Juno aemulum.
Reddendus orbi est. Quod potest reddi, exhibe.
Eat per artus ensis exactus meos.
Sic, sic agendum est. Tam levis poenas manus
Tantas reposcit? tolle fulminibus, socer,
Nurum scelestam. Nec levi telo manus
Armetur. Illud fulmen exsiliat polo,
Quo, ni fuisset genitus Alcides tibi,
Hydram cremasses; pestem ut insolitam feri,
Et ut noverca pejus irata malum.
Emitte telum, quale in errantem prius
Phaethonta missum est. Perdidi erepto Hercule
Et ipsa populos. Quid rogas telum Deos?
Jam parce socero. Conjugem Alcidae necem
Optare pudeat. Haec erit voto manus:
A me petatur. Occupa ferrum ocius.
Cur deinde ferrum? quidquid in mortem trahit,

stant aussi forts qu'Hercule. Maintenant une simple barque porte sur l'Eubée, le vent le plus léger l'entraîne !

DÉJANIRE.

Mon ame abandonne mon corps, et la nuit couvre mes eux.. Je reste interdite! Mais pourquoi cette stupeur après cet orrible attentat? Jupiter me redemande son fils, Junon me redemande son émule : rendons Hercule à l'univers ; rendons-ui du moins tout ce que nous pouvons de ce héros : enfonçons e fer dans mon coupable sein. Oui, je le veux... Mais quoi, une nain aussi faible que la mienne pourrait venger un si grand rime ! O Jupiter, saisis plutôt ta foudre, et frappe ton indigne ru : ne choisis pas un de tes traits vulgaires ; prends celui vec lequel, s'il n'y avait pas eu d'Alcide, tu aurais renversé 'hydre de Lerna ; punis un monstre furieux, plus cruel qu'une narâtre en fureur ; lance sur moi la foudre qui précipita du ciel Phaëton. En causant la perte d'Hercule j'ai causé celle de ous les peuples. Pourquoi demander ma mort aux dieux ? Épargnons cette peine à mon beau-père. La femme d'Hercule loit rougir de mendier le trépas. Remplissons nous-mêmes ce ministère; c'est ma propre main qui doit frapper... Saisissons ce fer. Pourquoi même le fer ! tout ce qui donne la mort n'est-il pas une arme suffisante ? Je me précipiterai de la cime de ce rocher, ou bien je choisirai cet Oéta, cet Oéta lui-même qui voit reparaître les premiers rayons du jour : c'est de là que

Erroris est hoc omne, quodcunque est, nefas.
Haud est nocens, quicunque non sponte est noce

DEJANIRA.

Quicunque fato ignoscit, et parcit sibi,
Errare meruit. Morte damnari placet.

NUTRIX.

Nocens videri, qui mori quaerit, cupit.

DEJANIRA.

Mors innocentes sola deceptos facit.

NUTRIX.

Titana fugies?

DEJANIRA.

Ipse me Titan fugit.

NUTRIX.

Vitam relinques misera?

DEJANIRA.

At Alciden sequar.

NUTRIX.

Superest, et auras ille coelestes trahit.

DEJANIRA.

Vinci Hercules cum potuit, hinc coepit mori.

NUTRIX.

Natum relinques, fataque abrumpes tua?

DEJANIRA.

Quamcunque natus sepelit, haec vixit diu.

NUTRIX.

Virum sequeris?

uite de votre erreur : jamais on n'est coupable quand on ı'a pas l'intention de l'être.

DÉJANIRE.

S'en prendre au destin et chercher à s'excuser, c'est s'approprier le crime de l'erreur. Je veux me condamner à la mort.

LA NOURRICE.

Celui qui court au-devant de la mort s'expose à paraître coupable.

DÉJANIRE.

La mort seule peut attester l'innocence de ceux qui se sont trompés.

LA NOURRICE.

Quoi ! Voulez-vous fuir le soleil ?

DÉJANIRE

Non : c'est le soleil lui-même qui me fuit.

LA NOURRICE.

Malheureuse princesse, et vous abandonneriez ainsi la vie !

DÉJANIRE.

C'est pour suivre Alcide.

LA NOURRICE.

Il vit ; il respire encore.

DÉJANIRE.

Il commence à mourir, puisqu'il a pu être vaincu.

LA NOURRICE.

Vous abandonneriez votre enfant, vous oseriez changer l'ordre du destin ?

DÉJANIRE.

Quand un fils ensevelit sa mère, elle a assez vécu.

LA NOURRICE.

Ne vaut-il pas mieux mourir avec un époux ?

DEJANIRA.

Praegredi castae solent.

NUTRIX.

Si te ipsa damnas, scelere te, misera, arguis.

DEJANIRA.

Nemo nocens sibi ipse poenas abrogat.

NUTRIX.

Multis remissa est vita, quorum error nocens,
Non dextra, fuerat. Fata quis damnat sua!

DEJANIRA.

Quicunque fata iniqua sortitus fugit.

NUTRIX.

Hic ipse Megaren nempe confixam suis
Stravit sagittis atque natorum indolem,
Lernaea figens tela furibunda manu.
Ter parricida factus ignovit tamen
Sibi. Nam furoris fonte Cyniphio scelus
Sub axe Libyco tersit, et dextram abluit.
Quo misera pergis? quid tuas damnas manus?

DEJANIRA.

Damnat meas devictus Alcides manus.
Placet scelus punire.

NUTRIX.

Si novi Herculem,
Aderit cruenti forsitan victor mali,
Dolorque fractus cedet Alcidae tuo.

DÉJANIRE.

Une femme chaste doit le précéder.

LA NOURRICE.

En vous donnant la mort vous vous rendez criminelle.

DÉJANIRE.

Non, un criminel ne se punit jamais lui-même.

LA NOURRICE.

On n'ôte jamais la vie pour une erreur à celui dont la main est toujours restée pure. Est-ce à nous de condamner notre destinée ?

DÉJANIRE.

Quand cette destinée est trop cruelle, il faut s'en affranchir.

LA NOURRICE.

Votre époux lui-même a fait tomber sous ses coups la vertueuse Mégare et ses enfants : il les a percés de ses flèches trempées dans le sang de l'hydre, et après ces trois parricides, il se fit grâce à lui-même, et se contenta d'aller se purifier de cette fureur impie à la source du Cyniphe, sous l'axe de la Lybie (2). Et vous, ô Déjanire, après un pareil exemple, vous condamnez encore vos mains.

DÉJANIRE.

C'est Hercule vaincu qui condamne mes mains criminelles. Encore une fois, je veux me punir de mon erreur.

LA NOURRICE.

Si je connais bien Hercule, il sortira vainqueur de ce mal cruel, et la douleur sera forcée de lui céder

DEJANIRA.

Exedit artus virus, ut fama est, hydrae,
Immensa pestis conjugis membra abstulit.

NUTRIX.

Serpentis illi virus enectae autumas
Haud posse vinci, qui malum et vivum tulit?
Elisit hydram, dente cum infixo stetit
Media palude victor, effuso obrutus
Artus veneno. Sanguis hunc Nessi opprimet,
Qui vicit ipsas horridas Nessi manus?

DEJANIRA.

Frustra tenetur ille, qui statuit mori.
Proinde lucem fugere decretum est mihi.
Vixit satis, quicunque cum Alcide occidit.

NUTRIX.

Per has aniles ecce te supplex comas,
Atque ubera ista paene materna obsecro,
Depone tumidas pectoris laesi minas,
Mortisque dirae expelle decretum horridum.

DEJANIRA.

Quicunque misero forte dissuadet mori,
Crudelis ille est. Interim poena est mori:
Sed saepe donum in pluribus veniae fuit.

NUTRIX.

Defende saltem dexteram, infelix, tuam,
Fraudisque facinus esse, non nuptae, sciant.

DEJANIRA.

Defendar illic. Inferi absolvent ream [3].

DÉJANIRE.

on dit qu'il est dévoré par le venin de l'hydre, et peste qu'on ne saurait arrêter consume tous ses ꞩ.

LA NOURRICE.

ꞩ-vous qu'il ne saura pas vaincre le venin du monstre plus, lui qui en a bravé les effets lorsqu'il n'était re tombé sous ses coups? Ne l'a-t-il pas écrasé au mi- narais de Lerna, lorsqu'il menaçait de déchirer son ır de sa dent empoisonnée? Alcide a vaincu avec la cilité le monstrueux Nessus; et le sang de Nessus cau- mort d'Hercule!

DÉJANIRE.

n vain qu'on retient à la vie ceux qui ont résolu d'en ı lumière m'est odieuse : mourir avec Alcide c'est ꞩz vécu.

LA NOURRICE.

s en conjure par ces cheveux blancs, par ce sein qui ue votre seconde mère, chassez de votre ame cette mpétueuse qui vous maîtrise et révoquez le cruel 'otre mort.

DÉJANIRE.

her un malheureux de mourir, c'est barbarie : si la ꞩouvent une punition, souvent aussi c'est une grace.

LA NOURRICE.

z-vous du moins auparavant, et qu'on sache que le d'Alcide est la suite d'une erreur, et non le crime de e.

DÉJANIRE.

ustifierai chez les mânes : les enfers m'absoudront;

A me ipsa damnor. Purget has Pluton manus,
Stabo ante ripas, immemor Lethe, tuas,
Et umbra tristis conjugem excipiam meum.
Sed tu, nigrantis regna qui torques poli,
Para laborem. Scelera quae quisque ausus est,
Hic vicit error. Juno non ausa Herculem est
Eripere terris. Horridam poenam para.
Sisyphia cervix cesset, et nostros lapis
Impellat humeros. Me vagus fugiat latex,
Meamque fallax unda deludat sitim.
Merui manus praebere turbinibus tuis,
Quaecunque regem Thessalum torques, rota.
Effodiat avidus hinc et hinc vultur fibras.
Vacat una Danais; has ego explebo vices.
Laxate manes: recipe me comitem tibi,
Phasiaca conjux: pejor haec, pejor tuo
Utroque dextra est scelere, seu mater nocens,
Seu dira soror es. Adde me comitem tuis,
Threicia conjux, sceleribus. Natam tuam,
Althaea mater, recipe: nunc veram tuam
Agnosce prolem. Quid tamen tantum manus
Vestrae abstulerunt? claudite Elysium mihi,
Quaecunque fidae conjuges nemoris sacri
Lucos tenetis. Si qua respersit manus
Viri cruore, nec memor castae facis
Stricto cruenta Belias ferro stetit,
In me suas agnoscat et laudet manus.
In hanc abire conjugum turbam libet.

mais je me condamne moi-même; c'est à Pluton de purifier mes mains. J'irai donc m'établir sur tes rives, ô Léthé qui nous ôtes le souvenir de cette vie; c'est là que mon ombre triste attendra mon époux. Prépare mon supplice, ô toi, redoutable souverain qui régis ce noir empire. Mon erreur a fait plus de mal que les grands crimes : Junon n'a pas osé ravir Hercule à la terre.... Prépare-moi, ô Pluton, un supplice horrible; que Sisyphe se repose, que son rocher pèse sur mes épaules; plonge-moi dans cette onde fugitive qui trompe éternellemens la soif; j'ai mérité d'être attachée sur cette roue fatale dont les tourbillons rapides entraînent sans fin le roi de Thessalie (3); que l'insatiable vautour déchire mes entrailles. Il manque une Danaïde (4), je tiendrai sa place. O mânes, laissez-moi passer au milieu de vous : reine du Phase (5), prends-moi pour ta compagne : ma main, ô mère impie autant que dénaturée, ma main est plus cruelle que la tienne. Prends-moi pour la complice de tes crimes, ô barbare reine (6) de la Thrace. O Althée ma mère (7), reçois ta fille et reconnais ton sang. O femmes coupables, qui de vous commit un aussi énorme crime que le mien? Et vous, épouses fidèles, fermez-moi les bocages sacrés de l'Élysée, confiés à votre garde. S'il est aux enfers des femmes teintes du sang de leurs époux, des Béliades qui aient inhumainement éteint le flambeau nuptial, qu'elles viennent reconnaître en moi leur émule, et louer cet exploit de ma main! c'est à de pareilles femmes que je dois me réunir : encore trembleront-elles de l'excès de ma cruauté

O invincible époux, mon cœur est innocent, ma main seule est coupable. O crédulité fatale, ô perfide Nessus! En voulant ravir ce grand héros à ma rivale, c'est à moi que je l'ai ravi. O soleil, fuis ma présence : douce lumière qui luis

Sed et illa fugiet turba tam diras manus.
Invicte conjux, innocens animus mihi,
Scelesta manus est. Pro nimis mens credula,
Pro Nesse fallax! atque semiferi doli!
Auferre cupiens pellici, eripui mihi.
Recede, Titan; tuque, quae blanda tenes
In luce miseros, vita: cariturae Hercule
Lux vilis ista est. Exigam poenas tibi,
Reddamque vitam. Fata an extendo mea?
Mortemque conjux ad tuas servo manus?
Virtusne superest aliqua, et armatae manus
Intendere arcum tela missurum valent?
An arma cessant, teque languenti manu
Non audit arcus? si potest letum dare,
Animose conjux, dexteram exspecto tuam.
Mors differatur. Frange ut insontem Licham;
Alias in urbes sparge; et ignotum tibi
Emitte in orbem. Perde, ut Arcadiae nefas,
Et quidquid aliud restitit: ab illis tamen,
Conjux, redisti.

HYLLUS.

Parce jam, mater, precor.
Ignosce fatis. Error a culpa vacat.

DEJANIRA.

Si vera pietas, Hylle, quaerenda est tibi,
Jam perime matrem. Pavida quid tremuit manus?
Quid ora flectis? hoc erit pietas scelus.
Ignave, dubitas? Herculem eripui tibi.

encore aux malheureux, tu m'es devenue odieuse; j'ai perdu mon Hercule. O mon époux! veux tu que je te venge, que je termine ma vie, ou que je prolonge ma destinée? Faut-il réserver à ton bras le soin de me donner la mort? En aurait-il la force; pourrait-il tendre encore ton arc redoutable? Tes armes se reposent maintenant, tes mains languissent, ton arc reste détendu. Ah! si tu peux encore me donner le trépas, cher époux, j'attends ce bienfait de ton bras courageux: ce n'est que dans cet espoir qu'il m'est permis de différer de mourir. Brise-moi comme l'innocent Lychas, disperse mes membres au milieu des villes, lance-moi dans un monde inconnu à toi-même, déchire-moi comme tu déchiras le sanglier du Ménale et tous les monstres qui osèrent te résister, et qui tombèrent sous tes coups.

HYLLUS.

Faites-vous grâce à vous-même, ô ma mère, et pardonnez au destin : l'erreur n'est pas un crime.

DÉJANIRE.

O mon cher Hyllus, au nom de la piété filiale, immole ta mère...... Pourquoi ta main tremble-t-elle? pourquoi tes yeux évitent-ils les miens? Ton crime, ô mon enfant, sera une vertu. Tu balances encore, trop timide Hyllus? N'est-ce pas moi qui t'enlève Hercule, n'est-ce pas ma main

Haec, haec perimit dextra, cui debes patri
Avum Tonantem. Majus eripui decus,
Quam in luce tribui. Si tibi ignotum est nefas,
A matre disce. Seu tibi jugulo placet
Mersisse ferrum, sive maternum libet
Invadere uterum, mater intrepidum tibi
Praebebit animum. Non erit totum scelus
A te peractum. Dextera sternar tua,
Sed mente nostra. Natus Alcidae times?
Ita nulla peragas jussa, nec frangens mala
Erres per orbem, si qua nascetur fera,
Referas parentem. Dexteram intrepidam para.
Patet ecce plenum pectus aerumnis. Feri.
Scelus remitto: dexterae parcent tuae
Eumenides ipsae. Verberum crepuit sonus.
Quaenam ista torquens angue vipereo comam
Temporibus atras squallidis pinnas quatit?
Quid dira me flagrante persequeris face,
Megaera? poenas poscit Alcides: dabo.
Jamne inferorum, Diva, sedere arbitri?
Sed ecce, diras carceris video fores.
Quis iste saxum immane detritis gerit
Jam senior humeris? ecce, jam vectus lapis
Quaerit relabi: membra quis praebet rotae?
Heic ecce pallens dira Tisiphone stetit,
Causam poposcit. Parce verberibus, precor,
Megaera, parce; sustine Stygias faces.
Scelus est amoris. Sed quid hoc? tellus labat

qui te prive d'un héros qui t'a donné Jupiter pour aïeul? La gloire que je t'ai ravie est plus que la vie que tu as reçue de moi; si le crime est étranger à ton cœur, apprends-le de ta mère. Soit que tu veuilles plonger un fer dans ma gorge, soit que tu préfères de me percer le sein, ta mère intrépide se présente à tes coups : le crime n'en retombera pas tout entier sur toi; je serai renversée par ta main ; mais mon cœur sera ton complice.... Fils d'Alcide, tu trembles! Puisse-tu n'être pas subordonné aux ordres d'un nouvel Eurysthée, ni forcé d'aller détruire les monstres dans toute l'étendue de l'univers; et puisse-tu seulement, lorsque quelque monstre se présentera sous tes coups, ne pas dégénérer d'Hercule!... Dispose, ô mon enfant, ta courageuse main : voici mon sein que déchirent mes peines ; je l'offre tout entier à tes coups; frappe, je t'affranchis du crime : les Euménides t'en affranchissent elles-mêmes. J'entends retentir leurs fouets vengeurs. Quelle est donc celle-là dont la chevelure est si horriblement hérissée de vipères qui retombent sur ses tempes livides? C'est toi, implacable Mégère : mais pourquoi me poursuivre avec cette torche brûlante? Hercule veut être vengé, il le sera. Dis-moi, déesse, les juges des enfers sont-ils assis à leur tribunal pour me condamner?.. Je vois s'ouvrir devant-moi les portes de la prison infernale.... Quel est ce vieillard dont l'épaule usée porte un si énorme rocher? ce rocher posé à peine sur le malheureux cherche à retomber. Et celui-ci qui présente ses membres pour être attaché sur cette vaste roue, quel est-il!.... L'affreuse Tisyphone est là debout devant moi : elle m'interroge.... O Mégère, épargne, épargne-moi tes coups cruels; détourne tes torches dévorantes : mon crime est le crime de l'amour..... Mais quel nouveau prodige! La terre tremble : j'entends crier les toits de ce palais prêt à s'écrouler... D'où

Et aula tectis crepuit excussis. Minax
Unde iste coetus? totus in vultus meos
Decurrit orbis, hinc et hinc populi fremunt,
Totusque poscit vindicem mundus suum.
Jam parcite, urbes. Quo fugam praeceps agam?
Mors sola portus dabitur aerumnis meis.
Testor nitentis flammeam Phoebi rotam,
Superosque testor. Herculem terris adhuc
Moritura linquo.

HYLLUS.

Fugit attonita. Hei mihi!
Peracta jam pars matris est: statuit mori.
Nunc nostra superest, mortis auferre impetum.
O misera pietas! si mori matrem vetas,
Patri es scelestus. Si mori pateris tamen,
In matre peccas. Surgit hinc illinc nefas.
Inhibenda tamen est. Pergam, et eripiam scelus.

ient cette assemblée tumultueuse et menaçante ? Tout l'univers a les yeux fixés sur moi ; les peuples frémissent, le monde me redemande son vengeur. O nations indignées, faites-moi grâce. O[illegible]ai-je ? La mort est mon seul asile, le seul remède à m[illegible]aux. J'en atteste cette roue brûlante du soleil qui m'éclaire ; j'en atteste tous les autres dieux ; avant la mort d'Hercule j'aurai quitté la terre. (*Elle fuit.*)

HYLLUS.

Elle nous échappe au milieu de cet horrible transport. Que je suis malheureux ! Ma mère veut mourir : elle remplit sa tâche ; c'est à moi de remplir la mienne en empêchant sa mort..... O piété filiale, tu causes mes tourments ! Si je conserve les jours de ma mère, tu me rends coupable envers mon père ; si je la laisse mourir, je suis envers ma mère un fils barbare et dénaturé : le crime m'environne des deux côtés... Sauvons ma mère cependant ; c'est un crime du moins que j'empêcherai.

SCENA III.

CHORUS.

VERUM est, quod cecinit sacer
Thressae sub Rhodopes jugis,
Aptans Pieriam chelyn,
Orpheus, Calliopae genus:
Aeternum fieri nihil.
Illius stetit ad modos
Torrentis rapidi fragor,
Oblitusque sequi fugam
Amisit liquor impetum:
Et dum fluminibus mora est,
Defecisse putant Geten
Hebrum Bistones ultimi.
Advexit volucrem nemus,
Et silva residens venit;
Aut si quae aera pervolat,
Auditis vaga cantibus
Ales deficiens cadit.
Abrupit scopulos Athos,
Centauros obiter ferens;
Et juxta Rhodopen stetit
Laxata nive cantibus.
Et quercum fugiens suam,

SCÈNE III.

CHŒUR DE JEUNES FILLES DE TRACHINE.

C'est une grande vérité que célébra jadis dans ses vers divins Orphée, brillant fils de la muse Calliope, lorsqu'il faisait retentir la cime du Rhodope des harmonieux accords de sa lyre, que rien ne devenait éternel en ce monde. A ces accens du chantre sacré, les torrens rapides se taisaient; les flots oubliant leur marche naturelle, perdaient leur impétuosité, et le charme qui les retenait faisait croire aux Bistoniens lointains que la source de l'Hèbre avait tari chez les Gètes. Les forêts amenaient à l'amant d'Eurydice les oiseaux perchés sous leur feuillage ; et tous ceux encore qui voltigeaient dans les airs venaient tomber à ses pieds. L'Athos, marchant à sa rencontre, abaissait ses rochers avec les Centaures errant sur leur cime; il s'approchait du Rhodope pour entendre, et, aux sons enchanteurs de la lyre d'Orphée, les neiges semblaient se fondre. La Dryade quittait son chêne chéri pour ce chantre séducteur. Les animaux féroces abandonnaient même leurs retraites; le lion de Marmarique restait au milieu des troupeaux qui ne le craignaient plus; les daims étaient intrépides

Ad vatem properat Dryas,
Ad cantus veniunt suis
Ipsae cum latebris ferae.
Juxtaque impavidum pecus
Sedit Marmaricus leo,
Nec damae trepidant lupos,
Et serpens latebras fugit,
Tunc oblita veneni.
Quin per Taenarias fores
Manes cum tacitos adit,
Moerentem feriens chelyn
Cantu Tartara flebili
Et tristes Erebi Deos
Movit; nec timuit Stygis
Juratos superis lacus.
Haesit non stabilis rota
Victo languida turbine.
Increvit Tityi jecur,
Dum cantus volucres tenet.
Audito quoque navita
Inferni ratis aequoris
Nullo remigio venit.
Tunc primum Phrygius senex
Undis stantibus immemor
Excussit rabidam sitim,
Nec pomis adhibet manus:
Sed cum linqueret inferos
Orpheus carmina fundens;
Et vinci lapis improbus,
Et vatem potuit sequi.
Consumtas iterum Deae

l'aspect des loups ; les serpens attirés par la même vertu, t oubliant leur venin, venaient ramper aux pieds d'Orphée.

Et quand le fils de Calliope descendit au Ténare et chez les mânes taciturnes, il attendrit par le son de sa lyre plaintive l'inflexible Tartare, et les tristes dieux de l'Érèbe. Il ne craignit point le Styx que rédoutent les plus grandes divinités. Il arrêta pour la première fois les rapides tourbillons de la roue d'Ixion ; il donna aux entrailles de Tityus le temps de renaître. L'infernal nocher, ravi de tant d'harmonie, revint au rivage sans aviron. Le vieux tyran de la Phrygie oublia la soif qui le tourmentait, il cessa de porter la main aux fruits qui l'entourent.

Lorsque ce chantre ravissant, dont l'harmonie victorieuse domptait la dureté des pierres et les forçait de le suivre, sortit des enfers, les Parques qui avaient achevé la trame d'Eurydice recommencèrent à filer pour elle. Mais lorsqu'oubliant l'ordre de Pluton, et ne pouvant croire que son Eurydice lui était rendue, Orphée eut regardé derrière lui, il perdit tout le prix de ses chants ; il perdit sans retour son Eurydice, à laquelle il avait rendu une seconde vie.

14. 15

Supplent Euridyces colos :
Sed dum respicit immemor,
Nec credens sibi redditam
Orpheus Eurydicen sequi,
Cantus praemia perdidit.
Quae nata est iterum, perit.
Tunc solamina cantibus
Quaerens, flebilibus modis
Haec Orpheus cecinit Getis :
Leges in superos datas,
(Et qui tempora digerens
Quatuor praecipitis Deus
Anni disposuit vices)
Nulli non avidas colo
Parcas stamina nectere.
Quod natum est, poterit mori.
Vati credere Thracio
Devictus jubet Hercules
Jam jam legibus obrutis
Mundo cum veniet dies ;
Australis polus obruet
Quidquid per Libyam jacet,
Et sparsus Garamas tenet.
Arctous polus obruet,
Quidquid subjacet axibus,
Et siccus Boreas ferit.
Amissum trepidus polo
Titan excutiet diem.
Coeli regia concidens
Ortus atque obitus trahet.
Atque omnes pariter Deos

Alors cherchant sur sa lyre quelque adoucissement à ses maux cruels, il chanta aux Gètes ces mots plaintifs :

« Les lois imposées aux humains sont inviolables : le dieu « qui partage l'année en quatre saisons qui se précipitent, « remet aussi le fil de nos jours aux Parques, impatientes d'en « trancher le cours : tout ce qui naît doit mourir. »

Hercule vaincu nous ordonne d'en croire Orphée. Le monde lui-même mourra un jour, lorsque les lois de son accord seront brisées. Le pôle austral écrasera toute la Lybie, tous les Garamantes; le pôle glacial abîmera tout ce qu'il domine, tout ce qui est sous l'empire de Borée. Le soleil tremblant détachera sa lumière du ciel. Le ciel tombera lui-même, et entraînera dans sa ruine, du couchant à l'aurore, le reste de l'univers. Une mort particulière anéantira tous les dieux avec le chaos : enfin la mort elle-même deviendra sa propre victime.

Mais alors, dans quel lieu le monde sera-t-il plongé? Est-ce l'abîme du Tartare qui recevra les cieux? ou cet espace immense qui s'étend de la terre au firmament, sera-t-il assez

Perdet mors aliqua, et chaos.
Et mors fata novissima
In se constituet sibi.
Quis mundum capiet locus?
Discedet via Tartari,
Stratis ut pateat polis?
An quod dividit aethera
A terris spatium, sat est
Et mundi nimium malis?
Quis tantum capiet nefas
Fati? quis superis locus
Pontum, sidera, Tartara,
Regna unus capiet tria?
Sed quis non modicus fragor
Aures attonitas movet?
Est, est Herculeus sonus.

vaste pour contenir les ruines du monde ? Qui recueillera cette grande conquête du destin ? Où seront les dieux ? Quel monarque possédera l'Océan, les astres, les enfers (1) ?.... Mais qu'entends-je ? un bruit épouvantable vient frapper nos oreilles étonnées.... Ah ! c'est le tumulte ordinaire d'Hercule qui se met en marche.

ACTUS IV.

SCENA PRIMA.

HERCULES, CHORUS.

HERCULES.

CONVERTE, Titan clare, anhelantes equos,
Emitte noctem. Pereat hic mundo dies,
Quo moriar. Atra nube inhorrescat polus.
Obsta novercae. Nunc, pater, caecum chaos
Reddi decebat, hinc et hinc compagibus
Ruptis uterque debuit frangi polus.
Quid parcis astris? Herculem amittis, pater.
Nunc partem in omnem, Juppiter, specta poli,
Ne quis gigas Thessalica jaculetur juga,
Et fiat Othrys pondus Encelado leve.
Laxabit atri carceris jam jam fores
Pluton superbus. Vincula excutiet patri,
Coelumque reddet. Ille, qui pro fulmine
Tuisque facibus natus in terris eram,
At Styga revertor. Surget Enceladus ferox;
Mittetque, quo nunc premitur, in superos onus.
Regnum omne, genitor, aetheris dubium tibi
Mors nostra faciet. Antequam spolium tui
Coelum omne fiat, conde me tota, pater,
Mundi ruina. Frange, quem perdis, polum.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, LE CHŒUR.

HERCULE.

O RADIEUX Titan, arrête tes coursiers impétueux, fais place à la nuit, ne permets pas que le jour où je dois mourir puisse éclairer l'univers ; mais que le ciel se couvre des plus épaisses ènèbres ; empêche ma marâtre de voir ma misère. O mon ère, replonge le monde dans le cahos ; ébranle les deux ôles, brise les liens qui les unissent; que le ciel et la terre oient confondus. Quand Hercule périt, faut-il épargner les stres ? Veille au moins dans toute l'étendue du firmament, e peur que les géans ne lancent encore contre toi les monts e Thessalie ; qu'Encelade ne se dégage de l'Otrys qui l'opresse ; que le superbe Pluton n'ouvre les prisons des enfers our délivrer Saturne et lui rendre le ciel. Moi, qui ne parus ur la terre que pour seconder ta foudre et défendre tes droits, suis forcé de retourner sur les bords du Styx ! Bientôt le rieux Encelade va reparaître ; il va lancer contre les dieux poids énorme qui l'accable. O mon père, ma mort exporа ta puissance aux plus grands périls. Avant qu'on te rasse le ciel, ensevelis-moi donc sous les ruines du monde, et rise en éclats l'axe sur lequel il repose.

CHORUS.

Non vana times, nate Tonantis,
Jam Thessalicam Pelion Ossam
Premet; et Pindo congestus Athos
Nemus aethereis inseret astris.
Vincet scopulos inde Typhoeus,
Et Tyrrhenam feret Inarimen.
Feret AEtnaeos inde caminos
Scindetque latus montis aperti,
Nondum Enceladus fulmine victus.
Jam te coeli signa sequentur.

HERULES.

Ego, qui relicta morte, contemta Styge,
Per media Lethes stagna cum spolio redii,
Cum paene trepidis excidit Titan equis:
Ego, quem Deorum regna senserunt tria,
Morior: nec ullus per meum stridet latus
Transmissus ensis: haud meae telum necis
Saxum est, nec instar montis abrupti latus,
Aut totus Othrys; non truci rictu Gyges
Pindo cadaver obruit toto meum:
Sine hoste vincor: quodque me torquet magis,
(O misera virtus!) summus Alcidae dies
Nullum malum prosternit. Impendo, hei mihi,
In nulla vitam facta. Pro mundi arbiter,
Superique, quondam dexterae testes meae!
Pro cuncta tellus, Herculis vestri placet
Mortem perire? dirus o nobis pudor!

LE CHŒUR.

Fils de Jupiter, votre crainte n'est pas vaine : on verra
:ore le Pélion sur l'Ossa ; on verra l'Athos, entassé sur le
ıde, porter ses forêts jusqu'aux astres. Typhée rejettera les
:hers sous lequels il gémit et saisira Inarime (2) dans ses
ıs énormes ; Encelade, que la foudre n'a qu'imparfaitement
ncu, emportera avec lui tous les feux de l'Etna dont il
ra brisé les flancs. Pour vous, vous entraînerez les astres du
l dans votre chute.

HERCULE.

Ainsi après avoir vaincu la mort, bravé le Styx, rapporté les
pouilles infernales du Léthé; après avoir épouvanté les cour-
:rs du soleil de l'aspect de Cerbère, et répandu ma gloire
ıns les trois empires des dieux, je meurs, non par le fer, non
ır la chute d'une montagne, de l'Otrys tout entier ; ce n'est
ıs un géant au visage affreux qui m'enterre sous le Pinde ;
meurs sans être vaincu par aucun ennemi ; et, ce qui
:sespère le plus ma vertu malheureuse, Alcide ne détruit
ıcun monstre en expirant, et son dernier jour ne sauve la
e à nul mortel ! Vous voulez donc, ô dieux du ciel, si sou-
nt témoins de mon courage, vous voulez, ô terre, que la
ort d'Hercule soit perdue pour le monde ! Quelle honte
ur moi, quelle tache à ma gloire ! J'expire de la main d'une
mme, après avoir terrassé tant de géans ! Si le destin me
ndamnait à cette mort déshonorante, et si c'était pour cela
ıe la Parque conduisait ses fuseaux, j'aurais pu mourir de
main de Junon ; du moins c'est une déesse ; ou si les dieux
e voulaient pas m'accorder tant de faveur, que ne m'ont-ils

O turpe fatum! femina Herculeae necis
Auctor feretur : auctor Alcides quibus?
Invicta si me cadere feminea manu
Voluere fata, perque tam turpes colos
Mea mors cucurrit, cadere potuissem, hei mihi,
Junonis odio : feminae caderem minis,
Sed coelum habentis. Si nimis, Superi, fuit,
Scythico sub axe genita domuisset meas
Vires Amazon. Feminae cujus manu
Junonis hostis vincor? hinc gravior tui,
Noverca, pudor est. Quid diem hunc laetum vocas
Quid tale tellus genuit iratae tibi?
Mortalis odia femina excessit tua.
Adhuc ferebas esse te Alcidae imparem.
Victa es duobus : pudeat irarum Deos.
Utinam meo cruore satiasset suos
Nemeaea rictus pestis! aut centum anguibus
Vallatus hydram tabe pavissem mea!
Utinam fuissem praeda Centauris datus!
Aut inter umbras victus, aeterno miser
Saxo sederem, spolia cum traxi ultima
Fato stupente. Nunc ab inferna Styge
Lucem recepi; Ditis evici moras.
Ubique me mors fugit, ut leto inclito
Fortis carerem. O ferae victae, o ferae!
Non me triformis sole conspecto canis
Ad Styga reduxit. Non sub Hesperio polo
Ibera vicit turba pastoris feri;

laissé tomber sous les coups de la belliqueuse héroïne du Thermodon ! L'ennemi de Junon devait-il être la victime d'une faible mortelle ! Junon, cruelle marâtre, ma mort est une honte pour toi, bien loin d'être un triomphe : ta haine contre moi surpassait tous les monstres que la terre enfante, et voilà qu'une femme mortelle est plus forte que ta haine. Tu te croyais inférieure au seul Alcide, et tu es vaincue encore par Déjanire. Ah ! que les dieux rougissent enfin de leur colère.

Pourquoi le monstre de Némée ne s'est-il pas rassasié plutôt de tout mon sang ? que n'ai-je été la pâture de l'hydre armée de cent têtes vénéneuses, ou la proie des Centaures cruels ; que ne m'a-t-on enchaîné dans les enfers à quelque éternel rocher, lorsque traînant ses dépouilles sur la terre, j'étonnai le destin par mon audace ! Je revis le jour alors de l'extrémité du Styx : la mort a reculé devant moi ; mais elle ne m'a fui partout que pour m'ôter la gloire de finir avec courage.

O monstres, monstres que j'ai vaincus ! Le chien infernal ne put m'entraîner avec lui dans l'Érèbe quand je lui montrai le soleil ; tous les pasteurs de l'Ibérie ne purent me vaincre, lorsque j'abattis sous leurs yeux le féroce Géryon ; les deux serpens de mon berceau ne m'arrachèrent pas la vie : hélas ! je n'ai pu mourir d'une mort, qui tant de fois m'eût été

Non gemina serpens. Perdidi mortem, hei mihi,
Toties honestam. Titulus extremus quis est?

CHORUS.

Viden', ut laudis conscia virtus
Non Lethaeos horreat amnes?
Pudet auctoris, non morte dolet.
Cupit extremum finire diem
Vasta pressus mole gigantum,
Et montiferum Titana pati,
Rabidaeque necem debere ferae.
Si tua causa est miseranda necis,
Quod nulla fera est, nullusque gigas,
Jam quis dignus necis Herculeae
Superest auctor, nisi dextra tui?

HERCULES.

Heu qualis intus scorpios, quis fervida
Plaga revulsus cancer infixus meas
Urit medullas? sanguinis quondam capax
Tumidi jecur pulmonis arentes fibras
Distendit: ardet felle siccato jecur,
Totumque lentus sanguinem avexit vapor.
Primam cutem consumsit, hinc aditus nefas
In membra fecit, abstulit costis latus,
Exedit artus penitus, et totas malum
Hausit medullas. Ossibus vacuis sedet.
Nec ossa durant ipsa, sed compagibus
Discussa ruptis mole collapsa fluunt.
Defecit ingens corpus, et pesti satis

›rieuse! Est-ce là le dernier titre qui devait mettre le com-
ƨ à ma gloire.

LE CHOEUR.

Voyez-vous comme la véritable vertu n'a nulle frayeur du
ɔ de l'oubli? Ce qui désole ce héros, ce n'est pas la mort;
ɘst la main qui la donne. Il serait heureux de finir sous les
ups d'un géant, d'être écrasé sous un Titan monstrueux,
devoir son trépas à quelque animal féroce. (*A Hercule.*)
il vous paraît dur de ne pas expirer sous un monstre ou
us quelque Titan, pouvez-vous, ô Hercule tomber sous une
ain plus glorieuse que la vôtre?

HERCULE (*sentant redoubler la force de son mal*).

Hélas! quel scorpion, quel cancer attaché à mes entrailles
ıe déchire et me dévore! Mon foie qui par sa capacité re-
ɘnait tout mon sang agité, détend les fibres arides de mon
oumon; il est brûlant sous le fiel desséché; une vapeur
ɘnte pompe toute ma substance; ma première pellicule
st déjà consumée, et le poison se fraie un passage dans
ɔus mes membres. O douleur! mon poumon se détache
e mes côtes; le venin cruel déchire mes articulations; il at-
ire toute la moelle de mon corps, il s'établit dans mes os
rivés de l'humidité vivifiante: mes os eux-mêmes perdent
ɘur consistance; il se résôlvent et se fondent; mes nerfs sont
ɔmpus; mon corps dans toute sa hauteur tombe en défail-
ınce: tous les membres d'Hercule ne suffisent pas aux ra-
ıges de cette peste détestable. O supplice, supplice intolé-

Herculea non sunt membra. Pro, quantum est malum
Quod esse vastum fateor? o dirum nefas!
En cernite, urbes, cernite ex illo Hercule
Quid jam supersit. Herculem agnoscis, pater?
Hisne ego lacertis spolia Nemeaei mali
Elisa pressi? tensus hac arcus manu
Astris ab ipsis detulit Stymphalidas?
His ego citatam gressibus vici feram,
Radiante clarum fronte gestantem caput?
His fracta Calpe manibus elisit fretum?
His tot ferae, tot scelera, tot reges jacent?
His mundus humeris sedit? haec moles mea est?
Haecne illa cervix? has ego opposui manus
Coelo ruenti? cujus, o, custos manu
Trahetur ultra Stygius? o, vires prius
In me sepultae! quid patrem appello Jovem?
Quid per Tonantem vindico coelum mihi?
Jam jam meus credetur Amphitryon pater.
Quaecunque pestis viscere in nostro lates,
Procede. Quid me vulnere occulto petis?
Quis te sub axe frigido pontus Scythes,
Quae pigra Tethys genuit, aut Maurum premens
Ibera Calpe litus? o dirum malum!
Utrumne serpens squallidum crista caput
Vibrans? an aliquod est mihi ignotum malum?
Numquid cruore es genita Lernaeae ferae?
An te reliquit Stygius in terris canis?
Omne es malum, nullumque. Quis vultus tibi est?

able ! ô nations de la terre, regardez, voyez ce qui reste 'Alcide ! Maître du tonnerre, en cet état reconnaissez-vous otre fils ? Ce sont donc là ces bras qui ont écrasé le lion de émée, ces mains qui ont percé dans les astres les oiseaux du tymphale, ces pieds qui ont atteint cette biche rapide et si rillante par l'argent de ses jambes et de son front; cette force ictorieuse qui sépara pour jamais le Calpé de l'Abyda, et ous qui périrent tant d'animaux féroces, tant de monstres, ant de tyrans; ces épaules sur lesquelles le monde se reposa, ette taille imposante, cette tête, enfin celui qui arrêta la hute du ciel, et traîna sur la terre le gardien du Tartare !...

O forces protectrices du monde, vous voilà donc ensevelies ans mon corps ! Pourquoi nommer encore Jupiter mon ère, et demander le ciel à ce titre ? Je ne suis plus que le ils d'Amphitryon.

Peste ennemie, qui te caches dans mes entrailles, montreoi : pourquoi m'attaquer dans les ténèbres; qui a pu t'engenrer ? ô poison exécrable, est-ce l'Euxin de Scythie sous l'axe lacé du monde ? est-ce l'onde croupissante de Téthys ? est-ce e Calpé de l'Ibère qui presse les rives des Maures ? est-ce uelque serpent livide à la crête et au dard menaçans ? est-ce e sang du monstre de Lerna ? est-ce l'écume du chien infernal ? Assemblage de tous les maux, vil ennemi qui te caches, uelle est ta forme enfin ? Que je sache du moins ce qui me onne la mort. Quelque cruel, quelque terrible que tu sois, u tremblerais de te montrer à mes yeux. Dis-moi quelle puisance t'a placé au milieu de mes entrailles ?... Voilà que ma main touche mes viscères découvertes et dépouillées, et le mal s'enfonce encore plus avant. O douleur aussi forte qu'Hercule !... D'où viennent ces pleurs qui inondent mes joues ? Je n'avais jamais connu les larmes, mon visage invincible les

Concede saltem scire, quo peream malo.
Quaecunque pestis, sive quaecunque es fera,
Palam timeres. Quis tibi in medias locum
Fecit medullas? ecce, dirupta cute
Viscera manus detexit, ulterior tamen
Inventa latebra est. O malum simile Herculi!
Unde iste fletus? unde in has lacrimae genas?
Invictus olim vultus et nunquam malis
Lacrimas suis praebere consuetus (pudet!)
Jam flere didicit. Quis dies fletum Herculis,
Quae terra vidit? siccus aerumnas tuli.
Tibi illa virtus, quae tot elisit mala,
Tibi cessit uni. Primo, et ante omnes mihi
Fletum abstulisti. Durior saxo horrido
Et chalybe vultus, et vaga Symplegade,
Rictus meos infregit, et lacrimam extulit.
Flentem, gementem, summe pro rector poli,
Me terra vidit. Quodque me torquet magis,
Noverca vidit. Urit ecce iterum fibras,
Incaluit ardor. Unde nunc fulmen mihi?

CHORUS.

Quid non possit superare dolor?
Quondam Getico durior AEmo,
Nec Parrhasio lentior axe,
Saevo cessit membra dolori;
Fessumque movens per colla caput
Latus alterno pondere flectit.
Fletum virtus saepe resorbet.
Sic Arctoas laxare nives,
Quamvis tepido sidere Titan
Non tamen audet, vincitque faces
Solis adusti glaciale jubar.

connaît : j'en rougis. Moi, verser des pleurs ! quel jour, quel climat vit jamais une pareille faiblesse dans Hercule ? j'ai toujours contemplé d'un œil sec tous les malheurs de la vie. Mal affreux, tu triomphes d'un courage qui triompha de tout : toi seul tu m'as fait répandre mes premières larmes. Par toi, mon visage, plus dur qu'un rocher, plus dur que l'acier et que les Symplégades, a vu ses muscles fléchir ; et mes pleurs ont coulé ! Oui, la terre m'a vu gémir et soupirer, et ce qui me désespère le plus, ô souverain protecteur du ciel, c'est que ma cruelle marâtre en est témoin elle-même.... Mais, hélas ! mes fibres brûlent de nouveau, l'ardeur qui me consume se ranime. Pourquoi la foudre ne m'a-t-elle pas encore réduit en poussière ?

LE CHOEUR.

Que ne peut l'excès de la douleur (1) ! ce héros, plus inébranlable que l'Hémus et que l'axe glacial, est forcé de céder à ses traits déchirans ; il incline sa tête languissante sur ses épaules. Souvent le courage défend à nos pleurs de couler, semblable au soleil qui refuse de fondre les neiges du nord, et dont les feux sont amortis par le froid de l'Hyperborée.

SCENA II.

HERCULES, ALCMENA.

HERCULES.

Converte vultus ad meas clades, pater.
Nunquam ad tuas confugit Alcides manus.
Non, cum per artus hydra foecundum meos
Caput explicaret. Inter infernos lacus
Possessus atra nocte cum Fato steti;
Nec invocavi. Tot feras vici horridas,
Reges, tyrannos; non tamen vultus meos
In astra torsi. Semper haec nobis manus
Votum spopondit. Nulla propter me sacro
Micuere coelo fulmina. Hic aliquid dies
Optare jussit. Primus audierit preces,
Idemque summus. Unicum fulmen peto;
Giganta crede: non minus coelum mihi
Asserere potui. Dum patrem verum puto,
Coelo peperci. Sive crudelis pater,
Sive es misericors, commoda nato manum.
Propera ante mortem, et occupa hanc laudem tibi
Vel, si piget, manusque detrectat nefas,
Emitte Siculo vertice ardentes, pater,

SCÈNE II.

HERCULE, ALCMÈNE.

HERCULE (*seul*).

O MON père, tournez vos regards sur ma misère : c'est la première fois que j'invoque votre bras. Je ne l'ai point réclamé quand l'hydre fatale éleva contre moi sa tête féconde, ni lorsque je me suis trouvé debout devant le destin, dans la nuit ténébreuse de l'Érèbe, ni lorsque j'ai vaincu tant de monstres et de tyrans. Jamais dans ces cruels moments je n'implorai votre secours : ma main seule me répondait de l'univers, et je vous épargnais la peine de lancer la foudre pour moi. Voici le premier jour où je sois réduit à former un vœu : c'est le premier, que ce soit le dernier ! Je ne vous demande qu'un coup de tonnerre : prenez-moi pour un des géans rebelles, quoique je n'aie jamais voulu faire la conquête du ciel ; je l'ai épargné, persuadé que j'étais votre fils. Père cruel ou sensible, frappez votre enfant malheureux. Hâtez-vous avant que la mort m'entraîne, et réservez-vous la gloire de m'avoir abattu ; ou si la nature retient votre bras, déchaînez contre moi les vieux Titans, en les délivrant dela pesanteur des monts de la Sicile ; qu'ils m'écrasent des ruines du Pinde ou de l'Ossa. Que Bellone rompe les barrières du Tartare pour venir m'exterminer avec son homicide épée. Armez contre mes jours toute la fureur du dieu de la guerre : car s'il est votre

Titanas in me, qui manu Pindum ferant,
Aut te, Ossa, qui me monte projecto opprimant.
Abrumpat Erebi claustra, me stricto petat
Bellona ferro. Mitte Gradivum trucem;
Armetur in me dirus; est frater quidem,
Sed ex noverca. Tu quoque Alcidae soror
Tantum ex parente, cuspidem in fratrem tuum
Jaculare, Pallas. Supplices tendo manus
Ad te, noverca. Sparge tu saltem, precor,
Telum; perire feminae possum manu.
Jam fracta, jam satiata, quid pascis minas?
Quid quaeris ultra? Supplicem Alciden vides.
Et nulla tellus, nulla me vidit fera
Te deprecantem. Nunc mihi irata quidem
Opus est noverca. Nunc tuus cessat dolor.
Nunc odia ponis. Parcis, ubi votum est mori?
O terrae et urbes! non facem quisquam Herculi,
Non arma tradet? Tela subtrahitis mihi.
Ita nulla saevas terra concipiat feras
Post me sepultum. Nec meas unquam manus
Imploret orbis. Si qua nascetur fera,
Nascatur alius. Undique infelix caput
Mactate saxis, vincite aerumnas meas.
Ingrate cessas orbis? excidimus tibi?
Adhuc malis ferisque suppositus fores,
Ni me tulisses. Vindicem vestrum malis
Eripite, populi. Tempus hoc vobis datur.
Pensate merita: mors erit pretium omnium,

fils, il est aussi le fils de ma marâtre. Viens enfoncer, ô Pallas, ta redoutable lance dans le sein de ton frère. Et toi-même, ô cruelle Junon, dirige au moins de ta propre main un seul trait contre moi : je te tends mes mains suppliantes ; que je meure sous les coups d'une femme. N'es-tu pas rassasiée, fatiguée de mes souffrances ? Pourquoi éterniser tes menaces cruelles ? que veux-tu encore ? Tu me vois tomber à tes genoux, tu vois ce que nul climat, nul monstre de l'univers n'a jamais vu. C'est dans ce moment déplorable que j'ai besoin de toute ta colère, de tes ressentimens. Ta haine se calme : ah ! dois-tu me pardonner quand je n'invoque plus que la mort ?

O terre, ô villes ! personne ne daignera-t-il donc lancer une torche, une arme sur Hercule !... Me refuser des armes ! Ayez pitié de moi, et qu'après ma sépulture, nulle bête féroce ne ravage jamais la terre ! que nul peuple n'ai plus besoin de mon bras, ou que s'il renaît encore des monstres, il renaisse aussi un autre Hercule. Par reconnaissance, accablez-moi de pierres ; faites cesser par ma mort les affreux tourments que j'endure.. . O monde ingrat, tu m'abandonnes ; ton bienfaiteur est effacé de ta mémoire ! Sans moi cependant tu serais encore exposé à tous les fléaux. O peuples, écoutez la prière de votre vengeur : le temps presse, pesez-bien mes bienfaits, et donnez-moi seulement la mort ; qu'elle soit le prix de tout ce que j'ai fait pour vous.

ALCMENA.

Quas misera terras mater Alcidae petam?
Ubi natus, ubinam est? certa si visus notat,
Reclinis ecce corde anhelanti aestuat.
Gemit: peractum est: membra complecti ultima,
O nate, liceat. Spiritus fugiens meo
Legatur ore. Brachia in amplexus cape.
Ubi membra sunt? ubi illa, quae mundum tulit,
Stelligera cervix? quis tibi exiguam tui
Partem reliquit?

HERCULES.

Herculem spectas quidem,
Mater; sed umbrae simile nescio quid mei
Agnosce, mater. Ora quid flectis retro,
Vultumque moerens? Herculem dici tuum
Partum erubescis?

ALCMENA.

Quis feram mundus novam,
Quae terra genuit? quodve tam dirum nefas
De te triumphat? Herculis victor quis est?

HERCULES.

Nuptae jacentem cernis Alciden dolis.

ALCMENA.

Quis tantus est, qui vincat Alciden, dolus?

HERCULES.

Quicunque, mater, feminae iratae sat est.

ALCMENA.

At unde in artus pestis aut ossa incidit?

ALCMÈNE (*seule*).

Mère infortunée d'Alcide, dans quel climat irai-je ? où rouver mon fils ? où est-il ?... Si mes yeux ne me trompent as, le voilà renversé par terre, le visage tout en feu, et ne espirant qu'à peine. Il gémit : c'en est fait. (*Haut*) : O mon ils, qu'il me soit permis du moins de te donner le dernier aiser, et de recueillir sur tes lèvres ton dernier soupir.... vance tes mains pour m'embrasser.... Tes mains ! où sont-lles, où sont ces épaules généreuses qui ont porté le monde ? uelle puissance ennemie a donc ravi la majesté de ton corps ?

HERCULE.

Vous ne voyezplus, ô ma mère, que l'ombre d'Hercule. En cet état reconnaissez-vous votre fils ? Pourquoi détournez-vous vos regards avec avec tant de tristesse ? rougissez-vous d'avoir enfanté Hercule ?

ALCMÈNE.

Quel monde, quelle région a produit le monstre qui te dévore ? qui peut ainsi triompher de toi ? quel est enfin le vainqueur d'Hercule ?

HERCULE.

Vous voyez Alcide renversé par la perfidie de son épouse.

ALCMÈNE.

Eh ! quelle perfidie a pu opérer cet horrible prodige ?

HERCULE.

Celle dont la fureur d'une femme est capable.

ALCMÈNE.

D'où a-t-elle pu tirer le poison qui te déchire et qui te consume ?

HERCULES.

Aditum venenis palla femineis dedit.

ALCMENA.

Ubinam ipsa palla est? membra nudata intuor.

HERCULES.

Consumta mecum est.

ALCMENA.

Tantane inventa est lues?

HERCULES.

O mater, hydram, et mille cum Lerna feras
Errare mediis crede visceribus meis.
Quae tanta nubes flamma Sicanias bibit?
Quae Lemnos ardens? quae plaga igniferi poli,
Vetans flagranti currere in zona diem?
In ipsa me jactate, pro comites, freta,
Mediosque in amnes. Qui sat est Ister mihi?
Non ipse terris major Oceanus meos
Frangit vapores. Omnis in nostris malis
Deficiet humor, omnis arescet latex.
Quid, rector Erebi, me remittebas Jovi?
Decuit tenere. Redde me tenebris tuis.
Talem subactis Herculem ostende inferis,
Nil inde ducam. Quid times iterum Herculem?
Invade mors non trepida. Jam possum mori.

ALCMENA.

Compesce lacrimas saltem, et aerumnas doma,
Malisque tantis Herculem indomitum refer,
Mortemque vince. Quod soles, vince inferos.

HERCULE.

Une tunique fatale en était imprégnée.

ALCMÈNE.

Où est-elle, cette tunique? Aucun vêtement ne couvre tes membres.

HERCULE.

Elle est déjà consumée avec moi.

ALCMÈNE.

Qui a pu donner à cette indigne femme un poison si destructeur?

HERCULE.

O ma mère, je crois que l'hydre est renfermée dans mes entrailles et mille autres monstres avec elle; je sens dans mon sein tous les fourneaux de l'Etna, toutes les flammes de Lemnos, tous les feux de la zone torride, que le destin rend inhabitable. O mes chers compagnons, jetez-moi au milieu de la mer, au milieu des plus grands fleuves. Quel Danube pourrait arrêter cet horrible incendie? L'Océan ne suffirait pas lui-même pour l'éteindre, quoiqu'il surpasse la terre en grandeur.

O dieu de l'Érèbe, pourquoi m'as-tu renvoyé à Jupiter? Tu devais me garder: rends-moi à tes ténèbres; dans cet état déplorable montre-moi aux enfers: je n'enleverai plus rien de ton empire. Quelle crainte peux-tu avoir d'Hercule? O mort, saisis-moi sans trembler: je puis mourir maintenant,

ALCMÈNE.

O mon fils, arrête au moins tes larmes, surmonte ta douleur: contre de si grands maux montre-toi toujours Hercule indomptable, et selon ta coutume, triomphe de la mort, triomphe des enfers.

HERCULES.

Si me catenis horridus vinctum suis
Praeberet avidae Caucasus volucri dapem
Scythia gemente, flebilis gemitus mihi
Non exstitisset. Si vagae Symplegades
Utraque premerent rupe, redeuntis minas
Ferrem ruinae. Pindus incumbat mihi
Atque AEmus, et qui Thracios fluctus Athos
Frangit, Jovisque fulmen excipiens Mimas.
Non ipse si in me, mater, hic mundus ruat,
Superque nostros flagret incensus rogos
Phoebeus axis, degener mentem Herculis
Clamor domaret. Mille decurrant ferae,
Pariterque lacerent: hinc feris clangoribus
AEtherea me Stymphalis, hinc taurus minax
Cervice tota pulset, et quidquid furit.
Solum quoque ingens surgat, hinc illinc fremens,
Artusque nostros dirus immittat Sinis.
Sparsus silebo. Non ferae excutient mihi,
Non arma gemitus. Nil, quod impelli potest.

ALCMENA.

Non virus artus, nate, femineum coquit;
Sed dura series operis; et longus tibi
Pavit cruentos forsitan morbos labor.

HERCULES.

Ubi mors? ubi illa? testis est aliquis mali?
Intendat arcus. Nuda sufficiet manus.

HERCULE.

Non, vous ne me verriez point pleurer et gémir si l'on m'attachait même aux durs rochers du Caucase pour servir de pâture aux vautours cruels, ni si j'étais surpris au milieu des Symplégades, prêt à me voir écrasé de tous leurs rochers menaçans, ni si j'allais périr sous la chute du Pinde, de l'Hémus, de l'Athos qui brise les flots de la Thrace, et qui est souvent frappé de la foudre, ni si le monde tombait sur moi en éclats, ni si le char brûlant du soleil embrasait mon bûcher. Non, ma mère, nulle plainte indigne d'Hercule ne dompterait alors son courage : je braverais mille bêtes féroces, je me laisserais déchirer par elles, je ne serais pas effrayé des horribles cris de tous les monstres du Stymphale, ni de l'épouvantable tête du taureau, ni de ce qu'il y a de plus furieux dans la nature. Quand je verrais sous mes yeux une vaste montagne se lever, se partager en deux contre moi en frémissant, et se rejoindre ensuite pour m'arracher les membres, je soutiendrais en silence cette grande douleur. Jamais les animaux les plus terribles, jamais les armes, jamais ce que je pouvais toucher, n'aurait eu le droit de me faire gémir.

ALCMÈNE.

Ta douleur, ô mon fils, n'est pas l'effet du poison : c'est la suite de tes travaux cruels qui te cause cette agitation terrible.

HERCULE.

Où est la mort? où est-elle? Si quelqu'un est témoin de ma misère, qu'il tende donc son arc sur moi; mais non, sa

In orbe mecum veniat huc aliquis mihi.
Procedat, agedum, huc.

ALCMENA.

Hei mihi, sensum quoque
Excussit ille nimius impulsum dolor.
Removete, quaeso, tela, et infestas, precor,
Rapite hinc sagittas. Igne suffusae genae
Scelus minantur. Quas petam latebras anus?
Dolor iste furor est. Herculem solus domat.
Cur deinde latebras aut fugam vecors petam?
Obire forti meruit Alcmene manu.
Vel scelere pereat, antequam letum mihi
Ignavus aliquis mandet, ac turpis manus
De me triumphet. Ecce, lassatus malis
Sopore fessas alligat venas dolor,
Gravique anhelum pectus impulsu quatit.
Favete, superi. Si mihi natum inclitum
Miserae negatis, vindicem saltem, precor,
Servate terris. Abeat excussus dolor,
Corpusque vires reparet Herculem suas.

main désarmée suffira pour me faire périr. Ah ! qu'il vienne, qu'il vienne, qu'il avance ici.

ALCMÈNE.

Hélas, sa douleur se communique à tous mes sens ! De grace éloignez de lui ses armes, et surtout ses flèches mortelles. Ses joues enflammées me font craindre quelque résolution violente. O ciel ! qui sera désormais mon appui !... Sa douleur est une véritable fureur, une fureur plus forte que lui.... Retenons mes pleurs, et ne fuyons point.... Alcmène n'est pas indigne de tomber sous une main si courageuse. J'aime mieux périr encore de la main de mon fils, que de périr de la main d'un lâche, que d'avoir à rougir de mon vainqueur.... Mais déjà la crise est moins violente : son épuisement lui donne quelque relâche ; sa respiration pesante est moins douloureuse.... O dieux, soyez-moi favorables. Si vous refusez à ma misère un fils si illustre, laissez du moins, je vous en supplie, un vengeur à la terre, guérissez cet horrible mal, rendez à mon Hercule son corps et ses forces.

SCENA III.

HYLLUS, ALCMENA, HERCULES, PHILOCTETES.

HYLLUS.

Pro lux acerba, pro capax scelerum dies!
Nurus Tonantis occidit. Natus jacet.
Nepos supersum. Scelere materno hic periit;
Fraude illa capta est. Quis per annorum vices,
Totoque in aevo poterit aerumnas senex
Referre tantas? unus eripiet dies
Parentem utrumque: cetera ut sileam mala,
Parcamque fatis, Herculem amitto patrem.

ALCMENA.

Compesce voces inclitum Alcidae genus,
Miseraeque fato similis Alcmenae nepos.
Longus dolorem forsitan vincet sopor.
Sed ecce lassam deserit mentem quies,
Redditque morbo corpus, et luctus mihi.

HERCULES.

Quid hoc? rigenti cernitur Thrachin jugo.
Et inter astra positus evasi genus
Mortale tandem: quis mihi coelum parat?

SCÈNE III.

HYLLUS, ALCMÈNE, HERCULE, PHILOCTÈTE.

HYLLUS.

O JOUR cruel, jour de crimes! Déjanire n'est plus; mon père st mourant, et moi je leur survis! Mon père expire par le rime de ma mère, mais ce crime était une erreur pour elle. Iélas! les années, la vie entière suffiront-elles pour raconter ant de malheurs! Un seul jour me prive des deux auteurs de na vie, et pour ne rien dire de tous mes autres maux, pour ie plus fatiguer le destin, je ne ferai qu'une seule plainte; 'est mon père, c'est Hercule qui m'est ravi pour jamais.

ALCMÈNE.

Parlez plus bas, ô digne sang de ce héros, digne sang de a malheureuse Alcmène : notre protecteur repose, et peut-ètre sa douleur va finir dans le calme du sommeil.... Mais non, déjà il se réveille : il rend son corps à la douleur; il nous rend nous-mêmes à nos alarmes.

HERCULE.

Que vois-je! n'est-ce pas Trachine que je découvre sur la pointe de son rocher? ou bien, déjà placé parmi les astres, ne suis-je pas élevé au-dessus du genre humain? Qui me fait donc monter tout-à-coup dans le ciel?... C'est vous, mon père, vous que j'aperçois... J'aperçois encore ma marâtre ıpaisée.... Quelle voix céleste vient de frapper mon oreille?

Te, te, pater, jam video : placatam quoque
Specto novercam. Qui sonus nostras ferit
Coelestis aures? Juno me generum vocat.
Video nitentem regiam clari aetheris,
Phoebique tritam flammea zonam rota.
Cubile video noctis. Hinc tenebras vocat.
Quid hoc? quis axem cludit, et ab ipsis pater,
Deducit astris? ora Phoebeus modo
Afflabat axis[1]. Tam prope a coelo fui.
Trachina video. Quis mihi terras dedit?
Modo nempe me infra steterat, ac totus mihi
Suppositus orbis. Tam bene excideras, dolor.
Cogis fateri. Parce, et hanc vocem occupa.
Haec, Hylle, dona matris. Hoc munus parat.
Utinam liceret stipite ingesto impiam
Effringere animam, quale Amazonium malum
Circa nivalis Caucasi domui latus.
O clara Megara, tune, cum furerem, mihi
Conjux fuisti? stipitem atque arcus date.
Dextra inquinetur. Laudibus maculam imprimam.
Summus legatur femina Herculeus labor.

HYLLUS.

Compesce diras, genitor, irarum minas.
Habet : peractum est : quas petis poenas, dedit.
Sua peremta dextera mater jacet.

HERCULES.

Caeci dolores. Manibus irati Herculis
Occidere meruit. Perdidit comitem Lichas.

ımon m'appelle son gendre. Je découvre le brillant palais ; l'Olympe, et la divine zône encore empreinte des roues ıflammées de Phébus.... Hélas, je ne vois plus à présent ue le lit de la nuit, et les ténèbres qu'elle appelle ! Que gnifie donc ce prodige ? quel dieu m'interdit le séjour de la oire, ô mon père, et me fait descendre du ciel ? j'étais près du soleil que son char m'effleurait le visage. Je ne vois lus que Trachine : quel dieu encore me redonne à la terre ? : l'avais vue si loin de mes pieds, j'étais si élevé au-dessus e son globe ! O douleur, je l'avoue, tu avais cessé de me échirer : épargne-moi donc encore. Et toi, mon cher Hyllus, pproche, vois les dons de ta mère ; voilà ce que me réser-ait son amour. Que ne puis-je avec ma massue briser l'ame ; cette femme impie, comme j'ai terrassé ces cruelles mazones auprès du Caucase glacé ! O ma chère Mégare, j'ai en pu t'immoler dans un accès de fureur !..... Qu'on me ›nne ma massue et mes armes : je veux une seconde fois ishonorer mes mains, leur imprimer une tache honteuse, ›uronner les innombrables travaux d'Hercule par la mort une femme.

HYLLUS.

Inutiles menaces, vaine colère ! c'en est fait, ô mon père, us êtes vengé. Ma mère malheureuse s'est punie elle-même ; e est tombée sous sa propre main.

HERCULE.

O douleur profonde ! elle méritait de mourir de la mienne. ʼchas a perdu sa complice. Mais je veux exercer ma colère

Saevire in ipsum corpus exanime impetus
Atque ira cogit. Cur minis nostris caret?
Ipsum cadaver pabulum accipiant ferae.

HYLLUS.

Plus misera laeso doluit. Huic aliquid quoque
Detrahere velles. Occidit dextra sua,
Tuo dolore; plura, quam poscis, tulit.
Sed non cruentae sceleribus nuptae jaces,
Nec fraude matris. Nessus hos struxit dolos,
Ictus sagittis qui tuis vitam exspuit.
Cruore tincta est palla semiferi, pater,
Nessusque nunc has exigit poenas sibi.

HERCULES.

Habet. Peractum est. Fata se nostra explicant.
Lux ista summa est. Quercus hanc sortem mihi
Fatidica quondam dederat, et Parnassio
Cirrhaea quatiens templa mugitu nemus:
« Dextra peremti, victor Alcide, viri
« Olim jacebis. Hic tibi emenso freta,
« Terrasque et umbras, finis extremus datur. »
Nil querimur ultra. Decuit hunc finem dari,
Ne quis superstes Herculis victor foret.
Nunc mors legatur clara, memoranda, inclita,
Me digna prorsus. Nobilem hunc faciam diem.
Caedatur omnis silva, et OEtaeum nemus
Suscipiat ignis. Herculem accipiat rogus.
Sed ante mortem: tu genus Poeantium,
Hoc triste nobis, juvenis, officium appara.

mon ressentiment sur le corps même inanimé de cette mé-.ante femme. Pourquoi serait-elle exempte de mes impréca-)ns ? Qu'elle devienne la pâture des bêtes féroces.

HILLUS.

Elle n'est que trop punie, et vous-même vous auriez arrêté n bras : elle s'est donné la mort, dans l'excès de la douleur t'elle ressentait de vos souffrances. N'imputez point de crime 'otre épouse, ma mère était innocente : le seul coupable est ce ssus qui tomba jadis sous vos invincibles traits; la tunique tale était teinte du sang du féroce Centaure. Aujourd'hui ssus s'est vengé de vous.

HERCULE (*en ravissement*).

C'en est fait, l'oracle s'accomplit et ma destinée se déve-ppe : une lumière consolante vient éclairer mon ame. Le)ilà donc arrivé ce temps (1) que m'annonça jadis un chêne rophétique au milieu de mugissements qui faisaient trembler bois sacré et le temple de Cyrrha.

« Généreux Alcide, un jour tu seras renversé par un ennemi que ta main aura immolé. Vainqueur glorieux de l'Océan, de la terre et des ombres, telle sera la fin de tes exploits.

O mes amis, je ne me plains plus maintenant, j'aime à rminer ainsi ma carrière : nul être vivant ne pourra se ınter d'avoir triomphé d'Hercule. Il ne me reste plus qu'à ıoisir une mort fameuse, mémorable, sublime, digne de oi ; il ne me reste plus qu'à immortaliser ce jour. Coupons ıe forêt toute entière, mettons le feu à tous les bois de)éta, et que ce soit là le bûcher d'Hercule. O mon cher hiloctète, jeune et noble fils de Péan, rends-moi ce triste

Herculea totum flamma succendat diem.
Ad te preces nunc, Hylle, supremas fero.
Est clara captas inter, in vultu genus
Regnumque referens, Euryto virgo edita,
Iole. Tuis hanc facibus et thalamis para.
Victor cruentus abstuli patriam, lares,
Nihilque miserae praeter Alciden dedi:
Et iste rapitur. Penset aerumnas suas:
Jovis nepotem foveat, et natum Herculis.
Tibi illa pariat, quidquid ex nobis habet.
Tuque ipsa planctus pone funereos, precor,
O clara genitrix. Vivit Alcides tuus.
Virtute nostra pellicem feci tuam
Credi novercam. Sive nascente Hercule
Nox illa certa est, sive mortalis meus
Pater est: licet sit falsa progenies mihi;
Materna culpa cesset, et crimen Jovis.
Merui parentem, contuli coelo decus.
Natura me concepit in laudes Jovis.
Quin ipse quamquam Juppiter credi meus
Pater esse gaudet. Parce jam lacrimis, parens.
Superba matres inter Argolicas eris.
Quid tale Juno genuit, aethereum gerens
Sceptrum, et Tonanti nupta? mortali tamen
Coelum tenens invidit? Alciden suum
Dici esse voluit. Perage nunc, Titan, vices
Solus relictus. Ille, qui vester comes
Ubique fueram, Tartara et Manes peto.

levoir avant ma mort : qu'Hercule en périssant éclaire encore e monde. Et toi, mon cher Hyllus, je t'adresse aussi mes lernières prières : Parmi mes captives il est une vierge illusre, et dont les traits annoncent la grandeur des rois dont elle st sortie : c'est la fille d'Eurythus, c'est la généreuse Iole. J'ai busé de ma victoire, en la privant de sa patrie, de ses pé- ıates; je ne lui ai donné qu'Alcide, et Alcide lui est ravi. Pour ı consoler, que l'hymen, ô mon fils, t'unissent à elle ; [u'elle reçoive dans ses bras le petit-fils de Jupiter et le fils l'Hercule ; et, si elle porte dans son sein un gage de ma ten- lresse, ne rougis point de l'adopter.

Vous aussi, ô ma mère, séchez vos pleurs : ne craignez rien, › femme illustre, votre Alcide est immortel. Par ma vertu 'ai fait croire au monde que Junon n'était que votre rivale. Mais soit qu'en effet Jupiter m'ait donné la vie cette longue ıuit qu'il passa dans vos bras ; soit qu'un mortel soit mon ›ère, ou que vous n'ayez cessé d'être fidèle à Amphitryon, :t que Jupiter n'ait point mérité de reproches, je suis digne l'avoir ce dieu pour père : j'ai contribué à la gloire du ciel, t la nature m'a conçu pour l'honneur de celui qui la gouerne. Que dis-je ? Le maître de l'Olympe m'avoue pour son ils : il est flatté qu'on le croie. Calmez donc votre douleur, ma mère : vous serez la plus glorieuse des femmes de la rèce. Cette Junon, si fière de son sceptre immortel, si orueilleuse de s'entendre appeler la souveraine des dieux, mitlle jamais au monde un enfant comparable à moi ? Malgré ›ute sa grandeur céleste, je l'ai forcée de porter envie à un imple mortel : elle voudrait avoir Alcide pour fils.

Achève maintenant ta carrière, brillant Soleil, toi que j'ai uivi dans tous les climats, et que j'abandonne aujourd'hui our descendre aux enfers. J'y porterai du moins ma gloire

Hanc tamen ad imos perferam laudem inclitam,
Quod nulla pestis vicit Alciden palam,
Omnemque pestem vicit Alcides palam.

SCENA IV.

CHORUS.

O DECUS mundi, radiate Titan,
Cujus ad primos Hecate vapores
Lassa nocturnae levat ora bigae,
Dic sub Aurora positis Sabaeis,
Dic sub Occasu positis Iberis,
Quique ferventi quatiuntur axe,
Quique sub plaustro patiuntur Ursae;
Dic ad aeternos properare Manes
Herculem, et regnum canis inquieti,
Unde non unquam remeavit ullus.
Sume, quos nubes radios sequantur.
Pallidus moestas speculare terras,
Et caput turpes nebulae pererrent.
Quando, pro Titan, ubi, quo sub axe
Herculem in terris alium sequeris?
Quas manus, orbis miser, invocabis,
Si qua sub Lerna numerosa pestis
Sparget in centum rabiem dracones
Arcadum si quis, populi vetusti,

ate entière ; j'y porterai le mérite de n'avoir été vaincu par cun monstre, et d'avoir vaincu tous ceux que j'ai pu renatrer.

SCÈNE IV.

CHŒUR DE TRACHINIENNES.

ORNEMENT du ciel, toi dont les premiers traits de feux oblint Hécate, fatiguée de sa course nocturne, à dételer son ar, ô radieux Titan, vole annoncer aux peuples de Sabée i touchent à l'Aurore, à ceux de l'Ibère qui touchent à ccident, à ceux que dévore la zône brûlante, à ceux qui nissent sous l'ourse glaciale, qu'Hercule descend chez les nes éternels, et dans ce triste empire d'où nul mortel ne 'ient. Enveloppe d'un nuage lugubre tes célestes rayons ; 'obe au monde ton éclat ordinaire, et que la terre s'afflige is ton disque pâlissant.

O Titan, hélas, dans quel climat pourras-tu suivre un tre Hercule ? quel bras l'univers invoquera-t-il dans sa mie, lorsqu'une hydre nouvelle viendra nous effrayer en-'e avec ses têtes renaissantes, lorsqu'un autre sanglier rcadie dévastera nos forêts, lorsque des imitateurs de l'imoyable tyran du Rhodope abreuveront leurs coursiers ims du sang des hommes ? Qui viendra consoler les peuples

Fecerit silvas aper inquietas?
Thraciae si quis Rhodopes alumnus
Durior terris Helices nivosae
Sparget humano stabulum cruore?
Quis dabit pacem populo timenti,
Si quid irati superi per urbes
Jusserint nasci? jacet omnibus par,
Quem parem tellus genuit Tonanti.
Planctus immensas resonet per urbes,
Et comas nullo cohibente nodo,
Femina exsertos feriat lacertos;
Solaque obductis foribus Deorum,
Templa securae pateant novercae.
Vadis ad Lethen Stygiumque litus,
Unde te nullae referent carinae.
Vadis ad Manes miserandus, unde
Morte devicta tuleras triumphum.
Umbra nudatis venies lacertis,
Languido vultu, tenuique collo:
Teque non solum feret illa puppis.
Non tamen viles eris inter umbras;
AEaconque inter, geminosque Cretas,
Facta discernes. Feries tyrannos[1].
Parcite, o dites, inhibete dextras.
Laudis est, purum tenuisse ferrum.
Dumque regnabas, minimum cruentis
In tuas urbes licuisse fatis.
Sed locum virtus habet inter astra.
Sedis Arctoae spatium tenebis?
An gravis Titan ubi promit aestus?
An sub Occasu tepido nitebis,

t reconcilier la terre avec le ciel, si les dieux irrités nous uscitent encore de pareils fléaux? Nous avons perdu le héros ui les surmontait, le héros que la terre égalait au maître u tonnerre.

Que toutes les villes retentissent de gémissements, que)utes les femmes s'arrachent les cheveux et se meurtrissent : sein, que tous les temples des dieux soient fermés, et u'on n'ouvre que ceux de la triomphante marâtre. Alcide,)us descendez au Léthé, au rivage du Styx, d'où nulle bar-ıe ne vous ramènera plus. Vous descendez chez les mânes)nt vous avez triomphé. Ombre malheureuse, après avoir ıincu la mort, vous retombez dans son empire: vous arri-:rez à elle avec vos bras décharnés, avec un visage languis-nt, et la tête inclinée. La barque qui vous y portera ne vous)rtera plus seul.

Cependant parmi les ombres vous tiendrez encore un rang stingué. Assis avec Éaque et les deux autres rois de la Crète, us deviendrez un nouveau juge des enfers. Vous punirez core les tyrans. Puissans de l'Érèbe, conservez vos mains ıres. O Alcide, tu n'abusas jamais du fer, jamais tu n'exerças ndant ton règne de coupables rigueurs.

Mais c'est parmi les astres que doit briller la vertu. O grand cide, est-ce dans la partie boréale du ciel que vous aurez ıe demeure? est-ce dans les climats que le soleil accable ses rayons brûlans? ou bien au-dessus des plages tempérées

Unde commisso resonare ponto
Audies Calpen? loca quae sereni
Deprimes coeli? quis erit recepto
Tutus Alcida locus inter astra?
Horrido tantum procul a Leone
Det pater sedes, calidoque Cancro;
Ne tuo vultu tremefacta leges
Astra conturbent, trepidetque Titan.
Vere dum flores venient tepenti,
Et comam silvis hiemes recident,
Vel comam silvis revocabit aestas,
Pomaque autumno fugiente cedent,
Nulla te terris rapiet vetustas.
Tu comes Phoebo, comes ibis astris.
Ante nascetur seges in profundo,
Vel fretum dulci resonabit unda;
Ante descendet glacialis Ursae
Sidus, et Ponto vetito fruetur,
Quam tuas laudes populi quiescant.
Te, pater rerum, miseri precamur,
Nulla nascatur fera, nulla pestis.
Non duces saevos miseranda tellus
Horreat: nulla dominetur aula,
Qui putet solum decus esse regni,
Semper impensum tenuisse ferrum.
Si quid in terris iterum timetur,
Vindicem terrae petimus relictae.
Hem, quid hoc? mundus tonat. Ecce, moeret
Moeret Alcidae pater. An Deorum
Clamor, an vox est timidae novercae?
Hercule an viso fugit astra Juno?

e l'Occident où vous entendrez retentir à vos pieds le bruit es vagues qui vont frapper votre Calpé (1) ? Quelle portion u ciel serein affaisserez-vous sous votre poids ? quel espace e l'Olympe pressé par Alcide pourra garder son équilibre ? u moins que votre père ne vous établisse pas auprès du Lion orrible, ni auprès du brûlant Cancer, de peur que ces deux stres (2) épouvantés à votre aspect, ne troublent les lois du ıonde, et ne fassent pâlir d'effroi le dieu du jour.

Quand les fleurs nouvelles renaîtront sous l'haleine de éphyre, quand les hivers dépouilleront nos bois de leur pa-ure, quand l'été nous rendra les fleurs; enfin, quand l'au-omne viendra faire tomber les fruits de nos arbres, toutes es révolutions des temps ne pourront vous ravir à la terre : oujours vous serez pour nous le compagnon de Phœbus et les astres. On verra l'Océan produire les moissons, et son onde impétueuse perdre son amertume, l'ourse glaciale se déplacer et se plonger dans la mer qui lui est interdite, avant que les peuples cessent de chanter vos louanges.

Dans notre misère, ô père de la nature, nous te prions d'empêcher les monstres et les contagions funestes de venir désoler la terre ; nous te prions d'empêcher le monde et les cours de produire de ces tyrans cruels, dont toute la gloire consiste à tenir le glaive suspendu sur nos têtes : enfin si quelques nouveaux désastres peuvent nous menacer encore, nous te prions de nous rendre notre vengeur.... Mais quel est ce prodige ? Le ciel retentit sous l'éclat du tonnerre ! c'est

Lassus an pondus titubavit Atlas?
An magis diri tremuere Manes
Herculem? et visum canis inferorum
Fugit abruptis trepidus catenis?
Fallimur: laeto venit, ecce, vultu,
Quem tulit Poeas, humerisque tela
Gestat, et notas populis pharetras,
Herculis heres.

upiter sans doute ; qui pleure son Alcide : ou bien c'est la oix de la marâtre tremblante ; c'est Junon qui s'enfuit du iel à la vue du héros ; ou c'est Atlas qui chancelle sous son ardeau ; ou les mânes cruels qui s'agitent, et le chien infernal [ui a rompu ses chaînes.... Non ; c'est le fils de Péan qui re-ient chargé du carquois et de ces flèches si connues chez tous es peuples : c'est l'héritier d'Hercule.

ACTUS V.

SCENA PRIMA.

NUTRIX, PHILOCTETES.

NUTRIX.

Effare casus, juvenis, Herculeos, precor,
Vultuque quonam tulerit Alcides necem.

PHILOCTETES.

Quo nemo vitam.

NUTRIX.

Laetus adeone ultimos
Invasit ignes?

PHILOCTETES.

Esse jam flammas nihil
Ostendit ille, qui sub hoc mundo Hercules
Immane nil reliquit. En domita omnia.

NUTRIX.

Inter vapores quis fuit forti locus?

PHILOCTETES.

Quod unum in orbe vicerat nondum malum,
Et flamma victa est. Haec quoque accessit feris.
Inter labores ignis Herculeos abiit.

NUTRIX.

Edissere agedum, flamma quo victa est modo?

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA NOURRICE, PHILOCTÈTE.

LA NOURRICE.

) JEUNE homme, veuillez nous apprendre la destinée d'Her-ıle et la manière dont il a supporté la mort.

PHILOCTÈTE.

Avec plus de joie que l'on ne supporte la vie

LA NOURRICE.

De la joie au milieu des flammes, du bûcher funéraire !

PHILOCTÈTE.

Hercule avait prouvé dès le berceau que son courage pou-ait vaincre les choses les plus indomptables ; il vient de rouver encore qu'il pouvait vaincre les flammes.

LA NOURRICE.

Au milieu d'un si cruel incendie comment peut-on conser-er du courage !

PHILOCTÈTE.

La flamme était le seul fléau qu'Hercule n'eût pas vaincu; vient de la vaincre : c'est une conquête ajoutée à ses autres avaux.

LA NOURRICE.

Jeune homme, racontez-moi donc son dernier triomphe.

PHILOCTETES.

Ut omnis OEten moesta corripuit manus,
Hinc fagus umbras perdit, et toto jacet
Succisa trunco : flectit hinc pinum ferox
Astris minantem, et nube de media vocat;
Ruitura cautes movit, et silvam trahit
Secum minorem. Chaonis quondam loquax
Stat vasta late quercus, et Phoebum vetat,
Ultraque totos porrigit ramos nemus.
Gemit illa multo vulnere impresso minax,
Frangitque cuneos. Resilit excussus chalybs,
Vulnusque ferrum patitur, et truncum fugit.
Commota tandem est. Tunc cadens latam sui
Duxit ruinam. Protinus radios locus
Admisit omnes. Sedibus pulsae suis,
Volucres pererrant nemore succiso diem[1],
Quaeruntque lassis garrulae pinnis nemus.
Jamque omnis arbor sonuit, et sacrae quoque
Sensere quercus horridam ferro manum,
Nullique priscum profuit ligno nemus.
Aggeritur omnis silva, et alternae trabes
In astra tollunt Herculi angustum rogum.
Rapit alta flammas pinus, et robur tenax,
Et brevior ilex silva. Contexit pyram
Populea silva, frondis Herculeae nemus.
At ille, ut ingens nemore sub Nasamonio[2]
AEger reclini pectore immugit leo,
Fertur. Quis illum credat ad flammas rapi?

PHILOCTÈTE.

Nos tristes mains ont attaqué tous les bois de l'Oéta, et ous nos coups le hêtre a perdu son ombrage : les plus beaux rbres coupés sur leurs troncs sont renversés ; les pins altiers ui portaient jusqu'aux astres leurs têtes menaçantes, tom- ent du haut des nues : ils entraînent dans leur chute un aste rocher qui lui-même précipite avec lui les arbustes d'a- ᴈntour. Un chêne prophétique de Chaonie étendait au loin ᴈs branches majestueuses, à travers lesquelles les rayons du ɔleil ne pouvaient pénétrer ; il protégeait tous les arbres voi- ns : nous le faisons gémir à son tour sous nos coups redou- lés ; il brise le fer dans nos mains ; il repousse l'acier qui le lesse ; nos coignées émoussées reculent, elles fuient l'arbre qui ᴈur résiste. Il est ébranlé à la fin, et tombant par une chute ᴈnte, il enlève et entraîne avec lui tout ce qui l'environne. En ın instant les rayons du jour éclairent le vaste espace qu'il mbrageait, et la foule d'oiseaux qui habitaient sous ses bran- hes fuit épouvantée, et d'un vol pénible va chercher en se laignant d'autres asiles. Toute la forêt retentit de nos coups : ıos mains impitoyables font sentir le fer jusqu'aux yeuses sa- rées ; leur antiquité vénérable ne saurait nous toucher. Après voir ainsi renversé la forêt, nous en disposons les troncs en ravers ; nous élevons jusqu'aux astres le bûcher d'Hercule. oudain nous voyons s'enflammer le pin, le chêne tenace, yeuse mutilée, que nous recouvrons d'une autre forêt de peu- liers si chers à notre héros ; nous y conduisons Hercule. Il res- semblait au lion malade qui pousse ses derniers rugissements ur le Nasamon, et qui tombe sur sa poitrine. Qui jamais eût u croire qu'on le traînait au bûcher ? Ce n'était point le feu rêt à le consumer, c'étaient les astres seuls qu'il regardait. près avoir pressé l'Oéta tremblant, parcouru des yeux son

Vultus petentis astra, non ignes, erant.
Ut pressit OEten, ac suis oculis rogum
Lustravit omnem, fregit impositus trabes,
Arcumque poscit : Accipe haec, inquit, sate
Poeante, dona; munus Alcidae cape.
Has hydra sensit : his jacent Stymphalides,
Et quidquid aliud eminus vici malum.
Virtute felix juvenis, has nunquam irritas
Mittes in hostem. Sive de media voles
Auferre volucres nube, descendent aves,
Et certa praedae tela de coelo fluent.
Nec fallet unquam dexteram hic arcus tuam :
Librare telum didicit, et certam dare
Fugam sagittis. Ipsa non fallunt iter
Emissa nervo tela. Tu tantum, precor,
Accommoda ignes et facem extremam mihi.
Hic nodus[3], inquit, nulla quem capiet manus,
Mecum per ignem flagret. Hoc telum Herculem
Tantum sequatur. Hoc quoque acciperes, ait,
Si ferre posses. Adjuvet domini rogum.
Tum rigida secum spolia Nemeaei mali
Arsura poscit. Latuit in spolio rogus.
Ingemuit omnis turba, nec lacrimas dolor
Cuiquam remisit. Mater in luctum furens
Diduxit avidum pectus, atque utero tenus
Exserta vastos ubera in planctus ferit;
Superosque et ipsum vocibus pulsans Jovem
Implevit omnem voce feminea locum.

ûcher, brisé de son poids les arbres sur lesquels il était cou-hé, il demande son arc, et me dit : « O fils de Péan, reçois es présents et ces dons de la main d'Hercule ; prends ces traits unestes à l'hydre de Lerna, aux oiseaux du Stymphale, à tant le monstres que j'ai terrassés au loin : vis heureux. Jamais u ne lanceras en vain ces flèches à tes ennemis, et les oiseaux contre qui tu les dirigeras dans le sein des nues, en lescendront aussitôt, et te rapporteront du haut des airs ta roie. Cet arc encore ne trompera jamais ta main ; je lui ai ppris à balancer mes flèches, et à ne manquer jamais son out : les flèches une fois lancées ne peuvent s'égarer en route. O jeune homme, rends-moi maintenant les derniers devoirs de l'amitié, accélère l'embrasement, jette des torches ardentes sur mon bûcher. Cette massue que nulle main ne peut contenir, sera brûlée avec moi ; c'est la seule arme qui suivra Hercule : je te la donnerais encore, ô Philoctète, si tu pouvais la porter ; mais elle doit aider à consumer son maître. »

Il demande ensuite l'horrible dépouille du lion de Némée, pour être aussi réduite en cendres avec lui : elle couvrait toute l'étendue du bûcher. La multitude présente à ce spectacle, gémit : lui seul retient ses larmes. Sa mère, que la douleur, égare, découvre son sein jusqu'à la ceinture, et se frappe à coups redoublés, accusant les dieux de rigueur, accusant Jupiter lui-même, remplissant tout l'Oéta de ses cris retentissans. « O ma mère, lui dit le héros, vous déshonorez la mort d'Hercule, arrêtez vos larmes et concentrez votre douleur. Pourquoi par votre tristesse accroître en ce jour la joie de Junon ? On aime trop à voir couler les larmes d'une rivale ; triomphez dans ce moment des faiblesses de votre sexe : il ne

Deforme letum, mater, Herculeum facis:
Compesce lacrimas, inquit. Introrsus dolor
Femineus abeat. Juno cur laetum diem
Te flente ducat? pellicis gaudet suae
Spectare lacrimas. Contine infirmum jecur,
Mater[3]: nefas est ubera atque uterum tibi
Laniare, qui me genuit. Et dirum fremens,
Qualis per urbes duxit Argolicas canem,
Cum victor Erebi Dite contemto rediit
Tremente Fato, talis incubuit rogo.
Quis sic triumphans laetus in curru stetit
Victor? quis illo gentibus vultu dedit
Leges tyrannus? quanta pax obitus tulit?
Haesere lacrimae. Cecidit impulsus dolor
Nobis quoque ipsis. Nemo morituro ingemit.
Jam flere pudor est. Ipsa, quam sexus jubet
Moerere, siccis haesit Alcmene genis;
Stetitque nato paene jam similis parens.

NUTRIX.

Nullasne in astra misit ad superos preces
Arsurus, aut in vota respexit Jovem?

PHILOCTETES.

Jacuit sui securus, et coelum intuens,
Quaesivit oculis, arce an ex aliqua pater
Despiceret illum. Tum manus tendens ait:
Quacunque parte prospicis natum, pater,
Te, te, pater, quem nocte commissa dies
Quaesivit unus, si meas laudes canit

ous est point permis de meurtrir votre sein et de déchirer les lancs qui m'ont porté.

Il dit, et poussant un cri terrible, il s'étend sur le bûcher, ivec la même assurance et la même fierté qu'il montra, orsque, vainqueur de l'Érèbe et du Destin, il amena dans les 'illes de la Grèce le chien des enfers dont il avait bravé le ouverain. Quel vainqueur eut jamais plus de joie sur son :har de triomphe, quel monarque donna jamais des lois aux iations d'un air plus imposant, quelle paix profondé dans ses lerniers moments !

A la vue d'un tel courage, les larmes s'arrêtent; nous ou blions notre douleur; sa mort ne nous arrache aucun gémissement : nous rougirions de pleurer. Alcmène, à qui son sexe en fait la loi, reste elle-même auprès du bûcher, sans laisser échapper de ses yeux une seule larme; sa tranquillité d'ame égale presque le calme de son fils.

LA NOURRICE.

Avant d'être brûlé, n'a-t-il pas fait sa prière aux dieux, n'a-t-il pas adressé ses vœux à Jupiter?

PHILOCTÈTE.

Il est resté tranquillement couché, regardant le ciel et cherchant à découvrir s'il n'apercevrait pas son père dans quelque partie de l'Empyrée : puis tendant les mains vers les astres, il dit : » O puissant auteur de ma vie, que le ciel chercha une journée entière lorsque vous prolongeâtes cette nuit fameuse, quelque partie de l'espace que vous occupiez, écoutez votre fils. Si j'ai répandu ma gloire au couchant comme

Utrumque Phoebi litus, et Scythiae genus,
Et omnis, ardens, ora, quam torret dies.
Si pace tellus plena, si nullae gemunt
Urbes, nec aras impius quisquam inquinat :
Si scelera desunt, spiritum admitte hunc, precor,
In astra. Nec me mortis infernae locus,
Nec moesta nigri regna conterrent Jovis :
Sed ire ad illos umbra, quos vici, Deos,
Pater, erubesco. Nube discussa diem
Pande, ut Deorum vultus ardentem Herculem
Spectet : licet tu sidera et mundum neges,
Ultro, pater, cogere. Si voces dolor
Abstulerit ullas, pande tum Stygios lacus,
Et redde Fatis. Approba natum prius.
Ut dignus astris videar, hic faciet dies.
Leve est, quod actum est. Herculem hic, genitor, dies
Inveniet, aut damnabit. Hoc postque addidit :
Noverca cernat, quo feram flammas modo.
Flammas poposcit. Hoc age Alcidae comes;
Non segnis, inquit, corripe OEtaeam facem.
Quid dextra tremuit? Num manus pavida impium
Scelus refugit? redde jam pharetras mihi,
Ignave, iners, inermis. En nostros manus
Quae tendat arcus. Quis sedet pallor genis?
Animo faces invade, quo Alciden vides
Vultu jacere : respice arsurum, miser.
Vocat ecce jam me genitor, et pandit polos.
Venio pater. Vultusque non idem fuit.

à l'aurore, chez les Scythes comme dans les climats brûlans; si par moi la paix règne sur la terre; si les peuples ne gémissent plus; si le sang humain a cessé de couler sur les autels impies; s'il ne me reste aucun crime à punir, daignez, ô mon père, recevoir mon ame dans les astres. Ce n'est pas que le séjour de l'éternelle nuit et le triste empire du noir Pluton m'épouvantent; mais c'est qu'il serait honteux pour moi de ne descendre que comme une ombre vulgaire chez des divinités que j'ai vaincues. Dissipez, ô mon père, les nuages qui obscurcissent ce beau jour : que les dieux du ciel voient brûler Hercule. Ne me refusez pas le firmament; car un jour vous seriez forcé de me l'accorder. Si la douleur m'arrache un cri, envoyez-moi au Tartare, rendez-moi au destin. Eprouvez votre fils en ce moment : ce jour fera voir si je suis digne du ciel. Tous mes travaux passés ne sont rien : c'est aujourd'hui que je saurai si vous m'avouez ou si vous me rejetez. »

Après cette prière, il ajoute : Que ma marâtre contemple comment je supporterai le tourment de la flamme.... Il demande ensuite qu'on allume le bûcher.. Compagnon d'Alcide, me dit-il, apporte les torches brûlantes, toutes celles que fournit l'Oéta.... Ta main tremble ! ah ! jeune homme, ce n'est pas un crime que tu vas commettre.... Rends-moi donc mon carquois, trop faible Philoctète : ma main, toute mourante qu'elle est, saura bien tendre encore mon arc. Pourquoi cette pâleur peinte sur tes joues ? Brûle, brûle Alcide avec le même courage qu'il se verra brûler. Regarde-moi dans les flammes, ô mon cher Philoctète.... Mais mon père m'appelle; il m'ouvre les cieux. O mon père, je te suis.

Alors il n'a plus le même visage. Ma main tremblante saisit un pin enflammé; le feu recule, les torches renversées fuient et s'éloignent à l'aspect du héros : mais Hercule les

Tremente pinum dextera ardentem impuli.
Refugit ignis, et reluctantur faces,
Et membra vitant : sed recedentem Hercules
Insequitur ignem. Caucasum, aut Pindum, aut Athon
Ardere credas. Nullus erumpit sonus.
Tantum ingemiscit ignis. O durum jecur!
Typhon in illo positus immanis rogo
Gemuisset ipse, quique convulsam solo
Imposuit humeris Ossan Enceladus ferox.
At ille medias inter exsurgens faces
Semiustus ac laniatus, intrepidus, rubens;
Nunc, o parens Herculea, sic stare ad rogum,
Te, mater, inquit, sic decet fleri Herculem.
Inter vapores positus et flammae minas,
Immotus, inconcussus, in neutrum latus
Correpta flectens membra, adhortatur, monet.
Gerit aliquid ardens : omnibus fortem addidit
Animum ministris. Urere ardentem putes.
Stupet omne vulgus, vix habent flammae fidem.
Tam placida frons est, tanta majestas viro.
Nec properat uri. Cumque jam forti datum
Leto satis pensavit, igniferas trabes
Hinc inde traxit, nimia quas flamma occupat,
Totasque in ignem vertit, et qua plurimus
Exundat ignis, recipit intrepidus, ferox.
Nunc ora flammis implet. Ast illi graves
Luxere barbae : cumque jam vultum minax
Appeteret ignis, lamberent flammae caput,

poursuit, il les rassemble autour de lui; vous croiriez voir brûler le Caucase, le Pinde, l'Athos. Mon maître ne pousse aucun cri; on n'entend que le gémissement de la flamme. O courage incompréhensible! Le géant Typhon, et l'énorme Encelade qui déracina l'Ossa et le porta sur ses épaules, n'auraient pu retenir leurs cris au milieu de cet embrasement horrible. Mais Hercule, s'élevant au milieu des flammes, à demi-brûlé, déchiré, intrépide, rouge de tant de feux, dit: Mère d'Alcide, c'est ainsi qu'il vous convient d'assister à son bûcher, ainsi qu'il faut le pleurer.

Du sein de ces cruelles vapeurs, au milieu de ces flammes menaçantes, toujours immobile, inébranlable, et sans fléchir d'un côté ni de l'autre ses membres dévorés, il nous exhorte encore, nous donne des leçons, ne pense pas à ses maux, inspire le courage à tout ce qui l'entoure : il ne paraît pas être brûlé, mais brûler un ennemi.

Toute l'assemblée est dans la stupeur. On croirait que ce feu cruel n'est qu'une illusion, tant le visage de ce grand homme est tranquille, tant son attitude est majestueuse. Il ne se hâte pas de brûler, et ce n'est que lorsqu'il a donné de longues preuves de son courage, qu'il traîne sur lui les poutres les plus enflammées, qu'il reçoit leurs tourbillons les plus ardens, qu'il en couvre son visage en conservant toute la hauteur de son ame intrépide; et cependant sa barbe épaisse était en feu, les flammes rapides se répandaient autour de sa tête, et ses yeux encore restaient ouverts... Mais que vois-je?... C'est la triste Alcmène qui rapporte les cendres du grand Hercule.

Non pressit oculos. Sed quid hanc moestam intuor
Sinu gerentem! reliquias magni Herculis
Cineremque jactans squallidum Alcmene gemit.

SCENA II.

ALCMENA, PHILOCTETES.

ALCMENA.

Timete, superi, fata[1]. Tam parvus cinis
Herculeus est. Huc ille decrevit gigas.
O quanta, Titan, in nihil moles abit!
Anilis, heu me, cepit Alciden sinus.
Hic tumulus illi est. Ecce vix totam Hercules
Complevit urnam: quam leve est pondus mihi,
Cui totus aether pondus incubuit leve!
Ad Tartara olim regnaque, o nate, ultima
Rediturus ibas: quando ab inferna Styge
Remeabis iterum? non ut et spolium trahas,
Rursumque Theseus debeat lucem tibi:
Sed quando solus? mundus impositus tuas
Compescet umbras, teque Tartareus canis
Inhibere poterit? quando Taenareas fores
Pulsabis? ah, quas mater ad fauces agar?
Qua mors aditur? vadis ad Manes iter

›ressées sur son sein : elle gémit, et montre ces déplorables ·estes de son fils, en agitant sa chevelure en désordre.

SCÈNE II.

ALCMÈNE, PHILOCTÈTE.

ALCMÈNE (*tenant un urne*).

O DIEUX, craignez aussi les destins : ce peu de cendre est tout ce qui reste d'Hercule : c'est ainsi qu'un géant a pu décroître ! O vanité des grandeurs ! A mon âge je puis si aisément porter un héros : cette urne est son tombeau ; il ne la remplit pas même toute entière ! Ah ! qu'il pèse peu, ce grand mortel pour qui le monde pesa si peu ! O mon fils, tu allas un jour au Tartare pour revenir à nous, quand te verrons-nous arriver encore de ce séjour infernal, non plus chargé des dépouilles de Pluton et libérateur de Thésée, mais seul ? La terre va donc peser sur toi, et le chien infernal va cette fois te retenir ? Ne pourras-tu rompre encore les portes du Ténare ?

Dans quel abîme en mourant tu précipites ta malheureuse mère, et quel sera mon destin ! Hélas, si c'est pour jamais que tu es descendu chez les mânes, pourquoi consumer le reste de mes jours dans les pleurs ; pourquoi traîner mon existence malheureuse et vouloir conserver une vie prête à s'éteindre ! Quel autre Hercule puis-je enfanter de Jupiter,

Habiturus unum. Quid diem questu tero?
Quid misera duras vita? quid lucem hanc tenes?
Quem parere rursus Herculem possum Jovi?
Quis me parentem natus Alcmenam suam
Tantus vocabit? o nimis felix, nimis,
Thebane conjux. Tartari intrasti loca
Florente nato; teque venientem inferi
Timuere forsan, quod pater tantum Herculis
Vel falsus aderas. Quas petam terras anus,
Invisa saevis regibus? si quis tamen
Rex est relictus saevus. Hei miserae mihi!
Quicunque caesos ingemunt nati patres,
A me petent supplicia. Me cuncti obruent.
Si quis minor Busiris, aut si quis minor
Antaeus urbes fervidae terret plagae,
Ego praeda ducar. Si quis Ismarios greges
Thracis cruenti vindicat, carpent greges
Mea membra diri. Forsitan poenas petet
Irata Juno. Totus uretur dolor.
Secura victo tandem ab Alcide vacat.
Pellex supersum, supplicia de qua exigat.
Ne parere possem, fecit hic natus mihi
Uterum timendum. Quae petam Alcmene loca!
Quis me locus, quae regio, quae mundi plaga
Defendet, aut quas mater in latebras agar?
Ubique per te nota. Si patriam petam,
Laresque miseros, Argos Eurystheus tenet.
Orbata Thebas regnum et Ismenum petam,

uel autre héros semblable à lui nommera Alcmène sa mère! heureux, trop heureux Amphitryon mon époux, d'être desendu au Tartare, lorsque mon fils était encore dans toute sa loire! car sans doute à son arrivée l'enfer le respecta, parce u'il était père d'Hercule, parce qu'on le croyait du moins. lais moi, odieuse à tous les tyrans, si le bras de mon fils en laissé dans l'univers, dans quel lieu se fixera ma vieillesse? nfortunée! tous les enfants dont Hercule aura immolé les ères se réuniront contre moi et m'accableront. Oui, s'il xiste encore quelque jeune Busiris, quelque jeune Antée qui enouvelle la terreur des peuples, je deviendrai leur proie. i quelque rejeton du tyran de l'Ismare (1) continue de ourrir des chevaux cruels, je serai leur pâture. La colère le Junon retombera toute entière sur ma tête : n'ayant plus ien à craindre d'Hercule, elle se vengera cruellement sur a rivale; le fils que j'ai enfanté m'a rendue trop odieuse à es yeux pour qu'elle me permette d'en enfanter un autre!

Quel asile, quelle région, quel abri pourra défendre la misérable Alcmène! Si connue parmi les peuples, où me cacher? Retournerai-je dans la maison de mes pères, dans ma patrie d'Argos? Erysthée y donne des lois : ou vaut-il mieux, après le malheur qui m'arrive, revoir la ville de Thèbes, les bords de l'Ismène, revoir le lit où je reçus Jupiter dans mes bras? Heureuse, ah! trop heureuse, si après avoir goûté cette félicité, j'eusse encore senti dans mes bras, comme Sémelé, Jupiter armé de la foudre, et si l'on eût aussi arraché Hercule de mes flancs! car ce ne fut, hélas, que pour mon malheur et pour me montrer tout ce que le destin pou-

Thalamosque nostros, in quibus quondam Jovem
Dilecta vidi? pro nimis felix, nimis,
Si fulminantem et ipsa sensissem Jovem!
Utinam meis visceribus Alcides foret
Exsectus infans! nunc datum est miserae, datum,
Videre natum laude certantem Jovi:
Et hoc daretur scire, quod fatum mihi
Eripere posset! quis memor vivet tui,
O nate, populus? omne jam ingratum est genus.
Petam Cleonas? Arcadum an populos petam?
Meritisque terram nobilem quaeram tuis?
Heic dira serpens cecidit; heic ales fera;
Heic rex cruentus; heic tua fractus manu,
Qui te sepulto possidet coelum, leo.
Si grata terra est, populus Alcmenam tuam
Defendat omnis. Thracias gentes petam,
Hebrique populos? haec quoque est meritis tuis
Defensa tellus. Stabula cum regno jacent.
Heic pax cruento rege prostrato data est.
Ubi enim negata est? quod tibi infelix anus
Quaeram sepulcrum? de tuis totus rogis
Contendat orbis. Reliquias magni Herculis
Quis populus, aut quae templa, quae gentes colent
Quis jam petet, quis poscet Alcmenes onus?
Quae tibi sepulcra, nate, quis tumulus sat est?
Hic totus orbis. Fama erit titulus tibi.
Quid, anime, trepidas? Herculis cineres tenes.
Complectere ossa. Reliquiae auxilium dabunt.

vait me ravir, qu'il m'a été donné de voir mon Hercule lutter de gloire avec son père ! O mon fils, quelle nation désormais conservera ta mémoire ? Déjà le genre humain me fait sentir toute son ingratitude.

Me réfugierai-je à Cléone, chez les peuples de l'Arcadie, dans cette terre immortalisée par tes bienfaits ? Là tu écrasas le serpent cruel ; ici les affreux oiseaux du Stymphale ; plus loin encore ce lion monstrueux qui brille dans les astres, tandis que son vainqueur descend aux enfers. Si la terre était reconnaissante, tous ses habitants ne devraient-ils pas défendre ton Alcmène. Irai-je plutôt chez les Thraces et sur les bords de l'Hèbre, si fameux par tes grands exploits, délivrés par ton bras de la tyrannie de Diomède et de ses sanglantes étables, et jouissant d'une paix profonde depuis que celui qui la troublait est tombé sous tes coups ? car cette paix précieuse, à quels peuples la refusas-tu jamais ?

Ou trouverai-je dans le monde un tombeau pour toi, mon cher Hercule ? Que la terre se dispute les cendres de ton bûcher ; mais les tiennes, mais les restes du grand Alcide, quel peuple, quel temple, quel empire les recevra ? qui priera Alcmène de lui donner ce qu'elle porte dans ses tristes mains ? Quel monument, ô mon fils, sera suffisant pour toi ? Le tombeau d'Hercule sera le monde entier qu'il a rempli de sa renommée. O mon ame, pourquoi trembles-tu ? tu portes les cendres du plus grand des héros : embrasse ces ossements sacrés ; ces restes précieux seront ta défense, ils te sauveront

Erunt satis praesidia : terrebunt tuae
Reges vel umbrae.

PHILOCTETES.

Debitos nato quidem
Compesce fletus, mater Alcidae incliti.
Non est gemendus, nec gravi urgendus nece,
Virtute quisquis abstulit fatis iter.
AEterna virtus Herculem fleri vetat.
Fortes vetat moerere, degeneres jubet.

ALCMENA.

Sedabo questus? vindicem amisi parens
Terrae atque pelagi, quaque purpureus dies
Utrumque clara spectat Oceanum rota.
Quot misera in uno condidi natos parens?
Regno carebam, regna sed poteram dare.
Una inter omnes terra quas matres gerit,
Votis peperci. Nil ego a superis petii
Incolume nato. Quid dare Herculeus mihi
Non poterat ardor? quis Deus quidquam mihi
Negare poterat? vota in hac fuerant manu.
Quidquid negaret Jupiter, daret Hercules.
Quid tale genitrix ulla mortalis tulit?
Deflevit aliqua mater, et toto stetit
Succisa foetu, bisque septenos greges
Deplanxit una. Gregibus aequari meus
Quot ille poterat? matribus miseris adhuc
Exemplar ingens deerat. Alcmene dabo.
Cessate matres, pertinax si quas dolor

contre tout : la seule ombre d'Hercule mettra les tyrans en fuite (2).

PHILOCTÈTE.

Mère d'Alcide, c'est assez gémir sur le sort de votre illustre fils ; il mérite les pleurs que vous répandez ; mais on ne doit pas plaindre le sort d'un mortel qui triomphe du destin par sa vertu. L'immortalité qu'Hercule s'est acquise vous interdit les larmes ; elles flétrissent les ames vertueuses ; il n'en faut verser que pour ceux qui dégénèrent.

ALCMÈNE.

Pourquoi m'empêchez de pleurer un fils qui a été le vengeur de la terre et de l'Océan, depuis l'aurore jusqu'aux rives occidentales ? Combien d'enfants pour un seul je tiens renfermés dans cette urne funéraire : je n'étais pas reine, mais par lui je pouvais donner des royaumes. Moi seule de toutes les mères je n'ai pas fatigué le ciel de mes vœux : tant que mon fils a vécu, je n'ai rien eu à demander aux dieux; je pouvais en effet tout attendre de son ardeur. Que pouvait d'ailleurs me refuser le ciel ? Le bras seul d'Alcide me tenait lieu de tous les vœux ; il m'eût accordé tout ce que Jupiter m'eût refusé. Quelle femme mortelle put jamais plus que moi s'énorgueillir du fruit de ses amours ? Une mère fameuse s'étant vu ravir un jour ses quatorze enfants, fut tellement frappée d'une si grande ruine, qu'elle fut changée en un marbre immobile : mon fils seul valait mieux que tout ce troupeau d'enfants. Il manquait dans le monde un exemple imposant pour les mères infortunées ; Alcmène le donnera. Cessez donc, ô femmes que ce malheur accable, qu'une longue douleur consume, et pourrait changer encore en rochers inanimés ; cessez vos pleurs, et confessez toutes que vos maux le cèdent aux miens.

Adhuc jubet lugere, quas luctus gravis
In saxa vertit. Cedite his cunctae malis.
Agedum, senile pectus, o miserae manus,
Pulsate : et una funeri tanto sat est
Grandaeva anus defecta; quod totus brevi
Jam quaeret orbis? expedi in planctus tamen
Defessa quamquam brachia: invidiam ut Deis
Lugendo facias, advoca in planctum genus.

SCENA III.

ALCMENA.

Flete Alcmenen, magnique Jovis
Plangite natum, cui concepto
Lux una periit, noctesque duas
Contulit eos: ipsa quiddam
Plus luce perit. Totae pariter
Plangite gentes, quarum saevos
Ille tyrannos jussit Stygias
Penetrare domos, populisque madens
Ponere ferrum. Fletum meritis
Reddite tantis. Totus, totus
Personet orbis. Fleat Alciden
Caerula Crete, magno tellus

O mes mains malheureuses, meurtrissez donc mon sein. Mais seule et à mon âge comment suffirais-je à déplorer une si grande calamité, une calamité que l'univers va déplorer à son tour! Disposons cependant mes bras épuisés à me faire gémir sous leurs coups, et, pour rendre le ciel odieux, invitons la terre à suivre mon exemple.

SCÈNE III.

ALCMÈNE (*seule*).

Pleurez Alcmène, pleurez ce fils du grand Jupiter dont la naissance coûta un jour au monde, et réunit deux nuits ensemble sans aurore. En le perdant, nous perdons bien plus que le jour lui-même. O nations du monde, pleurez celui qui précipita dans le Styx tant de tyrans cruels dont il brisa les glaives teints de votre sang. Pour tant de bienfaits rendez-lui le tribut de vos larmes. Que l'univers entier retentisse de gémissements! Que les cent peuples de la Crète azurée, patrie du souverain des dieux, fassent les funérailles d'Alcide (3); et que tous leurs Curètes, tous leurs Corybantes se frappent avec le buis de l'Ida, déploient toutes les marques des grands deuils, et pleurent une mort véritable. Le grand Alcide, qui

Clara Tonante : centum populi
Brachia pulsent.
Nunc Curetes, nunc Corybantes,
Arma Idaea quassate manu :
Armis illum lugere decet.
Nunc nunc funus plangite verum :
Jacet Alcides non minor ipso,
Creta, Tonante.
Flete Herculeos, Arcades, obitus,
Nondum Phoebo nascente genus.
Juga Parthenii Nemeaeque sonent,
Feriantque graves Maenala planctus.
Poscite magno Alciden gemitu :
Stratus vestris setiger oris :
Alesque sequi jussa sagittas,
Totum pennis velata diem.
Flete, Argolicae, flete, Cleonae;
Hic terrentem moenia quondam
Vestra leonem fregit nostri
Dextera nati. Date Sithoniae
Verbera matres, gelidusque sonet
Planctibus Hebrus. Flete Alciden,
Quod non stabulis nascitur infans,
Nec vestra greges viscera carpunt.
Fleat Antaeo libera tellus,
Et rapta fero plaga Geryonae.
Mecum miserae plangite gentes.
Audiat ictus utraque Tethys.

valait bien le Jupiter de la Crète, n'est plus. Brillants Arcadiens, qui voyez naître le soleil; et vous, montagnes de Sparte, vous heureux bois de Némée, pleurez la mort d'Hercule! Que le Ménale délivré par lui d'un sanglier destructeur et de ces oiseaux sinistres qui lui dérobaient le jour, fasse éclater sa douleur! Pleurez mon fils, ô cités d'Argos et de Cléone, dont il affranchit les murs du plus redoutable des lions. Meurtrissez pour lui vos seins, ô mères de la Thrace; il empêcha vos tendres enfants de devenir la pâture des coursiers de votre tyran cruel. Que toutes les rives de l'Hèbre glacé répètent vos cris plaintifs!

O champs de l'Hespérie, devenus libres par la mort d'Antée qui périt sous ses coups, et par la victoire qu'il remporta sur le monstre Géryon, pleurez votre libérateur, et que les deux mers entendent vos gémissements! O vous, divinités qui remplissez l'azur des cieux, soyez sensibles au destin d'Hercule, de mon Hercule qui vous porta avec tout le firmament, lorsqu'Atlas, accablé de ce grand fardeau, demanda un instant pour respirer.

O Jupiter, est-ce ainsi qu'après de si grandes actions tu le places dans le ciel? est-ce là l'effet de tes promesses? Le voilà mort, cet Alcide, comme un homme vulgaire; le voilà ense-

Vos quoque mundi turba citati,
Flete Herculeos, numina, casus.
Vestrum Alcides cervice meus
Mundum, superi, coelumque tulit;
Cum stelligeri vector Olympi,
Pondere liber spiravit Atlas.
Ubi nunc vestrae, Juppiter, arces?
Ubi promissi regia mundi?
Nempe Alcides mortalis obit,
Nempe sepultus. Quoties telis
Facibusque tuis ille pepercit!
Quoties ignis spargendus erat!
In me saltem jaculare facem,
Semelemque puta. Jamne Elysias,
O nate, domus, jam litus habes,
Ad quod populos Natura vocat?
An post raptum Styx atra canem
Praeclusit iter;
Teque in primo limine Ditis
Fata morantur? quis nunc umbras,
Nate, tumultus, Manesque tenet?
Fugit abducta navita cymba,
Et Centauris Thessala motis
Ferit attonitos ungula Manes?
Anguesque suos hydra sub undis
Territa mersit? teque labores,
O nate, timent?
Fallor, fallor, vesana parens;

ɜli. Combien de fois cependant ne t'a-t-il pas épargné la eine de lancer la foudre et tes flammes dévorantes ! Par pitié, ιisse-les maintenant tomber sur moi, et prends Alcmène pour ·émelé.

O mon fils, est-ce maintenant dans l'Élysée, est-ce sur le iste rivage où la nature appelle tous les peuples, que tu es ɜscendu ? ou bien le noir Cocyte t'en a-t-il fermé la route, ɔur te punir d'avoir ravi son effroyable gardien ? Les monses de l'Érèbe t'arrêtent-ils au seuil de la demeure infernale ? uel nouveau tumulte ta présence a-t-elle excité dans l'empire ɜs ombres ? L'affreux Nocher du Styx s'est-il dérobé à tes reιrds ? les Centaures de la Thessalie épouvantés se sont-ils ·écipités, enfuis, sans faire retentir la terre du Tartare sous la ırne de leurs pieds ? l'hydre de Lerna a-t-elle caché d'effroi utes ses têtes dans le Phlégéton ? tous les monstres vaincus ır toi ont-ils tremblé à ton aspect ?

Mais je me trompe, je me trompe, mère insensée ! Les ânes et les ombres ne te craignent plus : tes larges épaules ι entrant au Ténare n'étaient plus couvertes de la terrible ɜau du lion d'Argos à la crinière jaunâtre, aux dents cruelles menaçantes ; tu n'y avais pas ton carquois meurtrier, et ɜsormais ta main ne peut lancer que de faibles traits. Ton

Nec te Manes Umbraeque timent.
Non Argolico rapta leoni
Fulva pellis contecta juba
Laevos operit dura lacertos,
Vallantque feri tempora dentes.
Donum pharetrae cessere tuae.
Telaque mittet jam dextra minor.
Vadis inermis, nate, per umbras,
Ad quas semper mansurus eris.

SCENA IV.

ALCMENA, HERCULES.

HERCULES.

Quid me tenentem regna siderei poli,
Coeloque tandem redditum, planctu jubes
Sentire fatum? parce: nam virtus mihi
In astra, et ipsos fecit ad superos iter.

ALCMENA.

Unde sonus trepidas aures ferit?
Unde meas inhibet lacrimas fragor?
Agnosco, agnosco, victum est Chaos.
A Styge, nate, redis iterum mihi;
Fractaque non semel est Mors horrida.

ombre désarmée en entrant chez Pluton restera éternellement dans son empire.

SCÈNE IV.

ALCMÈNE, HERCULE.

HERCULE (*descendant du ciel sur un nuage azuré*).

O MA mère, déjà j'étais assis au milieu des astres dans l'Empyrée, et vos cris plaintifs m'ordonnent d'en descendre et de sentir encore le pouvoir du destin. Séchez enfin vos larmes; ma vertu a reçu sa récompense : je suis immortel.

ALCMÈNE.

Quel est ce bruit qui frappe mes oreilles craintives et qui tarit la source de mes pleurs? Je te reconnais, je te reconnais, mon cher fils; le chaos est vaincu, et pour la seconde fois tu reviens des enfers, pour la seconde fois tu as brisé la mort avec toutes ses horreurs. Tu as triomphé de l'éternelle nuit et

Vicisti rursus Noctis loca,
Puppis et infernae vada tristia.
Pervius est Acheron jam languidus,
Et remeare licet soli tibi;
Nec te fata tenent post funera.
An tibi praeclusit Pluton iter,
Et pavidus regni metuit sibi?
Certe ego te vidi flagrantibus
Impositum silvis, cum plurimus
In coelum fureret flammae metus.
Arsisti certe; verum ultima
Non tenuere tuas umbras loca.
Quid timuere tui manes, precor?
Umbra quoque est diti nimis horrida.

HERCULES.

Non me gementis stagna Cocyti tenent,
Non puppis umbras furva transvexit meas.
Jam parce, mater, questibus. Manes semel
Umbrasque vidi: quidquid in nobis tui
Mortale fuerat, ignis evictus tulit.
Paterna coelo pars data est, flammis tua.
Proinde planctus pone, quos nato paret
Genitrix inerti. Luctus in turpes eat.
Virtus in astra tendit, in mortem timor.
Praesens ab astris, mater, Alcides cano,
Poenas cruentus jam tibi Eurystheus dabit.
Curru superbum vecta transcendes caput.

surmonté tous les tristes gués de la barque infernale, tous les flots languissants de l'Achéron, d'où nul mortel que toi ne peut revenir. Le destin n'a plus d'empire sur Alcide après le trépas. Est-ce Pluton qui t'a fermé son royaume, dans la terreur que tu lui inspirais ? car enfin je t'ai vu brûler sur la forêt qui te servait de bûcher, j'ai vu les tourbillons de la flamme menaçante qui s'élevaient en ondoyant jusqu'au ciel : certainement tu as été consumé. Mais l'enfer, notre dernier asile, n'a pu contenir ton ombre redoutable. Raconte-moi la frayeur que tu as inspirée aux mânes et celle dont Pluton lui-même s'est senti pénétré en ta présence.

HERCULE.

Je ne suis point retenu par l'onde stagnante du paresseux Cocyte, et la noire barque n'a point passé mon ombre : ne me pleurez donc plus, ô ma mère; je n'ai vu qu'une fois les demeures infernales. Il n'y a eu rien de brûlé en moi, que ce que vous m'avez communiqué de votre substance mortelle : ce que je tenais de vous a été le partage de la flamme; ce que j'ai reçu de mon père est dans le ciel. Cessez donc vos plaintes, on n'en doit qu'aux lâches; la honte du deuil est pour eux : la vertu s'élève dans les astres, et la lâcheté descend dans les enfers.

Voici, ô ma mère, ce que je viens vous annoncer du haut de l'Olympe : le cruel Eurysthée touche à la punition qu'il mérite : vous monterez bientôt sur un char radieux, et vous écraserez sa tête. Adieu. Il est temps que je remonte aux plages

Me jam decet subire coelestem plagam.
Inferna vici rursus Alcides loca.

ALCMENA.

Mane parumper: cessit; ex oculis abiit;
In astra fertur. Fallor, an vultus putat
Vidisse natum? misera mens incredula est.
Es numen, et te mundus aeternus tenet.
Credo triumphis. Regna Thebarum petam,
Novumque templis additum numen canam

SCENA V.

CHORUS.

Nunquam Stygias fertur ad umbras
Inclita virtus. Vivite fortes;
Vos Lethaeos saeva per amnes
Nec fata trahent. Sed cum summas
Exiget horas consumta dies,
Iter ad superos gloria pandet.
Sed tu, domitor magne ferarum,
Orbisque simul pacator, ades.
Nunc quoque nostras respice terras:
Et si qua novo bellua vultu
Quatiet populos terrore gravi,
Tu fulminibus frange trisulcis.
Fortius ipso genitore tuo
Fulmina mittes.

FINIS HERCULIS OETAEI.

lestes : vous me revoyez pour la seconde fois vainqueur des fers.

ALCMÈNE.

O mon cher fils, arrête encore un instant, arrête.... Mais m'échappe, il échappe à mes regards. Il est remonté dans s astres.... N'est-ce pas une illusion ? Est-ce bien mon fils ue j'ai revu ?.. Les malheureux ne sont pas crédules... Non, ı es un véritable dieu ; et l'éternelle félicité est ton partage. en crois tes triomphes. Je retourne donc à Thèbes et j'a-uterai ta divinité nouvelle aux divinités adorées dans nos mples.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

Jamais la véritable vertu ne descend sur les rives du Styx. yez du courage, et jamais les destins cruels ne vous traîne-nt au fleuve de l'oubli : votre ame ne vous échappera à tre dernière heure, que pour s'élever au séjour de la gloire. Mais vous, ô généreux vainqueur de tant de monstres, ô acificateur du monde, regardez toujours notre terre avec onté ; et si quelque bête féroce vient encore épouvanter les euples, prenez la foudre aux trois dards, et d'une main plus erme que celle de votre père lui-même, vous anéantirez les ouveaux objets de nos alarmes.

NOTES
PHILOLOGIQUES
SUR
HERCULE OETAEUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Quanta nunc fregi mala? Quot scelera nudus?* Ici, comme dans beaucoup de circonstances, j'ai senti l'impossibilité de traduire mieux que ne l'a fait l'abbé Coupé, et j'ai cru devoir imiter la manière neuve et hardie avec laquelle il a exprimé la pensée de Sénèque. On ne dit point en français, *briser des crimes.* Mais comment rendre par de froides circonlocutions, ou par un mot sans énergie, *quanta nunc fregi mala?* Comment peindre l'action d'Hercule, brisant à son gré tout ce qui lui résiste? Comment remplacer le mot *nudus,* qui représente le héros, comme un athlète luttant seul contre la nature entière; entièrement nu, comme l'étaient les lutteurs, sans être couvert par aucune armure, et n'en ayant d'autre que son invincible courage? J'ai suivi le précepte d'Horace:

« . . . . Et quae
« Desperat tractata nitescere posse relinquit. »

Tout homme impartial conviendra sans doute qu'il est des choses qui ne peuvent être traduites que d'une seule et même manière; et que de deux traducteurs, celui dont le travail n'est point en regard du texte a sur l'autre un avantage réel; il jouit de toute son indépendance, il peut donner à son style plus de grâces, plus de vivacité, plus de variété, que ne le fait l'auteur qui vient après lui, et qui se trouve forcé

de saisir et de rendre avec plus de sévérité la pensée primitive de l'original, placé constamment sous les yeux du lecteur.

2. — *Et messes alit.* L'abbé de Marolles a traduit ainsi : *nourrit les moissons ;* c'est un contre-sens. Un astre dont les feux brûlent, torréfient, pour ainsi dire, les moissons, ne doit point être regardé comme un feu dont la chaleur vivifie et rend plus active la végétation.

SCÈNE II.

1. — *Quae virgata tibi praebuit ubera.* Il est impossible de rendre en français *virgata ubera.* Le poète veut parler des bêtes les plus cruelles, dont les mamelles sont généralement tachetées. Sa pensée paraît même plus particulièrement applicable aux tigresses.

2. — *Fugit vultus Philomela suos, natumque sonat flebilis Atthis.* — Atthys est le surnom de Philomèle changée en rossignol. Ce mot signifie aussi Athénienne. Plusieurs leçons portent : *natumque sonat flebilis Itym.* Mais c'est une erreur, puisque Itys ou Itylus était fils de Progné et non pas de Philomèle.

3. — *Felix quisquis novit famulum regemque pati*, etc. C'est-à-dire, *Felix quisquis novit pati regem et se esse famulum.*

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Foeta ut armenia jacens.* Plusieurs leçons portent *armento jacens.*

2. — *Tonantem fulmine excusso diem.* Il semble que Sénèque ait voulu dire que le bruit du tonnerre est postérieur à l'action de la foudre ; mais il n'ignorait pas néanmoins les principes d'Aristote à cet égard, il les avait même adoptés. *Voy.* Senec. *Natural. quaestion.* l. II, et Aristot. *de Meteor.* libb. II et III.

3. — *Illicita amantur*, etc. Hercule avait désiré Iole quand elle était reine ; il la dédaigne lorsqu'elle est en son pouvoir comme esclave.

SCÈNE II.

1. — *Ser arboribus.* Voyez *Ammian.* l. XXIII ; Plin. *Nat. histor.* l. VI. c. 27, et *Solin.* c. II.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Et quidquid illa tabe contactum*, etc. Après ce vers s'en trouve un inutile ou intercalé. Le voici :

« Tumensque tacita sequitur, et quassat caput. »

SCÈNE II.

1. — *Regna, triumpha*, etc. C'est une ironie, disent les annotateurs. Quand on est indigné, on fait quelquefois usage de cette figure ; mais ce sarcasme me paraît bien amer. Plusieurs leçons portent : *regia triumphi templa Junonis pete ;* elles sont peut-être plus exactes. Ne faut-il pas même lire, *regina triumphat, templa Junonis pete ?* puisque en effet l'erreur de Déjanire fait le triomphe de Junon.

2. — *Hocne ille summo magnus Alcides erit ?* Ce passage est d'une difficulté désespérante ; cependant je crois avoir été assez heureux pour la surmonter.

3. — *Inferi absolvent ream.* Je ne sais si j'ai bien saisi la pensée du poète ; mais je crois que Déjanire veut dire que les enfers, frappés des souvenirs qu'Alcide y a laissés, ne pourront s'empêcher d'absoudre l'épouse du héros Ce qui a fait naître en moi cette opinion, c'est que la réflexion de Déjanire précède la condamnation qu'elle porte contre elle-même. Dans les expiations, on invoquait le dieu des enfers, aussi dit-elle : *purget has Pluton manus.* Mais comme Déjanire ne peut, ni ne veut se pardonner le crime qu'elle a commis, elle désire que Pluton, pour la purifier de ce crime, déploie contre elle toute sa sévérité.

ACTE IV.

SCÈNE I.

Pag. 230.— *Surget Enceladus ferox.* Encelade fut le plus puissant des géans qui conspirèrent contre Jupiter. C'est sans doute pour cela qu'Hercule en parle si souvent.

Pag. 232.—*Ego qui relicta morte.* Je crois que cette expression, *relicta morte*, signifie rigoureusement qu'Alcide a laissé la mort subsister, quand il pouvait la détruire. Le héros dit dans la même scène :

« Ubique me mors fugit, ut leto inclito
« Fortis carerem. »

Alcide se plaint donc de n'avoir pas vaincu la mort, puisqu'elle ne lui offre pas un trépas glorieux et digne de lui.

Pag. 234.— *Perque tam turpes colos.* Cette pensée vient encore à l'appui de ce que j'ai dit dans la note précédente.

Pag. 236.— *Primam cutem consumpsit*, etc. On s'étonnerait avec raison d'entendre sur nos théâtres une description pareille à celle-ci. Mais, dans cette circonstance, Sénèque a suivi l'exemple d'Homère, de Sophocle et de Virgile.

SCÈNE III.

1. — *Ora Phoebeus modo afflabat axis.* Peut-on pousser plus loin l'hyperbole ? Elle m'a paru si outrée, que ma plume se refusait à la reproduire dans notre langue. J'ai peineencore à me persuader que le goût des Romains ait pu la supporter. On trouve au vers précédent *quis axem cludit ;* je crois qu'il faut lire *arcem*, quoiqu'il y ait dans les poètes plus d'un exemple où *axis* est employé pour signifier le ciel.

SCÈNE IV.

1. — *Feries tyrannos.* C'est une bien belle idée, une idée grande, d'associer Hercule aux trois juges des enfers, pour y frapper encore

les tyrans, pour venger l'humanité, si toutefois, après la mort d'Hercule, des méchants tels que ceux qu'il avait combattus ou punis pendant qu'il était sur la terre, osaient reparaître. Le poète a bien senti que des rois ne devaient, ni ne pouvaient être jugés que par une puissance supérieure; et c'est Alcide, le modèle de la force, du courage, de la vertu, triomphant de tous les vices, de tous les fléaux; qu'il appelle à partager avec Minos, Éaque et Rhadamanthe, l'honorable fonction de prononcer sur la conduite de ceux à qui le ciel confia les destinées et le bonheur des peuples. Sénèque chante ici les louanges de son héros; on le verra bientôt faire le plus sublime apothéose de la vertu. Le chœur, effrayé des maux qui menacent le genre humain, après la mort du fils d'Alcmène, invoque Jupiter, et le prie de ne jamais permettre que de nouveaux tyrans, de nouveaux monstres désolent la terre, ou de créer alors un nouvel Alcide pour la défendre et la protéger.

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — *Sedibus pulsae suis, volucres pererrant nemore succiso diem.* C'est-à-dire : *Volucres errant per diem nemore succiso.*

2. — *At ille, ut ingens nemore sub Nasamonio*, etc. Philoctète compare Alcide aux lions qui habitent les déserts de Barca. On donnait le nom de *Nasamones* à des peuples sauvages de Lybie, près des Syrtes, et qui vivaient de pillage. *Voy.* Lucan. *Pharsal.* lib. IX. v. 439.

3. — *Hic nodus, inquit*, etc. Selon Sénèque, la massue d'Hercule était de bois et très-noueuse, et faite d'olivier sauvage. Pausanias dit qu'elle reverdit après la mort d'Hercule. Le héros affirme lui-même, comme on l'a vu, scène 1, acte I, note 1, qu'il combattait habituellement nu : » *Quanta nunc fregi mala! quot scelera nudus!* Cependant Sophocle, dans les Trachiniennes, dont la pièce de Sénèque est une imitation, dit que Vulcain avait donné en présent à Hercule une cuirasse d'or; que Minerve lui avait donné un bouclier et une épée. Mais l'opinion la plus générale désigne la peau du lion de Némée, un arc et une massue, comme les attributs d'Hercule. Delrio cite à cette

occasion des vers d'un ancien poète, sur la manière différente dont les dieux étaient armés :

« Fulmen habet mundi dominus, tenet illud aperte :
« Nec datur aequoreo fuscina tecta deo ;
« Nec Mavors illum, per quem valet, occulit ensem :
« Nec latet in tepido Palladis hasta sinu.
« Num pudet auratas Phoebum portare sagittas ?
« Clamne solet pharetram ferre Diana suam ?
« Num tegit Alcides nodosae robora clavae ?
« Sub tunica virgam num deus ales habet ?
« Quis Bacchum gracili vestem praetendere thyrso,
« Quis te celata cum face vidit amor ? »

3 *bis*. — *Contine infirmum jecur, mater.* Mot à mot, *comprimez votre foie si faible, ô ma mère.* Le foie est le siége de la douleur ; *jecur* est employé par catachrèse, pour *dolori.* Le poète, en parlant du foie d'Hercule, dans la même pièce, v. 1730, l'appelle *durum jecur.* Des commentateurs ont pensé que dans cette circonstance, *durum* signifie que le feu opère difficilement la combustion du foie.

SCÈNE II.

1. — *Timete superi fata. Tam parvus cinis Herculeus est. Huc ille decrevit gigas.* La douleur chez Alcmène est trop juste, pour qu'il soit permis de la blâmer ; les premières réflexions qu'elle inspire à la mère du héros ont quelque chose de sublime. *Timete superi fata* s'applique à la fois aux puissances du ciel, et à celles de la terre ; *tam parvus cinis Herculeus est* présente une image admirable ; et quoique dans nos mœurs on trouve peut-être trop d'affectation dans *huc ille decrevit gigas*, il n'en est pas moins vrai que les Romains y attachaient une grande importance, et que *huc decrevit*, opposé à *ille gigas*, produisait une vive impression sur des spectateurs accoutumés à ne voir dans Hercule qu'un géant d'une taille et d'une force prodigieuse

NOTES ARCHÉOLOGIQUES SUR HERCULE ŒTAEUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE II.

1. — *Et d'orner la pompe triomphale d'un superbe vainqueur.* Le vers :

« Nec pompae veniet nobile ferculum »

a besoin d'explication. Le mot *ferculum* signifie dans cette occasion une espèce de perche, traversée d'un bâton en forme de croix, à laquelle on suspendait les insignes, les dépouilles et les armes des vaincus. Celui qui portait cette perche l'appuyait sur son épaule. Le *ferculum* était aussi une sorte de brancard surmonté de plusieurs gradins, sur lesquels les vaincus de la plus haute distinction étaient placés dans la pompe triomphale; plusieurs personnes le portaient sur les épaules. On appelait encore *fercula* des tablettes placées les unes au-dessus des autres, sur lesquelles des esclaves apportaient les vases qui contenaient les différents mets dont se composait le service de la table.

2. — *Des fiers voisins de Nabathée.* C'est l'Arabie Pétrée, voisine des Parthes. Ce n'est pas sans raison, dit l'abbé Coupé, que Sénèque finit sa gradation par ces peuples, qui, par leur habileté à tirer de l'arc, ont vaincu les Romains eux-mêmes dans les plus beaux jours de leur république; qui ont tué Crassus avec son armée; que les Romains enfin ne purent jamais vaincre.

3. — *En marbre gémissant sur le Sypile.* Comme il arriva à Niobé en apprenant la mort de ses enfants. Elle resta muette de douleur, et fut changée en rocher. *Voy.* Ovid. *Metamorphos.* lib. V.

4. — *Comme ils y ont arrêté ceux des plaintives Phaétontiades.* Les dieux, touchés de la douleur des sœurs de Phaéton, les changèrent en peupliers, et leurs larmes en ambre.

5. — *Où l'oiseau de la Daulide pleure le tendre Itys*, etc. Ceci ne doit point être pris à la lettre, si on l'entend de Progné ; car l'hirondelle n'habite point les bois. Si on l'entend de Philomèle, *Daulias ales* signifie un rossignol. *Strabon.* lib. IX ; *Pausan.* lib. X. c. 4, et Ovid. *Epistol.* XV. v. 154.

6. — *Vous avez bien permis à la fille de Cynare.* Il s'est glissé dans tous les exemplaires de ma traduction une faute grave. Myrrha n'était point fille de *Cynare*, mais de *Cynire*, roi de Chypre ; elle fut métamorphosée en un arbrisseau, d'où coule la myrrhe. *Voy.* Hygin. *Fab.* lib. LVIII. 275, et Ovid. *Metamorphos.* lib. X. v. 298.

7. — *Au milieu de son palais.* Eurythus avait promis à Hercule la main d'Iole ; celle-ci ayant refusé, malgré la promesse de son père, d'épouser Hercule, qu'elle n'aimait pas, Hercule donna la mort à Eurythus et détruisit la ville d'OEchalie.

8. — *Ainsi que du vôtre, ô jeune Toxée.* C'était le frère d'Iole.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Dans sa frénésie.* Selon le Grecs, cette maladie de l'imagination était produite par la vue d'une nymphe dans un état de nudité, et s'appellait Νυμφόληψια. Celui qui en était saisi était appelé νυμφόληπτος. De ce dernier mot, les Romains ont fait *lymphatus.* Ils désignaient par les mots *cerritus* et *larvatus*, celui qui était frappé par la colère de Cérès ou tourmenté par des spectres, qui erraient même de jour autour des maisons ou des tombeaux, soit parce qu'on n'avait point apaisé leur mânes irrités, soit pour n'avoir pas expié par des sacrifices les crimes ou les fautes qu'ils avaient commis de leur vivant. Car

les *larves* étaient les ombres des méchants, et se nommaient *lémures*, pour les distinguer des *larves* bienfaisants. Il ne faut pas non plus confondre ce délire, cette frénésie, avec la terreur que le dieu Pan et les Faunes se plaisaient à inspirer aux habitans des campagnes, et qui de là est appelée *terreur panique*. La superstition et la mauvaise foi tiraient de cette folie de l'esprit humain un parti très-avantageux. *Voy*. Plin. lib. XXV. c. 5. XXVIII. c. 16, XXXIV. c. 15, XXXVII. cc. 3 et 4 ; Dioscorid. lib. VII. c. 2.

2. — *Tu trouveras dans mon cœur tous les monstres capables de l'effrayer*. Déjanire ne pouvait ignorer la haine de Junon envers Hercule ; sa fureur ne connaît donc plus de bornes, puisqu'elle invoque le secours de Junon. Cependant Déjanire impatiente va plus loin encore : « Je n'ai plus besoin de toi, dit-elle à Junon ; mon indignation me « suffit. » Hercule, après avoir vaincu le fleuve Achéloüs, et épousé Déjanire, demeura avec elle en Étolie, chez Oénée, père de cette princesse. Il y tua un jour en badinant un jeune enfant, parent de ce roi, et pour s'en punir, quoiqu'il n'eût pas eu l'intention de faire un homicide, il s'imposa, selon la coutume des Grecs, un exil d'un an. Ce fut à Trachine, en Thessalie, au pied du mont Oéta qu'il alla passer cet exil avec Déjanire. Il avait quitté cette ville pour aller faire son incursion contre Eurythus, et il revient pour l'action de cette tragédie. Trachine, qui est le lieu de la scène, s'est depuis appelée *Héraclée*. Je laisse à M. A. Duval le soin de prouver que cette pièce péche ou ne péche pas contre la règle de l'*unité de lieu*.

3. — *Après sa première jouissance avec Hésione*, etc. Télamon fut le premier qui monta sur les murs de Troie assiégée par Hercule, qui, pour le récompenser, lui céda Hésione.

4. — *S'il ravit les faveurs d'Augé*. — Elle était fille d'Aléus, roi de Tégée et de Naéra. Les uns disent qu'elle exposa dans les bois l'enfant qu'elle eut d'Hercule, et qui s'appelait Télèphe ; d'autres prétendent qu'Hercule lui-même eut la barbarie d'exposer sur la mer Augé et Télèphe enfermés dans un coffre, d'où ils furent sauvés par Theutras, roi de Mysie. Apollodor. lib. II. c. 3 ; Pausan. lib. VIII. c. 4.

5. — *Rappellerai-je à votre souvenir les Thespiades.* Elles étaient au nombre de cinquante ; Hercule les rendit mères en une seule nuit. Elles donnèrent le jour à cinquante garçons, qui s'établirent dans l'île de Sardaigne, sous la conduite d'Iolaüs, compagnon d'Hercule. Apollodor. lib. II. c. 4, et Pausan. lib. IX. cc. 26 et 27.

6. — *Pour la belle reine de Lydie.* Tout le monde connaît l'histoire des amours d'Hercule et d'Omphale.

7. — *Car c'est ainsi qu'Hercule se délivre de ses femmes.* Allusion à Mégare et à ses enfants. Voy. l'*Hercule furieux.*

8. — *La mer, la terre, le ciel, l'Érèbe sont à mes ordres.* Les magiciennes de la Thessalie passaient pour avoir un pouvoir sans bornes. Rien n'égalait la superstition des anciens à cet égard. Efforts impuissants, dit Farnabe ; quand l'amour s'envole, c'est sans retour. Les charmes de la magie font tout au plus renaître la volupté ; ils ne font pas renaître le sentiment. Micale était la plus savante de toutes ces magiciennes. *Voy.* Ovid. *Metamorphos.* lib. XII. v. 263.

9. — *A cet enfant monstrueux sorti d'une nuée.* Ixion avait conçu un violent amour pour Junon, qui, feignant d'y consentir, se fit représenter par une nuée, à laquelle elle avait donné sa ressemblance. Ixion embrassa la nuée, et de cet embrassement naquit le centaure Nessus.

10. — *Chargé de la belle vierge d'Assyrie.* C'est-à-dire d'Europe.

SCÈNE II.

1. — *Il ne voit pas un fer terrible suspendu par un fil sur sa tête.* Allusion à l'épée que Denis-le-Tyran avait fait suspendre sur la tête de Damoclès, l'un de ses courtisans. Damoclès avait dit au prince que la royauté était le bonheur suprême. Denis le fit revêtir de la pourpre, et lui donna un festin splendide, dans lequel le courtisan tenait la place du roi. Il était au comble du bonheur ; mais par hasard il lève les yeux et voit une épée suspendue sur sa tête, la pointe en bas, et ne tenant qu'à un crin de cheval. Plus d'appétit alors, plus de bonheur. *Voilà*, lui dit le roi, *voilà mon état habituel.*

ACTE III.

SCÈNE II.

1. — *Contre le promontoire de Capharée.* Haute montagne et promontoire d'Eubée, contre lequel Nauplius, pour venger la mort de son fils Palamède tué par Ulysse, attira, au moyen de flambeaux allumés, la flotte des Grecs revenant de Troie. Les vaisseaux se brisèrent contre les écueils. Il y a encore dans cette description des pensées empruntées à Virgile et à l'auteur des Métamorphoses.

2. — *A la source du Cinyphe, sous l'axe de la Lybie.* Ici le poète n'est plus d'accord avec lui-même, puisqu'il dit, dans l'*Hercule furieux*, v. 1341, qu'après avoir tué Mégare et ses enfants, Hercule alla à Athènes pour y être purifié de son crime.

3. — *Le roi de Thessalie.* C'est Ixion.

4. — *Il manque une Danaïde.* On sait qu'Hypermnestre, femme de Lyncée, refusa, malgré l'ordre de Danaüs, de tuer son époux la première nuit de ses noces. Ovid. *Heroid.* XIV.

5. — *Reine du Phase.* C'est-à-dire Médée.

6. — *O barbare reine de la Thrace.* Progné, fille de Pandion et de Xeuxippe, sœur de Philomèle et épouse de Térée, roi de Thrace.

7. — *O Althée,* etc. Ce nom seul rappelle l'histoire du sanglier de Calydon, la mort de Méléagre, frère de Déjanire, et celle d'Althée.

SCÈNE III.

1. — *Quel monarque possédera l'océan, les astres, les enfers?* C'est-à-dire les trois empires de Jupiter, de Neptune et de Pluton.

« On conviendra, dit l'abbé Coupé, que ce chœur est une explication sublime de cet axiome attribué à Orphée et adopté par les stoïciens, que rien ne devient éternel dans le monde. Observez que l'auteur généralise à la fin de cette axiome, et qu'il croit que les dieux eux-mêmes mourront. Ce n'était cependant point là la croyance des stoïciens; ils n'étaient point athées : ils admettaient un dieu éternel. »

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Et saisira Inarime.* C'est une île voisine de la côte de Campanie, connue aujourd'hui sous le nom d'Ichia. Il s'y trouve une montagne d'où sortait autrefois un volcan, et sous le poids de laquelle les poètes racontent que Jupiter écrasa Typhée.

2. — *Que ne peut surmonter la douleur!* Les stoïciens pensaient bien autrement. Pompée était allé rendre visite à Possidonius au moment où le philosophe était atteint d'un violent accès de goutte. « *Il ne sera pas dit*, s'écria Possidonius, *que le grand Pompée soit venu me voir sans m'entendre.* » Il parla donc, mais comme les atteintes de la goutte se faisaient plus vivement sentir, le stoïcien dit : *O goutte, tu as beau me faire souffrir, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

SCÈNE III.

1. — *Le voilà donc arrivé ce temps que m'annonça jadis un chêne prophétiqne.* Hercule cite ensuite les paroles de l'oracle de Dodone, qui lui avait prédit qu'il serait un jour vaincu par un ennemi qu'il aurait tué ; et cet ennemi fut le centaure Nessus.

2. — *Et, si elle porte dans son sein un gage de ma tendresse, ne rougis point de l'adopter.* Il paraît par ce passage qu'Iole était enceinte, ou du moins qu'Alcide le supposait ainsi, puisqu'il ordonne à Hyllus de la prendre pour femme, et d'adopter le fils dont elle deviendrait mère. On a lieu d'être surpris de voir un fils épouser la maîtresse de son propre père.

SCÈNE IV.

1. — *Le bruit des vagues qui vont frapper votre Calpé.* Il ne faut pas oublier qu'Hercule a séparé le Calpé de l'Abida pour faire couler entre ces deux montagnes le trop plein de l'Océan qui forme depuis la Méditerranée.

2. — *De peur que ces deux astres.* On sait que le lion et le cancer du zodiaque, sont le lion de Némée et l'hydre de Lerna, tués par Hercule.

ACTE V.

SCÈNE II.

1. — *Si quelque rejeton du tyran d'Ismare.* C'est-à-dire Diomède.

2. — *La seule ombre d'Hercule mettra les tyrans en fuite.* Cornélie tenant les cendres de Pompée, dans la tragédie de Corneille qui porte ce nom, fait un grand effet. Agrippine, dans Tacite, rentrant en Italie avec l'urne funéraire de Germanicus son époux, empoisonné par Tibère, jaloux de son mérite, n'offre pas un tableau moins frappant que celui de Cornélie. Mais le lecteur conviendra sans peine que les cendres d'Hercule, pressées sur le sein d'Alcmène, font une impression bien plus étonnante encore. (Coupé.)

3. — *Que les cent peuples de la Crète azurée*, etc. Les Crétois qui regardaient Jupiter comme leur concitoyen, lui avaient fait jadis des funérailles magnifiques.

L'OCTAVIE

DE

L. A. SÉNÈQUE.

OCTAVIA.

OCTAVIE.

DRAMATIS PERSONAE.

OCTAVIA.
NUTRIX OCTAVIAE.
CHORUS ROMANORUM.
SENECA.
PRAEFECTUS.
POPPAEA.
AGRIPPINA.
NERO.
NUTRIX POPPAEAE.
NUNTIUS.

Scena est Romae.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

OCTAVIE.
LA NOURRICE d'Octavie.
CHŒUR de Romains.
SÉNÈQUE.
UN PRÉFET, nommé Tigellinus.
POPPÉE.
AGRIPPINE.
NÉRON.
LA NOURRICE de Poppée.
Un Courrier.

La scène est à Rome.

ARGUMENTUM.

Claudius Drusus Caesar Messalinae, quae illi Britannicum et Octaviam pepererat, quod Silio nupsisset, mori jussae, Agrippinam filiam fratris sui Germanici, viduam Cn. Dom. AEnobarbi Neronis, superinduxit; cujus filio Neroni Octaviam suam in matrimonium dedit. Claudio et Britannico veneno sublatis, Nero Imp. Octaviam, quam oderat, repudiat, Poppaeam Sabinam ducit. Cujus divortii causa commoti populi tumultum multa caede reprimit, et Octaviam in Pandatariam ablegatam interfici jubet.

ARGUMENT.

Claudius-Drusus César ayant fait mourir sa femme Messaline, dont il avait eu Britannicus et Octavie, et qui l'avait quitté pour épouser Silius, prit pour femme Agrippine, fille de son frère Germanicus et veuve de Domitius-Énobarbus Néron, au fils duquel (appelé aussi Néron) il donna sa fille Octavie en mariage. Mais, Claudius et Britannicus étant morts par le poison, le jeune Néron, devenu empereur, répudia Octavie, qu'il haïssait, et épousa Poppée Sabine. Son divorce ayant irrité le peuple, il apaisa le tumulte par le plus affreux carnage, et fit périr Octavie, qu'il avait reléguée dans l'île de Pandataria.

OCTAVIA.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

OCTAVIA.

JAM vaga coelo sidera fulgens
Aurora fugat: surgit Titan
Radiante coma, mundoque diem
Reddit clarum.
Age, tot tantis onerata malis[1],
Repete assuetos jam tibi questus,
Atque aequoreas vince Alcyonas;
Vince et volucres Pandionias:
Gravior namque his fortuna tua est.
Semper genitrix deflenda mihi,
Prima meorum causa malorum,
Tristes questus
Natae exaudi, si quis remanet
Sensus in umbris. Utinam ante manu
Grandaeva sua mea rupisset

OCTAVIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

OCTAVIE (*seul*).

DÉJA la brillante aurore chasse du ciel les étoiles errantes; itan déploie l'éclat de sa chevelure rayonnante, et rend le our au monde. O malheureuse Octavie, recommence tes laintes accoutumées. Surpasse donc par tes gémissements eux de la triste Alcione, ceux des filles de Pandion : ton sort st en effet bien plus déplorable.

O vous, la première cause de mes maux et l'éternel objet e mes larmes, ma mère (1), s'il reste encore quelque senment chez les ombres, écoutez du moins la voix plaintive de otre fille. Plût au ciel que la main de Clotho eût rompu la ame de mes jours, avant l'instant où j'ai vu vos blessures uelles, et votre visage tout défiguré par le sang dont il était uvert.

O jour à jamais funeste, ô jour qui m'a rendu depuis la mière plus affreuse que les ténèbres! Je porte le joug de la

Stamina Clotho, tua quam moerens
Vulnera vidi,
Oraque foedo sparsa cruore!
O lux semper funesta mihi!
Tempore ab illo lux est tenebris
Invisa magis.
Tulimus saevae jussa novercae,
Hostilem animum, vultusque truces.
Illa illa meis tristis Erinnys[2]
Thalamis Stygios praetulit ignes:
Teque exstinxit, miserande pater,
Modo cui totus paruit orbis
Ultra Oceanum, cuique Britanni
Terga dedere,
Ducibus nostris ante ignoti,
Jurisque sui.
Conjugis (heu me!) pater insidiis
Oppresse jaces; servitque domus
Cum prole tua capta tyranno!

ıarâtre (2) là plus insensible, je souffre sa haine implacable, :s regards homicides. C'est elle, c'est cette affreuse Érynnis ui éclaira mon hymen des torches infernales; c'est elle qui ous ravit le jour, ô mon trop malheureux père (3) : vous ui aviez soumis l'univers et reculé les bornes de l'empire omain au-delà de l'Océan ; vous, devant qui les Bretons, ce euple libre que nul de nos héros n'avait pu vaincre (4), vaient pris la fuite, vous expirez sous la perfidie cruelle de otre épouse, et vous laissez, hélas ! vos enfants (5), seuls :jetons d'une illustre famille, exposés à toute la rage d'un ran.

SCENA II.

NUTRIX OCTAVIAE.

Fulgore primo captus, et fragili bono
Fallacis aulae quisquis attonitus stupet,
Subito labantis ecce Fortunae impetu
Modo praepotentem cernat eversam domum;
Stirpemque Claudii, cujus imperio fuit
Subjectus orbis, paruit liber diu
Oceanus, et recepit invitus rates.
En qui Britannis primus imposuit jugum,
Ignota ante[1] classibus texit freta,
Interque gentes barbaras tutus fuit,
Et saeva maria; conjugis scelere occidit,
Mox illa nati. Cujus exstinctus jacet
Frater venenis. Moeret infelix soror,
Eademque conjux. Nec graves luctus valet
Ira coacta tegere. Crudelis viri
Secreta refugit semper, atque odio pari
Ardens mariti, mutua flagrat face[2].
Animum dolentis nostra solatur fides,
Pietasque frustra. Mutat immitis dolor
Consilia nostra. Nec regi mentis potest
Generosus ardor, sed malis vires capit.
Heu, quam nefandum prospicit noster timor
Scelus. Quod utinam numen avertat Deum!

SCÈNE II.

LA NOURRICE D'OCTAVIE (*seule*).

Que celui qui se laisse séduire par l'éclat et les faveurs pas-ıgères d'une cour trompeuse, contemple la ruine des Césars, : cette extinction subite de la superbe maison de Claudius (1). elui qui commandait à l'univers soumis, qui donna des lois l'Océan, qui le força de recevoir ses flottes victorieuses, cet npereur, qui le premier imposa le joug à la Bretagne, qui ɔuvrit de ses navires les mers inconnues, qui fut toujours a sûreté au milieu des peuples les plus barbares et des vagues s plus orageuses, a péri par le crime de sa femme. Elle-ıême expire bientôt après de la main de son fils (2), et ce ls cruel empoisonne encore son frère (3).

Et cependant la malheureuse sœur de Britannicus, la triste mme du bourreau de ce prince, Octavie, se dessèche dans s larmes ; elle est abattue sous le poids de sa douleur sans ser faire connaître sa juste indignation ; elle fuit son époux arbare, et l'horreur que ce tyran lui inspire égale la haine ı'il a pour elle.

En vain ma tendresse et ma fidélité s'empressent de consoler jeune impératrice ; l'excès de sa douleur rejette tous mes nseils, le noble ressentiment de son ame généreuse ne re-nnaît plus de guide, il s'accroît et s'agrandit des peines ême qu'elle endure. Je ne sais quels cruels pressentiments ɜmparent de tous mes sens. Veuillent les justes dieux dé-urner l'orage qui nous menace !

SCENA III.

OCTAVIA, NUTRIX.

OCTAVIA.

O MEA nullis aequanda malis
Fortuna! licet repetam luctus,
Electra[1], tuos. Tibi moerenti
Caesum licuit flere parentem;
Scelus ulcisci vindice fratre,
Tua quem pietas hosti rapuit,
Texitque fides : me crudeli
Sorte parentes raptos prohibet
Lugere timor, fratrisque necem
Deflere vetat, in quo fuerat
Spes una mihi,
Totque malorum breve solamen.
Nunc in luctus servata meos,
Magni resto nominis umbra[2].

NUTRIX.

Vox (heu) nostras perculit aures
Tristis alumnae.
Cessas thalamis inferre gradus,
Tarda senectus?

SCÈNE III.

OCTAVIE, LA NOURRICE.

OCTAVIE (*seule dans l'enfoncement du théâtre*).

Non, rien ne peut égaler mon infortune ! J'essaie vainement, ô Électre, de comparer ta douleur à la mienne. Si tu as vu ton père assassiné dans tes bras, du moins il te fut permis de pleurer dans ceux de ton frère, d'un frère que ton amour avait arraché au fer de ses ennemis, que l'amitié sauva, et qui depuis fut ton vengeur. Et moi, plus malheureuse, la crainte ne me permet pas même de pleurer ma famille entière si cruellement assassinée; je n'ose verser des larmes sur un frère qui faisait tout mon espoir, qui pouvait calmer tous mes maux. Condamnée par le destin à voir les funérailles de tout ce que j'aimais, je ne reste plus sur la terre que pour être l'ombre d'un grand nom.

LA NOURRICE.

J'entends la voix de ma triste pupile : je brûle de voler sur ses pas. Vieillesse odieuse, pourquoi servir si mal mon impatience ?

OCTAVIA.

Excipe nostras
Lacrimas, nutrix, testis nostri
Fida doloris.

NUTRIX.

Quis te tantis
Solvet curis, miseranda, dies?

OCTAVIA.

Qui me Stygias mittet ad umbras.

NUTRIX.

Omina, quaeso, sint ista procul.

OCTAVIA.

Non vota meos tua nunc casus,
Sed fata regunt.

NUTRIX.

Dabit afflictae
Meliora Deus tempora mitis
Tu modo blando vince obsequio
Placata virum.

OCTAVIA.

Vincam saevos
Ante leones, tigresque truces,
Fera quam saevi corda tyranni.
Odit genitos sanguine claro,
Spernit superos hominesque simul,
Nec fortunam capit ipse suam,
Quam dedit illi per scelus ingens
Infanda parens. Licet ingratum

OCTAVIE.

ɔ ma fidèle nourrice, tant de fois témoin de mes soupirs, ıez encore recevoir mes larmes.

LA NOURRICE.

Hélas! quel jour en verra tarir la source?

OCTAVIE.

Celui de ma mort.

LA NOURRICE.

Écartons cette horrible image.

OCTAVIE.

Mon sort dépend du destin, et non pas de vos vœux.

LA NOURRICE.

Un dieu favorable nous donnera des jours plus calmes : ayez seulement de ramener le cœur de votre époux par s caresses et votre complaisance.

OCTAVIE.

l'adoucirais plutôt les lions et les tigres que le cœur de cet placable tyran. Il hait tout ce qui sort d'un sang trop il- tre; il dédaigne les dieux, comme il dédaigne les hommes; ıe peut contenir cette fortune énorme que lui valut le ne de sa mère; et quoiqu'il ait honte de ce bienfait cruel, iqu'il rougisse de lui devoir l'empire, et que pour s'affran- du poids de la reconnaissance il l'ait assassinée, cepen-

Dirae pudeat munere matris,
Hoc imperium cepisse; licet
Tantum munus morte rependat:
Feret hunc titulum post fata tamen
Femina longo semper in aevo.

NUTRIX.

Animi retine verba furentis.
Temere emissam comprime vocem.

OCTAVIA.

Toleranda quamvis patiar, haud unquam quean
Nisi morte tristi, nostra finiri mala.
Genitrice caesa, per scelus rapto patre,
Orbata fratre, miseriis, luctu obruta,
Moerore pressa, conjugi invisa, ac meae
Subjecta famulae, luce non grata fruor;
Trepidante semper corde, non mortis metu,
Sed sceleris. Absit crimen a fatis meis:
Mori juvabit. Poena nam gravior nece est,
Videre tumidos et truces miserae mihi
Vultus tyranni, jungere atque hosti oscula,
Timere nutus; cujus obsequium meus
Haud ferre posset, fata post fratris, dolor,
Scelere interemti; cujus imperium tenet
Et morte gaudet auctor infandae necis.
Quam saepe tristis umbra germani meis
Offertur oculis, membra cum solvit quies,
Et fessa fletu lumina oppressit sopor!
Modo facibus atris armat infirmas manus,

ınt il ressentira toute sa vie la peine secrète de ne devoir ɹ'à la main d'une femme la première place de l'univers.

LA NOURRICE.

Craignez que la fureur ne s'empare de votre ame; retenez es expressions qui veulent vous échapper.

OCTAVIE.

O ma chère nourrice, je pourrais souffrir les calamités ordinaires; mais les miennes ne peuvent finir que par la mort. Privée de mon père, de ma mère, de mon frère, massacrés sous mes yeux; entourée de ruines, accablée sous le poids des chagrins, odieuse à mon époux, esclave de mon esclave (1), la vie est un fardeau trop pénible pour moi; la vue du bourreau de tous les miens me fait trembler à chaque instant, non par la crainte de la mort, mais par la crainte du crime. Que je meure innocente, et je meurs avec joie. Concevez-vous le supplice plus cruel que la mort même, d'avoir sans cesse sous les yeux le visage superbe et les regards farouches de mon tyran, de souffrir les baisers de l'ennemi le plus affreux, d'avoir à craindre tous ses mouvements, d'endurer les caresses de l'assassin de mon frère, d'un monstre qui a usurpé son empire, qui triomphe encore de sa mort?

Ombre infortunée de Britannicus, combien de fois, lorsque le sommeil vient fermer mes yeux fatigués de répandre des pleurs, tu apparais à mon imagination! Tantôt je crois te voir ırmée de flambeaux funèbres et frapper de tes faibles mains 'indigne frère (2) que l'adoption te donna; tantôt cet infame Néron que tu poursuis, me semble venir se cacher en tremblant au fond de mon lit : il se jette dans mes bras et s'at-

Oculosque, et ora fratris infestus petit:
Modo trepidus idem refugit in thalamos meos.
Persequitur hostis, atque inhaerenti mihi
Violentus ensem per latus nostrum rapit.
Tunc tremor et ingens excutit somnos pavor,
Renovatque luctus et metus miserae mihi.
Adice his superbam pellicem, nostrae domus
Spoliis nitentem; cujus in munus suam
Stygiae parentem natus imposuit rati,
Quam dira post naufragia superato mari
Ferro interemit, saevior pelagi fretis.
Quae spes salutis post nefas tantum mihi?
Inimica, victrix, imminet thalamis meis:
Odioque nostri flagrat, et pretium stupri
Justae maritum conjugis captat caput.
Emergere undis, et fer auxilium tuae
Natae invocanti, genitor; aut Stygios sinus
Tellure rupta pande, quo praeceps ferar.

NUTRIX.

Frustra parentis invocas manes tui,
Miseranda, frustra, nulla cui prolis suae
Manet inter umbras cura, qui nato suo
Praeferre potuit sanguine alieno satum,
Genitamque fratris conjugem[4] captus sibi
Toris nefandis flebili junxit face.
Hinc orta series facinorum, caedes, doli,
Regni cupido, sanguinis diri sitis:
Mactata soceri concidit thalamis gener

ache à mon sein, dont tu l'arraches avec violence pour nous ercer le cœur à tous deux. L'épouvante alors et la terreur ompent soudain mon sommeil; et mes maux, mes souffrances, reprennent leur cours. Qu'on ajoute à ces tourments affreux la présence continuelle d'une courtisane superbe, de cette Poppée qui brille des dépouilles de ma maison; de cette orgueilleuse beauté pour qui Néron exposa sa mère sur un vaisseau perfide, sa mère que les flots semblèrent respecter, et qu'après son naufrage il fit poignarder, plus implacable que les vagues en fureur (3).

Après un tel forfait, que puis-je me promettre d'un pareil monstre? Une rivale inexorable et victorieuse est prête à me chasser du lit conjugal: elle m'abhorre, et pour prix des faveurs criminelles qu'elle accorde au tyran, elle lui demande la tête de sa femme légitime. O mon père, sortez des ondes du Styx, et venez secourir votre fille qui vous implore: ou du moins, ouvrez-moi l'entrée du Tartare, afin que je m'y précipite avec vous.

LA NOURRICE.

Malheureuse Octavie, c'est en vain que vous implorez les mânes de votre père: comment chez les ombres conserverait-il quelque sentiment pour vous, lorsque, vivant encore, il a méconnu son propre fils pour adopter à son préjudice un étranger et lui donner l'empire, et, lorsqu'à la clarté d'un flambeau incestueux, il a fait entrer dans son lit la fille de son propre frère? Telle est la source fatale de tous les forfaits que nous avons vu commettre, de tous les assassinats, de toutes les perfidies, de cette fureur du trône, et de la soif du sang de votre famille si indignement versé. C'est sous les

Victima, tuis ne fieret hymenaeis potens.
Pro facinus ingens! feminae est munus datus
Silanus, et cruore foedavit suo
Patrios penates, criminis ficti reus.
Intravit hostis (hei mihi) captam domum,
Dolis novercae, Principis factus gener,
Idemque natus, juvenis infandi ingenii
Capaxque scelerum, dira cui genitrix facem
Accendit, et te junxit invitam metu.
Tantoque victrix facta successu ferox,
Ausa imminere est orbis imperio sacri.
Quis tot referre facinorum formas potest,
Et spes nefandas feminae, et blandos dolos
Regnum petentis per gradum scelerum omnium?
Tunc sancta Pietas extulit trepidos gradus,
Vacuamque Erinnys saeva funesto pede
Intravit aulam; polluit Stygia face
Sacros penates; jura naturae furens
Fasque omne rupit; miscuit conjux viro
Venena saeva; cecidit atque eadem sui
Mox scelere nati. Tu quoque exstinctus jaces
Deflende nobis semper, infelix puer,
Modo sidus orbis, columen Augustae domus,
Britannice (heu me), nunc levis tantum cinis,
Et tristis umbra; saeva cui lacrimas dedit
Etiam noverca, cum rogis artus tuos
Dedit cremandos, membraque et vultus Deo
Similes volanti, flamma fervens abstulit.

yeux de votre père que fut assassiné votre premier époux (4), de peur qu'il ne devînt trop puissant par votre hyménée. O crime abominable ! pour satifaire l'ambitieuse Agrippine, on fait tomber à ses pieds la tête de cet aimable Syllanus, dont le sang inonda vos pénates, sous le prétexte d'une conjuration (5) imaginaire. Par les intrigues de cette cruelle marâtre, l'enfant d'Énobarbus entra dans votre maison. Claude l'adopta pour fils et pour gendre, et l'on vous força de donner la main à ce jeune scélérat qui porte tous les crimes dans son sein, et dont la mère nourrit encore la férocité naturelle. Animée par ce premier succès, Agrippine fit bien plus, elle osa envisager la conquête sacrée de l'empire du monde. Qui pourrait suffire à raconter les autres attentats divers, les coupables espérances, les perfides caresses d'une femme à qui tous les crimes servaient de degrés pour arriver au trône?

Depuis ce temps la sainte piété porta ses pas tremblants hors du palais des Césars, et la cruelle Érynnis, qui vint prendre sa place, profana de ses torches funestes les pénates de vos pères. Depuis ce temps votre marâtre furieuse y rompt toutes les lois de la nature et de l'humanité ; elle empoisonne son époux ; enfin elle tombe elle-même sous le glaive parricide de son fils. Mais hélas ! au milieu de tant de massacres, vous périssez aussi, ô malheureux enfant, éternel sujet de nos larmes, nouvel astre du monde, soutien de la maison d'Auguste ; vous périssez aussi, ô généreux Britannicus, et vous n'êtes plus qu'une ombre triste, une cendre légère, que votre marâtre elle-même arrosa de ses pleurs, lorsqu'elle donna votre corps au bûcher, et que la flamme dévora votre beauté comparable à celle de l'amour.

OCTAVIA.

Exstinguat et me, ne manu nostra cadat.

NUTRIX.

Natura vires non dedit tantas tibi.

OCTAVIA.

Dolor, ira, moeror, miseriae, luctus dabunt.

NUTRIX.

Vince obsequendo potius immitem virum.

OCTAVIA.

Ut fratrem ademtum scelere restituat mihi?

NUTRIX.

Incolumis ut sis ipsa, labentem ut domum
Genitoris olim sobole restituas tua.

OCTAVIA.

Exspectat aliam Principis sobolem domus:
Me dira miseri fata germani trahunt.

NUTRIX.

Confirmet animum civium tantus favor.

OCTAVIA.

Solatur iste nostra, non relevat, mala.

NUTRIX.

Vis magna populi est.

OCTAVIA.

Principis major tamen.

NUTRIX.

Respiciet ipse conjugem.

OCTAVIE.

Que mon tyran m'arrache la vie, s'il ne veut pas périr de ma main.

LA NOURRICE.

La nature ne vous en a pas donné la force.

OCTAVIE.

J'en trouverai dans ma douleur, dans mon indignation, dans mon chagrin, dans mon deuil, dans ma misère.

LA NOURRICE.

Par vos soins et par votre complaisance, adoucissez plutôt la férocité de votre époux.

OCTAVIE.

Sans doute pour qu'il me rende un frère que m'a ravi sa scélératesse ?

LA NOURRICE.

Non, mais pour obtenir de lui votre salut; pour avoir des enfants; pour réparer la perte de votre maison presqu'éteinte.

OCTAVIE.

Le règne de ma maison est passé : le monde attend une nouvelle race de souverains, et mon frère malheureux m'appelle à lui.

LA NOURRICE.

L'amour que tous les Romains ont pour vous doit vous rassurer.

OCTAVIE.

Cet amour me console, et ne saurait me relever.

LA NOURRICE.

Cependant la faveur du peuple a bien de la force.

OCTAVIE.

Celle d'un empereur en a beaucoup plus.

LA NOURRICE.

Néron aura de la considération pour sa femme.

OCTAVIA.

Pellex vetat.

NUTRIX.

Invisa cunctis nempe.

OCTAVIA.

Sed cara est viro.

NUTRIX.

Nondum uxor est.

OCTAVIA.

Jam fièt, et genitrix simul.

NUTRIX.

Juvenilis ardor impetu primo furit;
Languescit idem facile, nec durat diu
In Venere turpi, ceu levis flammae vapos.
Amor perennis conjugis castae manet.
Violare prima quae toros ausa est tuos,
Animumque domini famula possedit diu,
Jam metuet eadem[6], nempe praelatam sibi
Subjecta et humilis : atque monumenta exstruit,
Quibus timorem fassa testatur suum.
Et hanc levis fallaxque destituet Deus
Volucer Cupido. Sit licet forma eminens,
Opibus superba; gaudium capiet breve.
Passa est similes ipsa dolores
Regina Deum, cum se formas
Vertit in omnes dominus coeli,
Divumque pater :
Et modo pennas sumsit oloris;

OCTAVIE.

Sa maîtresse s'y opposera.

LA NOURRICE.

Elle est odieuse à tous les Romains.

OCTAVIE.

Elle plaît à son amant.

LA NOURRICE.

Elle n'est pas encore sa femme.

OCTAVIE.

Elle le deviendra; bientôt même elle sera mère (6).

LA NOURRICE.

Dans la jeunesse, l'amour n'est qu'une ardeur de peu de durée; s'il est illégitime, il languit bientôt, et des flammes si honteuses passent comme la vapeur légère; mais l'amour qu'inspire une femme chaste est éternel. Poppée, cette vile esclave qui la première osa souiller votre couche et vous ravir le cœur de son maître, craindra bientôt à son tour d'avoir une rivale. Soumise et tremblante, elle érige déjà des monuments qui décèlent ses alarmes (7) : l'amour, le plus léger, le plus trompeur des dieux, est prêt à l'abandonner, et quel que soit l'éclat de sa beauté, quelle que soit la grandeur de son crédit, sa faveur passera comme l'ombre.

O ma chère Octavie, la reine des dieux a souffert elle-même l'humiliation qui vous arrive, lorsque, pour jouir de ses maîtresses, son infidèle époux prenait toutes les formes. Ce père des immortels, ce grand dominateur de l'Olympe, tantôt emprunta le plumage éclatant du cygne, tantôt les cornes du taureau Sidonien; quelquefois aussi il se changea en pluie d'or. Nous voyons briller au ciel les fruits de ses amours : les deux fils de Léda sont

Modo Sidonii cornua tauri;
Aureus idem
Fluxit in imbri. Fulgent coelo
Sidera Ledae. Patrio residet
Bacchus Olympo. Deus Alcides
Possibet Heben, nec Junonis
Jam timet iras; cujus gener est,
Qui fuit hostis. Vicit sapiens
Tamen obsequium conjugis altae,
Pressusque dolor. Sola Tonantem
Tenet aethereo secura toro
Maxima Juno; nec mortali
Captus forma deserit altam
Juppiter aulam. Tu quoque terris
Altera Juno, soror Augusti,
Conjuxque, graves vince dolores.

OCTAVIA.

Jungentur ante saeva sideribus freta,
Et ignis undae, Tartaro tristi polus,
Lux alma tenebris, roscidae nocti dies:
Quam cum scelesti conjugis mente impia
Mens nostra, semper fratris exstincti memor.
Utinam nefandi Principis dirum caput
Obruere flammis Coelitum rector paret,
Qui saepe terras fulmine infesto quatit,
Mentesque nostras ignibus terret sacris,
Novisque monstris! vidimus coelo jubar
Ardens, cometam pandere infestam facem,

es astres radieux; Bacchus est assis dans le firmament; Alcide ossède la belle Hébée (8), fille de Junon, sans craindre désormais cette marâtre cruelle dont il a cessé d'être l'ennemi en evenant son gendre. C'est ainsi que cette grande déesse a fait aire sa jalousie : sa douceur lui a rendu le cœur de Jupiter. eule maintenant et sans craindre de rivales, elle possède le naître du tonnerre dans sa couche céleste, et nulle beauté nortelle n'engage plus son époux à quitter sa cour. Vous donc ussi, vous la Junon de la terre, vous la sœur (9) et la femme l'Auguste, ô ma chère Octavie, triomphez de votre ressentiment.

OCTAVIE.

Non, la mer s'unira aux astres, la flamme à l'onde, le ciel au Tartare, la pure lumière aux ténèbres, le jour à la nuit, avant que mon cœur partage les sentiments d'un époux impie et barbare. La mort de mon frère qu'il immola, est toujours présente à ma mémoire. Puisse le maître des dieux, dont si souvent la foudre terrible épouvante la terre, puisse Jupiter, qui dans ce temps malheureux nous glace d'effroi par des feux extraordinaires, par des prodiges nouveaux, lancer ses carreaux vengeurs sur la tête de ce monstre exécrable! Naguère nous avons vu au ciel une flamme sinistre (10), une comète effrayante dont les feux menaçants se dirigeaient vers cette partie du ciel où le Bootès conduit son

Qua plaustra tardus noctis aeterna vice
Regit Bootes, frigido Arctoo rigens.
En ipse diro spiritu saevi ducis
Polluitur aether, gentibus clades novas
Minantur astra, quas regit dux impius.
Non tam ferum Typhona neglecto Jove
Irata tellus edidit quondam parens.
Haec gravior illo pestis. Hic hostis Deum
Hominumque, templis expulit superos suis,
Civesque patria; spiritum fratri abstulit;
Hausit cruorem matris; et lucem videt?
Fruiturque vita, noxiamque animam trahit?
Pro, summe genitor, tela cur frustra jacis
Invicta toties temere regali manu?
In tam nocentem dextra cur cessat tua?
Utinam suorum facinorum poenas luat
Nero, ipse Divo Domitio genitus patre,
Orbis tyrannus, quem premit turpi jugo;
Morumque vitiis nomen Augustum inquinat.

NUTRIX.

Indignus ille (fateor) est thalamis tuis;
Sed cede fatis atque fortunae tuae,
Alumna, quaeso; neve violenti move
Iram mariti. Forsitan vindex Deus
Exsistet aliquis, laetus et veniet dies.

OCTAVIA.

Gravi Deorum nostra jam pridem domus
Urgetur ira : prima quam pressit Venus,

har, et dans le voisinage de l'astre glacé de l'Ourse. Déjà la pureté de l'Éther est infectée de l'haleine cruelle du tyran des Romains, et les astres menacent de leur ruine les peuples que régit ce monarque impie. Non, le farouche Typhon que la terre en fureur engendra jadis pour écraser Jupiter, n'était pas si odieux. Mon ennemi n'est pas seulement l'ennemi des dieux, il est encore celui des hommes : il chasse les uns de leurs temples, il arrache les autres de leurs foyers; il assassine son frère, il se baigne dans le sang de sa mère : et cependant il voit encore le jour, il jouit de la vie, il continue de traîner son existence criminelle !

Maître du tonnerre, pourquoi diriger vainement sur les palais des rois tes invincibles traits, et épargner cette tête scélérate, cet homme abominable fils d'un prétendu dieu, ce tyran du monde qu'il tient asservi à son joug honteux, et qui déshonore le nom d'Auguste par ses vices et par l'infamie de ses mœurs (11)?

LA NOURRICE.

Il était indigne, je l'avoue, de s'unir à vous; mais, ma fille, cédez à votre destinée, à votre fortune; n'animez pas contre vous sa fureur et sa violence. Peut-être un dieu vengeur vous prendra-t-il en pitié; peut-être verrez-vous luire encore quelques jours heureux.

OCTAVIE.

Non, les dieux cruels précipitent depuis trop long-temps la ruine de ma maison. Vénus est la première qui a épuisé toute

Furore miserae dira genitricis meae :
Quae nupta demens nupsit incesta face,
Oblita nostri, conjugis, legum immemor.
Illo soluta crine, succincta anguibus,
Ultrix Erinnys venit ad Stygios toros,
Raptasque thalamis sanguine exstinxit faces :
Incendit ira Principis pectus truci
Caedem in nefandam. Cecidit infelix parens
(Heu) nostra ferro, meque perpetuo obruit
Exstincta luctu. Conjugem traxit suum,
Natumque ad umbras, prodidit lapsam domum.

NUTRIX.

Renovare luctus parce cum fletu pios,
Manes parentis neve sollicita tuae,
Graves furoris quae sui poenas dedit.

SCENA IV.

CHORUS.

Quae fama modo venit ad aures,
Utinam falso credita, perdat
Frustra toties jactata fidem!
Nec nova nostri conjux thalamos
Principis intret. Teneatque suos
Nupta penates Claudia proles :

a fureur sur ma mère (12) : ma mère insensée, épouse d'un mpereur, osa, lui vivant, former publiquement un second yménée, au mépris de ses enfants, de son époux, de nos lois. epuis cet instant la furieuse Érynnis, la tête hérissée de erpens, a quitté les bords du Styx pour venir éteindre dans otre sang les torches nuptiales, et exciter encore un prince, éjà si cruel, à nous faire tomber sous le fer impie. Hélas ! 'est ainsi que ma malheureuse mère a vu trancher ses jours : lors commença le chagrin qui me dévore. Bientôt ma mère ntraîna son époux et son fils dans la tombe, et causa la uine de notre déplorable famille.

LA NOURRICE.

Pourquoi renouveler tous vos malheurs par le souvenir de os regrets, et troubler les mânes de votre mère? elle n'a ue trop porté les peines de ses faiblesses insensées.

SCÈNE IV.

CHŒUR DE ROMAINS.

Quelle nouvelle a frappé nos oreilles (1)? Puisse-t-elle, à orce d'avoir été faussement répétée, perdre toute croyance! h ! qu'une épouse nouvelle n'entre jamais dans le lit de notre mpereur; que jamais l'aimable fille de Claude ne soit chassée des pénates de ses pères, devenus par elle les pénates le Néron ; que son heureuse fécondité nous donne des reje-

Edat partu pignora pacis,
Qua tranquillus gaudeat orbis,
Servetque decus Roma aeternum.
Fratris thalamos sortita tenet
Maxima Juno. Soror Augusti
Sociata toris, cur a patria
Pellitur aula? sancta quid illi
Prodest pietas, divusque pater?
Quid virginitas, castusque pudor?
Nos quoque nostri sumus immemores
Post fata ducis, cujus prodimus
Stirpem saevo suadente metu.
Vera priorum virtus quondam
Romana fuit, verumque genus
Martis in illis sanguisque viris.
Illi reges hac expulerunt
Urbe superbos; ultique tuos
Sunt bene manes, virgo, dextra
Caesa parentis, ne servitium
Paterere grave, aut improba ferret
Praemia victrix dira libido.
Te quoque bellum triste secutum est,
Mactata tua miseranda manu
Nata Lucretii, stuprum saevi
Passa tyranni. Dedit infandi
Sceleris poenas cum Tarquinio
Tullia conjux; quae per caesi
Membra parentis saevos egit
Impia currus, laceroque seni
Violenta rogos nata negavit.
Hoc quoque nostra videre nefas

ons, précieux gages de la paix et nouveaux garants du repos le l'univers; puisse un si beau nom éterniser la gloire de 'empire Romain !

Si Junon reste continuellement attachée au lit de Jupiter que le sort lui donna, pourquoi la sœur d'Auguste attachée de même au lit de son frère s'en verrait-elle arracher? De quoi servirait donc à notre jeune impératrice sa piété si rare, l'apothéose de son père, la virginité qu'elle apporta à son époux, le trésor de sa pudeur?

Romains, depuis la mort de Claude nous avons oublié ce que nous fûmes autrefois, nous abandonnons cruellement sa fille, par une lâche timidité. Nous ne conservons plus la moindre étincelle du courage et de la vertu de nos pères; nous ne sommes plus comme eux les vrais enfants du dieu de la guerre. Ils ont chassé de cette ville les rois superbes; ils ont dignement vengé tes mânes, ô vierge (2) généreuse, que ton père fut obligé de tuer de sa main, pour t'épargner l'opprobre de l'esclavage, et l'opprobre plus grand encore du déshonneur; ils entreprirent une guerre pour toi, chaste Lucrèce, qu'avaient souillée les embrassements impurs d'un tyran cruel; ils firent porter la peine de son impiété à cette coupable Tullie

Secula; magnum cum Tyrrhenum
Rate ferali Princeps captam
Fraude parentem misit in aequor.
Properant placidos linquere portus
Jussi nautae;
Resonant remis pulsata freta;
Fertur in altum provecta ratis,
Quae resoluto robore labens
Pressa dehiscit, sorbetque mare.
Tollitur ingens
Clamor ad astra cum femineo
Mixtus planctu. Mors ante oculos
Dira vagatur. Quaerit leti
Sibi quisque fugam:
Alii lacerae puppis tabulis
Haerent nudi, fluctusque secant:
Repetunt alii litora nantes:
Multos mergunt fata profundo:
Scindit vestes Augusta suas,
Laceratque comas, rigat et moestis
Fletibus ora.
Postquam spes est nulla salutis,
Ardens ira, jam victa malis,
Haec, exclamat: mihi pro tanto
Munere reddis praemia, nate?
Hac sum, fateor, digna carina,
Quae te genui, quae tibi lucem
Atque imperium nomenque dedi
Caesaris amens. Exsere vultus
Acheronte tuos, poenisque meis
Pascere, conjux: ego causa tuae,

.i fit passer son char sur le corps de son père, à cette fille naturée qui refusa même la sépulture aux dépouilles sanıntes de ce vieillard.

Hélas! nous étions nés pour voir de pareils attentats se re-)uveler sous nos yeux. Le successeur des Césars, par la plus)ire des perfidies, a fait arrêter sa mère, et l'a exposée sur un isseau parricide à la merci des vagues Tyrrhéniennes. Déjà r les ordres du tyran les nautoniers se hâtaient de sortir du ›rt; l'onde retentissait sous le bruit de leurs rames; mais à ine ont-ils gagné la pleine mer, que le fragile vaisseau, dont ; parties sont insidieusement unies, s'entrouvre, et menace s'engloutir. On pousse jusqu'au ciel des cris plaintifs auxıels se joignent les gémissements des femmes. Le genre de ort le plus affreux se présente à tous les yeux: chacun s'efforce éviter ce moment fatal; les uns s'attachent tout nus sur quelıes planches du navire brisé et les poussent vers le rivage, ıutres tâchent de regagner le port en nageant; plusieurs, îmés dans les flots, y terminent leur carrière. L'auguste ıpératrice déchire ses vêtements, elle s'arrache les cheveux, le baigne son visage de larmes; et se voyant abandonnée, ns espérance de salut, succombant à son malheur, mais ıflammée de colère, elle s'écrie : Fils ingrat, voilà donc la compense de mes bienfaits! J'ai bien mérité, je l'avoue,

Miserande, necis; natoque tuo
Funeris auctor.
En, ut merui, ferar ad manes
Inhumata tuos,
Obruta saevis aequoris undis.
Feriunt fluctus ora loquentis.
Ruit in pelagus, rursumque salo
Pressa resurgit. Pellit palmis
Cogente metu fata, et cedit
Fessa labori. Mansit tacitis
In pectoribus spreta tristi
Jam morte fides. Multi dominae
Ferre auxilium pelago fractis
Viribus audent. Brachia quamvis
Lenta trahentem, voce hortantur,
Manibusque levant. Quid tibi saevi
Fugisse maris profuit undas?
Ferro es nati moritura tui:
Cujus facinus vix posteritas,
Tarde semper credula, credet.
Furit, ereptam pelagoque dolet
Vivere matrem
Impius, ingens geminatque nefas.
Ruit in miserae fata parentis,
Patiturque moram sceleris nullam.
Missus peragit jussa satelles;
Reserat dominae pectora ferro:
Caedis moriens illa ministrum[1]
Rogat infelix, utero dirum
Condat ut ensem.
Hic est, hic est fodiendus, ait,

cette horrible destinée, pour t'avoir donné la vie et l'empire, et le nom de César. O mon trop malheux époux, élève ta tête au-dessus de l'Achéron et repais tes yeux de mon supplice; je t'ai donné la mort, j'ai causé encore celle de ton fils, et j'en reçois la juste punition. Je vais donc me rejoindre à tes mânes, sans sépulture, engloutie dans les flots! J'ai bien mérité ce supplice. Les vagues arrêtent ces derniers mots dans sa bouche : elle disparaît dans la mer, et reparaît au-dessus d'un flot : la crainte l'engage à prolonger sa destinée; elle frappe les vagues d'une main tremblante, et bientôt épuisée elle succombe à sa peine. A ce triste spectacle quelques-uns de ses amis bravent la cruauté de Néron et volent au secours de sa mère : elle n'avait plus la force de nager; ils l'encouragent à ne pas se laisser abattre, ils secondent eux-mêmes ses efforts de leurs mains.

Hélas, de quoi vous sert-il, ô malheureuse princesse, d'avoir échappé à la mer cruelle? Vous allez périr de la main de votre fils! crime abominable, que la postérité, toujours si peu crédule, ne se persuadera jamais. Le tyran est furieux et désespéré que sa mère vive encore; il imagine une mort plus cruelle; il se précipite, en quelque sorte, sur la destinée de la malheureuse; son ame atroce ne supporte plus de délai; un satellite farouche vole exécuter ses ordres : avec son poignard il ouvre le sein de l'impératrice, qui, d'une voix mourante,

Ferro, monstrum qui tale tulit.
Post hanc vocem cum supremo
Mixtam gemitu
Animam tandem per fera tristem
Vulnera reddit.

prie son bourreau de lui percer plutôt le flanc : Voilà, voilà, lui dit-elle, l'endroit où tu dois enfoncer ton fer cruel, pour le punir d'avoir porté un pareil monstre. A peine a-t-elle fini de prononcer ces mots entrecoupés par ses gémissements, qu'elle pousse un dernier soupir, et son ame s'envole tristement chez les Ombres.

ACTUS II.

SCENA PRIMA.

SENECA.

Quid me, potens Fortuna, fallaci mihi
Blandita vultu, sorte contentum mea
Arte extulisti, gravius ut ruerem edita
Receptus arce, totque prospicerem metus?
Melius latebam procul ab invidiae malis
Remotus inter Corsici rupes maris:
Ubi liber animus, et sui juris, mihi
Semper vacabat, studia recolenti mea.
O quam juvabat (quo nihil majus parens
Natura genuit, operis immensi artifex)
Coelum intueri, Solis et cursus sacros,
Mundique motus, Solis alternas vices,
Orbemque Phoebes, astra quem cingunt vaga,
Lateque fulgens aetheris magni decus!
Qui si senescit, tantus in caecum chaos
Casurus iterum, nunc adest mundo dies
Supremus ille, qui premat genus impium
Coeli ruina; rursus ut stirpem novam
Generet, renascens melior: ut quondam tulit
Juvenis, tenente regna Saturno poli.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉNÈQUE (*seul*).

O FORTUNE puissante, pourquoi par tes faveurs trompeuses 'as-tu élevé dans un si haut rang, de l'état obscur où je viais heureux? Était-ce pour rendre ma chute plus éclatante t pour me faire envisager de plus près tous les tourments des mbitieux, que tu m'as fait monter au faîte des grandeurs? lélas, j'étais bien plus content dans ma retraite, au milieu des ochers de la Corse, au milieu de la mer qui m'entourait (1), t loin des traits de l'envie. J'étais mon maître : tous mes oûts étaient libres; et j'avais tout le loisir de me livrer à mes tudes chéries. Avec quel ravissement je contemplais le chef-'œuvre de la nature et du grand artiste du monde, ce ciel nchanteur et ce char sacré du soleil, et cette harmonie de univers, et cette vicissitude des saisons, et ce disque de la ıne qu'environnent les autres constellations errantes, et cette plendeur éclatante, répandue dans tout le firmament qu'elle nime!

S'il vieillit, ce monde ineffable, si tant d'éclat doit tomer dans l'antique chaos, nous touchons à ce grand jour de estruction; et c'est maintenant que les ruines du ciel doivent crasser cette génération impie, afin qu'une race nouvelle et ure (2) vienne repeupler l'univers et nous rendre toutes les ertus du règne de Saturne avec l'adolescence d'un autre nonde.

Tunc illa virgo, numinis magni Dea,
Justitia, coelo missa cum sancta Fide,
Terras regebat mitis. Humanum genus
Non bella norat; non tubae fremitus truces;
Non arma gentes; cingere assuerant suas
Muris nec urbes. Pervium cunctis iter.
Communis usus omnium rerum fuit.
Et ipsa tellus laeta foecundos sinus,
Pandebat ultro, tam piis felix parens
Et tuta alumnis. Alia sed soboles minus
Conspecta mitis. Tertium sollers genus
Novas ad artes exstitit; sanctum tamen.
Mox inquietum, quod sequi cursu feras
Auderet acres; fluctibus tectos graves
Extrahere pisces rete; vel calamo levi
Decipere volucres; premere subjectos jugo
Tauros feroces; vulnere immunem prius
Sulcare terram, laesa quae fruges suas
Interius alte condidit sacro sinu.
Sed in parentis viscera intravit suae
Deterior aetas; eruit ferrum grave,
Aurumque; saevas mox et armavit manus;
Partita fines regna constituit, novas
Exstruxit urbes; tecta defendit suis
Aliena telis, aut petiit praedae imminens.
Neglecta terras fugit, et mores feros,
Hominum cruenta caede pollutas manus,
Astraea virgo, siderum magnum decus.

Age heureux, où, descendue du ciel avec la sainte Fidélité, la vierge Thémis, la première des immortelles, régissait si doucement la terre! Le genre humain ne connaissait alors ni les guerres, ni les frémissements de la trompette effrayante, ni les armes, ni les fossés, ni les remparts qui entourent les villes. Tous les chemins étaient ouverts, tout était commun dans le monde. La terre riante et heureuse du bonheur de ses enfants vertueux, leur ouvrait son sein, dont la fécondité suffisait abondamment à tous leurs besoins. Mais les générations suivantes dégénérèrent de ces vertus précieuses. Dans la troisième époque, les hommes plus industrieux inventèrent les arts et respectèrent encore la justice; mais ils devinrent plus inquiets, ils osèrent poursuivre à la course les bêtes féroces; leurs harlis filets ou leurs hameçons trompeurs arrachèrent les poissons cachés sous l'onde; leurs flèches allèrent surprendre les oiseaux légers dans les airs; ils firent plier sous le joug la tête des taureaux superbes; pour la première fois la terre fut blessée par la charrue (3), et l'on enfonça dans son sein des semences nouvelles. Mais le quatrième âge, le pire de tous, pénétra bien plus avant encore dans les entrailles de la mère commune des hommes : on en tira l'or, on en tira le fer; on forgea des armes cruelles, on traça les limites des royaumes, on bâtit des villes, on défendit ses toits avec des traits nouveaux, on attaqua les toits étrangers pour en ravir les dépouilles.

Alors la vierge Astrée, dédaignée et souillée du sang des hommes, se hâta d'abandonner la terre et les mœurs féroces de ses derniers habitans, pour retourner dans le ciel dont elle est aujourd'hui le plus bel ornement. La fureur de la guerre et la soif insatiable de l'or s'accrurent. Le plus grand de fléaux, la contagion la plus enchanteresse, dont le temps

Cupido belli crevit, atque auri fames.
Totum per orbem maximum exortum est malum,
Luxuria, pestis blanda; cui vires dedit
Roburque longum tempus, atque error gravis.
Collecta vitia per tot aetates diu
In nos redundant. Seculo premimur gravi,
Quo scelera regnant. Saevit impietas furens.
Turpi libido Venere dominatur potens.
Luxuria victrix orbis immensas opes
Jam pridem avaris manibus, ut perdat, rapit.
Sed ecce gressu fertur attonito Nero,
Trucique vultu. Quid ferat, mente horreo.

SCENA II.

NERO, PRAEFECTUS, SENECA.

NERO.

PERAGE imperata. Mitte, qui Plauti mihi
Sullaeque caesi referat abscissum caput.

PRAEFECTUS.

Jussa haud morabor: castra confestim petam.

SENECA.

Nihil in propinquos temere constitui decet.

ır sa durée augmente encore les forces, dont il épaissit l'er-
ıur, le luxe enfin est venu s'établir dans l'univers (4).

Tous ces vices, amassés depuis tant de siècles, ont reflué ır nous ; ils nous pressent de toutes parts, ils régnent ou-rtement : l'impiété furieuse se déchaîne ; la licence des œurs n'a plus de bornes, et le luxe, vainqueur de tous les inqueurs des peuples, ravit de ses mains avares les im-enses richesses du monde pour les dissiper.

Mais voici Néron qui s'avance : son air étonné, ses regards rouches me font craindre le projet qu'il médite ; j'en frémis ıvance.

SCÈNE II.

NÉRON, LE PRÉFET, SÉNÈQUE.

NÉRON (*au préfet*).

Exécutez mes ordres, et qu'on m'apporte à l'instant les es de Plautus et de Sylla (1).

LE PRÉFET.

Vous serez obéi, César (2) ; je vole au camp. (*Il sort.*)

SÉNÈQUE (*à Néron*).

Plautus et Sylla [illegible]t vos parents : César, pourquoi les en-yer à la mort avec cette légèreté ?

NERO.

Justo esse facile est, cui vacat pectus metu.

SENECA.

Magnum timoris remedium clementia est.

NERO.

Exstinguere hostem, maxima est virtus ducis.

SENECA.

Servare cives, major est patriae patri.

NERO.

Praecipere mitem convenit pueris senem.

SENECA.

Regenda magis est fervida adolescentia.

NERO.

AEtate in hac satis esse consilii reor.

SENECA.

Ut facta superi comprobent semper tua.

NERO.

Stulte verebor, ipse cum faciam, Deos.

SENECA.

Hoc plus verere, quod licet tantum tibi.

NERO.

Fortuna nostra cuncta permittit mihi.

SENECA.

Crede obsequenti parcius: levis est dea.

NÉRON.

Il vous est facile d'être juste : vous n'avez rien à craindre.

SÉNÈQUE.

Le meilleur remède contre la crainte, c'est la clémence.

NÉRON.

Non, la première vertu d'un prince, c'est de se défaire de son ennemi.

SÉNÈQUE.

Sauver ses citoyens est la première vertu d'un père de la patrie.

NÉRON.

Les conseils d'un vieillard modéré ne conviennent qu'à des enfants.

SÉNÈQUE.

L'adolescence impétueuse a plus besoin d'être régie que les enfants.

NÉRON.

A mon âge on ne doit prendre conseil que de soi.

SÉNÈQUE.

Oui, quand c'est pour faire des choses dignes d'être approuvées par les dieux.

NÉRON.

C'est moi qui fais les dieux (3) ; je puis me passer de leur approbation.

SÉNÈQUE.

Vous devez d'autant plus les craindre que vous êtes plus puissant.

NÉRON.

Ma fortune me permet tout.

SÉNÈQUE.

Ayez moins de confiance dans ses faveurs ; c'est la plus légère des déesses.

NERO.

Inertis est, nescire quid liceat sibi.

SENECA.

Id facere, laus est, quod decet, non, quod licet.

NERO.

Calcat jacentem vulgus.

SENECA.

Invisum opprimet.

NERO.

Ferrum tuetur Principem.

SENECA.

Melius fides.

NERO.

Decet timeri Caesarem.

SENECA.

At plus diligi.

NERO.

Metuant necesse est.

SENECA.

Quidquid exprimitur, grave est

NERO.

Jussisque nostris pareant.

SENECA.

Justa impera.

NERO.

Statuam ipse.

SENECA.

Quae consensus efficiat rata.

NÉRON.

C'est une lâcheté dans un prince de ne pas user de toute étendue de son pouvoir.

SÉNÈQUE.

Il s'honore en faisant tout ce qu'il doit, et non pas tout ce qui lui est permis.

NÉRON.

Les peuples méprisent les rois trop clémens.

SÉNÈQUE.

Les peuples écrasent les tyrans.

NÉRON.

Le fer peut nous défendre.

SÉNÈQUE.

L'amour de vos sujets vous défendrait bien mieux.

NÉRON.

Un César doit se faire craindre.

SÉNÈQUE.

Il vaut mieux qu'il se fasse aimer.

NÉRON.

Tout doit trembler à mon aspect.

SÉNÈQUE.

Trop de rigueur fatigue les peuples.

NÉRON.

Je veux qu'on m'obéisse.

SÉNÈQUE.

N'ordonnez donc que des choses raisonnables.

NÉRON.

C'est à moi de porter les lois.

SÉNÈQUE.

C'est au peuple de les ratifier.

NERO.

Despectus ensis faciet.

SENECA.

Hoc absit nefas.

NERO.

An patiar ultra, sanguinem nostrum peti
Invictus, et contemtus ut subito opprimar?
Exsilia non fregere summotos procul
Plautum atque Sullam, pertinax quorum furor
Armat ministros sceleris in caedem meam.
Absentium cum maneat etiam ingens favor
In urbe nostra, qui fovet spes exsulum;
Tollantur hostes ense suspecti mihi.
Invisa conjux pereat, et carum sibi
Fratrem sequatur. Quidquid excelsum est, cadat.

SENECA.

Pulchrum eminere est inter illustres viros,
Consulere patriae, parcere afflictis, fera
Caede abstinere, tempus atque irae dare,
Orbi quietem, seculo pacem suo.
Haec summa virtus. Petitur hac coelum via.
Sic ille patriae primus Augustus parens
Complexus astra est, colitur et templis Deus.
Illum tamen Fortuna jactavit diu.
Terra marique per graves belli vices;
Hostes parentis donec oppressit sui.
Tibi numen incruenta summittit suum;
Et dedit habenas imperii facili manu,

NÉRON.

Le fer à la main, j'obtiendrai tout.

SÉNÈQUE.

Nous préservent les dieux d'un pareil crime !

NÉRON.

Vous voulez donc que je souffre plus long-temps qu'on at-nte à ma vie, qu'on me méprise, qu'on ose méditer ma ıine et m'opprimer ? L'exil auquel j'avais condamné Plautus Sylla a-t-il calmé leurs esprits turbulens, a-t-il rompu ur caractère ? ont-ils cessé de conjurer contre moi, et leur ıreur implacable n'arme-t-elle pas continuellement des scé-rats contre mes jours ? Absens de Rome, n'y entretiennent-s pas les intelligences les plus criminelles, n'y fondent-ils ıs les espérances les plus contraires à mon autorité ? Je veux étruire par le fer tout ce qui m'est suspect ; je veux détruire ıon odieuse épouse elle-même ; qu'elle aille rejoindre un ère qu'elle ne cesse de regretter : tout ce qui porte ombrage mon élévation sera renversé.

SÉNÈQUE.

O César, qu'il serait bien plus beau de vous montrer supé-eur à tout ce que Rome a de plus grand, de travailler au ɔnheur de votre patrie, de pardonner aux infortunés, de specter le sang de vos sujets, de donner toujours du temps de la réflexion à votre colère, de procurer enfin le repos au ıonde, et la paix à votre siècle. Tel est le triomphe de la ertu ; telle est la route qui mène au ciel. C'est ainsi qu'Au-uste mérita d'être appelé le père de la patrie, de monter ans l'Olympe et d'avoir des temples. Ce prince cependant fut ong-temps exposé aux traits de la fortune : il en éprouva toutes es vicissitudes. Que de guerres cruelles il eût à terminer sur erre et sur mer, pour punir les assassins de son père ! O trop

Nutuque, terras, maria, subjecit tuo.
Invidia tristis victa consensu pio
Cessit. Senatus equitis accensus favor
Plebisque votis, atque judicium Patrum est.
Tu pacis auctor, generis humani arbiter
Electus, orbem tu sacra specie regis
Patriae parens: quod nomen, ut serves, petit,
Suosque cives Roma commendat tibi.

NERO.

Munus Deorum est[1], ipsa quod servit mihi
Roma, et Senatus; quodque ab invitis preces,
Humilesque voces exprimit nostri metus.
Servare cives Principi et patriae graves
Claro tumentes genere, quae dementia est,
Cum liceat una voce suspectos sibi
Mori jubere? Brutus in caedem ducis,
A quo salutem tulerat, armavit manus.
Invictus acie, gentium domitor, Jovi
AEquatus altos saepe per honorum gradus,
Caesar nefando civium scelere occidit.
Quantum cruoris Roma tunc vidit sui,
Lacerata toties! ille, qui meruit pia
Virtute coelum, Divus Augustus, viros
Quot interemit nobiles, juvenes, senes,
Sparsos per orbem, cum suos mortis metu

heureux César, la fortune, au contraire, sans répandre une seule goutte de sang, est venue mettre sa divinité à vos pieds; sa main docile a déposé dans les vôtres les rênes de l'empire; elle a imprimé sur votre front ce respect sacré qui vous répond de l'obéissance de l'univers : la triste envie vaincue par l'amour que les nations vous portent, a fui loin de vous. Le sénat vous révère, nos chevaliers vous obéissent, le peuple Romain vous aime. On vous a choisi pour être l'auteur et le garant de la paix du monde, pour être l'arbitre suprême du genre humain : vous régissez tout ce qui respire, sous le titre sacré de père de la patrie. Conservez donc ce beau nom; c'est Rome toute entière qui vous en prie : Rome vous recommande ses citoyens.

NÉRON.

Je ne dois qu'à la faveur des dieux l'obéissance de Rome et du sénat, ainsi que ces prières serviles, ces vœux contraints que sait arracher la crainte. Ne serait-ce pas une folie de laisser vivre des citoyens si dangereux pour le prince et pour la patrie, si redoutables par l'orgueil de leur naissance, lorsque d'un mot on peut les effacer du nombre des vivans? Brutus, comblé de bienfaits par le premier des Césars, n'a-t-il pas trempé ses mains dans le sang de son bienfaiteur, et nos pères n'ont-ils pas vu ce héros invincible dans tant de batailles, ce triomphateur des peuples, ce rival de Jupiter sur la terre, expirer sous le glaive de ses concitoyens? Quels flots de sang ne coulèrent pas dans Rome pour venger cet énorme parricide?

Et ce brillant Auguste qui mérita le ciel par sa vertu, combien n'a-t-il pas immolé de nobles de tout âge; combien n'en a-t-il pas forcé de fuir leurs pénates, et de se répandre dans les différentes parties du monde, lorsque la hache du Trium-

Fugerent penates, et trium ferrum ducum,
Tabula notante deditos tristi neci?
Exposita rostris capita caesorum patres
Videre moesti : flere nec licuit suos,
Non gemere, dira tabe polluto foro,
Stillante sanie per putres vultus gravi.
Nec finis heic cruoris aut caedis stetit.
Pavere volucres et feras saevas diu
Tristes Philippi. Hausit et Siculum mare[2]
Classes, virosque saepe cedentes : suis
Concussus orbis viribus. Magnus ducum
Superatus acie[3], puppibus Nilum petit
Fugae paratis, ipse periturus brevi.
Hausit cruorem incesta Romani ducis
AEgyptus iterum, nunc leves umbras tegit.
Illic sepultum est impie gestum diu
Civile bellum. Condidit tandem suos
Jam fessus enses victor, hebetatos feris
Vulneribus, et continuit imperium metu.
Armis, fideque militis tutus fuit.
Pietate nati factus eximia Deus,
Post fata consecratus, et templis datus.
Nos quoque manebunt astra, si saevo prior
Ense occuparo, quidquid infestum est mihi,
Dignaque nostram sobole fundaro domum.

SENECA.

Implebit aulam stirpe coelesti tuam

virat et le tableau des proscriptions appelaient à la mort leurs têtes fameuses? Combien de larmes n'a-t-il pas fait répandre aux tristes sénateurs à la vue de ces têtes sanglantes exposées sur la tribune? Que dis-je? il ne permettait pas même aux enfants de pleurer leurs pères, dont les corps défigurés, étendus sur la place publique, présentaient le plus affreux des spectacles. Le sang corrompu pouvait à peine couler de leurs blessures livides. Et cependant ces proscriptions terribles d'Auguste n'étaient encore que le prélude de nouveaux massacres. Par lui les tristes plaines de Philippes ont vu les plus illustres Romains devenir la pâture des oiseaux carnassiers et des bêtes féroces; par lui la mer Sicilienne a englouti les flottes entières de ses ennemis et tous les malheureux qui les montaient. Tout l'univers ne fut-il pas ébranlé sous les forces de ce triumvir vindicatif? Dompté par son ascendant vainqueur, Antoine, après une grande déroute regagne le courant du Nil avec des vaisseaux qu'il avait préparés pour sa fuite, et trouve la mort. Pour la seconde fois l'incestueuse Egypte s'abreuve du sang d'un héros Romain, et possède les cendres légères de deux grands hommes (4).

Ce ne fut qu'après la mort d'Antoine qu'Auguste mit fin aux guerres civiles, et à ses cruautés. Alors seulement, vainqueur de tous ses ennemis, il déposa son fer émoussé, continua de maintenir l'empire par la crainte, assura la couronne sur sa tête par ses armées fidèles. La piété qu'il avait montrée pour venger son père en fit un dieu dans la suite : lorsqu'il eut fini sa carrière, on célébra son apothéose, on lui érigea des temples.

O Sénèque, tel sera aussi mon partage : le ciel deviendra pareillement ma récompense, lorsque mon glaive aura moissonné tout ce qui me porte ombrage, et que j'aurai fondé ma maison sur quelque digne héritier de ma puissance.

SÉNÈQUE.

Nous l'attendons cet héritier précieux d'une race céleste,

Generata Divo, Claudiae gentis decus,
Sortita fratris, more Junonis, toros.

NERO.

Incesta genitrix detrahit generi fidem,
Animusque nunquam conjugis junctus mihi.

SENECA.

Teneris in annis haud satis clara est fides,
Pudore victus cum tegit flammas amor.

NERO.

Hoc equidem et ipse credidi frustra diu.
Manifesta quamvis pectore insociabili,
Vultuque signa proderent odium mei.
Tandem quod ardens statuit ulcisci dolor:
Dignamque thalamis conjugem inveni meis
Genere atque forma, victa cui cedat Venus,
Jovisque conjux, et ferox armis Dea.

SENECA.

Probitas, fidesque conjugis, mores, pudor,
Placeant marito. Sola perpetuo manent
Subjecta nulli, mentis atque animi bona.
Florem decoris singuli carpunt dies.

NERO.

Omnes in unam contulit laudes Deus,
Talemque nasci fata voluerunt mihi.

la fille d'un dieu, de ce noble rejeton du sang de nos udius, enfin de la belle Octavie, la Junon de la terre, et ociée, comme celle du ciel, au lit de son auguste frère (5).

NÉRON.

.a mère impure dont elle est sortie m'a fait renoncer à te espérance, et cette Octavie elle-même ne m'aima iais.

SÉNÈQUE.

)ans un âge si tendre on ne distingue pas aisément l'aur d'une jeune personne, et la pudeur victorieuse du senent en dérobe la flamme.

NÉRON.

:'est ce que j'ai cru long-temps moi-même; et quoique je ;e toujours empreinte sur son front la haine que son cœur raitable me porte, je me flattais vainement d'en triom-:r. Enfin mon fier ressentiment a résolu de me venger de dédains, et j'ai trouvé à son défaut une femme digne de :ouche impériale. Sa naissance répond à sa beauté, et les s fameuses déesses, Junon, Vénus et la belliqueuse Pallas céderaient la victoire.

SÉNÈQUE.

) César, la femme la plus désirable est celle qui possède rertu, et dont la fidélité conjugale et la pudeur n'ont jais reçu la moindre atteinte; voilà ce qui doit plaire à un ux. Les avantages précieux du cœur et de l'esprit, indédans de toutes les vicissitudes de la vie, demeurent éterlement, au lieu que la beauté est une fleur dont chaque jour iit l'éclat.

NÉRON.

:elle que j'aime réunit tous ces dons, un dieu l'a fait naître r moi.

SENECA.

Recedat a te, temere ne credas, amor.

NERO.

Quem submovere fulminis dominus nequit,
Coeli tyrannum, saeva qui penetrat freta,
Ditisque regna, detrahit Superos polo.

SENECA.

Volucrem esse Amorem fingit immitem Deum
Mortalis error, armat et telis manus,
Arcusque sacros miscuit saeva face;
Genitumque credit Venere, Vulcano satum.
Vis magna mentis, blandus atque animi calor
Amor est; juventa gignitur; luxu, otio
Nutritur inter laeta Fortunae bona.
Quem si fovere atque alere desistas, cadit,
Brevique vires perdit exstinctus suas.

NERO.

Hanc esse vitae maximam causam reor,
Per quam voluptas oritur. Interitu caret,
Cum procreetur semper humanum genus
Amore grato, qui truces mulcet feras.
Hic mihi jugales praeferat taedas Deus,
Jugetque nostris igne Poppaeam toris.

SENECA.

Vix sustinere posset hos thalamos dolor
Videre populi : sancta nec pietas sinat!

SÉNÈQUE.

Éloignez de vous l'objet qui vous séduit, c'est le moyen de ·iompher de l'illusion des sens.

NÉRON.

Rien n'est capable d'effacer cet amour de mon ame; et celui ui régit la foudre dans l'Olympe, qui pénètre jusqu'aux bîmes de la mer, jusqu'au fond du Tartare; ce tyran du ciel, ui peut en chasser les dieux, ne viendrait pas lui-même à out de me l'arracher.

SÉNÈQUE.

L'erreur des humains a fait de l'amour si léger un dieu uissant : c'est elle qui arma ses mains de traits, d'un arc icré, d'un flambeau cruel; elle, qui le fit sortir de Vénus : de Vulcain. Mais l'amour n'est que l'enfant de notre cœur; 'est une chaleur enivrante et flatteuse que la jeunesse fait elore, que le luxe et l'oisiveté entretiennent, et dont la forune prolonge encore la durée par tous ses dons brillans. ans aliments c'est un feu qui tombe de lui-même, et qui erd en un instant tout le pouvoir de ses charmes.

NÉRON.

L'amour, source délectable de la volupté, est encore le rand principe de la vie : il est immortel, puisque depuis tant e siècles il propage le genre humain par des attraits enchanurs, auxquels ce qu'il y a de plus féroce dans l'univers ne iurait résister. Voilà, Sénèque, voilà le dieu qui va faire iire pour moi le flambeau d'hyménée, et par la plus douce imme unir Poppée à ma couche.

SÉNÈQUE.

La douleur de tous les Romains n'en pourrait soutenir le ectacle odieux, et sans doute un retour à la vertu vous insrera des idées plus salutaires.

NERO.

Prohibebor unus facere, quod cunctis licet?

SENECA.

Majora populus semper a summo exigit.

NERO.

Libet experiri, viribus fractus meis
An cedat animis temere conceptus favor.

SENECA.

Obsequere potius civibus placidus tuis.

NERO.

Male imperatur, cum regit vulgus duces.

SENECA.

Nil impetrare cum valet, juste dolet.

NERO.

Exprimere jus est[4], ferre quod nequeunt preces.

SENECA.

Negare durum est.

NERO.

Principem cogi nefas.

SENECA.

Remittat ipse.

NERO.

Fama sed victum feret.

SENECA.

Levis atque vana.

NÉRON.

Quoi ! ce qui est permis au dernier des citoyens serait un ·ime pour moi ?

SÉNÈQUE.

Dans tous les temps on a bien plus exigé du prince que de s sujets.

NÉRON.

Je veux essayer si cette faveur que Rome m'a si légèrement ɔordée pliera sous ma volonté, ou si je la ferai disparaitre ɪs retour.

SÉNÈQUE.

Laissez-vous plutôt aller au cours favorable des vœux blics.

NÉRON.

Se laisser ainsi guider, ce n'est pas être empereur.

SÉNÈQUE.

Un peuple puissant que l'on mécontente, en conçoit de ıstes ressentiments.

NÉRON.

Il ne doit pas user de violence pour exprimer son mécon-ntement.

SÉNÈQUE.

Il serait trop dur de repousser ses prières.

NÉRON.

De telles prières sont des menaces pour les princes.

SÉNÈQUE.

C'est aux princes à relâcher un peu de leurs droits.

NÉRON.

La Renommée publie alors qu'ils ont été forcés de plier.

SÉNÈQUE.

On doit mépriser cette vaine et légère Renommée.

NERO.

Si licet, multos notat.

SENECA.

Excelsa metuit.

NERO.

Non minus carpit tamen.

SENECA.

Facile opprimetur. Merita te divi patris,
AEtasque frangat conjugis, probitas, pudor.

NERO.

Desiste tandem; jam gravis nimium mihi,
Instare; liceat facere, quod Seneca improbat.
Et ipse populi vota jam pridem moror,
Cum portet utero pignus, et partem mei.
Quin destinamus proximam thalamis diem?

NÉRON.

'est elle qui fait les réputations.

SÉNÈQUE.

lle respecte toujours la vertu.

NÉRON.

lle la censure cependant.

SÉNÈQUE.

César, vous la ferez taire : rappelez-vous seulement tous bienfaits du dernier empereur, et voyez l'âge de sa fille e épouse ; considérez sa vertu, sa conduite.

NÉRON.

essez enfin vos instances : depuis trop long-temps vous nportunez. Il me plaît maintenant de faire ce qu'il plaît énèque de blâmer. Aussi bien c'est trop long-temps dif- r la joie du peuple ; et, puisque déjà Poppée porte dans sein un gage sensible de mon amour, une partie de moi- ne, un César peut-être, dès demain je prétends former iouvel hyménée.

ACTUS III.

SCENA PRIMA.

AGRIPPINA.

Tellure rupta Tartaro gressum extuli,
Stygiam cruenta praeferens dextra facem
Thalamis scelestis. Nubat his flammis meo
Poppaea nato juncta, quas vindex manus
Dolorque matris vertet ad tristes rogos.
Manet inter umbras impiae caedis mihi
Semper memoria, manibus nostris gravis
Adhuc inultis, reddita et meritis meis
Funesta merces puppis, et pretium imperii
Nox illa, qua naufragia deflevi mea.
Comitum necem, natique crudelis nefas
Deflere votum fuerat. Haud tempus datum est
Lacrimis; sed ingens scelere geminavit nefas.
Peremta ferro, foeda vulneribus, sacros
Intra penates spiritum effudi gravem,
Erepta pelago, sanguine exstinxi meo
Nec odia nati, saevit in nomen ferus
Matris tyrannus. Obrui meritum cupit.
Simulacra, titulos destruit, memores mei,
Totum per orbem, quem dedit poenam in mear

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'OMBRE D'AGRIPPINE.

J'ai repoussé le globe terrestre qui m'oppressait, et j'arrive du Tartare. Ma main sanglante apporte des bords du Styx cette torche fatale qui doit éclairer un hymen odieux. Que Poppée s'unisse donc à mon fils, que cette torche brille près du lit nuptial, que mon bras vengeur et le ressentiment maternel convertiront en bûcher. Au milieu des ombres, le souvenir du crime de qui me donna la mort reste éternellement gravé dans mon cœur, et fait le supplice de mes mânes qui ne sont pas encore vengés. Je ne saurais chasser l'idée de ce navire fu- neste, sur lequel je fus entraînée pour prix de mes bienfaits; e songe à cette nuit détestable où pour prix de l'empire, on me éservait un si cruel naufrage. A peine échappée à ce fléau, 'allais verser des pleurs sur la mort de mes tristes compagnes et sur le crime de mon fils. Mais le barbare ne m'en a pas onné le temps : il couronne son crime par un crime plus rand. Percée d'un fer parricide en sortant des flots, défigurée ar mille blessures, renversée sur mes pénates sacrés, je me uis vu arracher la vie au milieu des souffrances. Tout mon ang n'éteint pas encore la haine de mon bourreau : ce tyran orcené se déchaîne contre le nom de sa mère (1); il anéantit ous les monuments de ma bienfaisance; il renverse mes sta- ues; il détruit tous les titres honorables qu'on m'avait dé-

Puero regendum noster infelix amor.
Extinctus umbras agitat infestus meas
Flammisque vultus noxios conjux petit,
Instat, minatur, imputat fatum mihi
Tumulumque nati. Poscit auctorem necis.
Jam, parce, dabitur. Tempus haud longum peto.
Ultrix Erinnys impio dignum parat
Letum tyranno; verbera, et turpem fugam,
Poenasque, queis et Tantali vincat sitim,
Dirum laborem Sisyphi, Tityi alitem,
Ixionisque membra rapientem rotam.
Licet exstruat marmoribus, atque auro tegat
Superbus aulam, limen armatae ducis
Servent cohortes, mittat immensas opes
Exhaustus orbis, supplices dextram petant
Parthi cruentam, regna, divitias, ferant:
Veniet dies tempusque, quo reddat suis
Animum nocentem sceleribus, jugulum hostibus,
Desertus, et destructus, et cunctis egens[2].
Heu, quo labor, quo vota ceciderunt mea!
Quo te furor provexit attonitum tuus,
Et fata, nate? cedat ut tantis malis
Genitricis ira, quae tuo scelere occidit!
Utinam, antequam te parvulum in lucem edidi,
Aluique, saevae nostra lacerassent ferae
Viscera! sine ullo scelere, sine sensu innocens
Mecum occidisses[3]: junctus atque haerens mihi,
Semper quietam cerneres sedem inferum,

ernés, lorsque, pour mon malheur, ma tendresse insensée ui confia, trop jeune encore, les rênes de l'empire....

Pour comble de maux, mon époux que j'ai immolé à cet ingrat, persécute mes mânes, me brûle le visage de flammes vengeresses, s'acharne contre moi, me menace, me reproche sa mort et celle de son fils, demande la punition du monstre pour qui j'ai fait tant de sacrifices.... Ombre de mon époux, un instant encore, et vous serez satisfaite! Les implacables furies préparent la mort du tyran (2); elles le menacent de leurs fouets cruels, d'une fuite honteuse, d'un supplice plus affreux que la soif de Tantale, que le rocher de Sisyphe, que le vautour de Prométhée, que la roue déchirante d'Ixion. En vain le superbe se construit un palais où brillent l'or et le marbre le plus précieux; en vain mille cohortes veillent autour de ses orgueilleux portiques; en vain le monde épuisé lui envoie le reste de ses trésors, les Parthes sauront bien lui ravir ses richesses et ses provinces (3). Le jour, le jour arrive où, délaissé, abandonné entièrement, privé de tous moyens, il portera la peine de ses crimes, où il présentera lui-même sa gorge au fer de ses ennemis.

Hélas, voilà donc le prix de mes peines, voilà le terme de mes vœux! et voilà, ô mon fils, où ta fureur, où ton étonnante destinée t'a conduit! Ta mère elle-même, qui a péri par ton crime, sent expirer sa colère à la vue des maux qui vont tomber sur toi! Pourquoi, lorsque je te tenais encore renfermé dans mes flancs, des monstres féroces ne m'ont-ils pas dévorée!... Sans crime et sans douleur tu serais mort avec moi; et tous deux aujourd'hui innocents et purs, tous deux incorporés ensemble, nous habiterions les demeures paisibles de l'Élysée; nous y verrions ton père et tes aïeux, tous ces grands hommes dont tu es sorti : tandis que main-

Proavos, patremque, pominis magni viros.
Quos nunc pudor, luctusque perpetuus manet,
Ex te, nefande, meque, quae talem tuli.
Quid tegere cesso Tartaro vultus meos,
Noverca, conjux, mater infelix meis.

SCENA II.

OCTAVIA, CHORUS.

OCTAVIA.

Parcite lacrimis urbis festo
Laetoque die; ne tantus amor,
Nostrique favor Principis acres
Suscitet iras, vobisque ego sim
Causa malorum. Non hoc primum
Pectora vulnus mea senserunt.
Graviora tuli. Dabit hic nostris
Finem curis vel morte dies.
Non ego saevi cernere cogar
Conjugis ora.
Non invisos intrare mihi
Thalamos famulae. Soror Augusti,
Non uxor, ero.
Absint tantum tristes poenae,
Letique metus. Scelerum diri,
Miseranda, viri potes haec, demens,

enant leurs mânes généreux rougissent de t'avoir pour fils, t abhorrent même celle qui t'a donné le jour.

Mais moi, marâtre, épouse, mère; moi, si odieuse à tous es miens par ces titres, pourquoi différererais-je plus long-emps de rendre au Tartare ma présence criminelle?

SCÈNE II.

OCTAVIE, LE CHŒUR.

OCTAVIE (*au chœur*).

Dans ce jour de fête, lorsque Rome entière est dans l'allé-resse, gardez-vous bien de répandre des pleurs; votre amour our moi et l'intérêt touchant que je vous inspire, aigriraient in prince emporté, et je serais la cause de votre malheur. Ce rait n'est pas le premier qui blesse mon ame; j'en ai ressenti le plus cruels. Mes peines auront un terme; l'excès de ma louleur et la mort peuvent m'en affranchir. Je ne serai plus orcée d'avoir sous les yeux un tyran farouche, ni d'entrer dans e lit odieux de ma sujette. Si je ne suis plus la femme de Néron, e resterai toujours sa sœur; je cesserai du moins d'être ex-osée à ses caprices barbares, à la crainte continuelle de la nort. Mais, hélas! avec un pareil monstre, puis-je me flatter nême de cette faveur? Gardée avec soin pendant si long-temps our partager son lit, ne suis-je pas destinée à devenir enfin sa

Sperare memor? hos ad thalamos
Servata diu, victima tandem
Funesta cades. Sed quid patrios
Saepe penates respicis udis
Confusa genis? propera tectis
Efferre gradus : linque cruentam
Principis aulam.

CHORUS.

En illuxit suspecta diu
Fama toties jactata dies!
Cessit thalamis Claudia diri
Pulsa Neronis,
Quos jam victrix Poppaea tenet,
Cessat pietas dum nostra, gravi
Compressa metu, segnisque dolor.
Ubi romani vis est populi?
Fregit claros quae saepe duces,
Dedit invictae leges patriae,
Fasces dignis civibus olim,
Jussit bellum, pacemque, feras
Gentes domuit, captos reges
Carcere clusit? gravis en oculis
Undique nostris jam Poppaeae
Fulget imago juncta Neroni :
Affligat humo violenta manus
Similes nimium vultus dominae :
Ipsamque toris detrahat altis :
Petat infelix mox et flammis
Telisque feri Principis aulam.

victime? Malheureuse, pourquoi tes yeux humides se portent-ils avec tant de regrets sur ces foyers sacrés de tes ancêtres? Sors plutôt de leur palais brillant, et quitte pour jamais la cour sanglante d'un tyran.

LE CHŒUR.

Le voilà donc enfin arrivé ce jour funeste que nous annonça tant de fois la renommée? La fille de Claude est chassée du lit de Néron; c'est Poppée qui est élevée à ce haut rang de gloire, et notre timide amour pour Octavie, notre lâche ressentiment, que glace la crainte, n'ont pu lui épargner cet affront! Qu'est donc devenu l'antique courage des Romains, fatal à tant de rois puissans? ce courage invincible qui donnait des lois au monde, et qui ne confiait les faisceaux qu'à des mains dignes de les porter; ce courage enfin, arbitre de la paix et de la guerre, qui soumit les nations rebelles, qui enchaîna les rois superbes! L'image de Poppée jointe à l'image de Néron frappe de toutes parts nos regards indignés: et nos mains dans leur fureur ne renversent pas à terre les statues trop ressemblantes de cette courtisane; nous ne l'arrachons pas elle-même de la glorieuse couche qu'elle usurpe; nous ne portons pas le fer et la flamme au palais du parjure Néron! (*Tous les Romains sortent en tumulte du théâtre.*)

ACTUS IV.

SCENA PRIMA.

NUTRIX, POPPAEA.

NUTRIX.

Quo trepida gressum conjugis thalamis tui
Effers; alumna? quodve secretum petis
Turbata vultu? cur genae fletu madent?
Certe petitus precibus et votis dies
Nostris refulsit. Caesari juncta es tuo
Taeda jugali. Quem tuus cepit decor,
Et culpa Senecae [1], tradidit vinctum tibi
Genitrix amoris maximum numen Venus.
O qualis, altos quanta pressisti toros
Residens in aula! vidit attonitus tuam
Formam Senatus, thura cum Superis dares,
Sacrasque grato spargeres aras mero,
Velata summum flammeo tenui caput,
Et ipse lateri junctus atque haerens tuo
Sublimis inter civium laeta omina [2]
Incessit, habitu atque ore laetitiam gerens
Princeps superbo. Talis emersam freto
Spumante Peleus conjugem accepit Thetin:
Quorum toros celebrasse Coelestes ferunt,

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POPPÉE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE (*à Poppée, qui sortait à demi-nue du lit de Néron*).

Ou courez-vous, ma chère pupile, et pourquoi quitter si brusquement la chambre de votre nouvel époux ? Où allez-vous vous cacher, au milieu du trouble qui se peint dans tous vos traits ? Vos joues sont baignées de larmes, et cependant ce jour si désiré brille pour vous ; le flambeau nuptial vous unit à César, à votre auguste amant : votre beauté et l'imprudence de Sénèque vous mettent dans ses bras. La mère d'Amour, la plus grande des immortelles, vient d'enchaîner pour vous l'empereur des Romains. Dieux ! avec quels charmes ravissans, avec quelle majesté vous avez pressé cette couche pompeuse de notre maître ! avec quelle admiration le sénat contemplait votre beauté séduisante, lorsque vous offriez l'encens à nos divinités, et que la tête ceinte de cette pourpre précieuse qui vous servait de voile, vous versiez sur l'autel des libations sacrées ! Vous aviez à vos côtés le plus beau, le plus grand des Romains, qui, ravi de sa conquête et superbement paré, surpassait en éclat, au milieu des plus heureux présages, toute la foule des sénateurs qui l'entouraient. Tel autrefois, en présence des grands dieux du ciel, et de l'aveu de toutes les divinités des ondes, Pélée reçut pour

Pelagique numen omne consensu pari.
Quae subita vultus causa mutavit tuos?
Quid pallor iste, quid ferant lacrimae, doce.

POPPAEA.

Confusa tristi proximae noctis metu
Visuque, nutrix, mente turbata feror,
Defecta sensu. Laeta nam postquam dies
Sideribus atris cessit, et nocti polus,
Inter Neronis juncta complexus mei
Somno resolvor; nec diu placida frui
Quiete licuit. Visa nam thalamos meos
Celebrare turba est moesta; resolutis comis
Matres Latinae flebiles planctus dabant;
Inter tubarum saepe terribilem sonum
Sparsam cruore conjugis genitrix mei
Vultu minaci saeva quatiebat facem :
Quam dum sequor, coacta praesenti metu,
Diducta subito patuit ingenti mihi
Tellus hiatu : lata quo praeceps, toros
Cerno jugales pariter et miror meos,
In queis resedi fessa. Venientem intuor
Comitante turba conjugem quondam meum,
Natumque. Properat petere complexus meos
Crispinus, intermissa libare oscula,
Irrumpit intra tecta cum trepidus mea,
Ensemque jugulo condidit saevum Nero.
Tandem quietem magnus excussit timor :
Quatit ora et artus horridus nostros tremor,

épouse la belle Thétis sortant des grottes azurées. O ma fille, quel événement soudain a donc pu effacer l'éclat de ce beau jour, et que signifient ces larmes qui coulent de vos yeux?

POPPÉE.

Ma chère nourrice, je suis troublée encore des alarmes de la nuit et du songe affreux que j'ai eu : mon ame en est anéantie, et mes sens sont glacés d'effroi. Après ce jour de triomphe et de gloire, la nuit ayant ramené les ténèbres sur la terre, je me suis endormie dans les bras de mon jeune époux; mais mon sommeil a été cruellement agité. J'ai cru voir une nombreuse affluence de peuple entourer tristement mon lit. Les dames romaines, les cheveux épars et les yeux en pleurs, faisaient entendre autour de moi les cris les plus plaintifs. Parmi les sons terribles des 'rompettes, la mère de Néron, toute couverte de sang, menaçante et furieuse, lançait sur moi des torches embrasées. Je tente de me dérober par la fuite à son visage terrible; mais la terre s'entr'ouvre sous mes pas; j'aperçois un abîme immense; j'y tombe, et mon lit lui-même est entraîné dans ma chute. Épuisée de fatigue, je me repose sur ce lit fatal; j'y vois arriver Crispinus (1) mon premier époux, avec mon fils. Le malheureux Crispinus vient se jeter dans mes bras, et m'accable de baisers depuis long-temps interrompus. Néron furieux arrive et le surprend; il m'enfonce un poignard dans le sein. La terreur dont j'étais saisie rompt alors mon sommeil : un tremblement universel se répand dans mes membres; mon ame est prête à s'échapper; la crainte me ferme la bouche, et voilà le secret que je confie à ta fidélité, à ton amour. Que me

Pulsatque pectus : continet vocem timor,
Quam nunc fides pietasque produxit tua.
Heu, quid minantur Inferum manes mihi,
Aut quem cruorem conjugis vidi mei?

NUTRIX.

Quaecunque mentis agitat infestus vigor,
Ea per quietem sacer et arcanus refert
Veloxque sensus. Conjugem, thalamos, rogos,
Vidisse te miraris, amplexu novi
Haerens mariti? Sed movent laeto die
Pulsata palmis pectora, et fusae comae.
Octaviae discidia planxerunt sacros
Intra penates fratris, et patrium larem.
Fax illa, quam secuta es, Augustae manu
Praelata, clarum nomen invidia tibi
Partum ominatur. Inferum sedes, toros
Stabiles futuros spondet aeternae domus.
Jugulo quod ensem condidit Princeps tuus;
Bella haud movebit, pace sed ferrum teget.
Recollige animum. Recipe laetitiam, precor,
Timore pulso. Redde te thalamis tuis.

POPPAEA.

Delubra et aras petere constitui sacras,
Caesis litare victimis numen Deum,
Ut expientur noctis et somni minae,
Terrorque in hostes redeat attonitus meos.
Et vota pro me suscipe, et precibus piis
Superos adora, manet ut praesens metus.

veulent donc les mânes des enfers, et que signifie ce fer que Néron a plongé dans mon sein ?

LA NOURRICE.

Toutes les images fortes et vigoureuses qui affectent nos esprits en veillant, sont autant de caractères sacrés et secrets que se retracent nos sens pendant le sommeil. Endormie dans les bras de votre nouvel époux, devez-vous être surprise d'avoir vu en songe Crispinus, un lit, un bûcher ? Ces dames romaines qui se meurtrissent le sein, qui s'arrachent les cheveux dans ce jour de votre triomphe, ne sont rien autre chose que les amies d'Octavie qui pleurent son divorce auprès des pénates sacrés, et dans le palais de son frère. Cette torche ou ce flambeau dont Agrippine vous épouvantait, annonce l'envie qu'on porte à votre gloire et l'enfant auguste dont vous accoucherez. L'enfer que vous avez vu présage par son éternité la stabilité de votre hymen et de votre maison. Enfin, le fer que Néron enfonçait dans votre sein, ne signifie pas qu'il veut être en guerre avec vous, mais qu'il continuera d'être armé pour conserver la paix dans le monde. Reprenez donc vos sens, ô ma chère fille, rendez votre cœur aux plaisirs de l'amour, bannissez vos alarmes et retournez à la couche nuptiale.

POPPÉE.

Non, je veux aller aux temples, aux autels sacrés, et immoler des victimes aux dieux pour expier les menaces de cette nuit et de mon songe cruel, pour rejeter sur la tête de mes ennemis cette terreur qui m'épouvante encore. Toi-même, ô ma chère nourrice, viens faire des vœux pour moi, viens prier les immortels de dissiper mes alarmes.

SCENA II.

CHORUS.

Si vera loquax fama Tonantis
Furta et gratos narrat amores;
Quem modo Ledae pressisse sinum
Tectum plumis pennisque ferunt;
Modo per fluctus raptam Europen
Taurum tergo portasse trucem;
Quae regit, et nunc deseret astra,
Petet amplexus, Poppaea, tuos;
Quos et Ledae praeferre potest:
Et tibi, quondam cui miranti
Fulvo, Danae, fluxit in auro.
Formam Sparte jactet alumnae
Licet, et Phrygius praemia pastor:
Vincet vultus haec Tyndaridos,
Qui moverunt horrida bella,
Phrygiaeque solo regna dedere.
Sed quis gressu ruit attonito?
Aut quid pectore portat anhelo?

SCÈNE II.

CHŒUR DES PARTISANS DE POPPÉE.

Si l'indiscrette renommée qui publie les larcins amoureux du souverain des dieux et les doux plaisirs qu'il se procure, ne nous trompe pas; et, s'il est vrai que tantôt il va caresser de ses plumes éclatantes le sein de la belle Léda, tantôt, audacieux taureau, il porte sur son dos la tremblante Europe à travers une mer si vaste, sans doute ce dieu voluptueux quittera encore l'Olympe pour venir dormir dans vos bras, ô belle Poppée. Il vous trouvera bien plus de charmes qu'à cette Léda si vantée, qu'à cette Danaé qui fut si surprise de le voir se fondre sur elle en pluie d'or. En vain Sparte nous vante la ravissante beauté de son Hélène, que le pasteur de Phrygie demanda à Vénus pour unique prix de la pomme désirée; Poppée est plus séduisante encore que cette charmante fille de Tyndare, sujet d'une guerre si cruelle et cause fatale de la ruine d'Ilion.

Mais, quel homme arrive d'un pas si précipité, tout hors d'haleine et le cœur gros de soupirs? Quel malheur vient-il nous apporter?

SCENA III.

NUNTIUS, CHORUS.

NUNTIUS.

QUICUNQUE tectis miles exsultat ducis,
Defendat aulam, cui furor populi imminet.
Trepidi cohortes, ecce, praefecti trahunt
Praesidia ad urbis; victa nec cedit metu
Concepta rabies temere, sed vires capit.

CHORUS.

Quis iste mentes agitat attonitus furor?

NUNTIUS.

Octaviae furore perculsa agmina,
Et efferata per nefas ingens ruunt.

CHORUS.

Quid ausa facere, quove consilio, doce.

NUNTIUS.

Reddere penates Claudiae divi parant,
Torosque fratris, debitam partem imperii.

CHORUS.

Quos jam tenet Poppaea concordi fide?

SCÈNE III.

LE COURRIER, LE CHŒUR.

LE COURRIER.

GARDES du prétoire, vous tous qui, chargés de répondre du alais (1), vous livrez en ce beau jour à la joie publique, acourez à la défense de cette enceinte sacrée : le peuple s'y récipite en tumulte. Déjà tous les préfets traînent leurs coortes et les disposent dans tous les quartiers de la ville. Mais eur présence n'en impose pas à la fureur de la révolte, et es séditieux au contraire prennent à chaque instant de nouelles forces.

LE CHŒUR.

Eh! pour qui ce peuple en fureur court-t-il aux armes!

LE COURRIER.

Pour Octavie, que César a répudiée : tous veulent la venger; et dans leur rage il n'est point de crimes qu'ils ne soient capables de commettre.

LE CHŒUR.

Que demandent-ils, dans leur audace effrénée?

LE COURRIER.

Ils demandent qu'on rétablisse la fille de Claude au palais de ses pères; ils veulent la replacer dans le lit de Néron; ils exigent qu'on lui restitue la moitié de l'empire.

LE CHŒUR.

Poppée la possède sous la garantie d'un hymen solemnel.

NUNTIUS.

Hic urit animos pertinax nimium furor,
Et in furorem temere praecipites agit.
Quaecunque claro marmore effigies stetit,
Aut aere fulgens ora Poppaeae gerens,
Afflicta vulgi manibus, et saevo jacet
Eversa ferro. Membra per partes trahunt
Deducta laqueis. Obruunt turpi diu
Calcata coeno. Verba conveniunt seris
Immixta factis, quae timor recipit meus.
Sepire flammis Principis sedem parant,
Populi nisi irae conjugem reddat novam,
Reddat penates Claudiae victus suos.
Ut noscat ipse civium motus, mea
Voce haud morabor jussa praefecti exsequi.

CHORUS.

Quid fera frustra bella movetis [1]?
Invicta gerit tela Cupido,
Flammis vestros obruet ignes:
Queis exstinxit fulmina saepe,
Captumque Jovem coelo traxit.
Laesi tristes dabitis poenas
Sanguine vestro. Non est patiens
Fervidus irae facilisque regi.
Ille ferocem jussit Achillem
Pulsare lyram; fregit Danaos,
Fregit Atridem; regna evertit
Priami; claras diruït urbes.
Et nunc animus, quid ferat, horret,
Vis immitis violenta Dei.

LE COURRIER.

C'est ce qui les rend si furieux, et qui leur inspire cette rage funeste : toutes les statues de marbre, toutes celles de bronze où l'on voit briller les traits de Poppée, sont renversées par leurs mains sacriléges, ou sont mutilées par un fer barbare. Ils en traînent dans les rues les membres et les débris attachés à de longues cordes ; ils les enterrent dans la fange après les avoir foulés aux pieds. Leurs menaces et leurs injures répondent à l'atrocité de leurs actions, et la pudeur m'empêche de les répéter. Ils veulent réduire en flammes le palais, si Néron ne cède à leur fureur et ne rend soudain la fille de Claude à ses pénates paternels. Voilà ce que je vais annoncer à l'empereur, d'après l'ordre que le préfet du prétoire m'a donné. (*Il sort.*)

LE CHŒUR.

Pourquoi cette sédition cruelle ? elle sera vaine. Les traits de l'amour sont plus forts que les vôtres, et sa flamme, qui si souvent éteignit la foudre dans les mains de Jupiter, qui tant de fois le fit descendre de l'Olympe dans le lit des beautés mortelles, sera bien plus active et plus redoutable que vos feux. Votre sang répandu paiera tristement votre révolte. L'amour outragé est un dieu terrible; sa colère ne s'apaise pas aisément Il força le fier Achille de quitter ses armes immortelles pour la lyre ; il triompha des Grecs; il triompha du plus orgueilleux des Atrides ; il renversa le royaume de Priam; il anéantit les villes les plus fameuses, et l'ame est saisie d'horreur dans l'attente des châtiments que ce dieu offensé doit faire éclater aujourd'hui.

ACTUS V.

SCENA PRIMA.

NERO, PRAEFECTUS.

NERO.

O LENTA nimium militis nostri manus,
Et ira patiens post nefas tantum mea,
Quod non cruor civilis accensas faces
Exstinguit in nos, caede nec populi madet
Funerea Roma, quae viros tales tulit!
Admissa sed jam morte puniri parum est,
Graviora meruit impium plebis scelus.
Et illa, cui me civium subicit furor,
Suspecta conjux et soror semper mihi,
Tandem dolori spiritum reddat meo,
Iramque nostram sanguine exstinguat suo.
Mox tecta flammis concidant urbis meis.
Ignes, ruinae, noxium populum premant,
Turpisque egestas, saeva cum luctu fames.
Exsultat ingens seculi nostri bonis
Corrupta turba : nec capit clementiam
Ingrata nostram, ferre nec pacem potest,
Sed inquieta rapitur. Hinc audacia,
Hinc temeritae fertur in praeceps sua.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRON, LE PRÉFET.

NÉRON (*en fureur*).

QUELLE lenteur odieuse dans mes coupables soldats, et quelle est ma patience après un si grand attentat ! Quoi ! le sang de ces scélérats n'a pas encore éteint dans leurs mains leurs torches embrasées, et Rome n'est pas remplie de carnage, seulement pour les avoir fait naître ! Mais c'est trop peu de leur donner la mort dans la chaleur du tumulte ; il faut des supplices prolongés pour cette populace impie ; il faut que cette Octavie, ma sœur et ma femme, qui m'expose à la fureur de ces malheureux, et qui m'est suspecte depuis si long-temps, soit immolée la première, et qu'elle éteigne ma colère dans son sang odieux. Je brûlerai Rome (1) elle-même pour expier ce forfait ; j'accablerai ces rebelles sous la flamme et les ruines de leurs maisons ; je réduirai ces fiers Romains à la misère, à la famine. Depuis trop long-temps ils abusent de l'abondance de mon règne ; les ingrats sont insensibles à ma clémence et à mes bienfaits : ils ne peuvent pas même supporter la paix ; leur caractère inquiet les conduit à tous les excès ; leur audace et leur témérité les précipitent à la révolte comme des tourbillons impétueux. Je veux les dompter à force de malheurs ; j'appesantirai le joug sur leurs têtes criminelles ; je saurai bien réprimer pour toujours de

Malis domanda est, et gravi semper jugo
Premenda, ne quid simile tentare audeat,
Contraque sanctos conjugis vultus meae
Attollere oculos. Fracta per poenas metu
Parere discet Principis nutu sui.
Sed adesse cerno, rara quem pietas virum[1]
Fidesque castris nota praeposuit meis.

PRAEFECTUS.

Populi furorem caede paucorum, diu
Qui restiterunt temere, compressum affero.

NERO.

Et hoc sat est? sic miles audisti ducem?
Compescis? haec vindicta debetur mihi?

PRAEFECTUS.

Cecidere motus impii ferro duces.

NERO.

Quid? illa turba, petere quae flammis meos
Ausa est penates, Principi legem dare,
Abstrahere nostris conjugem caram toris,
Violare, quantum licuit, incesta manu
Et voce dira, debita poena vacat?

PRAEFECTUS.

Poenam dolor constituet in cives tuos?

NERO.

Constituet, aetas nulla quam famae eximat.

PRAEFECTUS.

Quam temperet non ira, non noster timor?

pareils attentats et les empêcher de lever désormais leurs yeux impies jusqu'au visage sacré de leur nouvelle impératrice. Oui, je les épouvanterai tellement par la terreur des supplices, qu'ils apprendront enfin à obéir au moindre signe de leur maître.

Mais voici le préfet dont j'ai récompensé la rare vertu et la fidélité éprouvée dans mes camps, en le plaçant à la tête de mes gardes prétoriennes.

LE PRÉFET.

César, le tumulte est apaisé : pour le dissiper, il n'en a coûté la vie qu'à un petit nombre de séditieux qui ont témérairement voulu nous résister.

NÉRON.

Et tu crois que cette vengeance me suffit ? Soldat, est-ce ainsi que tu obéis à ton empereur ? Cette vengeance suffit-elle à ma juste colère ?

LE PRÉFET.

Tous les chefs de la révolte sont tombés sous nos coups.

NÉRON.

Et cette populace qui venait mettre le feu à mon palais, faire la loi à son prince, arracher de mes bras une épouse adorée, la violer s'il eût été possible, l'outrager du moins ; cette détestable populace reste impunie ?

LE PRÉFET.

C'est donc sur vos sujets que va retomber votre ressentiment ?

NÉRON.

Oui, et d'une manière si éclatante, qu'on en parlera dans tous les âges.

LE PRÉFET.

Si la colère vous emporte, notre juste crainte ne doit-elle pas vous retenir ?

NERO.

Iram expiabit prima quae meruit meam.

PRAEFECTUS.

Quam poscat, ede, nostra ne parcat manus.

NERO.

Caedem sororis poscit, et dirum caput.

PRAEFECTUS.

Horrore victum trepidus adstrinxit rigor.

NERO.

Parere dubitas?

PRAEFECTUS.

Cur meam damnas fidem?

NERO.

Quod parcis hosti.

PRAEFECTUS.

Femina hoc nomen capit?

NERO.

Si scelera cepit.

PRAEFECTUS.

Estne, qui sontem arguat?

NERO.

Populi furor.

PRAEFECTUS.

Quis regere dementes valet?

NERO.

Qui concitare potuit.

PRAEFECTUS.

Haud quemquam reor.

NÉRON.

Non, je veux qu'on immole d'abord celle qui la première a excité mon courroux.

LE PRÉFET.

Nommez-la moi, et mon bras vous obéit.

NÉRON.

Ma sœur Octavie.... Il me faut sa tête criminelle.

LE PRÉFET (*bas*).

Tous mes sens sont glacés d'effroi.

NÉRON.

Tu balances ?

LE PRÉFET.

Pouvez-vous soupçonner ma fidélité?

NÉRON.

Oui, puisque tu épargnes mon ennemie.

LE PRÉFET.

Une femme, votre ennemie ?

NÉRON.

Oui, mon ennemie, puisqu'elle m'attaque avec cette insolence.

LE PRÉFET.

Qui l'accuse ?

NÉRON.

Cette insurrection furieuse du peuple.

LE PRÉFET.

Eh ! quelle main aurait pu arrêter cette multitude insensée ?

NÉRON.

La même main qui l'avait excitée.

LE PRÉFET.

Je ne la connais pas.

NERO.

Mulier, dedit natura cui pronum malo
Animum, ad nocendum pectus instruxit dolis;
Sed vim negavit, ut ne inexpugnabilis
Esset, sed aegras frangeret vires timor,
Vel poena; quae tam sera damnatam premit,
Diu nocentem. Tolle consilium, ac preces,
Et imperata perage : devectam rate
Procul in remotum litus interimi jube,
Tandem ut residat pectoris nostri tumor.

SCENA II.

CHORUS, OCTAVIA.

CHORUS.

O FUNESTUS multis populi[1]
Dirusque favor! qui, cum flatu
Vela secundo ratis implevit,
Vexitque procul, languidus idem
Deserit alto saevoque mari.
Flevit Gracchos miseranda parens,
Perdidit ingens quos plebis amor,
Nimiusque favor, genere illustres,
Pietate, fide, lingua claros,

NÉRON.

C'est Octavie, te dis-je. La nature a donné à la femme le cœur le plus enclin au mal; elle a rempli son sein de toutes les perfidies; mais elle lui a refusé la force pour l'empêcher de perdre l'univers : elle a voulu briser son courage par la crainte, et l'épouvanter par les supplices qui n'accablent jamais assez tôt ces têtes détestables.

Laisse donc tes conseils, laisse tes prières, obéis à ton maître. J'ai condamné Octavie; embarque-la; va lui donner la mort sur quelque rivage désert : délivre-moi enfin du fardeau de la vengeance qui pèse sur mon cœur (2).

SCÈNE II.

CHŒUR DES PARTISANS D'OCTAVIE, OCTAVIE.

LE CHŒUR.

O FAVEUR populaire, trompeuse idole, de combien de malheureux n'as-tu point causé la perte! Tu enfles les voiles d'un vent favorable, tu lances le navire dans la pleine mer, et soudain tu nous y abandonnes à la merci des flots cruels. La mère infortunée des Gracques pleura la mort de ses enfants que tu as causée; de ces enfants que l'amour du peuple, la faveur séduisante des Romains et leur grande naissance avaient rendus si fameux; de ces enfants si brillans par leur piété filiale, par leur fidélité, par leur éloquence; de ces enfants si courageux, si intrépides défenseurs de leurs lois. O

Pectore fortes, legibus acres.
Te quoque, Livi, simili leto
Fortuna dedit; quem neque fasces
Texere sui, nec tecta domus.
Plura referre prohibet praesens
Exempla dolor. Modo cui patriam
Reddere cives, aulam, et fratris
Voluere toros; nunc ad poenam
Letumque trahi, flentem, miseram
Cernere possunt. Bene paupertas
Humili tecto contenta latet.
Quatiunt altas saepe procellae,
Aut evertit Fortuna domos.

OCTAVIA.

Quo me trahitis? quodve tyrannus
Aut exsilium regina jubet?
Si mihi vitam fracta remittit
Tot jam nostris evicta malis;
Si caede mea cumulare parat
Luctus nostros; invidet etiam
Cur in patria mihi saeva mori?
Sed jam spes est nulla salutis,
Fratris cerno miseranda ratem.
Haec est, cujus vecta carina
Quondam genitrix, nunc et thalamis
Expulsa soror miseranda vehar.
Nullum pietas nunc numen habet,
Nec sunt superi. Regnat mundo

Drusus, la fortune te réservait la même destinée, et tes faisceaux, ta maison défendue par tant de cliens, n'ont pu te garantir.

La douleur qui nous accable en ce moment nous empêche de citer d'autres exemples sur la légèreté de la faveur populaire. Voilà cette généreuse Octavie que tous nos citoyens voulaient rétablir aujourd'hui dans le rang sublime de ses ancêtres, et replacer dans le lit de son frère adoptif ; la voilà malheureuse, désolée, et nous la regardons froidement traîner à la mort ! Combien la pauvreté est plus contente et plus en sûreté dans son humble chaumière ! Ce n'est que sur les palais superbes que tombent les tempêtes et les traits les plus cruels de la fortune.

OCTAVIE (*arrivant avec ses gardes*).

Où m'entraînez-vous ? En quels lieux votre tyran, ou votre reine nouvelle veulent-ils m'exiler ? Si par pitié de mes malheurs on me laisse la vie, ou si l'on veut les combler par la mort, pourquoi m'envier la consolation de mourir du moins dans ma patrie ? Mais non, tout espoir m'est ravi : j'aperçois le fatal navire de mon frère, ce navire qui a déjà porté sa mère, et qui est destiné à porter encore sa malheureuse sœur. L'innocence n'a plus de divinités tutélaires, plus de défenseurs parmi les humains, et ce triste univers est abandonné à l'empire des furies.

Qui pourrait assez déplorer ma triste destinée ! La sœur de Procris suffirait-elle à retracer toutes mes peines ? Que n'ai-je au moins ses ailes dans ce cruel moment ! Un vol rapide me déroberait à mes tyrans ; je fuirais la triste société des hommes et le séjour de tant de carnage ; et seule, dans un

Tristis Erynnis.
Quis mea digne deflere potest
Mala? quae lacrimis nostris questus
Reddet Aedon? cujus pennas
Utinam miserae mihi fata darent!
Fugerem luctus ablata meos
Penna volucri, procul et coetus
Hominum tristes, caedemque feram.
Sola in vacuo nemore, et tenui
Ramo pendens, querulo possem
Gutture moestum fundere murmur.

CHORUS.

Regitur fatis mortale genus,
Nec sibi quidquam spondere potest
Firmum et stabile:
Per quae casus volvit varios
Semper nobis metuenda dies.
Animum firment exempla tuum
Jam multa, domus
Quae vestra tulit. Quid saevior est
Fortuna tibi? tu mihi primum
Tot natorum memoranda parens,
Nata Agrippae, nurus Augusti,
Caesaris uxor, cujus nomen
Clarum toto fulsit in orbe;
Utero toties enixa gravi
Pignora pacis; mox exsilium,
Verbera, saevas passa catenas,

bois solitaire, suspendue sur un faible rameau, je ferais retentir les lieux voisins de mes justes plaintes.

LE CHŒUR.

Le destin régit le genre humain : nul mortel ne peut se promettre rien de durable ; chaque jour roule avec nous les malheurs jusqu'au tombeau. O fille des Césars, ranimez votre courage par les exemples funestes que vous trouvez en votre seule maison. La fortune vous est-elle plus cruelle qu'à vos proches ? Voyez d'abord de tant de princes, la fille d'Agrippa, belle-fille d'un Auguste, femme d'un César, de ce grand Germanicus, dont le nom fut si fameux dans le monde; voyez, dis-je, cette princesse généreuse de qui sont sortis tant de princes, heureux gages de la paix; voyez-la condamnée depuis à l'exil, accablée de tortures, gémissant sous le poids de ses fers, entourée de ruines, mourant enfin au milieu des plus affreux supplices (3). Voyez Livie, heureuse épouse de Drusus et fière de tant d'enfants ; cette femme audacieuse qui vole au crime et à la mort, juste récompense de son forfait (4). Voyez Julie sa fille suivre le sort de sa mère, et comme elle, tombant, quoiqu'innocente, sous le fer des assassins (5). Et votre mère (6), ô malheureuse Octavie, quelle puissance

Funera, luctus, tandem letum,
Cruciata diu. Felix thalamis
Livia Drusi, natisque, ferum
Ruit in facinus, poenamque suam.
Julia matris fata secuta est:
Post longa tamen tempora ferro
Caesa est, quamvis crimine nullo.
Quid non potuit quondam genitrix
Tua, quae rexit Principis aulam,
Cara marito, partuque potens?
Eadem famulo subjecta suo,
Cecidit diri militis ense.
Quid, cui licuit regnum in coelum
Sperare, parens tanta Neronis?
Non funesta violata manu
Remigis ante,
Mox et ferro lacerata diu,
Saevi jacuit victima nati?

OCTAVIA.

Me quoque tristes mittet ad umbras
Ferus et manes, ecce, tyrannus.
Quid jam frustra miseranda moror?
Rapite ad letum, queis jus in nos
Fortuna dedit. Testor superos.
Quid agis, demens? parce precari,
Queis invisa es, numina Divum.
Tartara testor, Erebique Deas
Scelerum ultrices, et te, genitor

n'a-t-elle pas eue dans l'empire? Elle régissait le monde; son époux l'adorait; ses enfants ajoutaient encore à sa puissance : mais elle s'abaissa jusqu'à l'amour d'un de ses sujets, et nous l'avons vue tomber sous le glaive d'un centurion cruel. Et celle qui donna le jour à Néron ne pouvait-elle pas porter ses espérances jusqu'au ciel? Elle fut cependant déchirée par les rames Tyrrhéniennes, mutilée ensuite jusque dans ses entrailles par un fer parricide, renversée enfin comme une victime aux pieds de son fils barbare.

OCTAVIE.

Que mon détestable tyran me précipite donc aussi avec toute ma race dans le triste séjour des mânes; car, pourquoi avec tant de malheurs resterais-je plus long-temps sur la terre (*Aux gardes*)? Vous, à qui la fortune ose donner des droits sur Octavie, que tardez-vous de m'entraîner à la mort? O dieux du ciel.... Mais le ciel m'abandonne, pourquoi l'invoquer? J'atteste plutôt le Tartare, et vous, déesses de l'Érèbe, vengeresses des crimes; et vous, ô mon père, qui avez bien mérité votre affreuse destinée, je vous atteste que la mort qu'on me prépare ne m'épouvante point.

Dignum tali morte et poena :
Non invisa est mors ista mihi.
Armate ratem, date vela fretis,
Ventisque petat puppis rector
Pandatariae litora terrae.

CHORUS.

Lenes aurae, Zephyrique leves,
Tectam quondam nube aetherea
Qui vexistis raptam saevae
Virginis aris Iphigeniam,
Hanc quoque tristi procul a poena
Portate, precor, templa ad Triviae.
Urbe est nostra mitior aulis,
Et Taurorum barbara tellus.
Hospitis illic caede litatur
Numen Superum : civis gaudet
Roma cruore.

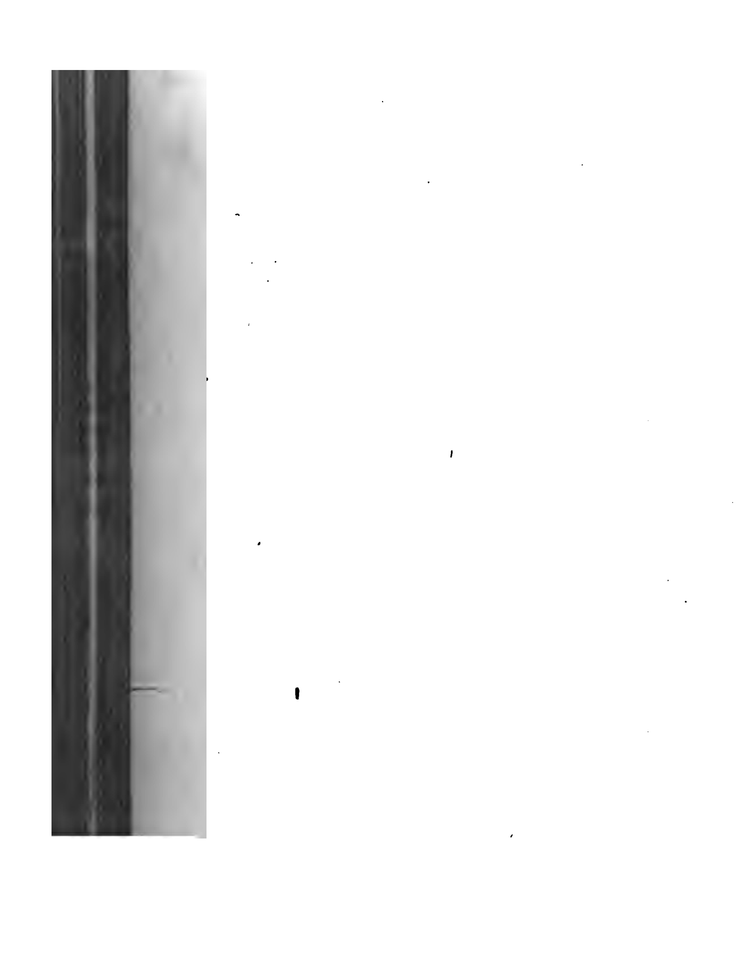
FINIS OCTAVIAE.

Ministres de la fureur de Néron, armez donc votre navire, déployez vos voiles, et que le pilote favorisé de tous les vents qu'il désire, me jette au rivage de Pandataria. (*Octavie monte dans le navire, à la vue de tous les spectateurs.*)

LE CHŒUR.

O vents légers, favorables zéphyrs, qui jadis avez enlevé sur un nuage azuré Iphigénie de l'autel d'une vierge cruelle pour la transporter dans un asile inviolable, portez aussi notre jeune impératrice loin de sa patrie, dans un autre temple de Diane. L'Aulide est moins inhumaine que Rome; la Tauride elle-même est moins barbare: car elle n'offre à ses dieux que le sang des étrangers, et Rome se plaît à verser celui de ses citoyens.

FIN D'OCTAVIE.



NOTES
PHILOLOGIQUES
SUR
OCTAVIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Age, tot tantis onerata malis.* Gruter lisait, *Eia age tantis.*

2. — *Illa illa meis tristis Erinnys.* Ovide avait dit auparavant :

« Nam mihi nec Juno, nec Hymen, sed tristis Erinnys
« Praetulit infaustas sanguinolenta manus. »
(Ovid. *Med.* v. 17.)

SCÈNE II.

1. — *Ignota ante classibus.* Cette leçon est la seule raisonnable, quoique beaucoup d'autres portent *ignota tantis.*

2. — *Mutua flagrat face.* Cela ne signifie point que Néron et Octavie brûlent d'une ardeur mutuelle, mais que la haine de l'un égale celle de l'autre, et qu'il y a entr'eux une sorte de compensation et d'échange.

SCÈNE III.

1. — *Licet repetam luctus, Electra.* Sophocle a donné au poète, l'idée de cette comparaison.

2. — *Magni resto nominis umbra.* Ce vers fait image, et rappelle ces vers de Lucain sur la vieillesse de Pompée. *Pharsal.* lib. I.

« . . . . . Stat magni nominis umbra ;
« Qualis frugifero quercus sublimis in agro
« Exuvias veteres populi, sacrataque gestans
« Dona ducum, nec jam validis radicibus haerens. »

3. — *Toleranda quamvis patiar, haud unquam queant,* etc. Ne vaudrait-il pas mieux lire ainsi : *Toleranda quaevis paterer, at nunquam queant*, etc. ?

4. — *Genitamque fratris conjugem.* On doit prendre ici *genitam* dans le sens de *gnatam.*

5. — *Membraque et vultus deo similes volanti.* On trouve chez les poètes *puer volitans*, en parlant de l'amour ; mais y trouverait-t-on *deus volans ?* Cependant c'est bien avec l'amour que Britannicus est ici comparé. Dans un sujet aussi grave, une telle comparaison répugne au bon goût.

6. — *Jamque metuet eadem*, etc. Gruter pense que le poète a voulu parler de la courtisane Acté, et non pas de Poppée.

SCÈNE IV.

1. — *Caedis moriens illa ministrum.* Tout ce passage, jusqu'à la fin de la scène, se trouve presque mot pour mot dans Tacite, au XIV[e] livre des *Annales* : « Exclamavit rogans ministrum, *dit cet historien*, ut utero « dirum ensem conderet ; adjiciens, hic est fodiendus ferro, mons- « trum qui tale tulit ; post hanc vocem cum supremo mixtam gemitu « animam tandem per fera tristem vulnera reddidit. »

ACTE II.

SCÈNE II.

1. — *Munus deorum est.* Néron méconnaissait, il n'y a qu'un instant, les dieux, à qui maintenant il attribue par intérêt son pouvoir et l'obéissance de ses sujets ; mais il pousse l'impiété jusqu'à les rendre complices de sa tyrannie. S'il blâme ensuite l'ingratitude de Brutus

envers César, c'est hypocrisie, puisque Néron ne pouvait justifier ses parricides par le même motif qui rendait excusable le farouche patriotisme de Brutus.

2. — *Hausit et Siculum mare*, etc. Ne vaudrait-il pas mieux lire :

« . . . . Mersit et Siculum mare
« Classes virosque. Mox redit sociis furor.
« Concussus orbis viribus magnis ducum.
« Superatus acie, etc. ? »

3. — *Superatus acie.* Ceci se rapporte à Antoine, l'un des triumvirs.

4. — *Exprimere jus est*, etc. Le texte est altéré, et ne présente aucun sens raisonnable ; j'ai donc traduit comme s'il y avait :

NERO.

« Exprimere vis est, ferre quod nequeunt.

SENECA.

Preces negare durum est. »

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Memores mei.* D'autres leçons portent : *mortis metu.* Celle de Grotius m'a paru plus raisonnable, et je l'ai suivie. Cependant si l'on préfère *mortis metu*, il faut alors traduire ainsi : *en menaçant ses sujets du dernier supplice, il fait renverser mes statues*, etc.

2. — *Desertus, et destructus, et cunctis egens.* Cette prédiction reçut son accomplissement ; car Néron, privé de tout, tourmenté par la faim et la soif, refusa le pain grossier qu'on lui présentait, n'accepta qu'un verre d'eau, et délaissé par ses gardes, il ne trouva pas un ami pour lui ôter la vie, à laquelle il n'osait attenter lui-même ; aussi s'écria-t-il : *Ego nec amicum habeo, nec inimicum.*

3. — *Mecum occidisses.* Plusieurs annotateurs lisent *meus occidisses*,

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Et culpa Senecae.* Cette imprudence de Sénèque, ou cette faute, *culpa*, est sans doute la hardiesse avec laquelle il avait détourné Néron d'épouser Poppée ; hardiesse qui n'avait eu pour résultat que d'affermir ce prince dans son projet. Les hommes passionnés, ainsi que l'abbé Coupé l'a fait observer, persistent d'autant plus dans leurs déréglements, qu'on fait plus d'efforts pour les ramener à la raison. D'ailleurs les résistances et les contrariétés aigrissent toujours les hommes puissans, et l'homme de bien est contraint de garder le silence, ou de tout braver pour plaider la cause de la vertu, de la justice et de la vérité. Avec de la modération et de la prudence, il peut encore remplir avec succès un ministère difficile et dangereux.

2. — *Sublimis inter civium laeta omina.* L'inflexible burin de l'histoire a voué au mépris des siècles la bassesse des sénateurs, vils esclaves de Néron, qui ne rougirent pas d'implorer les dieux et de leur faire adresser des vœux publics, pour l'heureux accouchement de Poppée. Écoutons Tacite lui-même au XV[e] livre de ses *Annales* :

« Jam senatus uterum Poppeae commendaverat diis, votaque publicè susceperat ; quae multiplicata exsolutaque, et additae supplicationes ; templumque Foecunditati, etc. »

SCÈNE III.

1. — *Quid fera frustra bella movetis ?* Il est difficile de croire que Sénèque eût fait tenir un pareil langage, eût accumulé d'aussi extravagantes comparaisons, au moment où le courrier vient annoncer les excès auxquels le peuple se porte dans sa fureur, en admettant même que le chœur fut composé, comme je le crois, des partisans de Poppée. Aussi, en faisant même abstraction de la latinité et du style de cette pièce, il est difficile de penser que Sénèque en soit l'auteur.

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — *Rara quem pietas virum.* C'est de Tigellinus que Néron fait l'éloge, et ce Tigellinus occupait la place de Burrhus assassiné par le tyran. Il est vrai que le favori de Néron prend un moment la défense des citoyens et d'Octavie ; mais bientôt il consent avec lâcheté à exécuter les ordres de son indigne maître.

SCÈNE II.

1. — *O funestus multis populi, dirusque favor !* Quoique l'auteur de cette tragédie ait rappelé précédemment le courage que le peuple Romain avait opposé aux excès de la tyrannie, et aux ennemis extérieurs de la gloire de Rome, il peint très-bien la légèreté avec laquelle le peuple, en général, accorde et retire sa faveur à ses plus zélés partisans. Mais défendre Octavie, n'était pas une faveur, c'était un devoir.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES SUR OCTAVIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Ma mère.* Messaline, mère d'Octavie et de Britannicus. On doit remarquer dans le latin cette réflexion, *si quis remanet sensus in umbris.* De semblables réflexions se trouvent dans les livres des orateurs, des philosophes et des historiens de la Grèce et de Rome. Il n'en faut pas conclure qu'ils doutaient de l'immortalité de l'ame, mais de la part qu'elle prenait, après sa séparation d'avec le corps, aux choses et aux événements d'ici bas. L'évocation des ombres, les sacrifices aux mânes semblent prouver que les esprits les plus religieux croyaient que les ames s'intéressaient après la mort aux affaires de ce monde; et c'est une conséquence du dogme de l'immortalité.

2. — *De la marâtre la plus insensible.* Agrippine, mère de Néron, avait épousé, après la mort de Messaline, mère d'Octavie, l'empereur Claude, dont elle était la nièce : cette Agrippine était fille de Germanicus, et d'une autre Agrippine, petite-fille d'Auguste.

3. — *O mon trop malheureux père.* L'empereur Claude, père d'Octavie, fut empoisonné par Agrippine sa seconde femme, avec des champignons qu'il aimait beaucoup. Ce fut pour donner l'empire à Néron, qu'elle avait eu d'un autre mari, qu'Agrippine empoisonna Claude. Néron appelait les champignons un *plat des dieux.* Etait-ce

parce qu'ils lui avaient procuré l'empire du monde, ou, parce qu'après avoir contribué à empoisonner son prédécesseur, il l'avait mis lui-même au rang des dieux ?

4. — *Que nul de nos héros n'avait pu vaincre.* Jules-César et Caligula avaient fait auparavant d'inutiles efforts pour s'emparer de la Grande-Bretagne. *Voy.* Beda. lib. I. *Historiae anglicae;* Galfrid. Monomutensis. lib. I. *Histor. Britonum,* et Sueton. *In vita Claudii.*

6. — *Et vous laissez, hélas ! vos enfants.* C'est-à-dire Octavie elle-même et Britannicus son frère, exposés aux fureurs de Néron.

SCÈNE II.

1. — *De la superbe maison de Claudius.* La maison d'Appius Claudius, d'où descendait l'empereur Claude, était la plus illustre famille de Rome.

2. *Elle-même périt bientôt après par le crime de son fils.* Néron tua sa mère Agrippine, et chercha dans ses entrailles l'endroit où il avait été conçu.

3. — *Et ce fils cruel empoisonne encore son frère.* Néron empoisonna Britannicus.

SCÈNE III.

1. — *Esclave de mon esclave.* Poppée, maîtresse de Néron : il l'épousa dans la suite, et la tua depuis en lui donnant un coup de pied dans le ventre, lorsqu'elle était enceinte. J'ai déjà dit que Gruter pense que le poète a voulu parler d'Acté et non pas de Poppée.

2. — *L'indigne frère que l'adoption te donna.* Britannicus était le véritable fils de Claude, et par conséquent l'héritier naturel de l'empire ; mais Agrippine ayant forcé Claude d'adopter Néron, fils de Domitius, Néron devint le frère adoptif de Britannicus.

3. — *Plus implacable que les vagues en fureur.* Ce trait de la barbarie de Néron rappelle les bateaux à soupapes inventés par l'infame Carrier. La partie supérieure du bâtiment employé par Néron, se séparait à volonté de la partie inférieure. Voy. Tacit. *Annal.* lib. XIV.

4. — *Que fut assasiné votre premier époux.* Ce premier époux, c'était Syllanus, tué par Agrippine le jour même qu'il reçut la main d'Octavie. Le mariage de Syllanus avec Octavie ne fut point consommé. On assassina Syllanus pendant la cérémonie.

5. — *Sous le prétexte d'une conjuration imaginaire.* Il fut accusé d'inceste par Aulus-Vitellius. Voy. Tacite et Suétone. On eut recours à un autre moyen pour perdre Octavie, en l'accusant d'adultère avec Anicétus et avec un joueur de flûte nommé Alexandrinus. *Voy.* les scènes 1 et 2 de l'acte V d'Octavie.

6. — *Elle deviendra mère encore.* Poppée était alors enceinte.

7. — *Elle érige déjà des monuments qui décèlent ses alarmes.* Poppée érigea un temple à l'Amour, pour fixer le cœur de Néron.

8. — *Alcide possède la belle Hébé.* Hercule épousa, comme Jupiter, sa propre sœur.

9. — *Vous, la sœur et la femme d'Auguste.* Octavie était la sœur de Néron, mais seulement par adoption, selon les lois romaines.

10. — *Nous avons vu au ciel une flamme sinistre.* Cette comète parut l'an du Christ 60, et dura six mois. *Voy.* Tacit. *Annall.* XIV.

11. — *Qui déshonore le nom d'Auguste par ses vices*, etc. Voyez dans Suétone le détail effrayant de tous les crimes de Néron.

12. — *Vénus est la première qui ait épuisé toute sa fureur sur ma mère.* C'est dans Tacite, Suétone et Juvénal qu'il faut voir le portrait de Messaline.

SCÈNE IV.

1. — *Quelle nouvelle a frappé nos oreilles?* Les Romains venaient d'apprendre que Néron allait répudier Octavie, pour épouser Poppée.

2. — *O vierge généreuse, que ton père*, etc. Il faut se rappeler que le décemvir Appius Claudius avait fait enlever Virginie pour en faire son esclave et sa maîtresse. Virginius, pour empêcher sa fille d'être déshonorée par Appius, la tua de sa propre main.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Au milieu de la mer qui m'entourait.* Sénèque avait été exilé dans la Corse.

2. — *Afin qu'une race nouvelle et pure.* Il semble que Sénèque, ou l'auteur de cette tragédie, ait voulu parler des chrétiens qui commençaient à se répandre dans le monde, et dont les païens eux-mêmes admiraient les mœurs pures, et les vertus dont on voit l'éloge dans Pline, et surtout dans la fameuse lettre qu'il écrivit à Trajan, sur la pureté des mœurs du christianisme naissant.

3. — *Pour la première fois la terre fut blessée par la charrue.* Les anciens avaient personnifié la terre. C'est ainsi que Virgile fait descendre Jupiter dans le sein de la terre enchantée, pour y déposer le germe de la fécondité.

« Juppiter in gremium laetae Telluris
« . . . . . Descendit. »

4. — *Le luxe enfin est venu s'établir dans l'univers.* Il faut lire dans Pétrone la peinture du luxe effréné qui régnait à Rome sous le règne de Néron et de son prédécesseur. « Le luxe, dit Pétrone, est tombé sur Rome, pour venger l'univers d'avoir été vaincu. »

« Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem. »

SCÈNE II.

1. — *Les têtes de Plautus et de Sylla.* Tacite, livre XIV de ses *Annales*, rapporte que Néron insulta encore après leur mort aux têtes des deux sénateurs.

2. — *Vous serez obéi, César.* Le préfet qui reçoit cet ordre est Tigellinus.

3. — *C'est moi qui fais les dieux.* Néron, après avoir empoisonné Claude, lui avait érigé un autel, et fait son apothéose.

4. — *Les cendres légères de deux grands hommes.* Ces deux grands hommes sont Pompée et Antoine. Le premier fut tué par Ptolomée, et le second se tua lui-même après la bataille d'Actium.

Le poète appelle ici l'Égypte, *incestueuse*, parce que les sœurs y épousaient leurs frères.

5. — *Au lit de son auguste frère.* J'ai déjà dit qu'Octavie n'était la sœur de Néron que par adoption.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Se déchaîne contre le nom de sa mère*, etc. La haine que Néron avait conçue pour sa mère fut telle, qu'il fit mettre le jour de son anniversaire au nombre des jours malheureux.

2. — *Les furies implacables préparent la mort du tyran*, etc. Néron mourut misérablement. Voy. *mes notes philologiques*, acte III, sc. 1.

3. — *Les Parthes sauront bien lui ravir ses richesses et ses provinces.* En effet, les Parthes ravirent l'Arménie à l'empire romain.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *J'y vois arriver Crispinus.* Rufus-Crispinus, chevalier romain, premier époux de Poppée. Néron le fit jeter dans la mer par ses esclaves, tandis qu'il pêchait.

SCÈNE III.

1. — *Chargés de répondre du palais.* Les Césars ayant établi leur demeure sur le mont Palatin, cette demeure fut appelée *Palatium*, et l'on donna depuis pour cette raison le nom de *palais* à toutes les habitations royales.

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — *Je brûlerai Rome.* Personne n'ignore que Néron fit mettre le feu à cette immense et superbe cité, et que l'incendie dura sept jours et sept nuits.

2. — *Va lui donner la mort sur quelque rivage désert.* Ce fut dans l'île de Pandataria, au golfe de Gaiète, que Néron fit conduire Octavie. Elle y reçut la mort par ordre du tyran.

« Paucis autem interjectis diebus, *dit Tacite*, vinculis restringitur, « venaeque ejus per omnes artus exsolvuntur : et, quia pressus pavore « sanguis tardius labebatur, praefervidi balnei vapore enecatur. Ad« diturque atrocior saevitia, quod caput amputatum latumque in ur« bem, Poppaea vidit. »

3. — *Mourant enfin au milieu des plus affreux supplices.* C'est la première Agrippine, fille d'Agrippa et de Julie, fille de l'empereur Auguste, femme de Germanicus et mère de neuf enfants. Après la mort de son mari, Tibère la relégua dans l'île de Pandataria, et lui fit arracher un œil par un centurion, parce qu'elle lui avait reproché sa cruauté. Elle résolut alors de se laisser mourir de faim; mais on lui cassa les dents pour lui ouvrir plus aisément la bouche et la forcer de prendre quelque nourriture, afin de prolonger ses supplices. Elle expira enfin dans la plus affreuse misère. Tibère fit jeter son corps dans les gémonies, et mit le jour de sa naissance au nombre des jours malheureux. (Coupé.)

4. — *Juste récompense de son forfait.* Livie avait tué Drusus son mari, et fut tuée à son tour par Tibère.

5. — *Tombant, quoiqu'innocente, sous le fer des assassins.* Julie, fille de Drusus et de Livie, exilée et depuis assassinée par ordre de Claude.

6. — *Et votre mère*, etc. C'est-à-dire Messaline.

EXAMEN

DE LA TRAGÉDIE DE MÉDÉE (1).

Le sujet de cette tragédie a cela d'extraordinaire, que le principal personnage est un être doué d'une puissance surnaturelle, à qui les éléments obéissent, qui peut, à son gré, se transporter d'un lieu à un autre sur un char volant dans les airs, etc. Il est vrai que Médée était fille du Soleil ; mais enfin, ce n'était pas une divinité : et, pourquoi tant d'autres fils de dieux ou de déesses, Énée, par exemple, ne jouissaient-ils point de telles prérogatives ? C'est ce qu'on ne saurait expliquer. Il y avait dans les mythologies anciennes presque autant d'absurdités et de contradictions que dans celles qui leur ont succédé.

Quoi qu'il en soit, Médée et Circé sa sœur sont les deux plus célèbres magiciennes de l'antiquité. Nos *fées*, nos *sorcières* ne sont rien auprès d'elles, et ne peuvent leur disputer le premier rang en fait de magie.

La magie, comme on voit, n'est pas d'origine nouvelle. De tout temps l'ignorance des causes de tout ce que l'univers offre de merveilleux, a fait imaginer d'abord des êtres tout-puissants, qui, sous le nom de dieux,

(1) C'est la dernière pièce du volume précédent.

maintenaient l'ordre et l'harmonie universelle, ensuite des êtres intermédiaires qui exécutaient les volontés de ces dieux, ou qui s'y opposaient à force ouverte (car il fallait bien expliquer les causes des désordres fréquents que l'on remarquait dans le cours ordinaire des choses d'ici-bas), et enfin, des êtres d'une classe encore inférieure, qui, sous le nom de prophètes, de magiciens, etc., avaient pénétré assez avant dans les secrets de la nature, ou avaient été assez favorisés par quelque divinité, pour avoir la faculté de prédire l'avenir, et d'opérer des miracles.

Tout peuple, lorsqu'il est dans la période de l'ignorance et de la barbarie, croit aux magiciens et aux prophètes; long-temps après, lorsqu'il est plus civilisé, ces croyances superstitieuses restent encore dans les classes inférieures de la société, et surtout dans celles qui habitent les campagnes. Il n'est point de hameau qui n'ait son devin, son sorcier. Les poètes, sans adopter ces opinions populaires, les rappellent souvent dans leurs vers, soit pour peindre mieux les mœurs premières des peuples, et les mœurs pastorales, soit pour plaire à cette classe d'hommes qui, dans les pays les plus éclairés, restent toujours dans une espèce d'enfance. D'ailleurs, quelques lumières, quelque philosophie qu'ait une nation, elle n'est jamais insensible aux récit fabuleux, aux contes ingénieux, lorsqu'ils sont ornés d'un style élegant et plein d'images. Voilà pourquoi Catulle, Horace, Ovide, se plaisent à décrire des cérémonies superstitieuses ou ma-

giques : ils étaient bien sûrs d'exciter ainsi de vives émotions. Le sage, le philosophe Virgile lui-même, dans presque toutes ses églogues, et surtout dans la huitième, qu'il a imitée de Théocrite, retrace tous les enchantements employés par les magiciens dans les campagnes. C'est là qu'un berger assure qu'il a vu Mœris, un autre berger, se métamorphoser en loup, évoquer les ames, etc.

His ego saepe lupum fieri et se condere silvis
Moerim, saepe animas imis exire sepulcris,
Atque satas alio vidis traducere messes.

Ailleurs, le même berger croit que, par des paroles magiques, la lune peut être forcée de descendre sur la terre.

Carmina vel coelo possunt deducere lunam.
Carminibus Circe socios mutavit Ulissei, etc.

Tous ces magiciens, tous ces êtres qui jouissent d'un pouvoir surnaturel, sont-ils des personnages propres à la scène? Non, sans doute ; dans un pays où le peuple serait philosophe, où seulement il ferait quelque usage de sa raison, dans les aventures merveilleuses que l'on attribue aux magiciennes de l'antiquité, il ne verrait qu'un tissu d'absurdités, de non-sens : par exemple, il demanderait comment il se peut que Médée, qui dispose à son gré des éléments, qui a sous ses ordres des dragons ailés qui la transportent en un instant partout où bon lui semble, comment il se peut qu'elle rencontre tant d'obstacles dans l'exécution des forfaits qu'elle a médités;

qu'elle ait besoin de recourir à la ruse pour se débarrasser de la rivale qui lui enlève son époux ; mais où est le peuple qui se livre à de pareilles réflexions ? Parmi les spectateurs, les uns n'éprouvent qu'une sensation toute physique; les autres, et ce sont les plus éclairés, cherchent à démêler dans la fable sans vraisemblance que l'on développe à leurs yeux, quelque sens caché, quelque leçon de morale. Pour ces derniers, la tragédie de Médée sera un tableau frappant des fureurs qu'excitent dans une femme hautaine la vanité blessée et la passion de la jalousie.

L'histoire de cette magicienne est très-embrouillée, très-obscure. Quelques historiens prétendent que, loin d'être un monstre de cruautés, c'était une femme très-savante, bienfaisante, humaine ; d'autres en plus grand nombre, et surtout les poètes, nous la présentent comme une furie, et la chargent de plusieurs meurtres, entre autres de celui de son propre frère. Mais le plus horrible des crimes qu'ils lui attribuent, c'est d'avoir puni l'infidélité de Jason son époux, en faisant périr Glaucé, ou Creüse, l'objet de la nouvelle flamme du volage, et d'avoir égorgé de sa main les deux enfants qu'elle avait eus de lui ; et c'est précisément cette détestable action que les poètes ont choisie de préférence pour en faire le sujet de leurs tragédies.

Que d'auteurs, tant anciens que modernes, se sont exercés sur ce fond, qui, à la vérité leur offrait l'occasion de peindre un caractère exalté, furieux, et qui

par cela même convenait à la scène tragique. Chez les Grecs, on compte Eubulus, Stratis, Cantharus; mais leurs *Médées*, s'il faut en croire un commentateur de Sénèque (1), étaient des *comédies* : j'avoue qu'il est assez difficile de comprendre comment Médée a jamais pu être l'héroïne d'une pièce comique : il faut croire, ou qu'ils avaient adopté l'ancienne opinion que la magicienne Médée était la meilleure, la plus douce des femmes, ou qu'ils ne prenaient dans sa vie, pour sujet de leurs drames, que sa première aventure avec Jason (c'est par son secours qu'il parvint à conquérir la fameuse *Toison d'or*), laquelle pouvait, en effet, donner lieu à des scènes assez plaisantes. Les autres poètes grecs qui ont composé des tragédies de *Médée*, sont Euripide, Herille, Diogènes, Philiscus et Demologus. La seule de toutes ces pièces qui nous soit parvenue, est la *Médée* d'Euripide ; et il est des auteurs qui l'attribuent à un certain Néophon ou Néophron.

Chez les Latins, les poètes les plus célèbres avaient composé des *Médées* avant Sénèque ; et l'on cite celles d'Ennius, de Pacuvius, de Varron et d'Ovide. Nous ne possédons que la *Médée* de Sénèque, quelques fragments de celle d'Ennius, et un vers seulement de celle d'Ovide. Tertullien a prétendu que cette dernière pièce n'était qu'un tissu de centons, pris dans Virgile. Cela n'est guère vraisemblable. Les vers coûtaient si peu à Ovide

(1) Delrio, *Commentaires et paraphrases sur les tragédies de Sénèque.*

qu'il est difficile de croire qu'au besoin il en empruntait aux poètes qui l'avaient précédé (1).

Les *Médées* d'Euripide et de Sénèque, les seules pièces antiques que nous ayons à examiner, n'ont de ressemblance entre elles que par le nom et le sujet. Chacun des deux poètes a suivi une marche différente.

Dans la *Médée* d'Euripide, il y a du naturel, de l'intérêt, des situations touchantes. L'exposition est admirable : on voit, dès la première scène, la nourrice de Médée s'entretenir avec le gouverneur des enfants de cette malheureuse femme : ils apprennent aux spectateurs, tout en ne paraissant que se confier mutuellement les affaires de la maison, que l'infidèle Jason va épouser la fille du roi Créon; que Créon se propose de chasser de ses états Médée, la première épouse de son futur gendre, et les deux enfants qu'il a eus d'elle. « Je m'étais approché, dit le gouverneur, du lieu où l'on joue aux dés, et où les vieillards se rassemblent près de la fontaine sacrée de Pirène. Là j'ai entendu quelqu'un qui disait, sans savoir que je pouvais l'ouïr, que Créon, le roi de cette contrée, allait chasser de ses états ces deux enfants et leur mère. J'ignore si ce discours

(1) Aussi paraît-il certain que ce n'est point Ovide, mais un certain *Osidius Geta*, qui composa une *Médée* en vers tous pris dans Virgile. C'est du moins ainsi que le nomment quelques critiques, et entre autres M. Planck, qui a publié à Gœttingue, il y a une quinzaine d'années, les fragments de la *Médée* d'Ennius, précédés d'une dissertation sur la tragédie latine.

est véritable, et plût à dieu qu'on m'en fît voir la fausseté ! » Quelle simplicité, et à la fois, que d'art dans cette confidence qui paraît faite sans motif! Toute cette scène est du même ton. Mais bientôt on entend des cris, des gémissements sortir du palais de Médée, et on la voit paraître elle-même agitée de la plus violente des passions, la jalousie. Elle n'est pas encore furieuse; mais l'on sent déjà qu'elle est capable des plus affreux excès.

Je ne suivrai point Euripide dans tous les développements qu'il donne à son action : cette tâche appartenait aux traducteurs du *Théâtre grec*, et ils l'ont parfaitement remplie (1). Mais je citerai l'opinion de l'un le nos plus célèbres critiques sur la *Médée* grecque, arce qu'elle me paraît de toute justesse. « Euripide, i habile à manier les passions, a bien senti qu'une emme qui parlerait de sortiléges, toucherait peu quand lle voudrait parler d'amour, et que le titre de mère et l'épouse abandonnée était bien suffisant pour attenrir et émouvoir. Euripide, dans tout le cours de sa ièce, ne fait pas dire un mot de magie à Médée. Le hœur ne s'entretient pas de ses enchantements. On 'aperçoit aucune trace de sorcellerie ; pas la moindre vocation, pas le moindre coup de baguette. Il est vrai ue se trouvant embarrassé pour dénouer sa pièce, il 'est servi du char et des dragons, qu'on a depuis ser-

(1) Voyez la traduction du *Théâtre des Grecs*, 2[e] édit., tom. VI.

vilement copiés : mais qui ne sait qu'Euripide ne se faisait aucun scrupule d'employer des machines pour ses dénouements dans presque toutes ses pièces (1). »

Sénèque a choisi un autre plan, et pris une autre route. C'est dans cette pièce, peut être plus que dans toutes celles qui nous restent des Latins, que l'on peut reconnaître quel était dans la tragédie le genre qu'ils affectionnaient presque exclusivement (2). Du terrible et du grandiose, voilà tout ce qu'ils demandaient aux poètes tragiques.

Dès la première scène de la pièce latine, Médée paraît furieuse, et, dans un long monologue, après avoir évoqué les divinités infernales, et rappelé ses crimes passés, elle s'occupe de ses projets de vengeance: déchirera-t-elle les membres de ses victimes, pour les disperser comme elle avait dispersé autrefois les membres de son frère? Ce ne sont-là, à ses yeux, que les forfaits d'une jeune fille sans expérience; à présent qu'elle est épouse et mère, sa colère doit être bien plus terrible :

Haec virgo feci. Gravior exsurgat dolor.
Majora jam me scelera post partus decent.

Il en faut convenir; ces idées là sont bien peu dans la nature. Jamais scélérat ne s'est dit : Voilà les crimes

(1) Voyez la préface de la tragédie de *Médée*, par Clément.

(2) Voyez mes observations sur la tragédie Latine, à la fin du tom. I[er] du théâtre de Sénèque.

que je commettais dans ma jeunesse ; à présent que je suis homme fait, j'en dois commettre de plus atroces.

Le Ier acte n'est composé que de cette seule scène, car il ne faut pas compter le chœur des Corinthiennes qui le termine. Le nom de Médée n'y est pas prononcé (elle y est seulement désignée dans quelques vers, comme une femme effrénée, une étrangère fugitive). Ce n'est qu'un brillant épithalame pour les noces de Jason et de Creüse. Voici encore une occasion de faire observer que, dans les tragédies latines, il y avait beaucoup de spectacle, bien que rien ne l'indique positivement dans les manuscrits de ces pièces. Mais il est plus que vraisemblable qu'un épithalame, par exemple, n'était point chanté sur le théâtre sans cérémonies accessoires ; que l'on y voyait défiler des troupes de jeunes garçons, de jeunes filles, exécuter des sacrifices, etc.

Au second acte Médée reparaît encore, et c'est pour continuer ses imprécations contre son infidèle époux : sa nourrice cherche en vain à la calmer en lui débitant de belles sentences, auxquelles elle repond par d'autres. Là vient une scène qui aurait pu être belle, si elle eût été préparée; mais il faut encore le répéter, dans la tragédie latine, les situations ne pouvaient pas être plus préparées que dans notre Opéra français : elles y arrivaient comme à l'improviste, *ex abrupto*. J'en ai développé ailleurs les motifs (1). Dans cette scène Créon

---

(1) *Voy.* le tom. Ier. du Théâtre de Sénèque. *Loc. citat.*

signifie à Médée qu'elle doit quitter Corinthe à l'instant même ; et ce n'est qu'après l'avoir accablée de reproches et d'injures. Elle demande du moins la faveur d'embrasser ses enfants, et feint une soumission qui n'est pas dans son cœur. Créon, non sans peine, lui accorde un jour. Le chœur qui suit est presque entièrement consacré au récit de l'expédition des Argonautes, et commence par des vers qui rappellent la belle ode d'Horace : *Illi robur et aes triplex*, *etc.* Mais que ces vers sont bien plus faibles, quoiqu'ils ne soient pas sans harmonie :

Audax nimium, qui freta primus
Rate tam fragili perfida rupit ;
Terrasque suas post terga videns,
Animam levibus credidit auris.

C'est encore Médée et sa nourrice qui ouvrent le troisième acte : ici Médée, plus furieuse, annonce des forfaits inouïs jusqu'alors. On en jugera par ce vers gigantesque qui lui échappe dans sa rage :

. . . *Invadam deos,*
Et cuncta quatiam.

Il y a aussi dans cet acte une scène qui aurait dû être d'un grand intérêt. C'est celle où Jason vient faire ses adieux à Médée. Dans une espèce d'*aparte* qui précède, il apprend au spectateur que c'est contre son gré qu'il a répudié Médée ; qu'il ne s'est décidé à épouser la fille de Créon, que pour sauver les jours de ses en-

fants et de Médée elle-même. Cette tendresse pour une épouse telle que Médée, surtout d'après l'horrible caractère que le poète lui a donné, était, certes, très-inattendue, et devait inspirer plus que de l'étonnement. Dans le long entretien des deux époux, Jason joue un assez triste rôle : il se montre politique, prudent, raisonnable, mais répond assez faiblement aux reproches fondés que lui fait Médée avec une grande énergie. Vers la fin de la scène, elle paraît s'adoucir, et le conjure de lui laisser du moins emmener ses enfants ; mais Jason les chérit trop pour lui faire ce sacrifice. Médée, qui voit par ce refus combien il aime ses enfants, sait désormais comment elle doit frapper, pour que le coup soit plus sensible ; elle s'écrie à part :

. . . . *Sic natos amat !*
Bene est. Tenetur. Vulneri patuit locus.

Ce mot est atroce, mais bien placé, parce qu'il prépare le spectateur au forfait dont il va être témoin. A peine Jason a-t-il quitté Médée, qu'elle reprend son caractère. C'est alors qu'elle forme le projet d'envoyer ses deux enfants porter à Creüse sa rivale la funeste robe et le collier qui doivent servir à sa vengeance.

La principale scène du quatrième acte devait produire un effet terrible sur un peuple qui, tel que les Romains, était resté très-superstitieux, quoiqu'il fût parvenu au dernier terme de la civilisation ; mais là, les lumières, l'incrédulité en matière de religion, étaient le

partage d'une classe peu nombreuse de la société. C'est sur le théâtre même que Médée, les mains teintes de sang, fait ses évocations, compose ses filtres, ses poisons : elle décrit minutieusement tous les terribles objets qui lui servent à imprégner de venins subtils les présents qu'elle doit faire à sa rivale. A sa voix, le disque de la lune s'obscurcit, les chiens font entendre de lugubres aboiements, etc. On a beaucoup blâmé cette longue et triste scène ; et elle doit en effet paraître dégoûtante et presque ridicule à des lecteurs qui n'ont ni les mêmes idées que les anciens, ni les mêmes superstitions. Mais qui sait ce que neuf à dix siècles plus tard, on pensera de Molière même, lorsqu'on lira le *Festin de Pierre !....*

Après que Médée a terminé ses opérations magiques, elle appelle ses deux enfants, et les envoie porter à Creüse les présents qu'elle vient d'empoisonner, en leur recommandant bien de n'épargner ni prières, ni flatteries pour se rendre favorable leur nouvelle mère.

Dans le cinquième acte, un messager vient apprendre au chœur et à Médée, qui survient bientôt, que les présents faits à Creüse l'ont réduite en cendres ainsi que son père ; que l'incendie a gagné tout le palais qui s'écroule au milieu des flammes. C'était bien là l'occasion d'un récit ; et je ne puis m'expliquer pourquoi Sénèque a fait sèchement raconter l'événement fatal dans quelques vers. Euripide, avec bien plus de goût, s'est livré aux détails les plus touchants : il nous repré-

sente Creüse, essayant avec plaisir la superbe robe que Médée lui envoie, attachant sur son front le brillant, mais fatal diadème qui bientôt doit enflammer ses cheveux ; son père accourant aux cris de sa fille, cherchant à éteindre le feu qui la consume, en la serrant dans ses bras, et bientôt dévoré lui-même des mêmes feux. Voilà le poète, voilà l'homme sensible : Sénèque s'est contenté de faire déclamer à Médée triomphante une longue tirade de vers ampoulés; voilà le déclamateur.

La scène qui suit, dans la *Médée* latine, fait frissonner d'horreur : on voit bien que Sénèque l'a empruntée à Euripide; mais il l'a gâtée en voulant la rendre encore plus tragique qu'elle n'était dans le poète grec. Ce n'est point dans l'intérieur de son palais que Médée égorge ses enfants ; elle ne se contente point, comme dans Euripide, d'en transporter les corps sur le char qui la transporte dans les airs ; c'est sous les yeux des spectateurs (en dépit du précepte d'Horace (1)); c'est en présence de Jason, qui ne peut l'atteindre, parce qu'elle est montée sur une terrasse du palais, qu'elle égorge l'une après l'autre ces innocentes victimes, et jette leurs corps sanglants aux pieds de son époux. Et puis, comme dans la tragédie grecque, elle s'enfuit sur son char aérien.

Cette tragédie, qui est incontestablement de Sénèque

(1) *Nec pueros coram populo Medea trucidet.*

le philosophe, puisque Quintilien la lui attribue nommément et en cite un vers, est absolument dans le goût de toutes les tragédies latines qui nous restent, ni mieux faite, ni inférieure en mérite. On ne voit pas, d'après cela, quel motif ont pu avoir de nombreux critiques, pour refuser à ce même Sénèque ou l'honneur ou la honte d'avoir composé les autres.

Rapportons encore ici l'opinion d'un auteur que j'ai déjà cité (1), sur la *Médée* latine. « Sénèque, dit-il, a, selon sa coutume, noyé la belle simplicité grecque dans des torrents de déclamations. Au lieu d'intéresser pour Médée, il en a le premier fait une magicienne, qui étale sur le théâtre toutes les horreurs ridicules de son art, et qui emploie de mortels monologues à nommer tous les démons des enfers, et tous les poisons de son pays; les serpents même et les crapauds n'y sont pas oubliés; et tout ce bruit pour empoisonner une robe, ce qui n'est pas si difficile (2). Il est vrai que la robe brûle tout le palais, et que la ville court grand risque d'être incendiée, ce qui est plus merveilleux. »

Ce qu'il y a de singulier, c'est que la *Médée* de Sénèque est celle que la plupart des imitateurs ont choisie pour modèle, comme nous allons le voir ci-après.

(1) Clément, dans la préface de sa *Médée*.

(2) Cela est au contraire très-difficile, et l'on pourrait dire impossible. Mais l'observation n'en est pas moins juste.

IMITATIONS.

« Une magicienne, dit Voltaire (1), ne nous paraît pas un sujet propre à la tragédie régulière, ni convenable à un peuple dont le goût est perfectionné. » Aussi n'est-ce point sans surprise que je parcours le grand nombre de poètes, tant français qu'étrangers, qui se sont emparés de ce triste sujet. Il faudrait un assez gros volume pour analyser les pièces de chacun d'eux ; je dois donc me borner à passer en revue les plus connus de ceux dont j'ai pu me procurer les ouvrages, et à ne dire qu'un mot de la manière dont ils ont conçu leurs plans, et les ont exécutés. Je commencerai par les auteurs *français*.

I. *Jean de la Péruse*, ami de Jodelet, fit jouer, en 1553, à Paris, sur le théâtre des Confrères de la Passion, qui avaient pris le nom de comédiens de l'hôtel de Bourgogne, une tragédie de *Médée*, qui depuis a été imprimée à Rouen, après avoir été retouchée par Scevole de Sainte-Marthe. C'est à tort que Laharpe, qui probablement ne l'avait jamais lue, la donne pour une traduction de la *Medée* de Sénèque : elle en est tout au plus une imitation. L'auteur a pris dans Euripide autant que dans Sénèque ; et j'en donne aussitôt la preuve : dès le second acte, on voit paraître le gouver-

(1) Commentaires sur Corneille, tom. L, édition de Kell, in-8, pag. 62.

neur des enfants de Médée; or, ce personnage ne se trouve point dans la pièce latine, mais bien dans celle du poète grec.

C'est au reste la tragédie française la plus ancienne qui ait été représentée sous le titre de *Médée*.

Jean de la Péruse commence sa pièce par un monologue de Médée, qu'il a imité de Sénèque. Je le répéterai ici; mon intention étant de citer le même morceau imité par Corneille. On verra, en les comparant, quel changement s'était opéré en moins d'un siècle dans le goût et le style des Français.

Voici comment l'ami de Jodelet a rendu la belle tirade de Sénèque, qui commence par ces vers :

Dii conjugales, tuque genialis tori
Lucina custos, etc.

Dieux qui avez le soin des loix de mariage,
Vous aussi qui bridez des vents esmeus la rage,
Et quand libres vous plaist les lacher sur la mer
Faites hideusement flots sur flots escumer :
Dieu vengeur des forfaits qui roidement desserres
Sur le chef des meschants tes esclatants tonnerres :
. . . .
Et vous ombres d'enfers tesmoins de mes secrets,
Oyez ma triste voix, oyez mes durs regrets,
Furies, accourez, et dans vos mains sanglantes
Horriblement portez vos torches noircissantes :
Venez en tel estat, tel horreur, tel esmoy,
Que vinstes à l'accord de Jason et de moy :
Ces yeux estincelants, la monstrueuse criniere
Sifflante sur le dos, d'une horrible maniere,

Mettez le desloyal en si grande fureur
Par vos serpents cheveux, que vengeant son erreur,
Luy mesme de ses mains bourrellement meurtrisse
Ses fils, le roy, sa femme, et que tousjours ce vice
Becquette ses poulmons, sans qu'il puisse mourir,
Mais par lieux incognus enragément courir,
Pauvre, banni, craintif, odieux, miserable,
Ne trouvant homme seul qui lui soit favorable :
Qu'il pense en moi tousjours, tousjours cherche à m'avoir,
Et toutesfois jamais il ne me puisse voir.

Dans tout le cours de la pièce, Jean de la Péruse nprunte des tirades, tantôt à Euripide, tantôt à Sé-:que, et, comme on peut le croire, les rend, par son yle, presque méconnaissables. Mais à la fin, il a eu le on esprit de prendre de préférence dans Euripide, le cit de la mort de Creüse et de son père Créon.

Dans les *chœurs*, qui sont très-fréquents dans sa .èce, il a soin de changer à l'exemple du poète latin, mesure des vers. Témoin ce chœur du second acte :

De flamme allumée
Des vents animée,
Du trait descoché,
Et du foudre vite,
Maint et maint évite
Qu'il ne soit touché;
Et quand la riviere
Hors de ses bors, fiere,
Son cours libre a pris,
Le voisin s'absente
Pour de l'eau courante
N'estre point surpris :

Mais quand une femme
Jalouse s'enflamme
Contre son mary,
Sa fureur est pire
Que feu, qu'eau, que l'ire
De Jupiter marry (1).

Un plus long examen de cette pièce serait sans doute fastidieux. Selon Pasquier, *elle n'était point trop décousue*: c'est en effet tout ce qu'on en peut dire.

II. Ce personnage de Médée plaisait sans doute à *P. Corneille*; car l'histoire de cette femme lui a fourni des sujets pour deux ouvrages dramatiques : la tragi-comédie de *la Toison-d'Or;* la tragédie de *Médée.* Je ne parlerai ici que de la tragédie, la seule de ses pièces qu'il ait prise en partie dans Sénèque.

Ce n'était point, comme l'a dit Laharpe, son *coup d'essai* dans le genre de la tragédie, puisqu'il avait fait jouer *Clitandre*, trois ans avant de donner *Médée.* La pièce n'en est pas meilleure; et Voltaire remarque avec raison, que bien qu'il fût alors dans l'âge de la force de l'esprit, il ne produisit qu'un ouvrage faible et de con-

(1) C'est la traduction, ou plutôt une imitation du chœur qui termine le III[e] acte de la *Médée* de Sénèque. En voici la première strophe.

Nulla vis flammæ, tumidique venti
Tanta, nec teli metuenda torti:
Quanta, cum conjux viduata tœdis
Ardet et odit.

ception et de style. Mais, ajoute-t-il, il était encore subjugué par son siècle (1). En effet, on n'eût osé alors risquer au théâtre une tragédie sans amour; aussi Corneille a-t-il eu soin, dans sa *Médée*, d'appeler d'Athènes le roi Ægée, lequel est amoureux de Creüse, et conséquemment le rival de Jason.

Dans l'examen qu'il fait de sa pièce, Corneille se félicite d'avoir fait désirer *avec passion*, par Creüse, la fameuse robe que possède Médée, et qui, empoisonnée par cette magicienne, doit amener la catastrophe. Mais ce moyen, qui tient plus à la comédie qu'au genre sérieux, est, si j'ose me servir de l'expression, puéril. Et voyez en quels mauvais vers Creüse s'explique sur la plaisante manie qui l'obsède, de se procurer la robe de sa rivale : on dirait qu'elle en sent tout le ridicule, et qu'elle veut l'excuser.

Après tout, cependant, riez de ma foiblesse :
Prête de posséder le Phénix de la Grèce,
La fleur de nos guerriers, le sang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux.
Mon caprice, à son lustre attachant son envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de la vie, etc.

Mais cet ouvrage, tout mal conçu et faiblement écrit qu'il est, annonce dans plusieurs scènes tout ce que deviendrait Corneille. Son génie avait beaucoup de rapports avec celui de Sénèque : aussi est-ce dans les

(1) *Voltaire*. Commentaire sur Corneille. (Tragédie de *Médée*.)

morceaux qu'il a traduits du poète latin, qu'il a principalement réussi. Il en convient lui-même : « Quant au style, dit-il, il est fort inégal en ce poème, et ce que j'y ai mêlé du mien approche si peu de ce que j'ai traduit de Sénèque, qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge pour faire discerner au lecteur ce qui est de lui ou de moi. » Ici, Corneille est trop modeste : quelquefois, il a surpassé son modèle. Il l'a au moins égalé dans ce beau monologue de Médée, dans lequel on ne peut guère relever que quelques fautes de langue :

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée,
Dieux, garants de la foi que Jason m'a donnée (1),
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur,
Quand, par un faux serment, il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure.
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir et sans ressentiment.
Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, spectres, larves, furies,
Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous et vos serpents me donna quelque droit,
Sortez des vos cachots avec les mêmes flammes
Et les mêmes tourments dont vous gênez les ames ;
Laissez les quelque temps reposer dans leurs fers ;
Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers.

---

(1) *Dii conjugales, etc.* J'ai déjà cité ce texte en rapportant la traduction de ce monologue par Jean de la Péruse.

Apportez-moi du fond des antres de Cerbère
La mort de ma rivale et celle de son père;
Et, si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux (1).
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince (2).
Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
Accablé de malheurs, de misère et d'ennui,
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse;
Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice,
Et que mon souvenir, jusque dans le tombeau
Attache à son esprit un éternel bourreau.
Jason me répudie, et qui l'aurait pu croire!
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits? etc.

Qui ne sait que c'est dans la *Médée* de Corneille que e trouve le sublime *moi*, que Boileau admirait? Mais à Corneille a traduit exactement Sénèque, comme on a le voir. La suivante de Médée lui dit :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :
Dans un si grand revers que vous reste-t-il? — Moi.
Moi, dis-je, et c'est assez.
— Quoi! vous seule, madame?
— Oui, tu vois en moi seule et le fer et la flamme,
Et la terre et la mer et l'enfer et les cieux,
Et le sceptre des rois, et la foudre des dieux.

---

(1) *Mihi pejus aliquid, quod precer sponso malum.*

(2) *Per urbes erret ignotas, egens,*
Exsul, pavens, invisus, incerti laris:
Me conjugem optet, etc.

Le dernier acte offre un spectacle des plus bizarres : Jason, qui a vu périr, consumés par la robe empoisonnée, et Créon, et sa future épouse, vient furieux, et le glaive à la main, pour se venger de l'auteur de tant de maux ; mais Médée le frappe de sa baguette, et l'oblige à rester immobile, tandis qu'elle monte dans son char attelé de dragons, et s'enfuit dans les airs. Malgré ces défauts, et d'autres plus grands qu'il serait superflu de détailler, la *Médée* de Longepierre est restée au théâtre, et c'est la seule que l'on joue. La beauté du caractère de Médée, lui a valu cet avantage : les grandes actrices tragiques sont toutes envieuses de se montrer dans ce rôle où elles peuvent développer tous leurs moyens.

Il paraît qu'on reprocha à Longepierre d'avoir pris plusieurs pensées à Corneille. Il s'en excuse ainsi dans sa préface : « Pour me rendre justice, on aurait dû dire que M. Corneille ayant pris plusieurs pensées dans Sénèque, j'ai cru pouvoir aussi puiser dans la même source. Voilà la vérité ; et je défie qu'on puisse citer un endroit de cette pièce qui paraisse emprunté de M. Corneille, et qui ne soit pas de Sénèque ».

Il s'excuse aussi d'avoir osé traiter le même sujet que Corneille. « Personne, dit-il, n'est plus admirateur que moi de son mérite ; personne n'a plus de vénération et d'estime pour un si grand homme : et cette vénération, jointe au grand nom qu'il s'est acquis si justement, m'aurait peut-être empêché de traiter un sujet

déjà traité par lui, si je n'avais considéré que, dans sa *Médée*, comme il le reconnaît lui-même, ce grand génie, qui s'est fait admirer depuis, ne s'était pas encore entièrement développé ; quoique, à travers les nuages qui le couvrent, il ne laisse pas de faire briller déjà les étincelles de ce beau feu qui, achevant bientôt après de dissiper tout ce qui lui faisait ombre, a produit *le Cid*, *Polieucte*, *Cinna*, et *les Horaces*. »

IV. Devrais-je parler d'une *Médée* d'un sieur *Larocque* (ou plutôt de l'abbé *Pellégrin*), qui fut jouée en 1713, par l'Académie royale de musique ? Cet opéra, très-inférieur à celui de Thomas Corneille, prouve que déjà l'on ne suivait plus, dans ce genre de drames, la même poétique. Plus avares encore de détails, de développements, les auteurs d'opéra indiquaient à peine, par deux ou trois vers le sujet des scènes ; ils s'étaient apparemment aperçus que sur un pareil théâtre, il ne fallait parler qu'aux yeux. Aussi, dans sa *Médée*, le pseudonyme Larocque a-t-il prodigué les chœurs, les danses, les fêtes, les apparitions de fantomes de toute espèce. Mais il s'est abstenu d'indiquer clairement les événements et leurs causes, encore plus de préparer la catastrophe. Tout ce qu'on peut saisir, avec assez de peine, c'est que le roi de Corinthe, Créon, veut chasser Médée de ses états, afin de pouvoir donner sa fille à Jason. A l'ordre qu'il lui donne de partir aussitôt, Médée répond par un assez bon argument :

Vous me choisissez pour victime ;
Et vous couronnez mon époux !
Pourquoi protégez-vous le crime,
Ou pourquoi le punissez-vous ?

Médée, au lieu d'obéir, évoque les furies qui s'emparent du pauvre roi de Corinthe ; et bientôt après on voit Médée sur son char qui jète aux pieds de Jason le poignard dont elle vient d'immoler ses enfants. Mais dans une scène qui précède presque immédiatement celle-ci, on avait été témoin d'une fête de Corinthiens qui chantaient en chœur ces plats vers :

Vivons sans crainte,
Aimons sans contrainte,
Aimons, aimons tous.

Mais c'est trop long-temps s'arrêter sur un amas d'inepties. Tout ce qu'on peut conclure, c'est que le genre de l'opéra, genre faux et presque anti-littéraire dès le principe, avait encore dégénéré dans le commencement du XVIIIe siècle.

V. *Clément*, ce très-inclément critique de Voltaire, cet auteur virulent des satires contre les philosophes, voulut essayer ses forces dans le genre tragique : il fit une tragédie de Médée en trois actes et en vers, qui fut jouée au Théâtre français un an après la mort de Voltaire.

Clément, cédant sans doute à cet esprit philosophique, dont pourtant il avait si vigoureusement combattu

les progrès, dédaigna de faire de sa *Médée* une magicienne. Il sentait que, sur un peuple dégagé de tous préjugés, devenu, tranchons le mot, incrédule, tout ce qui était prodiges, effets surnaturels, magie enfin, ne pouvait faire qu'une impression très-opposée à celle qu'il prétendait produire.

Son projet fut encore, et il le dit lui-même dans la préface de sa pièce imprimée, de ne montrer dans Médée qu'une femme que l'amour seul a conduite dans le crime; malheureuse et à plaindre, puisqu'elle était abandonnée. C'était fort bien vu; mais alors, il ne fallait point l'appeler Médée; il ne fallait pas surtout lui laisser commettre un action aussi barbare que celle de tuer ses propres enfants; il ne fallait pas enfin lui prêter le langage atroce de la magicienne et furieuse Médée.

Veut-on savoir quel fut le succès de la *Médée* de M. Clément au théâtre? Grimm nous l'apprend. «M. Clément, dit-il dans sa correspondance littéraire, a si heureusement adouci la situation de Médée, prête à immoler ses enfants, qu'au lieu de faire frémir le spectateur, c'est ce moment même qui a excité les éclats de rire les plus universels, par le contraste sensible qu'il a su mettre entre l'action de Médée, son caractère et ses discours. Toute atrocité à laquelle il est impossible de croire, ne paraît plus qu'une farce risible. »

Bien que M. Clément n'ait point voulu mettre de magie dans sa pièce, il a cru pouvoir conserver la *robe empoisonnée*, qui consume et Creüse et son père, à

l'instant où il reçoit ses derniers embrassements. Il faut convenir que, sans un peu de sorcellerie, une robe, quelle que soit la subtilité des poisons dont on l'a imprégnée, ne peut guère pourtant produire de si terribles effets (1).

Dans cette pièce, il y a une sensibilité factice, qui ne part point de l'ame, et qui conséquemment n'émeut point. C'est un très-faible ouvrage, qui prouve que, pour réussir dans l'art dramatique, il faut autre chose que d'en savoir bien les règles.

Il me reste à parler des imitations que des auteurs étrangers ont faites de la tragédie de *Médée*; tant de la pièce grecque que de la latine. Dans le grand nombre de ces imitateurs de diverses nations, nous en choisirons trois seulement ; car il est temps de terminer ce long examen.

---

(1) A la première représentation, un personnage, en racontant la mort de Creüse, disait ces vers :

Ce tissu dévorant, par Creüse attaché,
Sans déchirer la chair ne peut être arraché.

« Voilà, dit aussitôt une femme, un vers qui emporte la pièce ». Sans doute cette plaisanterie fut répétée à M. Clément, qui dans la tragédie imprimée a substitué ces vers-ci, qui ne valent guère mieux :

Elle tombe ; et déjà le tissu devorant
Exerçait sa fureur sur ce corps expirant.

I. *Lodovico Dolce*, qui florissait à Venise, sa patrie, dans la première moitié du xve siècle, publia, parmi un très-grand nombre d'ouvrages qu'il composait à la hâte (car il était si pauvre qu'il travaillait pour avoir du pain), huit tragédies, toutes tirées du grec. Sa *Médée*, la seconde de ces pièces, n'est qu'une traduction presque littérale de celle d'Euripide. Comme dans cette pièce il n'a rien emprunté à Sénèque, je ne dois point m'occuper de son ouvrage. Je dirai seulement que partout où il a voulu s'écarter d'Euripide, il s'est étrangement fourvoyé, et a presque toujours blessé le goût et les convenances. Par exemple, dans la scène où Médée égorge dans l'intérieur de son palais ses deux enfants, le poète grec s'est contenté de faire entendre leurs gémissements : ils ne profèrent que deux ou trois mots ; et c'est déjà beaucoup. Le traducteur italien a cru rendre la situation plus déchirante en représentant Médée poursuivant ses enfants sur la scène, le fer à la main, et disant au chœur des Corinthiennes, qui voudrait s'opposer à ses fureurs :

Donne, ciascuna si ritiri in dietro....
Tu iniquissino seme,
Non pensar di fuggire, etc.

Bientôt après l'on entend l'un des enfants s'écrier :

Ahi, fiera madre, ahi
Ben basta questo colpo
A levarmi di vita,
Senza ferirmi, lasso ! un' altra volta, etc.

C'est presque toujours le défaut des imitateurs, de forcer le ton, charger les couleurs de leurs modèles.

II. Un Allemand, M. *Gotter*, a fait sur le sujet de Médée une espèce de mélodrame en huit scènes, qui a été traduit en vers français par Berquin, et publié en 1781. C'est un tableau dont l'action principale et presque unique est le meurtre des enfants de Médée par leur propre mère.

Médée, descendant d'un nuage, ouvre la scène. Cachée entre les colonnes du portique d'un temple, elle est témoin du fatal hyménée de Jason et de Creüse. Ce spectacle porte sa fureur au comble. Ses enfants que conduit une gouvernante, viennent respirer l'air dans les bois du temple où s'était cachée la jalouse Médée; elle les voit, et tour-à-tour les embrasse et les repousse. Il y a du naturel et du pathétique dans cette scène. Bientôt le souvenir de la pompe nuptiale, à peine encore terminée, la rend à sa rage première ; elle tire un poignard ; les enfants s'enfuient dans le palais ; elle les y suit et les massacre. On la voit bientôt après sortir tenant à la main le fer encore sanglant. Mais sa vengeance ne serait pas complète, si elle ne détruisait le palais et Corinthe même jusque dans leurs fondements. Elle évoque la foudre et les tempêtes. Jason, épouvanté du désordre de la nature, sort du palais et trouve Médée furieuse, échevelée, qui lui montrant les corps de ses fils, lui dit :

Reconnais-tu ces gages de ta foi?

Jason répond :

Je reconnais Médée....

c'est ici une imitatiom de ces vers si connus du *Thyeste* de Sénèque :

Gnatos ecquid agnoscis tuos?
— Agnosco fratrem....

La pièce si courte, ou plutôt le tableau mélodramatique de Gotter ne mérite pas une plus longue mention.

III. Une des plus célèbres imitations des deux *Médées* antiques, est la tragédie que M. *Glover*, poète anglais, fit représenter sous ce nom en 1761, et dont une traduction française par M. de Saint-Amand parut en 1784, avec de nombreuses notes.

Je me serais fort étendu sur la marche, les beautés, les défauts de ce drame, si je n'eusse été prévenu dans ce travail par les traducteurs du *Théâtre des Grecs*(1), qui en ont donné une analyse complète, en y joignant leurs judicieuses observations.

La *Médée* anglaise ne ressemble ni pour le plan, ni pour les pensées, à aucune des pièces que nous avons examinées jusqu'à présent. Elle est, comme les pièces de Shakespeare, et presque toutes les pièces anglaises, du genre que l'on est convenu d'appeler *romantique*;

---

(1) Voyez tom. VI de la nouvelle édition, pag. 335.

c'est dire qu'elle offre une suite continue de tableaux, et que souvent les idées les plus ordinaires y sont couvertes de je ne sais quel vernis poétique, indéfinissable, quelquefois enveloppées d'un voile mystérieux, qui d'un côté leur donne plus d'éclat qu'elles n'en ont en réalité, qui, de l'autre, ne laisse apercevoir que vaguement ou leur défaut de justesse ou leur insignifiance.

Il faut en convenir : l'imagination prend plaisir au spectacle varié de ces tableaux qui passent successivement sous les yeux, et souvent elle est éveillée, émue par ces *fantomes d'idées*, qui lui apparaissent sous les formes les plus bizarres. Aussi la pièce de M. Glover, comme toutes celles du prince des dramaturges anglais, plaît, intéresse, peut-être plus que n'aurait fait une tragédie composée d'après les règles d'Aristote, et sagement écrite. Les événements que d'autres auteurs auraient placés avant l'action, pour mieux en conserver l'unité, l'auteur anglais les met, dans le premier acte, sous les yeux du spectateur. On voit, par exemple, Médée arriver par mer, de la Colchide à Corinthe, avec ses enfants : elle est accueillie sur le rivage par la prêtresse d'un temple, qui la cache dans le bois sacré, etc. etc. — Mais mon intention n'est pas, comme je l'ai dit, de suivre l'auteur dans la marche de sa pièce.

Il a fait de sa Médée une magicienne; mais il ne l'a pas chargée, comme ses devanciers, des plus horribles forfaits. Ce n'est qu'une femme ardente, jalouse, égarée mais non criminelle. D'après cela, il était assez difficile

de lui faire égorger ses enfants, ce qui pourtant entrait dans le plan de l'auteur. Il n'a pu rien imaginer de mieux que de supposer que Médée a commis ce meurtre effroyable dans le temple, pendant un sacrifice, et par l'effet d'un violent accès de délire : son crime a été involontaire.

M Glover n'a guère imité des anciens que deux scènes, qui sont à la vérité très-importantes : celle de l'entrevue de Jason et de Médée, et celle ou le vieux roi Créon signifie à Médée de quitter sans délai ses états.

Après la seule véritable catastrophe de la pièce (le meurtre des enfants), Médée s'enfuit sur son char aérien; et l'on ne sait ce que deviennent ni Jason, qui épousait Creüse malgré lui, ni Créon, ni Creüse, qui ne sont point, comme dans la plupart des autres Médées, brûlés par la robe empoisonnée : il n'est pas même dit un mot de cette robe dans tout le cours de la pièce.

Le principal défaut de la *Médée* de Glover, est que l'action n'a point de but unique et déterminé. A proprement parler, elle ne finit point. Après la fuite de Médée, tous les autres personnages restent dans la situation où ils se trouvaient avant son arrivée. Peut-être les sectateurs du genre romantique n'exigent-ils pas que leur raison reste satisfaite, quand leurs yeux et leur imagination ont éprouvé des jouissances.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] cipal édifice de la Maison de Clovis, est une [illegible]

[illegible] elle ne fait point, après la [illegible]

[illegible]

EXAMEN

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE VOLUME.

AGAMEMNON.

Le sujet d'*Agamemnon* est, à mon avis, un des plus beaux, un des plus dramatiques que l'on puisse mettre sur la scène. Un héros qui, après dix ans d'absence, revient dans ses foyers ; qui trouve, au lieu du repos dans la gloire, une femme infidèle, et tombe sous les coups de l'adultère qui a usurpé son lit et son trône : dans cette grande aventure tout est intéressant, vraisemblable. Il n'est pas étonnant que chez les anciens, comme chez les modernes, on en ait tiré le sujet d'un grand nombre de drames.

L'*Agamemnon* d'Eschyle me paraît être une des meilleures pièces qui nous soit parvenue des anciens. C'est une suite continuelle de tableaux, de situations ; et je ne connais rien à quoi je puisse comparer l'énergie du style. Quelle sublimité de pensées, et en même-temps, quel naturel, quelle simplicité! Que d'images vives et fortes! Et cependant le texte de cette pièce ne nous est parvenu qu'extrêmement altéré, corrompu : pour le rétablir, le rendre intelligible, il a fallu que plusieurs savants y consacrassent leurs efforts et leurs veilles.

L'exposition s'y fait avec une simplicité remarquable. On ne voit d'abord qu'un esclave, posté dans un lieu

élevé du palais d'Agamemnon, pour observer les signaux qui doivent annoncer la prise de Troie et le retour du roi. Tout en se plaignant de l'ennui qu'il éprouve, il lui échappe quelques mots qui font connaître qu'il n'ignore pas les désordres intérieurs de la maison du maître, et qu'il a deviné le triste sort qui attend le roi des rois à son arrivée.

Enfin le signal tant désiré paraît. Par les soins de Clytemnestre, la nouvelle du retour d'Agamemnon se répand dans tout le peuple : la perfide ordonne des pompes triomphales pour célébrer le retour de son époux, quand on sait que déjà elle a formé le projet de l'assassiner. Cette situation est admirable.

Et quand Agamemnon paraît sur son char de triomphe, avec toutes les dépouilles de Troie, suivi de toutes ses captives, et entre autres, de la fille du vieux Priam, la prophétesse Cassandre, de quelles caresses elle l'accable ! Elle veut qu'il ne marche que sur des tapis de pourpre ; elle adresse même les discours les plus flatteurs à cette belle et intéressante Cassandre qu'elle doit regarder comme sa rivale. Mais Cassandre garde un obstiné silence. A peine la reine est rentrée dans le palais, que Cassandre, saisie d'un esprit prophétique, annonce au peuple d'Argos l'horrible forfait que la reine va commettre, ou plutôt qu'elle commet : elle prédit qu'elle même est tout près de sa dernière heure, et dans quels termes ! « Viens, Apollon, viens reprendre cette robe prophétique. Sous cet appareil, tu m'as vue l'objet des railleries injustes et

de mes amis et de mes ennemis; traitée, comme les femmes à prestiges, de mendiante, de famélique, j'ai tout enduré. Aujourd'hui, dieu prophète, à quelle mort mènes-tu ta prophétesse? Au lieu de l'autel où mon père fut immolé, c'est sur le plus infame trône que je vais être égorgée. » — Bientôt après on entend les cris d'Agamemnon qu'on assassine. Le chœur reste dans la stupeur et l'effroi; il ne sait s'il doit entrer dans le palais pour s'opposer au meurtre. Mais Clytemnestre paraît : elle avoue avec une incroyable audace, son forfait, en décrit toutes les circonstances. « Je l'ai enveloppé, dit-elle en parlant de son époux, dans un superbe voile, comme le poisson dans un filet sans issue; je l'ai frappé deux fois, deux fois il a gémi : ses genoux ont plié, il est tombé; un troisième coup a été mon offrande au dieu des enfers, et l'a précipité chez les ombres. Son sang a rejailli sur moi : rosée de mort qui m'a réjouie comme la pluie du ciel réjouit la terre, quand les germes de son sein vont éclore. Voilà ce que j'ai fait; vieillards, soyez-en satisfaits ou non, je ne m'en glorifie pas moins. » Son détestable complice, Egiste, ne montre pas moins d'insolence dans le crime. Que ces deux caractères sont énergiquement tracés!

L'action, dans la pièce d'Eschyle, ne languit point, bien que l'on ait trouvé que les trois premiers actes étaient un peu vides. Perd-on un instant de vue le sujet? n'avance-t-on pas toujours vers l'horrible dénouement. L'action n'est pas même rallentie par la longue prophétie de Cas-



sandre ; car tout ce que dit la prophétesse s'exécute à l'instant même. L'auditoire le sait ou à peu près ; et pour lui c'est un intérêt de plus de chercher le véritable sens des allégories, des vers mystérieux que débite la malheureuse Cassandre.

Ce jugement que je porte de l'*Agamemnon* d'Eschyle, est diamétralement opposé à celui que Laharpe a consigné dans son *Cours de littérature* (1). Il trouve la pièce *froidement atroce*, et s'indigne de ce que Lefranc de Pompignan en ait parlé avec enthousiasme ; il ne voit dans les trois premiers actes qu'une longue exposition, et blâme même le caractère de Clytemnestre, que les critiques les plus sévères regardent comme un des plus parfaits modèles des caractères hypocrites et dissimulés. Laharpe aurait bien dû s'abstenir de juger les anciens, qu'il connaissait peu et mal. Habitué aux règles mesquines et souvent fausses de notre poétique dramatique, il proscrivait tout ce qui lui semblait s'écarter de ces règles : jamais il n'a su apprécier ces gigantesques génies de l'antiquité. Mais ce n'est point ici le lieu de réfuter ses absurdes opinions.

Il ne me sera pas difficile de démontrer combien l'*Agamemnon* de Sénèque diffère de celui du poète grec, et par le plan et par le style. Son infériorité est telle que je ne puis attribuer un si faible ouvrage au Sé

(1) Ière partie, liv. I, chap. 5.

nèque, auteur de l'*Hippolyte*, du *Thyeste*, etc. Lorsque l'on s'est élevé à une certaine hauteur, on ne saurait tomber si bas. L'auteur de l'*Agamemnon* latin, quel qu'il soit, n'a guère imité que les défauts de Sénèque, et les a même exagérés. Là, je retrouve bien son style ampoulé, déclamatoire, sententieux; mais nulle part ces traits frappants de raison, de sagesse, quelquefois même, quoique plus rarement, de naturel, qu'ont souvent empruntés au philosophe-poète notre Corneille et notre Racine.

Le premier acte est dans la manière de Sénèque. Il n'a qu'une scène. C'est l'ombre de Thyeste qui sort des enfers, et vient faire toute l'exposition de la pièce. Le meurtre d'Agamemnon, par Égiste, doit expier le crime d'Atrée, qui servit autrefois à son frère, dans un repas, les membres de ses enfants. Ainsi la catastrophe de la pièce est annoncée dès la première scène. Mais j'ai déjà fait observer plusieurs fois que les auteurs dramatiques anciens ne cherchaient presque jamais à faire naître dans l'ame des spectateurs ces émotions qui naissent de la surprise. Par des motifs que j'ai aussi expliqués, ils préféraient d'indiquer d'avance toute l'intrigue et même le dénouement de leurs fables. Nos principes sont aujourd'hui très-opposés.

Au second acte, Clytemnestre, qui sait qu'Agamemnon va paraître incessamment dans Argos, s'excite au crime qu'elle doit bientôt commettre. Les remontrances de sa nourrice sont sans effet : elle a franchi toutes les

bornes de la pudeur et de la vertu ; elle ne pourrait, elle ne veut point rétrograder. Mais, ce qui est très-extraordinaire, dans la scène suivante avec Égiste, et sans que rien ait préparé ce brusque changement, cette femme exaltée, furieuse, devient compatissante, douce, humaine ; elle emploie toutes sortes de moyens pour empêcher Égiste de consommer le crime que d'accord ils ont médité.

Je ne parlerai point des chœurs qui terminent chaque acte : ils n'ont aucun rapport avec l'action. Ce sont de brillants hors-d'œuvre, dans lesquels l'auteur semble n'avoir eu d'autre intention que de montrer son talent pour la poésie lyrique.

Il n'y eut jamais de scène plus anti-dramatique que celle qui commence le troisième acte. Un messager vient annoncer à Clytemnestre l'arrivée prochaine d'Agamemnon, arrivée dont il n'a cessé d'être question pendant les deux actes précédents. Après avoir donné cette nouvelle, qui n'en était pas une, le loquace messager raconte, sur la demande de la reine, tous les désastres qu'ont éprouvés les héros Grecs après la prise de Troye. Le récit de la tempête qui a dispersé leurs vaisseaux est d'une longueur qui passe toute mesure: il lui faut 160 vers à peu-près pour peindre la fureur des vents et des flots, les éclairs, le tonnerre, enfin tout ce qui compose un orage. Et quels vers, grand Dieu ! ceux de Lucain, comparés à ceux-ci, paraîtraient simples et naturels. C'est une véritable amplification de

collége, un amas d'idées et d'images gigantesques et bizarres, d'antithèses et d'exagérations. Tantôt c'est la mer qui se confond avec le ciel ; tantôt c'est une autre nuit qui se repand sur la nuit, et en double l'obscurité :

In astra pontus tollitur. Coelum perit.
Nec una nox est. Densa tenebras obruit
Caligo, et omni luce sub ducta fretum
Coelumque miscet, etc.

Tout est de ce ton là. Si cette pièce a été représentée, ce dont je doute fort, il faut admirer la patience des Romains, qui ont pu supporter un personnage déclamant, durant un quart d'heure au moins, des vers de ce genre-là.

A cette longue et inutile scène en succède une qui paraît avoir été imitée d'Eschyle, et qui est aussi la meilleure et la plus intéressante de la pièce. Cassandre, au milieu des Troyennes captives, arrive, et s'entretient avec le chœur (dans Eschyle elle vient avec Agamemnon, ce qui est bien plus convenable). Tout-à-coup, saisie de l'esprit prophétique, elle annonce par des allégories, et en vers d'oracle, les affreux événements qui se préparent. Voici, par exemple, comme elle prédit le meurtre d'Agamemnon : «........ Quelle autre figure se présente à mes regards ? le lion de Marmarique, ce vainqueur des plus terribles habitants des bois, est saisi à la gorge par le plus ignoble des animaux : il

souffre les blessures meurtrières de l'audacieuse lionne. »

Quae versat oculos alia nunc facies meos?
Victor ferarum colla vexatus jacet
Ignobili sub dente Marmaricus leo,
Morsus cruentos passus audacis leae.

Après un grand nombre des vers prophétiques déclamés avec enthousiasme, la prêtresse Cassandre, haletante, épuisée, tombe dans un profond affaissement; et lorsque, au quatrième acte, Agamemnon, qui arrive enfin, se dispose à entrer dans son palais, il la trouve encore évanouie, étendue sur la terre. On la rappelle à la vie. « Reprenez vos sens, lui dit Agamemnon, ce jour est pour nous un jour de fête. » Cassandre répond : « Troye aussi était en fête le jour de sa ruine. — Prosternons-nous devant ces autels. — Ce fut sur un autel qu'on égorgea mon père. »

Festus dies est. — Festus et Trojae fuit — (1).
Veneremur aras. — Cecidit ante aras pater.

Ce dialogue est vif, plein de sentiment. Aussi la plupart des auteurs qui ont pris la mort d'Agamemnon pour sujet de leurs pièces, se sont-ils emparés de ce trait.

---

(1) «Ilion a péri dans la nuit d'une fête.»

Ce vers se trouve dans la tragédie d'Agamemnon de M. Lemercier, pièce dont nous aurons bientôt occasion de parler. Il était difficile de mieux rendre le *festus et Trojae fuit*.

Un chœur de femmes d'Argos termine cet acte, qui ne contient que la scène entre Agamemnon et Cassandre, scène qui laisse l'action où elle était au troisième acte. Quant au chœur, il est étranger, non-seulement à l'action, mais même au sujet de la pièce. On y trouve l'éloge d'Argos, des héros qu'elle a produits, et surtout du grand Hercule, dont on raconte en partie les travaux. Bien que j'aie toujours reconnu qu'il ne fallait pas juger les drames des anciens d'après nos principes et nos règles modernes, je pense qu'il n'est pas un pays, qu'il n'est pas une époque où l'on n'ait regardé comme très-défectueuse une tragédie dont le quatrième acte, absolument inutile, n'appelle ni n'éloigne le dénouement.

C'est encore Cassandre qui ouvre le cinquième acte; et ce qu'elle dit est très-important : en effet, elle voit en esprit, et raconte tout ce qui se passe dans le palais d'Agamemnon. Elle voit Égiste frapper le roi des rois au milieu d'un festin, et la cruelle Clytemnestre, armée d'une hache, égorgeant la victime. Au même instant sort précipitamment de la salle du festin une femme qui n'a point encore paru dans la pièce; elle cache sous sa robe un jeune enfant. C'est Électre, qui dérobe aux coups de l'assassin, son frère Oreste. Un autre personnage inconnu arrive presque en même temps; c'est un certain Strophius qui revenait vainqueur des jeux Olympiques, et voulait, en passant, embrasser Agamemnon, son ami. On lui apprend l'assassinat du héros, dont il

se hâte du moins de sauver le fils, en l'emportant dans son char.

Clytemnestre et Égiste, après leur crime consommé, arrivent tranquillement sur la scène. Ils demandent à Électre son frère Oreste; elle leur répond qu'elle a su l'arracher à la mort qu'ils lui préparaient. Ils lui font les plus terribles menaces; et elle ne leur en reproche pas moins, avec une grande énergie, l'horrible forfait dont ils se sont rendus coupables. Égiste juge que la mort serait une punition trop douce pour une fille si audacieuse, et la condamne à rester renfermée, toute sa vie, dans un cachot ténébreux. Quant à Cassandre, qu'ils aperçoivent près de là, ils ordonnent son supplice; elle y court de son plein gré.

Ce n'est pas là un véritable drame, une tragédie; c'est une suite de scènes sans plan, sans but. Ce ne peut être que l'essai de quelque jeune écrivain des derniers siècles de la littérature latine, qui aura voulu s'exercer dans la manière de Senèque et de Lucain.

IMITATIONS.

Quelque imparfaite que me paraisse la tragédie d'Agamemnon attribuée à Senèque, il n'en a pas moins paru, en différents temps et en divers pays, un assez grand nombre de traductions, et plus encore d'imitations. Je ne m'occuperai que de quelques-unes.

I. La plus ancienne pièce française d'Agamemnon que j'aie pu me procurer, est de *Roland Brisset*, Touran-

ıu, qui exerçait à Paris la profession d'avocat, et onna au théâtre plusieurs tragédies vers la fin du vi^e siècle. Quatre de ces tragédies (*Hercule-Furieux*, *'hyeste*, *Agamemnon*, *Octavie*) sont traduites de enèque : une autre (*St. Jean-Baptiste*) était imitée de ;uchanan (1).

Brisset, dans Agamemnon, a suivi pas-à-pas son moèle; mais ses vers devaient paraître plats et sans force, ıême à ses contemporains. On en va juger. Voici comme traduit le passage de la prophétie de Cassandre qui ommence par ces vers :

Jam Troja cecidit. Falsa quid vates ago?
Ubi sum? fugit lux alma, et obscurat genas
Nox alta, etc (2).

A qui erray-je folle? à qui vay-je courante?
Ore Troye est à bas. Que fay-je decevante
Et menteuse prophète? Où suis-je? où fuit le jour?
Quelle obscure espesseur embrunit ce séjour?
Mais d'un soleil jumeau la clarté se redouble,
Et rehaussant ses murs Argos se montre double.
Je voy les bois Idez et le pasteur fatal
Entre les trois beautés arbitre à nostre mal :
Je vous adverty, rois, ceste race secrette
Ce nourrisson des bois d'une amour indiscrette
Ru'ra bas cest estat : comme ceste putain
Arme d'un poignard nud sa delicate main!

---

(1) Elles furent toutes imprimées à Tours, en 1509, en un vol. -8, devenu fort rare.

(2) Act. II, sc. 3 de l'*Agamemnon* de Sénèque.

A qui est-ce qu'en veut ceste femme Lacène
Armée à la façon d'une amazonienne ?
Mais quel fantosme vain se presente à mes yeux ?
Le Marmariq' lyon jadis victorieux
Des autres animaux, estendu sur la place,
De la fière lyonne a ressenti l'audace, etc.

Après cette citation, je laisse-là Roland Brisset, auquel je reviendrai pourtant lorsque je m'occuperai de la tragédie d'*Octavie*.

II. *Boyer*, contemporain de Racine, et si célèbre par les épigrammes que ne cessait de lancer contre lui le sublime auteur d'Andromaque et de Phèdre ; l'abbé Boyer, dont on siffla tant de fois les tragédies, comme autrefois on avait bâillé à ses sermons, lorsqu'il déclamait en chaire contre les jeux du théâtre ; ce Boyer, de ridicule mémoire, voulut pourtant faire un *Agamemnon*, comme il avait fait une *Judith* et vingt autres pièces d'un mérite beaucoup moindre. Pour dérouter un peu les ennemis qu'il croyait avoir, il donna son Agamemnon sous le nom d'un de ses amis, le sieur *Pader d'Alezan*. La pièce, jouée en 1680 eut quelque succès à la première représentation, à laquelle assistait Racine, qui applaudissait comme les autres. Boyer était au parterre, et ne put s'empêcher de crier tout haut: *elle est pourtant de Boyer, mons Racine.* Il eut tort de se découvrir sitôt; car dès le lendemain le public siffla impitoyablement sa tragédie.

On ne saurait reprocher à l'auteur d'avoir rien pris à Eschyle ni à Senéque. Tout est de son invention dans cette pièce. Oreste n'est point un enfant, mais un jeune homme amoureux de Cassandre, qui, de son côté, l'aime beaucoup aussi; il a pour rival son propre père Agamemnon, qui adore la Troyenne son esclave, et veut l'épouser, après avoir divorcé avec Clytemnestre. Quant à Égiste, il ne paraît point, mais il agit, il conspire, et c'est lui seul qui tue Agamemnon. Voilà, comme on voit, une fable assez mal imaginée; et je ne m'étonne plus que Racine ait dit dans une épigramme :

Boyer apprit au parterre à bâiller.

Le style de l'*Agamemnon* de Boyer, quoiqu'il soit le plus souvent faible, et n'ait point la couleur antique, le style, dis-je, n'est pourtant pas ce qu'il y a de plus mauvais dans la pièce. On en va juger par cette prédiction que Cassandre fait à Agamemnon. Sur ce que ce prince lui dit :

Que peut craindre un monarque au sein de ses états?
Que peut craindre un vainqueur?...

Cassandre répond :

Tout ce qu'il ne craint pas.
Oui, c'est dans ces moments de pleine confiance,
Que tu vas voir, trop fier d'une vaine puissance,
Ta grandeur renversée et tes projets trahis.
Je prévois ton trépas, je le vois, j'en jouis :
Je goûte dans ton sang la vengeance de Troie,
Et ce jour fortuné qui me comble de joie
Est un jour plus cruel pour toi, pour tous les tiens,
Que dixans de malheurs ne furent aux Troyens.

Mais c'est peu que ta mort m'ait pleinement vengée,
Par un crime étonnant Clytemnestre égorgée,
A tes mânes sanglants ira se réunir, etc.

III. Parmi beaucoup d'autres tragédies que composa l'anglais Thompson, célèbre auteur du poëme des *Saisons*, on distingue un *Agamemnon*, qui fut traduit en vers français, et joué à Paris en 1780.

J'aurai peu de choses à dire de cette pièce dont la conduite est sage, régulière, en dépit du goût des Anglais, mais qui manque de chaleur et de verve. Clytemnestre n'y a point le caractère que lui ont donné Eschyle et Sénèque; elle y paraît faible, rongée de remords; elle s'oppose de tout son pouvoir à l'assassinat qu'a projeté Égiste, et ne participe point à ce crime. Dans un entretien avec son amant, elle lui dit trop naïvement peut-être :

Un farouche ennemi me ferait moins d'horreur
Que l'aspect de l'époux dont je crains la vengeance;
Car enfin je lui fis une mortelle offense....

à cette réflexion très-juste, Egiste répond :

On ne peut offenser ce commun ennemi,
Et ce traître cruel ne peut être trahi.
Trahir Agamemnon ! Tranquillisez votre ame;
C'est le tyran des Grecs, c'est le vôtre, madame :
Il laissa vos attraits pendant dix ans entiers,
Pour aller moissonner je ne sais quels lauriers;
Mais, que dis-je, lauriers ? força-t-il des murailles ?
Est-ce un Achille, un Mars, un démon des batailles ?

Il a passé son temps en frivoles débats,
Et, sous des pavillons, en amoureux ébats,
Avec des Briséis d'une rive lointaine ,
Oubliant son pays , et son trône et sa reine, etc.

On voit que , dans la pièce jouée à Paris , Égiste présentait à la reine, en assez mauvais vers , d'assez bons motifs de haine contre son époux.

Au reste, comme dans les pièces anciennes, Cassandre y prophétise fort inutilement ; et le jeune Oreste évite la mort par les soins d'Électre. Il y a des idées philosophiques , répandues çà et là dans le dialogue , ce qui rappelle la manière anglaise , et surtout celle de Thompson.

IV. Voici encore un étranger qui s'est emparé du sujet d'Agamemnon ; mais celui-ci l'a traité en grand maître.

Alfieri, dans sa belle tragédie d'*Agamemnon*, ne s'est point éloigné de ce système de simplicité dans l'ordonnance de ses pièces, qu'il avait emprunté aux anciens , et particulièrement à Senèque ; système auquel il s'est trop souvent , il en faut convenir, strictement astreint. Il n'a eu besoin que de quatre personnages (Agamemnon , Clytemnestre, Égiste et Électre), pour remplir assez bien cinq grands actes ; pour préparer , développer, conduire à sa fin une si grande action. Dans des pièces , dont l'ordonnance est telle , il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup de mouvement, et ce qu'on

appelle des *coups de théâtre* : on en est dédommagé par des scènes de raisonnement, bien conduites, adroitement *filées*, pour me servir d'une expression technique, où des sentiments graves, ou élevés, ou passionnés, sont retracés avec détails et vérité. Il faut de plus dans ce genre, qui ne mérite pas d'être dédaigné, que les caractères aient une couleur bien prononcée; que, dans tout le cours de la pièce, leur langage soit conforme à leur caractère. Les plus grands écueils à éviter sont la monotonie et la langueur : plus d'une fois Alfieri y a échoué. — Mais lorsqu'il me faudra examiner une autre pièce de Senèque (*l'Octavie*), j'aurai encore occasion de revenir sur le système qu'avait adopté le Sophocle italien.

Tous les caractères de son Agamemnon sont neufs et bien soutenus. Clytemnestre est une femme égarée par l'amour, qui voudrait bien retourner à la vertu, mais que son perfide séducteur en éloigne sans cesse; ce séducteur, Égiste, est un modèle de dissimulation : dans ses entretiens avec Clytemnestre, il est passionné, modeste, presque vertueux, tout en l'excitant au plus grand des crimes : ce n'est que lorsqu'il est seul qu'il déploie, dans des monologues, toute la noirceur de son ame vindicative et ambitieuse. Quant à Électre, c'est un des plus beaux caractères que l'on puisse offrir sur la scène. Quoique vertueuse, et sévère dans ses principes, elle pardonne, ou du moins cherche à excuser les erreurs de sa mère; fille tendre, elle admire, adore son père, prend,

quoique déjà tracé par Eschyle, Sénèque et Thompson, a pris un caractère de nouveauté dans l'ouvrage de M. Lemercier (1). »

Ce personnage de Cassandre que signale ici M. Petitot, personnage qu'Alfieri n'avait pas jugé à propos d'introduire dans sa pièce, et qui, dans les tragédies antiques, ne joue qu'un rôle à peu près accesoire, est très-important, et, à la fois, très-brillant dans l'*Agamemnon* de M. Lemercier. Elle est très-belle, et bien supérieure à une autre de Sénèque qu'elle rappelle, la scène où Clytemnestre cherche, par de feintes douceurs, à apprivoiser la farouche Cassandre, et où celle-ci, après avoir jeté les yeux sur elle, dit :

. . . Cette femme importune ma vue.
Tous mes sens ont frémi.

Et bientôt elle ajoute :

Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

Tout ce que dit cette prêtresse, est, comme il convenait, grave, auguste, solennel : témoin ce discours qu'elle adresse à Agamemnon, qui refuse de croire à ses funestes prédictions.

Ah ! la fatalité sur nous deux étendue
Épaissit le bandeau qui te couvre la vue.
Le cruel Apollon qui me poursuit toujours,
Rend ainsi les mortels à mes oracles sourds.

(1) Œuvres dramatiques du comte Alfieri, traduites de l'italien par C. B. Petitot. Tom. II, p. 8.

Que me sert de porter ces voiles, ces symboles,
Attributs d'un pouvoir qu'il ôte à mes paroles?
Dieu terrible! Il est temps enfin de dépouiller
Ces ornements sacrés que ma mort va souiller.
J'ai voulu te sauver; je vais périr moi-même.
La parque a de tous deux marqué l'heure suprême;
Tous deux on nous immole, et mes restes errants
Flottent sans sépulture en proie aux noirs torrents.
Déjà prêt à lever sur nous ses mains impies,
Le crime en ce moment nous dévoue aux furies.
Demain tu dormiras au lit de tes aïeux;
Souviens-toi de ces mots..... O toi, du haut des cieux,
Dérobe à leurs forfaits ta lumière adorée,
Divin soleil, exauce une femme éplorée:
Punis nos meurtriers, et fais luire sur eux
Le jour de la vengeance accordée à mes vœux.

Dans la pièce italienne, comme dans la pièce française, c'est au second acte, qu'Agamemnon, après dix ans d'absence, rentre dans son palais. Mais je trouve que l'auteur français a su rendre cette circonstance plus noble, plus imposante : Agamemnon ne paraît pas seulement accompagné de ses gardes, il a aussi pour cortége Cassandre, comme dans Eschyle, son fils Oreste, etc.; la présence de ce dernier personnage rend la situation plus intéressante.

J'ai parlé plus haut de quelques grandes scènes que M. Lemercier a imitées et presque traduites d'Alfieri: L'une commence le quatrième acte. Égiste y parvient, non sans peine, à décider Clytemnestre au meurtre de son mari. On sent combien cette scène était difficile; il

mais vainement tous les moyens de le garantir des piéges qu'on lui tend : elle ne hait qu'Égiste dont elle a deviné l'affreux caractère; mais sa haine est forte, vigoureuse, implacable.

Il y a plusieurs scènes admirables dans cette tragédie; deux entre autres, que l'on pourra apprécier dans la belle imitation qu'en a faite un poëte français moderne, dont il me reste à parler.

V. Il y a vingt-cinq ans que M. Lemercier, très-jeune alors, donna, pour son début dans la carrière dramatique, une tragédie d'*Agamemnon*, qui méritait le brillant accueil qu'elle obtint du public.

En lisant avec attention cet ouvrage, il n'est pas difficile de s'apercevoir que l'auteur avait médité les poëtes qui ont traité, avant lui, ce grand sujet, et s'est approprié, avec discernement, les combinaisons qui lui ont paru les plus heureuses, en leur faisant subir toutefois les modifications qu'exigeaient le goût, et, plus encore, les habitudes des Français.

Eschyle ne lui a presque rien fourni; mais il a emprunté de Sénèque quelques traits, et, probablement, l'idée du rôle de Strophius qui sauve Oreste, après le meurtre d'Agamemnon. Mais dans le poète latin, ce Strophius ne fait qu'apparaître à la fin de la pièce, tandis que le poëte français lui fait jouer, dans tout le cours de la pièce, un rôle assez important. C'est dans l'*Agamemnon* d'Alfieri que M. Lemercier a cru devoir puiser

avec le moins de réserve; et en cela je l'approuve. Je répéterai ici une partie de l'examen que fait de l'*Agamemnon* italien le traducteur des OEuvres d'Alfieri (M Petitot), parce que, en rendant justice à la tragédie de M. Lemercier, il indique fort bien quels sont les emprunts que le poète français a faits au poète étranger.

« On a surtout admiré (dans l'*Agamemnon* de M. Lemercier) le caractère d'Égiste, où les passions les plus viles et les plus criminelles, la séduction la plus scandaleuse, la peinture des vices révoltants d'un adultère et d'un assassin, prennent une couleur tragique, inspirent la terreur sans faire naître le dégoût, et laissent une profonde impression dans l'ame des spectateurs. Le caractère d'Agamemnon n'a pas moins obtenu de suffrages. Il présente un héros fatigué de la puissance, dégoûté de la gloire que l'on acquiert par les malheurs de l'humanité, et ne cherchant que la paix de la vie privée près d'une épouse qui le trahit, et qui doit lui donner la mort.

« Ces heureuses conceptions appartiennent toutes à Alfieri. On peut remarquer, en lisant sa pièce, que les scènes où se trouvent ces deux personnages ont été traduites presque littéralement par l'auteur français. On doit savoir gré à ce dernier d'avoir fait passer dans notre langue et adapté à notre scène des beautés dramatiques qui nous étaient inconnues. L'estime qu'on accorde à son ouvrage augmente encore quand on pense qu'il a su introduire dans son action le rôle de Cassandre, qui,

personnage très réel, qui avait existé un peu avant la prise de Troie, qui était doué d'une force extraordinaire, dont toute la vie fut miraculeuse, et qui, à sa mort, avait été placé au rang des dieux.

Un tel personnage devait être très-précieux pour les poëtes dramatiques grecs et romains, à qui il fallait des sujets héroïques. Aussi l'avons-nous vu figurer déjà plus d'une fois dans les tragédies qui nous restent de ces deux peuples; et il figurait dans un bien plus grand nombre d'autres qui ne nous sont point parvenues, mais dont nous trouvons les titres cités dans les auteurs.

C'est de la mort de ce héros que sont tirées deux tragédies anciennes que nous possédons encore : l'une grecque, de Sophocle, *les Trachiniennes*, l'autre latine, attribuée à Sénèque, *Hercule sur l'Oéta*; laquelle sera le sujet spécial de cet examen.

Mais disons d'abord quelques mots de la pièce de Sophocle.

Déjanire, épouse d'Hercule, vit, dévorée de soucis, à Trachine, ville de la Thessalie : son héroïque époux l'a quittée depuis long-temps pour exécuter les travaux qui lui sont imposés; on ne sait ce qu'il est devenu. Enfin un messager vient apprendre qu'Hercule arrive, après avoir acquis, par de nouveaux exploits, une gloire encore plus grande; mais cet esclave a trop parlé sur la route; on vient informer Déjanire que, d'après le rapport même du messager, son époux ne lui a pas été fidèle; qu'il arrive suivi d'une jeune prin-

cesse captive qu'il aime éperdument. La douleur de Déjanire est partagée par le chœur des Trachiniennes qui l'entoure; elles l'exhalent en regrets, en plaintes touchantes. Déjanire se rappelle alors qu'en périssant, percé d'une flèche lancée par Hercule, le centaure Nessus lui conseilla de recueillir le sang qui coulait de sa blessure; qu'il ajouta que ce sang serait pour elle un philtre précieux, puisqu'elle pourrait par ce moyen s'assurer du cœur de son époux, et l'emporter sur toutes ses rivales. Elle possède ce philtre, et pense que c'est le moment d'en faire usage; elle en imprègne donc une belle tunique qu'elle envoie en don à Hercule par le même esclave qui lui a annoncé son arrivée. Mais à peine cet esclave est parti qu'elle craint d'avoir fait à son époux un présent fatal : elle réfléchit trop tard qu'elle tenait ce prétendu philtre de l'un des plus grands ennemis d'Hercule. Et, en effet, on voit bientôt après accourir, en toute hâte, son fils Hylus, qui lui apprend qu'Hercule s'étant revêtu de la fatale tunique, pour faire un sacrifice, éprouve les tourments les plus affreux; qu'un feu intérieur le dévore, le consume. Déjanire stupéfaite, anéantie, quitte, sans proférer un seul mot, et son fils, et les Trachiniennes ses confidentes : elle est allée se poignarder; c'est sa nourrice qui vient faire le récit de sa mort. Hercule se fait porter sur la scène, où il apprend de la bouche de son fils Hylus, que Déjanire n'est point aussi coupable que d'abord elle lui paraissait être; il expire ensuite dans des

fallait tout le talent du Sophocle italien pour la créer et l'exécuter, et presque autant de talent pour l'imiter de manière à la rendre tolérable sur la scène française.

L'autre scène, une des dernières du cinquième acte, offre un spectacle effroyable : c'est celle où Égiste vient, au milieu de la nuit, armer lui-même sa criminelle amante du fer qui doit égorger Agamemnon, endormi dans la chambre voisine. La scène qui suit, et que je crois être de l'invention de M. Lemercier, est aussi de plus grand effet. Le jeune Oreste, qui dormait près de son père, a été réveillé par les derniers sanglots de la victime ; il sort précipitamment de la funeste chambre, se jette dans les bras de Clytemnestre en criant :

. . . . Ma mère !
Oh ! viens voir de quel coup on a frappé mon père.

Et c'est à l'assassin même qu'il demande du secours !

Il est temps de se résumer. De toutes les pièces dont la mort d'Agamemnon a fourni le sujet, et dont je viens de présenter un rapide examen, il résulte que les deux dernières sont incontestablement supérieures à toutes les autres. Dans la pièce française il y a plus d'art et plus de feu ; dans la pièce italienne, une admirable simplicité, une couleur toujours sévère, sombre, et je ne sais quoi d'antique. Enfin l'auteur italien est l'*inventeur* des plus belles scènes ; mais ce mérite est compensé par plusieurs défauts : l'imitateur a su les éviter.

HERCULE SUR L'OÉTA.

Combien de poèmes, de drames, ont été puisés dans l'histoire fabuleuse d'Hercule! de combien de dissertations savantes cette histoire n'a-t-elle pas été le sujet! Ce qui est assez vraisemblable, c'est qu'il y a eu de célèbres personnages du nom d'*Hercule*, en divers pays. Cicéron comptait six Hercules, et des auteurs grecs en portent le nombre jusqu'à quarante-trois.

Les Grecs accumulèrent sur leur Hercule les plus merveilleuses aventures de tous les autres : et de là ce personnage si extraordinaire, qui avait parcouru le monde entier, visité les enfers même, et laissé partout d'insignes traces de son passage et des prodiges qu'il avait opérés. Dans quelques-uns de ses hauts faits on entrevoit assez bien que le voile de l'allégorie couvre quelques vérités; mais plusieurs autres sont aussi inexplicables qu'ils sont invraisemblables. Le savant Dupuis (1) n'a vu dans l'histoire de l'Hercule grec et de ses douze travaux, qu'une fable probablement tirée d'anciens hiéroglyphes, dans lesquels les Égyptiens avaient voulu représenter la course annuelle du soleil dans les douze signes du zodiaque.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, d'après les Grecs, toute l'antiquité a cru à un Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène; qu'elle le regardait comme un

(1) Origine des Cultes : *Explication de l'Héracléide.*

ainsi qu'une tragédie grecque est intitulée : *OEdipe à Colone*, et non *OEdipe Colonien*.

L'auteur, quel qu'il soit, de l'*Hercules Oeteus*, a emprunté quelque chose de Sophocle, tant de son *Philoctète*, que des *Trachiniennes*. Mais il ne pouvait sentir, apprécier la simplicité, le naturel du poète grec. On a peine à le reconnaître sous les pompeux et ridicules ornements dont il l'a surchargé.

C'est Hercule lui-même qui ouvre la tragédie, et l'auteur ne prend soin d'informer le spectateur ni du lieu où se passe la scène, ni du motif qui y a conduit Hercule. On entrevoit seulement, à la fin de son long monologue, qu'il revient chargé de nouveaux trophées ; et, en effet, toute la scène suivante est remplie par les plaintes des jeunes OEchaliennes, dont il a détruit la patrie, et surtout par les lamentations d'Iole, fille du roi d'OEchalie tombé sous ses coups. Dans ce que dit cette princesse, on trouve, il faut en convenir, quelques passages qui rappellent la manière grecque; celui-ci, par exemple, où elle s'écrie : « Malheureuse esclave ! je vais tourner le fuseau sous les ordres d'une maîtresse impérieuse, etc.

Jam jam dominae captiva colos
Fusosque legam. »

Mais c'est bien rarement que l'on rencontre dans toute la pièce ces expressions si justes, si touchantes, d'une véritable douleur. Dans le monologue d'Hercule qui pré-

cède, tout est exagération, rodomontades. Le héros y raconte tous ses travaux passés, dans le style du Matamore de *Corneille*; ou plutôt ce que dit ce capitan paraîtrait presque sensé auprès de l'exaltation, de l'emphase des paroles d'Hercule; et cette exaltation n'est pas seulement dans les mots, mais dans les idées. Se plaint-il de n'être point admis au rang des dieux, après tant de merveilleux exploits ? voici comme il s'exprime: « Je demande le ciel que j'ai porté.

Quem tuli mundum peto. »

Voudrait-on le condamner à d'autres travaux encore? Jupiter n'a qu'à parler. Il va bouleverser le monde entier, faire disparaître l'Isthme de Corinthe, donner de nouveaux lits au Danube et au Tanaïs : qu'on lui permette du moins de défendre les dieux, et dès-lors Jupiter pourra laisser reposer sa foudre, etc.

Mutetur orbis. Vallibus currat novis
Ister, novasque Tanais accipiat vias.
Da, da tuendos Juppiter saltem deos.
Illa licebit fulmen a parte auferas,
Ego quam tuebor....

Et je ne cite ici que les vers les plus sensés du monologue.

Que nous apprend tout ce premier acte ? qu'Hercule, vainqueur du roi d'OEchalie, emmène avec lui une foule de captives, parmi lesquelles est la jeune Iole; mais la véritable action de la pièce n'est ni commencée, ni même connue.

tortures horribles, mais jouissant déjà de l'immortalité qui lui était promise. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avant de rendre le dernier soupir, il fait promettre, par serment, à Hylus, d'épouser Iole, cette captive qui a excité la jalousie de Déjanire. « Nul autre que toi, dit-il à son fils, n'est digne de l'amante d'Hercule. En sortant de mes bras, elle ne doit passer que dans les tiens. » Les modernes ont bien de la peine à pardonner à Sophocle cet épisode qui leur paraît de toute immoralité.

J'ai supprimé dans cette courte analyse plusieurs petits incidents, qui, sans retarder la marche de l'action principale, ajoutent à la vraisemblance, et augmentent l'intérêt. Dans Sophocle, l'art ne se montre point : le poète semble courir au but par le chemin le plus direct. Et quelle simplicité, que de naturel dans le dialogue ! ce qui n'en exclut ni l'esprit, ni la finesse, c'est, par exemple, une scène où Sophocle a montré bien de l'adresse et une profonde connaissance du cœur humain, que celle où Déjanire, conversant avec le messager d'Hercule, cherche à lui arracher l'aveu des infidélités de son mari. Elle dissimule parfaitement sa jalousie, paraît tout savoir, tout excuser. Cette belle scène a servi, en pareille occasion, de modèle à la plupart de nos auteurs dramatiques.

Que la pièce latine est différente ! on y chercherait en vain un plan raisonnable, des sentiments justes, naturels, et même de l'intérêt. Si jusqu'ici les lecteurs du

théâtre de Sénèque n'ont supporté qu'avec peine ses continuelles déclamations, ses froides sentences, l'étalage intempestif qu'il fait de ses connaissances géographiques et mythologiques, je crains bien qu'ils ne perdent toute patience à la lecture de l'*Hercule sur le mont Oéta*. Dans aucune autre pièce, les défauts ordinaires des tragédies latines ne se montrent si frappants, si monstrueux. Elle est la preuve la plus sensible de la corruption du goût, au siècle où elle a été écrite; et ce siècle a dû suivre de très-près celui de Sénèque et de Lucain. On voit déjà que je ne la crois point de Sénèque; c'est sans doute l'ouvrage de quelque auteur moins ancien que lui, qui aura voulu imiter la manière, le style d'un poète qui, dans la décadence générale du goût, devait être réputé modèle : et, comme tous les imitateurs, il aura exagéré, dans sa copie, les défauts de l'original; car ces défauts devaient lui paraître des beautés de premier ordre. Mais ce qui me déciderait encore plus à attribuer cette tragédie à un auteur postérieur à Sénèque, c'est que l'on remarque, dans le style, un grand nombre de locutions, *d'idiotismes*, tout-à-fait indignes du poète exact et élégant à qui l'on doit incontestablement l'*Hippolyte*, la *Médée*, etc. C'est une observation qu'Heinsius avait déjà faite. Le titre latin même de la tragédie latine (*Hercules Oëteus*) est mauvais, inexact. Pourquoi appeler Hercule *Oetéen*, parce qu'il est mort sur l'Oéta ? Il fallait écrire *Hercules in Oeta* ; c'est

ce qui avait été bien mieux dit, en quelques mots, quelques vers auparavant !

Toute la pièce est à-peu-près resserrée dans ce seul troisième acte. En effet, après la scène où Déjanire, dont le caractère a cessé d'être, commme on voit, celui d'une jalouse furie, déclame ses emphatiques regrets, arrive Hylus, le fils d'Hercule, qui annonce la mort prochaine d'Hercule, que dévore la tunique empoisonnée. La description des maux qu'il éprouve était un trop beau sujet d'amplification, pour que le poète n'y étalât pas toutes les ressources de son talent poétique. Aussi le fils d'Hercule employe-t-il plus de soixante vers à décrire d'abord les lieux où se passe le fatal événement. Il annonce ensuite la mort de Lychas, ce messager qui a porté la tunique, et que, dans sa fureur, Hercule a lancé contre un rocher; et aussitôt arrive une comparaison du corps de Lychas avec une flèche :

In astra missus fertur, et nubes vago
Spargit cruore. Talis in coelum exsilit
Arundo, getica visa dimitti manu;
Aut quam Sydon excussit : inferius tamen
Et tela fugient. Truncus in pontum cadit,
In saxa cervix : funus ambobus jacet.

Il serait peut-être difficile de trouver nulle part ailleurs un exemple plus frappant de mauvais goût.

A ce récit, il est assez juste que Déjanire tombe dans le plus profond désespoir. Dans Sophocle, elle reste muette, et ne sort que pour se poignarder ; dans Sénèque, elle

morceau, qui n'a point de rapport avec le sujet, de quelque autre tragédie de Sénèque, qui ne nous est point parvenue. Voici comme le poète exprime à combien de soucis et de dangers sont exposés les rois :

Tu quicunque es, qui sceptra tenes,
Licet omne tua vulgus in aula
Centum pariter limina pulset :
Cum tot populis stipatus eas
In tot populis vix una fides.
Tenet auratum limen Erynnis,
Et cum magnae patuere fores,
Intrant fraudes, cautique doli,
Ferrumque latens : cumque in populos
Prodire parant, comes invidia est, etc.

C'est dans le troisième acte que l'auteur d'*Hercule au mont Oéta* a le plus imité Sophocle. Déjanire, comme dans le poète grec, regrette d'avoir envoyé la fatale tunique. Elle a remarqué que des gouttes de ce sang funeste, tombées sur sa robe, avaient consumé tout ce qui en avait été atteint. Mais comment décrit-elle un événement si ordinaire ? « Par un prodige, dit-elle, que je tremble de rapporter, ce philtre a produit son effet plus rapidement que l'Eurus et l'Auster ne fondent les neiges du Mimas, ou que l'impétueux Leucate ne dissipe les vagues de la mer Ionienne, qui viennent mourir en écumes sur le rivage, ou que l'encens ne se perd en fumée au-dessus des brasiers sacrés. » Il était bien nécessaire d'accumuler trois comparaisons pour exprimer

témoin des derniers momens d'Hercule. Cette dernière entrevue d'une mère avec son fils aurait pu fournir une scène touchante. Il y a bien quelques traits de sensibilité dans leur entretien ; mais à peine se font-ils apercevoir au milieu du faux éclat des autres pensées et du style. Le jeune Hylus vient apporter la nouvelle de la mort de Déjanire. Hercule, comme dans Sophocle, sentant ses derniers moments approcher, exige aussi de son fils qu'il épouse la captive Iole. Il veut, au reste, qu'on le transporte sur l'Oéta, et que l'on mette le feu à tous les bois qui couvrent cette montagne : ce sera là son bucher ; et, par sa mort, comme il le dit, il éclairera encore le monde.

Herculea totum flamma succendat diem.

Le cœur des Trachiniennes qui termine l'acte a du moins cette fois un véritable rapport avec le sujet. C'est une élégie, une espèce de complainte sur le sort d'Hercule, ce sont des prières qu'on lui adresse déjà comme à une divinité.

Le cinqième acte, fort inutile, contient le récit de la mort d'Hercule. C'est Philoctète, lequel se trouve là sans qu'on sache pourquoi, qui donne à la nourrice de Déjanire tous les détails de cette mort. Nouvelle occasion pour l'auteur de la tragédie de faire un pompeux étalage de tout son talent pour les descriptions.

Alcmène survient bientôt après, tenant dans ses mains l'urne où sont renfermées les cendres de son

fils; et, enfin, Hercule lui-même paraît dans les nuages, et annonce que sa vertu a reçu sa récompense, qu'il est au rang des immortels.

Il y a, comme on peut en juger, beaucoup de spectacle dans ce cinquième acte; la pièce finit absolument comme un grand opéra français.

C'est de toutes les pièces qui portent le nom de Sénèque, la plus mal conduite à mon avis, et la plus bizarrement écrite. J'avais énoncé cette opinion, en commençant; mais il fallait en prouver la justesse, et par une analyse exacte, et par quelques citations.

On doit être surpris qu'une pièce de ce genre, dont le sujet offre si peu d'intérêt pour les nations qui ne croient ni aux mêmes fables, ni aux mêmes dieux que les anciens, ait pu être imitée par des poètes modernes. Et cependant notre Rotrou en a donné une imitation, ou plutôt une traduction en vers qui ne manquent point de vigueur, dont quelques-uns même sont sublimes, quoique le style en ait vieilli.

Il eût mieux fait sans doute de choisir Sophocle pour son modèle. Mais tel était le goût général à l'époque où vivait Rotrou, que l'on préférait la boursouflure latine aux beautés si simples, si vraies des poètes grecs. Il fallait que Racine vint et écrivît presque sous la dictée de ces antiques peintres de la nature, pour qu'on les connût, et que l'on apprît à les apprécier.

On trouve, dans le Théâtre grec, à la suite des *Trachiniennes* de Sophocle, une analyse très-étendue de l'*Hercule mourant* de Rotrou, et la comparaison de cette pièce avec l'*Hercules Oeteus*, d'où elle a été entièrement tirée (1). Je ne crois pas devoir recommencer un travail qui ne laisse rien à désirer.

J'observerai toutefois que Rotrou, quoiqu'il fût partisan du style ampoulé et déclamatoire, n'a osé traduire un assez grand nombre de pensées dupréten du Sénèque; elles lui auront paru d'une telle exagération, qu'il a craint que, même de son temps, elles n'excitassent le rire au lieu de l'admiration. Il a abaissé, adouci le ton trop exalté de quelques autres, pour les rendre plus supportables.

J'ai cité, dans mon analyse de la pièce latine, quelques vers du premier monologue, dans lequel Hercule reproche à son père de ne pas lui ouvrir le ciel qu'il a si bien mérité : pour montrer comment Rotrou énerve exprès, adoucit les idées du déclamateur qu'il traduisait, et pour rappeler en même temps la manière, le style de notre vieux poète tragique, je vais transcrire ici des vers qui correspondent à peu près aux vers latins que j'ai rapportés. C'est Hercule qui parle :

Puissant moteur des dieux, ferme appui de la terre,
Seul être souverain, seul maître du tonnerre,

(1) Voyez le *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy, tom. IV de la nouvelle édition.

Goûte enfin, Roi des cieux, le doux fruit de mes faits,
Qui partout l'univers ont établi la paix.
J'ai d'entre les sujets la trahison bannie,
J'ai des rois arrogants puni la tyrannie,
Et rendu ton renom si puissant et si beau
Que la foudre en tes mains n'est plus qu'un vain fardeau.
Des objets de ton bras, le mien est l'homicide,
Et tu n'as rien à faire après les traits d'Alcide.
Tu n'as plus à tonner : et le ciel toutefois
M'est encore interdit après tous ces exploits !

D'après les raisons que j'ai exposées, il serait superflu de pousser plus loin l'examen de la tragédie de Rotrou, laquelle n'est guère, je le répète, que la traduction de la pièce latine.

OCTAVIE.

Cette tragédie dont le sujet a été tiré de l'histoire de Rome sous les empereurs, est la seule de ce genre qui nous soit parvenue. Monument unique dans l'ancienne littérrature latine, elle doit du moins offrir, par cela seul, un intérêt de curiosité (1).

---

(1) Pendant la république, et même sous les deux premiers empereurs, les poètes dramatiques avaient osé mettre sur la scène les traits les plus frappants de l'histoire de Rome. Mais de toutes ces pièces, il ne reste que des *fragments* de deux tragédies, intitulées, l'une *Brutus*, l'ancien, l'autre *Décius*. Pollion, l'ami de Virgile et d'Horace, avait aussi, dit-on, fait une pièce sur la querelle assez récente de César et de Pompée. Mais, dit M. Raynouard, dans son *Discours de réception à l'Académie française*, « dans les temps qui suivirent le règne d'Auguste, les poètes n'auraient plus eu la liberté de traiter des sujets nationaux. Eurilius Scaurus, dans sa tragédie d'*Atrée*, avait imité quelques vers d'Euripide, qui fournirent le prétexte d'une dénonciation. Scaurus

La plupart des critiques s'accordent à penser que Sénèque n'en est point l'auteur. Ils trouvent d'abord peu vraisemblable qu'il ait osé se placer lui-même au rang des personnages qui jouent un rôle dans ce drame; ils observent ensuite que Sénèque a survécu à peine trois ans à Octavie (1), et que, pendant ces trois années, odieux à un tyran qui ne savait point pardonner, il a passé ses jours dans une perplexité continuelle qui n'a pas dû lui laisser la liberté d'esprit nécessaire pour composer une tragédie.

J'avoue que ces raisons seules ne suffiraient point pour me faire adopter l'opinion de ces critiques. Sénèque avait défendu avec chaleur, mais sans succès, la cause d'Octavie, que Néron voulait proscrire, dont il avait résolu la perte. Il me paraîtrait assez naturel que, persécuté par le même empereur, obligé de fuir de la cour et de se retirer dans une solitude, il eût exhalé son

---

reçut l'ordre de mourir, et s'y soumit avec courage. Tibère régnait. » Il n'est donc pas étonnant que nous n'ayons qu'une seule tragédie latine (*Octavie*), dont le sujet ait été tiré de l'histoire d'un empereur; et l'on doit même supposer qu'elle a été composée plusieurs siècles après la mort du principal personnage, dans un de ces intervalles si rares et si courts, où la tyrannie semblait se reposer un moment, pour recommencer bientôt après à peser sur le peuple et à comprimer toutes les ames.

(1) Octavie fut exilée par Néron, l'an 62 de notre ère, dans l'île Pandataria, près des côtes de la Campanie; ce fut là que, peu de temps après, par ordre de Néron encore, on lui coupa les veines, et qu'on l'étouffa ensuite dans un bain chaud. Sénèque périt du même genre de mort, l'an 65. Il survécut donc trois ans à Octavie.

ressentiment dans un drame où sont représentées les principales circonstances du grand événement qui avait occasionné sa disgrace, et qu'il y eût rappelé le rôle très-digne et très-honorable qu'il y avait joué.

Mais la vérité est que le style de cette pièce n'a aucune ressemblance avec celui de Sénèque ; il contient des tournures, des locutions même qui appartiennent à un siècle postérieur au temps où notre auteur a vécu. Cette tragédie ne peut donc être son ouvrage. Mais je suis loin de la juger aussi sévèrement que Juste-Lipse, qui prétend qu'elle n'a pu être écrite que par un enfant, un écolier. *Puer ego sum*, dit-il, *nisi à puero scripta; certè pueri modo* (1). Ce n'est, il est vrai, qu'une esquisse de pièce où rien n'est suffisamment développé, bien que plusieurs scènes soient très-longues ; une esquisse dans laquelle on trouve peu d'art, et presque aucune connaissance des règles les plus ordinaires du drame. Mais il y a aussi des sentiments nobles et élevés, quelques tableaux historiques assez bien tracés, quelques idées philosophiques dans lesquelles on voit l'intention d'imiter Sénèque.

Dès la première scène, Octavie, dans un monologue assez court, déplore ses malheurs. Elle rappelle, et la mort de sa mère Messaline, qu'elle regarde, avec raison, comme la cause de tous ses maux, *semper genitrix deflenda mihi, prima meorum causa malorum*, et la mort

(1) *Justi Lipsii opera omnia*, tom. I, p. 358.

de son père Claude, empoisonné par Agrippine. Bientôt après survient la nourrice, personnage obligé des anciennes tragédies. Dans son entretien avec cette femme, et au milieu de ses plaintes continuelles, Octavie ne laisse pas d'apprendre aux spectateurs tout ce qui s'était passé avant l'action, et de faire connaître le caractère atroce de son époux. Elle parle du meurtre de son frère Britannicus, des forfaits d'Agrippine, etc.; enfin, elle en vient à cette courtisane Poppée, qui l'a chassée du lit de Néron, et qui demande même sa tête au tyran:

Inimica, victrix, imminet thalamis meis:
Odioque nostri flagrat, et pretium stupri
Justae maritum conjugis captat caput.

Un chœur exprime ensuite toute l'indignation qu'éprouvent les Romains, des traitemens que Néron fait endurer à l'aimable fille de Claude, à la douce et vertueuse Octavie; ce qui prépare à la sédition qu'on doit bientôt voir éclater dans Rome.

Cette exposition n'est pas faite sans doute avec beaucoup d'art; mais enfin elle est complète: et il est peu de premiers actes, dans les autres tragédies latines, qui soient plus remplis, où l'action soit mieux préparée.

Le chœur que chantent les Romains à la fin de l'acte, est d'une longueur démesurée; ils y retracent l'assassinat d'Agrippine, presque avec toutes les circonstances que l'on trouve rappelées dans Tacite. Cette longue histoire est un hors-d'œuvre, je l'avoue; mais il

entrait dans les vues de l'auteur de peindre d'avance des plus noires couleurs le monstre qu'il allait bientôt introduire sur la scène.

Au second acte paraît un grave personnage, Sénèque, qui a soin de se faire connaître pour philosophe par un monologue, dans lequel il décrit la dépravation des mœurs actuelles, dépravation qui est si grande, qu'il croit que le monde est près de rentrer dans le cahos. La scène qui suit entre Néron et Sénèque est belle, mais aurait pu l'être plus encore, si elle eût été composée avec plus d'art, et, comme on dit, *filée.* Néron entre sur la scène en ordonnant à Tigellin de lui apporter les têtes de Plautus et de Sylla. De ces mots Sénèque prend texte pour réprimander avec dignité l'empereur sur ses continuelles cruautés, et lui donner des leçons suivant son usage; mais son ancien élève ne l'écoute plus, ou du moins combat ses sages maximes, par les maximes ordinaires des tyrans: la nécessité de se faire craindre pour régner; l'utilité pour un prince de se défaire de tous ses ennemis, etc., etc. Dans cette espèce de controverse, l'empereur et le philosophe n'emploient l'un l'autre qu'un vers et souvent un demi-vers pour s'attaquer et pour répondre. Ce cliquetis de sentences si courtes fatigue à la fin, parce qu'on y voit de l'affectation. Je citerai un exemple:

NER. *Ferrum tuetur principem.* — SEN. *Melius fides.*
NER. *Decet timeri Caesarem.* — SEN. *At plus diligi.*
NER. *Metuant necesse est.* - SEN. *Quidquid exprimitur grave est.*
NER. *Jussisque nostris pareant.* — SEN. *Justa impera, etc.*

Quand on lit plusieurs pages de suite de ce dialogue si régulièrement coupé, on conçoit comment ce qui est beauté dans certaines circonstances peut dégénérer en défaut. Enfin, à ce long dialogue coupé, succèdent des plaidoyers en forme. Le philosophe prouve non-seulement que c'est un devoir, mais qu'il fut toujours de l'intérêt des princes de pardonner, de respecter le sang de leurs sujets, etc. L'empereur lui répond par d'autres exemples tirés aussi de l'histoire de Rome, que la clémence dans les chefs et les princes, leur a presque toujours été fatale. Après tout ce long préambule, il fallait bien parler d'Octavie, car il paraît, sans que l'auteur le dise très-clairement, que le principal objet de la visite de Sénèque à l'empereur était de le ramener à de meilleurs sentiments envers cette malheureuse princesse. Le philosophe s'acquitte fort bien de sa mission. Il prie, il implore, il menace même, le tout en vain. Il faudrait que Néron renonçât à sa belle Poppée; et non-seulement il n'est pas disposé à ce sacrifice, mais il annonce même que dès le lendemain il va l'épouser, car elle *porte déjà un César dans son sein.* Du reste, il congédie assez durement son censeur.

Desiste tamen, jam gravis nimium mihi,
Instare; liceat facere quod Seneca improbat.

Cette scène remplit tout l'acte dans lequel l'action n'a guère avancé, si même elle a fait un seul pas. Dès le premier acte on savait, moins positivement il est vrai,

que Néron devait répudier Octavie, et la remplacer par Poppée.

Le troisième acte est encore plus vide. Il s'ouvre par l'apparition de l'*ombre* d'Agrippine, qui sort exprès des enfers pour retracer de nouveau le tableau de sa mort funeste; tableau qui avait déjà été offert, dès le premier acte, par le chœur des Romains. Mais, ce qui est plus important, elle prédit la mort violente du fils, son ingrat assassin, qu'elle avait elle-même placé sur le trône par des crimes inouis.

. . . . Tempus haud longum peto.
Ultrix Erynnis impio dignum parat
Lethum tyranno.....
. . . .
Veniet dies tempusque, quo reddat suis
Animum nocentem sceleribus, jugulum hostibus,
Desertus et destructus, et cunctis egens

Ces vers suffiraient seuls pour prouver que Sénèque n'est pas auteur de l'Octavie. La mort du tyran y est décrite avec les circonstances qui l'accompagnèrent. Or, Sénèque, qui périt avant Néron, ne pouvait prévoir que cet empereur, à son dernier moment, tendrait la gorge aux hommes qui le poursuivraient, *jugulum hostibus*, et qu'auparavant il aurait été dans sa fuite exposé aux horreurs de la faim, *desertus...... cunctis egens.*

Je multiplie à dessein les citations du texte de cette tragédie, mon intention étant de prouver, par des

exemples, combien ce style est différent de celui des beaux siècles de la littérature latine.

Après que l'ombre d'Agrippine a disparu, Octavie vient apprendre, en quelques mots, à un chœur de Romains, qu'elle va quitter le palais de ses ancêtres. Les Romains indignés se dispersent en tumulte, et se proposent de renverser les statues de Poppée, et de porter le fer et la flamme dans le palais de l'injuste Néron. Mais ce projet, qui est vraiment le ressort, le nœud de la pièce, est annoncé si vaguement, en si peu de mots, que l'esprit n'en peut être frappé.

Au quatrième acte, il faut supposer que l'hymen de Néron avec Poppée a été célébré la veille; car on voit, dès le matin, Poppée sortir à demi-nue de la chambre et du lit de l'empereur, pour confier à sa nourrice un songe affreux qui l'agite, et qui a troublé son sommeil dans les bras même de son nouvel époux. Cette scène n'est pas sans intérêt. Poppée a vu, en songe, son premier époux, Crispinus, qui avait péri par les ordres de Néron, s'approcher d'elle, entrer dans son lit, la couvrir de baisers, et, dans ce moment même, le cruel empereur poignarder Crispinus ainsi qu'elle après lui. Ce songe annonce assez clairement le destin qui lui est réservé : aussi est-ce en vain que la nourrice cherche à l'interpréter d'une manière favorable. Poppée, toujours tremblante, sort pour aller dans les temples immoler des victimes et calmer les dieux irrités.

Cependant un courrier arrive qui annonce au chœur

de courtisans du parti de Poppée, l'insurrection de Rome, et la marche précipitée des révoltés vers le palais de l'empereur. Les courtisans confians, comme c'est l'ordinaire, dans leurs satellites et leurs nombreux soldats, ne redoutent rien de cette effervescence populaire. Il y a assez de mouvement dans ces dernières scènes du quatrième acte, et dans le commencement de l'acte suivant.

En effet, dès la première scène de ce dernier acte, on voit entrer Néron furieux avec son digne préfet Tigellin. Néron se complaît dans l'idée de nager dans le sang, de brûler Rome. Mais c'est sur Octavie surtout qu'il veut faire tomber sa vengeance, et il ordonne de l'immoler. Tigellin lui-même frémit à cet ordre rigoureux, et hasarde quelques représentations. Néron lui montre combien il est choqué de l'intérêt que son ministre témoigne pour Octavie. « J'ai condamné Octavie, lui dit-il, en sortant : fais la monter sur un vaisseau, et va lui donner la mort sur quelque rivage désert. » Le lâche courtisan ne sait plus qu'obéir ; et l'on voit bientôt après Octavie entraînée par des gardes sur le fatal vaisseau. Les plaintes qu'elle adresse au peuple et aux dieux, avant de partir, sont touchantes ; elle prévoit sa mort prochaine, et n'en est point effrayée : malgré sa jeunesse et sa beauté, elle n'avait pas eu un seul jour heureux dans sa vie.

Il paraît que cette pièce fut composée à une époque de troubles et de guerres civiles ; car le chœur des Ro-

mains fait, en finissant la pièce, de tristes réflexions sur le destin de Rome, qui se plaît toujours à verser le sang de ses propres citoyens, et est, pour eux, plus terrible que ne l'étaient les rivages de la Tauride pour les étrangers.

Urbe est nostra mitior aulis,
Et Taurorum barbara tellus.
Hospitis illic caede litatur
Numen Superum : civis gaudet
Roma cruore.

IMITATIONS.

Le sujet de la pièce d'*Octavie* a quelque chose d'attrayant pour tout poète tragique. Offrir une jeune princesse, aussi belle que vertueuse, au milieu de la cour la plus corrompue, innocente victime des plus noires calomnies, et pour contraste un monstre tel que Néron ; voilà certes des données très-dramatiques. Mais ce beau sujet est défectueux en quelques parties : d'abord c'est le crime qui triomphe, et la vertu qui succombe : passe encore ; nombre de fort belles pièces n'ont pas un dénouement plus satisfaisant pour le cœur. Voici le véritable écueil pour les poètes dramatiques : l'histoire d'Octavie est très-connue ; elle est consignée dans Tacite et dans plusieurs autres auteurs. On sait que cette princesse ne périt point à Rome, mais dans l'île Pandataria, où elle avait été exilée. Pour ne pas trop s'écarter de l'histoire, il faudrait qu'on pût la voir d'abord à

la cour de Néron, et ensuite dans l'île où elle fut reléguée, ce qui blesserait tout-à-fait les règles ; ou bien il faudrait, comme Sénèque, terminer la pièce par son départ de Rome ; et cette catastrophe ne peut produire qu'une faible émotion, parce qu'il reste toujours dans l'ame du spectateur quelque espoir, tant que le personnage auquel il s'intéresse n'a point succombé, peut encore se soustraire aux persécutions et à la mort.

Cependant on compte plusieurs imitations d'Octavie. Dans le rôle de Sénèque, ce grave et philosophique personnage, qui s'élève comme une noble pyramide, du milieu de la fange de la cour de Néron, ces auteurs ont trouvé le type de l'un des plus grands et des plus beaux caractères que l'on puisse mettre sur la scène. C'est un peu d'après ce type que Racine a tracé son Burrhus ; Alfieri et plusieurs autres encore l'ont placé lui-même, et sous son propre nom, dans leurs pièces, comme nous l'allons voir dans la suite de cet *examen*.

I. Ce n'est point une imitation, mais une traduction presque littérale de la tragédie latine, que l'*Octavie* de ce Roland Brisset, dont j'ai déjà parlé au sujet de l'*Agamemnon* (1). Quoique son original n'ait pas dû l'inspirer, il a mis un peu plus de chaleur dans cette pièce que dans ses autres productions ; ce qui ne veut pas dire qu'il ait fait un bon ouvrage.

---

(1) Voyez ci-dessus, pag. 474.

Si j'eusse remarqué qu'il eût fait des changements ɔtables dans la pièce latine, je m'empresserais de les diquer ici ; mais, je le répète, c'est l'*Octavie* du ·étendu Sénèque, *translatée* en vieux vers français. Je e contenterai donc de citer, suivant mon usage, un ıssage de cette traduction, pour rappeler au lecteur ɔmment on faisait les vers au XVIe siècle.

Voici comme Roland Brisset a traduit un morceau du remier monologue du troisième acte, dans lequel l'omre d'Agrippine décrit elle-même sa funeste mort, et ui commence par ces vers :

Manet inter umbras impiae caedis mihi
Semper memoria, etc.

Dedans ces lieux ombreux sans cesse je repense
En ma mort exécrable, et cette souvenance
Ne me laisse en repos que jusqu'icy ma main
Sa vengeance n'a prins de ce fait inhumain

Je repense tousjours au funeste navire,
Au grand mercy rendu pour le prix de l'empire,
Et en mille regrets que mon cœur eslançoit
Quand l'horrible douleur de la mort me pressoit.

Je vouloisd éplorer la mort trop déplorable
Des dames de ma suite et l'acte abominable
De mon cruel enfant : mais je n'eus pas loysir
De gémir seulement mon mal à mon plaisir.
Il redoubla l'offense et moi pauvre ! eschapée
Des abysmes des eaux, en la gorge frappée
Par son commandement, et diffamée de coups
En nos palais sacrés, le refuge de tous,

J'ay respandu ma vie : encor ce sanguinaire
N'a esteint sa fureur par la mort de sa mère.
Il poursuit sa mémoire, il assaut son renom,
Les images brisant consacrés à son nom, etc.

II. On a prétendu que Racine, dans *Britannicus*, avait beaucoup emprunté à l'*Octavie* latine. Beaucoup, c'est trop dire : j'ai bien reconnu, surtout dant le rôle de Burrhus, quelques idées, quelques traits de l'auteur ancien, mais fort embellis par le poète français. On retrouve, par exemple, dans le latin, le germe de ce dialogue de Néron avec Narcisse au sujet d'Octavie.

Mes yeux depuis long-temps fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force !
Le ciel même en secret semble la condamner :
Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner :
Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche,
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche ;
L'empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier, etc. (1).

C'est aussi du latin que paraissent avoir été tirées ces belles imprécations d'Agrippine contre son fils :

Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paraîtra dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure, etc.

(1) Voyez *Britannicus*, act. II, sc. 2.

Le *Narcisse* de Britannicus paraît aussi avoir été tracé d'après le *Tigellin* d'Octavie. Mais que la copie l'emporte sur l'original ! Pour opposer, comme il le dit lui-même (1), un honnête homme à un infâme courtisan, Racine a choisi Burrhus plutôt que Sénèque. Il voulait un homme de mœurs très-austères, et Tacite avait appris que Sénèque s'était moins distingué par ses mœurs, que par son éloquence et le tour agréable de son esprit, *præceptis eloquentiæ et comitate honestâ.*

Mais, au lieu de traiter le sujet de *Britannicus*, Racine aurait mieux fait, à mon avis, de choisir le sujet d'*Octavie*, qui lui offrait les mêmes, ou plutôt de plus belles situations, et presque une catastrophe semblable. Pour mettre Britannicus sur la scène, il s'est vu forcé d'altérer l'histoire, de faire d'un enfant un jeune homme qui a déja une maîtresse dont il est aimé; de rendre Néron amoureux de cette même maîtresse de Britannicus, de Junie, femme à-peu-près inconnue dans l'histoire, tandis qu'il l'était réellement de Poppée, caractère éminemment dramatique, soit que l'on en fasse une ambitieuse, ou une femme seulement voluptueuse, passionnée. D'un autre côté, on ne lui eût point reproché de n'avoir pas rendu son Néron assez méchant, parce qu'il aurait eu à le peindre à une époque de sa vie où il avait déjà commis de grands crimes, où il avait

(1) Dans la seconde préface de *Britannicus*.

assassiné sa mère. De plus, la belle tragédie de Britannicus est singulièrement affadie (et ses plus grands admirateurs sont forcés d'en convenir) par l'intrigue d'amour qui en est, pour ainsi dire, la base : le sujet d'Octavie eût aussi offert à Racine des amours à retracer; mais des amours vigoureux, énergiques, tels que les demande la tragédie. Il lui eût fallu, il est vrai, renoncer au superbe rôle d'Agrippine, que, d'après Tacite, il a peint de couleurs si vraies ; et qui sait si ce n'est point à cause de ce caractère seul qu'il a fait sa pièce ?

III. Passer d'une pièce de Racine à une certaine Octavie d'un M. *Souriguères* (1), c'est descendre de l'Énéide de Virgile à *la Pucelle* de Chapelain.

Cette tragédie d'un poète notre contemporain, fut jouée le 2 décembre 1806, sur le Théâtre français, pour une première et dernière fois : elle se traîna avec peine jusqu'à la fin, au milieu des huées et des sifflets : l'auteur la fit imprimer la même année, en la dédiant à Sénèque. Dans sa préface, il semble attribuer la chute de sa pièce aux *anarchistes*, qui se vengeaient de quelques malheureux couplets qu'il avait composés contre eux à la fin du règne de la terreur. Il est possible qu'en se rappelant tout le mal qu'avaient produit ces couplets, tout le sang qu'ils avaient fait couler, le parterre ne se

(1) Auteur d'une autre tragédie, *Myrrha*, qui avait été jouée quelques années avant Octavie, et qui, sans avoir un grand succès, n'avait pas été si mal accueillie.

sentît pas très-favorablement disposé pour leur auteur. Mais ce ne fut point la seule cause de sa mésaventure. La pièce, représentée devant un public impartial, aurait bien pû n'être pas si outrageusement sifflée ; cependant je doute qu'elle eût obtenu de nombreux suffrages. L'exposition, quoiqu'en dise l'auteur dans sa préface, n'est pas assez claire ; les couleurs dont il a peint ses caractères sont trop crues ; les situations n'y sont pas habilement préparées ; enfin, le style n'est pas soutenu ; il y a des vers d'une faiblesse extrême. Voilà les défauts qui auront nui au succès d'Octavie, qui n'est pourtant point un ouvrage sans mérite.

Je me trompe bien, où le quatrième acte, dans lequel Octavie, accusée d'adultère par Néron, comparaît devant un tribunal, est défendue par Sénèque, et déclarée innocente par le préteur ; cet acte, dis-je, devait produire un grand effet, et je m'étonne qu'il n'ait pas été bien accueilli.

Mais que dire du cinquième acte où l'infâme Tigellin vient annoncer que Poppée a été assassinée, et rend ainsi toute sa fureur à Néron, qui force Octavie de prendre un breuvage empoisonné ? Ces conceptions ne sont pas heureuses ; et leur moindre défaut est de ne s'accorder nullement avec l'histoire si connue d'Octavie et de Poppée.

M. Souriguères a beaucoup puisé dans l'Octavie latine. Pour ne pas multiplier les citations, je rapporterai seulement le récit que fait Poppée d'un songe qui la

tourmente. Ce n'est pas le plus mauvais morceau de la tragédie :

Ecoutez : cette nuit, rêveuse et solitaire,
Le sommeil par degrés a fermé ma paupière.
La vengeance, l'espoir, la crainte, la fureur,
Cette soif de régner qui dévore mon cœur,
De mille sentimens confus, involontaires,
Les combats orageux et les efforts contraires,
Ne laissaient à mes sens qu'un fatigant repos....
Sous les traits sillonnés de l'horrible Atropos,
Une torche à la main, du milieu du Cocyte,
Agrippine, soudain, sur moi se précipite :
Sa bouche au loin vomit des serpents et des feux,
L'air s'embrase !... Tremblante à ce spectacle affreux,
Je veux fuir, mais je tombe au fond d'un vaste abîme.
« Tu ne peux m'éviter, frémis ! vois ta victime,
« Me dit alors le spectre : arrête; vois le sang,
« La plaie, et le couteau qu'a laissé dans mon flanc
« Mon exécrable fils, par ton ordre barbare;
« Mais des dieux, contre toi, le courroux se déclare :
« Songe au sort qui t'attend, songe au prix qui t'est dû, etc.»

IV. Parmi les auteurs étrangers à la France, à qui la mort d'Octavie a fourni un sujet de pièces, je ne connais qu'Alfieri qui en ait tiré un noble et digne parti. Dans sa tragédie d'Octavie, il n'a copié, imité personne. Tout est de son invention : et cependant il ne s'est écarté de l'histoire que lorsqu'il y était nécessaire ment forcé.

Dans sa pièce, ses personnages, en petit nombre, jouent tous des rôles importants, ont des caractères

prononcés. Néron est, comme l'a peint l'histoire, dissimulé et cruel; Sénèque est vertueux, mais ne peut faire oublier quelques fautes de sa vie passée; Tigellin, vil courtisan, commet le crime par lâcheté; Poppée est ardente et ambitieuse; Octavie faible et sensible. C'est avec ces seuls personnages que l'action marche, se soutient pendant cinq actes. Et l'auteur n'a besoin de recourir ni à des changements de scènes, ni à des coups de théâtre.

L'exposition est très-vive. Dès la première scène Néron paraît avec Sénèque. « Maître du monde, lui « dit le philosophe, que vous manque-t-il ? —La paix, « répond l'empereur. — Vous l'auriez si vous ne l'en« leviez pas aux autres. —Néron l'aurait s'il n'était pas « lié avec Octavie par des nœuds abhorrés. » — (1) Et bientôt après Néron lui apprend que, voyant l'amour du peuple pour Octavie, il se décide à la faire revenir de l'exil que déjà elle subissait loin de Rome. Sénèque n'a pas de peine à découvrir qu'on ne la rappelle à Rome que pour la mieux perdre.

En effet, à peine est-elle de retour, qu'elle est accusée d'adultère, ce qui ne fait qu'augmenter l'indignation des Romains. Le peuple se révolte, et renverse les statues de Poppée; mais bientôt il est comprimé par les satellites de Néron. Octavie reste sans appui, et

(1) Je citerai le texte même de ce commencement de scène, pour qu'on sente mieux comment Alfieri a su, en peu de mots, exposer

voyant que sa mort est résolue par Néron, elle se décide à se la donner elle-même. Dans un entretien qu'elle a avec Sénèque, elle lui arrache du doigt un anneau qui contenait un poison très-subtil, et avale ce poison.

Je ne saurais approuver cette catastrophe. Il me semble que le moyen qu'emploie Octavie pour se procurer du poison, provoquerait le rire du parterre, du moins en France.

Je terminerai ce court examen de la tragédie d'Alfieri, par le jugement qu'en a porté son traducteur

---

tout ce qu'il fallait que le public sût pour qu'il prît part tout de suite à l'action.

SENECA. *Signor del mondo, a te che manca.* NER. *Pace.*
SENECA. *L'avrai, se ad altri non la togli.* NER. *Intera*
L'avria Neron, se di abborrito nodo
Stato non fosse a Ottavia avvinto mai.
SENECA. *Ma tu, de' giulj il successor, del loro*
Lustro e poter l'accrescitor saresti,
Senza la man di Ottavia? Ella del soglio
La via t'apri: pur quella Ottavia or langue
In duro esiglio; ella, che priva
Di te così, benchè a rival superba
Ti sappia in braccio (ahi misera!) ancor t'ama, etc.

Dans ce dialogue de onze vers seulement, le poète apprend aux spectateurs : que Néron veut repudier Octavie, à qui cependant il était redevable de l'empire du monde; que cette malheureuse princesse est en exil, et qu'elle a une rivale ambitieuse qui subjugue son époux, etc. Et déjà l'on entrevoit ce que sont les caractères de Néron et de Sénèque.

français (M. Petitot), et auquel je ne trouverais rien à ajouter.

« En général, cette pièce, considérée comme tableau historique, est un ouvrage estimable. La cruauté féroce de Néron, la trop grande douceur d'Octavie, pourraient, sur la scène, ne pas produire un grand effet, parce que la barbarie froide révolte, et parce que l'innocence passive n'intéresse pas; mais le caractère de Poppée, absolument neuf au théâtre, celui du délateur Tigellin me paraissent tracés de main de maître. L'auteur s'est beaucoup appuyé de Tacite; il en a presque toujours la précision, et quelquefois l'énergie et la profondeur. »

Am. D.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les trois volumes des tragédies de Sénéque.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE.

IN DES TABLES DE TROIS VOLUMES DE SÉNÈQUE.





